DÉFENSE NATIONALE

—

1. ÉTAT DE L'EUROPE

La question de la Défense Nationale est à l'ordre du jour et les pouvoirs publics qui, en France, s'en préoccupaient au minimum — parce que « nous avions gagné la Guerre » — sont bien obligés de la « reconsidérer » puisque aussi bien la France, ou plutôt ses dirigeants, ont perdu la Paix.

L'évacuation insensée de la Rhénanie, en libérant l'Allemagne de notre contrôle, a précipité la violation ouverte du Traité de Versailles, conduit à l'explosion du sentiment National-Socialiste, au réarmement des vaincus — et finalement à l'Anschluss.

N'accusons pas la mauvaise foi germanique; nous pouvions nous en garantir; déplorons plutôt notre faiblesse et notre imprévoyance.

Depuis le 7 février 1934, l'Allemagne est entrée dans la voie des hostilités, par la réoccupation de la rive gauche du Rhin, zone neutre; ses avant-postes sont maintenant le long de la ligne Maginot, au lieu de se trouver à 50 kilomètres sur la rive droite du Rhin. Elle a continué en augmentant le nombre de ses Divisions, qui devrait être de 7 et qu'elle a porté successivement à 25, 36 et 52. Elle a sous les armes *un million d'hommes,* auxquels il convient d'ajouter les 200.000 hommes de l'Armée du Travail. Et le Führer, en 1936, à Nuremberg, a proclamé qu'en quelques heures il pouvait porter cet effectif à 2 millions.

Nous le croyons sans peine, car aujourd'hui, en Allemagne, dans les associations patriotiques d'après-guerre (Stahlhelm ou Bannière d'Empire), dans les formations national-socialistes (S.S. et S.A.), ainsi que dans l'Armée du Travail, sans parler de la Reichswehr, tous les hommes valides ont été instruits militairement, restent en permanence « sous pression » et sont immédiatement mobilisables.

Devant ces forces démesurées, la France dresse son Armée du temps de paix qui comprend, dans la métropole, moins de 400.000 hommes, d'après la déclaration même du Ministère de la Guerre demandant aux Chambres le vote du budget de 1938.

1.200.000 Allemands (1) d'un côté, 400.000 Français de l'autre; les optimistes — et le Ministre de la Défense Nationale est de ceux-là — ne s'effraient pas de la disproportion. Les arguments ne leur manquent pas :

« Notre frontière est couverte par la *ligne Maginot.* » Sans doute. Mais il serait dangereux de laisser croire aux Français qu'elle est inviolable. Il n'est pas de place, si bien établie, qui résiste à deux mois de tranchée ouverte, disait Vauban; et il le prouvait. Nous-mêmes, après avoir cru la ligne Hindenburg infranchissable, ne l'avons-nous pas enlevée, en 1918?

On dit encore : « L'Armée allemande a *le nombre,* mais *les cadres* lui font défaut. » Ne nous y fions pas trop. Pendant les quinze années d'après-guerre, l'Armée de von Seckt, réduite à 200.000 hommes de Reichswehr et à 100.000 de Police, a fait de ces organismes des Ecoles de Cadres; et il y avait 300.000 officiers, sous-officiers à l'instruction, pour 100.000 chez nous. Encore ces gradés se multipliaient-ils, en se renouvelant, pour moitié, tous les six ans, alors qu'ici les sous-officiers servaient 15 ans... Concluez : on peut discuter sur la qualité des cadres; mais la quantité est chez nos voisins.

Enfin, on déclare : « Les Allemands ont *la masse,* mais non *le matériel;* on ne fait pas la guerre sans matériel

(1) 1.300.000 avec les Autrichiens.

et nous détenons là une avance qui ne se peut rattraper qu'avec du temps. » Peut-être; mais n'oublions pas que, *depuis* 5 *ans,* sous l'impulsion de Hitler, toutes les usines allemandes travaillent à plein, alors que chez nous elles sont au ralenti, en chômage ou en grève. Là-bas, l'ouvrier travaille 52 heures; ici, 37 heures. Là-bas, il y a souvent 3 équipes par 24 heures; ici l'usine travaille 8 heures (pendant 5 jours) et s'arrête. On fait bien des choses en 5 ans, avec la volonté et la puissance industrielle allemandes. En tous cas, on fait du matériel *nouveau.*

Soyons certains que nos adversaires ne partiront en guerre que fins prêts, au moment voulu par eux. Et ce moment, fixé depuis longtemps, ils l'ont situé quelque jour entre 1936 et 1940, époque de nos classes creuses, donc de nos faibles effectifs.

L'arithmétique et la logique nous ordonnent donc d'être prêts; les événements corroborent les chiffres et le raisonnement.

Nous aurions tort de nous rendormir, sous prétexte que l'Allemagne traverse une crise, — c'est une crise de croissance, — et que l'épuration politique de ses cadres supérieurs décapite son Armée, la rend incapable d'agir pour longtemps.

Pendant 15 ans, il y a eu chez nos voisins deux forces en présence, *la Reichswehr* dominante et l'humble *Social démocratie.* La Reichswehr pousuivait son but, selon ses plans et avec les chefs qu'elle se donnait : c'était l'Etat dans l'Etat; et un Etat plus puissant que l'Etat.

Avec Hitler, la dualité disparaît. L'unification commence par la disparition des anciennes provinces; il n'y a plus qu'*Une Armée* et qui est *allemande.* Elle vient de se terminer par la main-mise du chef de l'Etat, le Führer, sur cette Armée qui, jusqu'ici, avait une volonté distincte de la sienne et qu'il devait ménager, tant qu'il n'était pas à même de la maîtriser.

Aujourd'hui, toutes les forces sont à ses ordres; la dernière résistance des chefs de la Reichswehr a été jugulée facilement, sans troubles; il n'y a plus deux pouvoirs rivaux, militaire et civil; le Führer est le seul

maître; ses pouvoirs sont plus étendus que ceux de Guillaume II.

Il exerce une dictature incontestée, comme Mussolini; plus forte que celle-ci, car il a pour lui l'instinct collectif allemand, la discipline voulue par l'individu qui a besoin de se fondre dans la masse, la croyance mystique en la supériorité de la race, en sa mission civilisatrice.

Une telle force, entre les mains d'un seul homme, cela ne s'était jamais vu. Et c'est grave.

§

Mais l'Armée allemande a perdu 40 généraux, 60 colonels! Qu'est-ce que cela, pour des cadres préparés depuis vingt ans, et qui ont l'expérience, les traditions, l'éducation de l'ancienne Armée? Un rajeunissement. L'Armée française ne voit-elle pas partir, chaque année, à leur limite d'âge, 60 généraux et 100 colonels.

Mais, parmi les officiers restés dans les cadres, il y en a qui conspiraient avec von Fritsch? Peut-être; et sans doute les Hohenzollern ont-ils encore des fidèles dans l'Armée; mais, chez ces derniers mêmes dominent le sens de la discipline, le dévouement à la Patrie, au Vaterland, qui en font les instruments loyaux du Führer, parce que celui-ci personnifie indubitablement le Reich.

Quand il y avait deux politiques : l'une, celle de l'Armée, recherchant l'appui russe, l'autre, celle du gouvernement opposée au bolchevisme, une neutralisation s'opérait et reculait l'éventualité d'une guerre franco-allemande. Et quand la Reichswehr préparait ardemment la guerre, ce n'était pas tant avec l'idée arrêtée de la faire qu'avec la pensée d'imposer sa volonté sans combattre, grâce à une puissance militaire sans précédent. Les chefs de la Reichswehr ont, en effet, participé à la dernière guerre; ils y sont entrés sûrs du gain; pendant 4 ans ils y ont vu s'effriter leur certitude; ils en sont sortis, contre toute vraisemblance, vaincus. La leçon a porté : pour attaquer la France, il faut être deux ou trois fois plus fort qu'elle, mieux armé, plus prêt et ensuite

réfléchir dix fois avant de se décider. Avec ces diables de Français, on ne sait jamais; quand tout est perdu pour eux, surgit un Turenne, un Napoléon, un Foch et la victoire change de camp.

Les chefs plus jeunes, sortis de l'épuration des cadres, seront moins prudents; d'autre part, plus attachés au National-Socialisme, ils se laisseront davantage influencer par la mystique du « *Deutschland über Alles!* »; ils sont enfin dans la main du Führer un instrument plus docile. Le danger de guerre ne s'est donc pas éloigné, au contraire.

Autant dire qu'à présent *Hitler est le Maître de la Guerre et de la Paix*. Jamais un homme, seul, n'a détenu une telle puissance, joui d'une pareille autorité. Jamais l'équilibre européen n'a été réduit à un jeu de forces plus simple : le sort du monde dépend d'une seule volonté.

Et, cette Volonté, cette Force, cet Homme, c'est nous qui les avons créés, par notre incompréhension de la situation européenne, par notre méconnaissance du caractère allemand, par l'incapacité de nos médiocres politiques à profiter de la victoire.

En 1918, ils abandonnent la proie pour l'ombre : le Rhin, pour l'illusion d'un soutien permanent anglo-saxon, laquelle s'est évanouie dès 1919...

Ils se laissent copieusement duper par Stresemann. Ils lâchent la Ruhr, arsenal où se forgent toutes les armes allemandes...

Ils font évacuer la Rhénanie, notre sauvegarde et celle de nos alliés... et commettent la plus lourde des fautes.

Ils laissent réoccuper la rive gauche du Rhin...

Le danger est immense. Et cependant nous ne voulons pas le voir. Nous faisons tout ce qu'il faut pour qu'il grandisse; et nous gardons malgré tout l'espoir de l'éviter.

Ah! la France d'aujourd'hui n'est pas le pays des résolutions viriles. Pour croire à la guerre, faudra-t-il que les bombes allemandes pleuvent sur Paris? Sera-t-il

temps alors d'organiser la résistance contre l'immense marée montante?

Et, cependant, la puissance colossale de l'Allemagne est visible; chaque semaine apporte un événement qui la démontre.

L'Italie veut conquérir l'Abyssinie. L'Angleterre s'y oppose. Nul doute, à priori, que l'Angleterre imposera sa volonté : elle est en Egypte, elle tient le canal, elle est maîtresse de la Méditerranée, elle est l'Angleterre! Oui. Mais il y a l'Allemagne. L'*axe* Berlin-Rome se constitue. Dès lors, l'Angleterre recule; et l'Italie peut prendre l'Ethiopie.

La guerre civile éclate en Espagne. La Russie soutient les gouvernementaux. Franco, sans appui, est perdu. L'Italie appuie les Nationaux; la France les contrecarre. France contre Italie, l'issue du match n'est pas douteuse. Oui, mais l'Allemagne fait le jeu de l'Italie; et si Franco n'est pas encore définitivement victorieux, c'est qu'il ne promet pas à ses alliés ce qu'ils attendent.

Le Japon envahit la Chine. Il est vrai qu'il n'y a pas de guerre, aux yeux de la Société des Nations... puisqu'il n'y a pas eu « déclaration de guerre » (!). Et ce devrait être là un sujet de méditation pour nos hommes d'Etat, car les Allemands pourront être à Paris, sans qu'il y ait guerre, c'est-à-dire sans qu'ils soient les agresseurs.

La prise de Pékin, de Chang-Haï, de Nankin et, sans doute, de Canton, par les Nippons, lèse gravement les intérêts des Blancs en Pays jaune. Les Etats-Unis, l'Angleterre, la France, — qui voit la menace aux portes de son empire Indo-chinois, — voudraient bien arrêter le Japon dans ses conquêtes.

Impossible : « l'axe » Berlin-Rome s'est transformé en un trépied solide Berlin-Rome-Tokio. Et les nations européennes ne peuvent rien contre le Japon, parce que la Force allemande empêche l'Europe de bouger.

On pensait que la secousse imprimée au régime Nazi, pour briser l'indépendance de la Reichswehr, affaiblirait l'Allemagne un certain temps : mais c'est *l'Anschluss* qui se fait devant une Europe impuissante.

Mussolini accepte. La France n'y peut rien. L'Angleterre qui, pendant 15 ans, a poussé au redressement de l'Allemagne, tandis qu'elle laissait tomber sa propre force maritime et militaire, l'Angleterre est obligée « d'encaisser ».

Hitler est bien le Seigneur du Monde.

Telle est la force qui s'est constituée au centre de l'Europe, grâce aux contradictions quadriennales de la politique française; la force qui, ayant repassé le Rhin, masse contre notre frontière de l'Est ses 1.200.000 soldats du temps de paix, pendant que 300.000 Italiens bordent notre frontière des Alpes.

§

De quoi disposons-nous, pour résister à l'attaque?

Notre Armée. Et elle a fait ses preuves de 1914 à 1918.

Mais, avec elle?

La Belgique, notre fidèle alliée depuis les heures tragiques et glorieuses de 1914, vient de proclamer sa neutralité, ne voulant pas risquer d'avoir à se battre... pour le tzar rouge. L'armée allemande passera néanmoins par la Belgique si son plan de guerre l'y conduit; il lui suffira de déclarer que des avions français ou anglais, survolant la Belgique, ont jeté des bombes sur la Ruhr et Cologne... Au besoin, elle les fera jeter par ses « avions de Nuremberg ».

La Suisse défendrait sa neutralité. Pourrait-elle empêcher de passer le Rhin de Schaffouse à Bâle et le Jura de Porrentruy à Pontarlier? Cela écornerait un peu son territoire; mais son armée, refoulée sur Zurich et Berne, couvrirait encore la masse du Pays. D'ailleurs Hitler ne résoudra-t-il pas, préalablement, la question suisse?

Sur les Alpes, où nous avions des amis en 1914, nous aurions maintenant des agresseurs possibles. Certes, le terrain nous permet de résister victorieusement, mais à condition de maintenir de ce côté une Armée des Alpes qui nous manquera ailleurs.

Enfin, les Pyrénées qui n'étaient plus une frontière

dangereuse depuis Louis XIV, peuvent demain, si notre politique persiste dans ses errements, voir se dresser contre nous une nouvelle menace.

Reste l'Angleterre. Mais, sans armée, elle ne pourrait nous fournir une aide équivalente à celle de 1914. D'ailleurs, ses négociations avec l'Italie ou l'Allemagne indiquent sa volonté de temporiser tant que son réarmement ne sera pas effectué... et cela veut dire jusqu'en 1942.

Au loin, il est vrai, nous avons la Pologne et la Petite Entente, dont notre Ministre des Affaires étrangères s'est efforcé dernièrement de réchauffer l'amitié. En vain : la puissance militaire de l'Allemagne a refroidi tous les enthousiasmes; nous ne sommes plus des vainqueurs aux yeux des petites puissances; et leur diplomatie évite de se compromettre avec nous.

En somme, nous avons perdu toutes nos amitiés et toutes nos alliances, pour nous assurer le concours problématique de la Russie.

Tels sont les résultats obtenus par notre politique depuis 2 ans; le maximum de fautes dans le minimum de temps : un record!

Au début d'une guerre, nous serions *seuls*, dans l'ouest de l'Europe et devrions nous battre sur deux fronts... peut-être sur trois.

Nous revenons aux heures les plus tragiques de notre histoire, celles des luttes de François Ier contre Charles-Quint, de la Convention contre l'Europe.

En 1940, quand la politique actuelle aura produit tous ses effets, nous nous offrirons comme une proie tentante.

La France est-elle capable, avant 1940, de serrer les freins, pour s'arrêter sur la pente rapide qui mène à la catastrophe?

Il semble que les parlementaires de toutes nuances commencent à se rendre compte du danger. Mais ils ne font que commencer et *Hitler a cinq ans d'avance.*

On daigne à nouveau s'intéresser aux questions militaires, reléguées dans les cartons depuis 20 ans. On pense enfin à la Défense Nationale. Le ministre de ce départe-

ment devient le personnage le plus important du gouvernement. Et l'on s'est mis d'accord, pour unifier l'action de toutes les forces militaires : Armée, Marine, Air.

Un progrès dans l'organisation générale a été réalisé. Mais, s'il est nécessaire d'avoir un Commandement unique (et nous ne l'avons pas), il faut encore lui donner des moyens : *des unités, du matériel, des effectifs, des soldats instruits.*

Nous allons étudier ces divers éléments.

2. COMMANDEMENT UNIQUE

On pense généralement que la guerre sera *conduite,* si l'on réalise *l'unité de commandement.* Le problème n'est pas si simple. La guerre est aussi au plus haut point question de gouvernement. C'est le gouvernement qui propose aux assemblées de passer de l'action diplomatique à l'action militaire, c'est-à-dire de l'état de Paix à l'état de Guerre, qui auparavant doit donner au pays l'armée nécessaire à sa politique, qui fixe *les buts* à atteindre et fournit les moyens, qui décide de terminer la guerre, c'est-à-dire de revenir de l'action militaire à l'action diplomatique, qui *dirige,* en un mot, l'effort militaire du pays.

Mais, un gouvernement c'est vingt ou trente Ministres et Sous-Secrétaires d'Etat; on ne dirige pas avec un Conseil aussi nombreux. L'action, et particulièrement l'action de guerre, exige des décisions promptes qui ne sauraient sortir d'une large assemblée, aux discussions complexes. Le gouvernement doit donc déléguer la direction de la guerre, et, partant, la préparation, à un petit nombre d'hommes pris dans son sein, soit à un *Comité de Guerre.*

Ce Comité comprendra nécessairement le Chef de l'Etat, le Chef du Gouvernement, le Ministre de la Défense Nationale et le Commandant en Chef des Forces Nationales. Réduit ainsi à ces quatre membres particulièrement qualifiés, le Comité semble pouvoir remplir

son rôle avec toute la prudence et toute l'énergie désirables.

Certains voudraient y introduire le Ministre des Affaires étrangères ou le Ministre des Finances. Ce dernier y paraîtrait le plus à sa place, puisque l'argent est le nerf de la guerre. La présence du premier ne semble pas s'imposer; en effet, si l'on est en guerre, c'est que l'action diplomatique a échoué; le diplomate serait toujours tenté de reprendre son rôle et diminuerait ainsi l'énergie du Comité qui, quand les hostilités sont ouvertes, ne doit plus avoir qu'une maxime, celle du vieux Clemenceau : *Je fais la guerre.*

Qu'on laisse donc hors du Comité de Guerre les ministres des Finances et des Affaires étrangères; ils n'y apporteraient que des objections nuisibles à la volonté d'action. Le Conseil des Ministres aura toujours à connaître de l'action du Comité; et là, les discussions pourront s'étaler. Que si le Comité a besoin d'un avis, il lui sera toujours loisible de convoquer tel ou tel personnage. « Le Tigre », dans la période finale et décisive de la dernière guerre, fut à lui seul le Comité de guerre. La leçon est à retenir, car cette solution a donné à la lutte une vigueur irrésistible. Et cependant, gagner la guerre est inutile, si l'on ne sait pas exploiter la victoire.

C'est pourquoi, avec Clemenceau, Président du Conseil et Ministre de la Guerre, il eût fallu voir travailler à la construction de la Paix le Président Poincaré et le Maréchal Foch, commandant en chef des Forces Alliées.

Clemenceau, dans l'orgueil de la victoire qu'il pensait être « sa victoire » — mais qui était, peut-être aussi, celle de Foch, et des généraux, des officiers et des soldats — a voulu faire *seul* le Traité. Nous voyons que s'il a « gagné la Guerre », il a bien « perdu la Paix ».

A Foch, qui lui demandait, avant l'armistice, quels étaient ses buts, il répondait : « Faites la guerre. Je ferai la paix », séparant ainsi deux choses indissolublement liées; car, la guerre éclate lorsque la paix est devenue impossible et l'un des belligérants demande la paix quand il ne peut plus continuer la guerre. Pour que

le vainqueur ait vraiment gagné, il faut que le Traité de Paix plie incontestablement et durablement, sous sa volonté, toute la volonté et la possibilité de réaction du vaincu. Un traité de paix est le commencement d'une période qui se terminera par une nouvelle guerre. C'est pourquoi le chef des forces victorieuses doit être le principal artisan de la paix.

Il n'en fut pas ainsi en 1918. Clémenceau faisant directement sa politique, sans se servir des diplomates, voulut réorganiser le monde, avec les deux principaux chefs d'Etat alliés. Et le triumvirat Clemenceau-Wilson-Lloyd George, à la majorité de deux Anglo-Saxons, dont l'un d'outre-atlantique, tritura l'Europe à sa façon, divisant les faibles, laissant au fort son unité, préparant, sans s'en douter, la reconstitution automatique, dans ce *Mittel-Europa,* du grand empire austro-germanique.

Si Foch eût été écouté, la Rhénanie échappait à la Prusse; et sinon annexée à la France, du moins constituée en République Westphalo-rhénane, elle formait un Etat-tampon garanti par la France, enlevait à l'Allemagne, avec sa citadelle industrielle de la Ruhr, la possibilité de se réarmer et maintenait nos Forces à la Garde du Rhin.

Alors, il n'y aurait pas eu de National-Socialisme, pas d'Hitler, pas d'Anschluss, pas de perspective d'un Mittel-Europa englobant la Hongrie et la Tchéco-Slovaquie... peut-être la Pologne... et reprenant sa marche vers l'Orient, par le Danube.

Ceux qui ont voulu retirer notre armée de sa garde au Rhin ont trahi la France. Ils ont, une fois de plus, travaillé pour le roi de Prusse — Hitler, aujourd'hui — et rendu inévitable ou la guerre ou la capitulation...

La place du commandant en chef est au Comité de guerre; on ne décidera sainement ni de la guerre, ni de la paix sans lui.

§

Le comité ayant la direction de la guerre, il faut un organe de *préparation* et d'*entretien* des forces armées

et un organe d'exécution, c'est-à-dire de *commandement*.

La préparation et l'entretien des forces reviennent au *Ministère de la Défense Nationale* réunissant les trois départements : Guerre, Marine, Air.

Les décrets du 22 janvier 1938 ont enfin donné effectivement au Ministre de la Défense Nationale une « action de direction et de coordination » des trois organismes militaires — action qui existait en principe, mais non en fait, comme le prouvait à toute occasion le Ministre de l'Air, depuis le décret du 6 juin 1936.

L'article premier du premier des décrets du 22 janvier précise que *le Ministre de la Défense Nationale approuve, en dernier ressort, pour l'ensemble des ministères de la guerre, de la marine et de l'air, les mesures relatives à la préparation et à l'emploi des Forces Armées, les programmes d'armement, de construction et de fabrication. Il en suit l'exécution, fait les demandes de crédits relatifs aux constructions et matériels neufs. Il contresigne les décrets nommant les chefs d'état-major généraux et les membres des conseils supérieurs de la Guerre, de la Marine et de l'Air.*

L'on voit qu'enfin l'effort de la nation, dans sa préparation à la guerre, va recevoir une impulsion unique. Les activités des trois Armées de Terre, de Mer et de l'Air ne seront plus parallèles ou contradictoires, mais coordonnées, disciplinées, harmonisées, en vue de l'action d'ensemble à réaliser. Nous aurons, non plus la divergence, mais la convergence qui produit le meilleur rendement : l'effet maximum correspondant à un budget donné.

Mais, tout en marquant avec satisfaction cet énorme progrès, cette unification qui remplace l'incohérence et la dispersion des forces, génératrices des défaites, on doit regretter que le progrès se soit arrêté en route.

Et, d'abord, *le Ministre de la Défense Nationale* (*D. N.*) *n'a ses larges pouvoirs que pour le temps de paix;* son délégué, le chef d'état-major de la Défense Nationale — d'après le second décret — n'est nommé que pour le temps de paix!

L'organisation du temps de guerre n'étant pas définie, il faudra la bâtir au moment de la crise qui précédera l'entrée en guerre. Nous entendons bien que le Ministre de la D. N. et son chef d'état-major général sauront la préparer immédiatement; mais, une organisation constante peut s'asseoir. commencer à fonctionner, se perfectionner avant la crise, alors que la même organisation, simplement en projet, ne sera prête à fonctionner qu'avec un retard de plusieurs jours, peut-être de plusieurs semaines...

§

Il faut regretter également que *le Ministre de la D. N. soit aussi Ministre de la Guerre.*

L'organisation est boiteuse; l'attelage à trois, Guerre, Marine, Air, tire de travers.

Pourquoi n'a-t-on pas mis le Ministre de la D. N. au-dessus des autres et assuré son autorité, de façon incontestable, en lui donnant comme collaborateurs non des Ministres, mais des Sous-Secrétaires d'Etat de la Guerre, de la Marine, de l'Air?

Nous entendons bien que « l'Air » et « la Mer » se croiraient diminués, s'ils n'avaient plus à leur tête un Ministre. Peut-être néanmoins leur amour-propre céderait-il, si « la Terre » était mise sur le même pied.

Un des grands inconvénients du système actuel est que, dans la fixation des buts et la répartition des moyens, le Ministre de la D. N. et de la Guerre est juge, en tant qu'autorité supérieure, et partie en tant qu'autorité subordonnée. Avec les meilleures intentions du monde, le Ministre de la D. N. essaiera de faire prévaloir les vues du Ministre de la Guerre; au lieu que placé à un plan supérieur, il eût eu plus de liberté pour juger comparativement les propositions de ses trois sous-secrétaires. Et il est à craindre que l'Air et la Mer n'aient tenu précisément à leurs Ministres que pour avoir des porte-paroles d'une autorité sensiblement égale à celle du Ministre de la D. N.

En somme, *il n'y a pas subordination absolue,* mais

relative; et elle jouera ou s'affaiblira, suivant les personnes.

Tel Ministre qui a quitté l'Air peut y revenir; et, sinon lui, du moins son frère.

N'oublions pas d'ailleurs que M. Guy La Chambre, compositeur du Budget de l'Air, s'est prononcé contre l'unité de commandement, même à la guerre (!) et ne l'accepte (ou ne l'acceptait) que sur chaque théâtre d'opérations, laissant au Gouvernement les pouvoirs de choisir ces théâtres et d'y répartir ces forces... bref de « conduire la Guerre ». Conception singulière qui nous laisse incertains sur la façon dont le nouveau Ministre de l'Air pliera ses subordonnés à la coordination que doit établir, en temps de paix, le chef d'état-major de la D. N. — en temps de guerre, le Commandant en chef des Forces Nationales.

M. Daladier, lui-même, a dit : « *Il est possible* qu'il faille un Chef unique, pour coordonner l'effort des Armées et les conduire... » Et, ce : *il est possible* ne marque pas une bien grande conviction.

Si le Gouvernement suivait la conception de l'ancien rapporteur, aujourd'hui Ministre de l'Air, sans doute conserverait-il non seulement *la Direction*, mais *la Conduite* même de la guerre; et maintiendrait-il, à l'ouverture des hostilités, le chef d'état-major de la D. N. purement et simplement dans ses fonctions.

Le commandement exercé par un Conseil, ou un Comité, ce serait la guerre des solutions moyennes, sans volonté, sans audace, sans génie — celle qui dure quatre ans ou plus... si toutefois l'adversaire ne sait pas davantage ce qu'il veut!

De son côté, M. Piétri, avocat de la Marine, son ancien fief, croit que « l'omnicompétence que devrait posséder le Chef unique ne paraît pas conciliable avec l'extraordinaire diversité des trois Armées ». « Le Chef unique ne sera-t-il pas, tour à tour et au hasard, téméraire ou timoré? » (Et un comité!) « Le droit de libre discussion — salutaire sauvegarde contre les possibilités d'erreurs — droit ouvert aux exécutants dans un Haut-Comité (de

guerre) » serait préférable « à la subordination rigoureuse que comporte le commandement unique »...

On voit chaque Commandant en Chef venant discuter devant le Haut-Comité de Guerre, pendant que toutes les Forces adverses, obéissant à l'autorité d'un seul précipiteraient leur manœuvre...

Que de telles conceptions soient représentées au Gouvernement n'est pas pour nous rassurer. *Aurons-nous ou n'aurons-nous pas le Commandement unique, à la Guerre?* Voulons-nous obtenir la Victoire au moindre sacrifice et dans le minimum de temps, ou nous exposer aux échecs et peut-être à la défaite?

Avons-nous oublié que dans l'admirable campagne de 1814, Napoléon, réduit à 100.000 hommes, réussit à remporter dix victoires sur les alliés, Autrichiens, Russes et Prussiens, qui disposaient de 500.000 hommes? Certes, il y avait d'un côté le génie de la guerre et de l'autre seulement des forces; mais aussi, d'un côté c'était le commandement unique, de l'autre les discussions et les décisions incolores de conseils trop nombreux. L'Empereur, dira-t-on, finalement fut vaincu. Sans doute, mais parce que des volontés françaises travaillèrent contre la sienne, — ce qui advient toujours dans les Conseils ou Comités —; et cela va jusqu'à la trahison, quand ces volontés s'appellent Talleyrand et Fouché.

§

Le deuxième décret, en harmonie avec le premier, stipule que *le Ministre de la D. N. délègue, dans les fonctions de Chef d'Etat-Major général de la D. N., l'un des trois Chefs d'Etat-Major généraux,* et que, *en temps de paix, le Chef d'Etat-Major général de la D. N. est chargé, d'une façon générale, sous l'autorité et par délégation du Ministre de la D. N., de l'étude et de la mise au point des questions qui lui sont confiées par le Ministre.*

« En ce qui concerne les Armées de Terre et de l'Air, il coordonne les études concernant la préparation stra-

tégique de la Guerre et l'établissement des plans d'opérations et de motorisation. »

« En ce qui concerne les opérations maritimes combinées, *il peut* (sic) recevoir également une mission analogue, dans les cas fixés par le Ministre de la D. N. »

On sent, dans ce dernier paragraphe, que la Marine, suivant la thèse de M. Piétri, n'a pas consenti à se subordonner à une autorité extérieure à sa hiérarchie. Et c'est là, nous allons le voir, plus qu'une faiblesse, un danger du nouveau système militaire.

On se demande d'abord pourquoi le Chef d'Etat-Major général de la D. N. est en même temps Chef d'Etat-Major général de l'Armée. Lui aussi, comme son Ministre, est juge et partie. Et cette situation motive les méfiances des Armées de Mer et de l'Air.

Si un chef doit préparer la Guerre en se plaçant à deux échelons différents, il risque de transporter, de l'un à l'autre, des solutions qui ne sont plus à l'échelle voulue. L'unité de pensée, l'unité d'action, indispensables à la Guerre, exigent que chacun soit à sa place. Les problèmes à résoudre ne se présentent pas de même à un Commandant de Corps d'Armée et à un Commandant d'Armée; encore moins à un Commandant en chef des Armées de Terre et à un Commandant en chef de toutes les Forces Nationales.

En outre, si le Chef d'Etat-Major de la D. N. est, comme il faut l'espérer, le Commandant en chef désigné des Forces Nationales, il cédera, à l'ouverture des hostilités, le commandement des Armées de Terre à un autre. Cet autre devra exécuter ce qu'il n'aura pas préparé. Dualité entre la conception et l'action. Détestable condition pour réussir.

« En ce qui concerne les opérations maritimes combinées », le Chef d'Etat-Major de la D. N. « *peut* recevoir une mission analogue »... c'est-à-dire établir des plans d'opérations...

S'il « peut », c'est que ce n'est point normal. Et, si ce n'est pas normal, c'est que la Marine l'a voulu ainsi.

Persisterait-elle dans son particularisme *si le Chef*

d'Etat-Major général de la D. N. était un marin, comme cela est possible? Et alors, l'Armée prétendrait-elle échapper, à son tour, à l'autorité du Chef d'Etat-Major de la D. N.?

Cette simple hypothèse fait ressortir l'absurdité de ces réserves qui doivent disparaître.

S'agit-il de ménager les susceptibilités de telle caste, ou bien de gagner la guerre?

La Guerre exige, on le sait, le concours de *toutes les forces du Pays;* et non seulement celles des Armées en ligne, mais celles des travailleurs militaires ou civils, maintenus à l'arrière par la mobilisation économique. Peut-on concevoir, un instant, qu'une partie des Forces Armées échappe à cette loi?

§

Un moment, les théories italiennes du général Douhet eurent quelque crédit; et l'on crut qu'une Armée de l'Air pourrait, à elle seule, amener l'adversaire à composition.

Mais les expériences d'Abyssinie, d'Espagne et de Chine montrent que cette conception a fait long feu. Les bombardements ont beau accumuler les ruines, *la décision reste aux mains des armées de terre qui doivent toujours battre l'ennemi et aller occuper ses centres de vie, pour le réduire à merci.*

L'Aviation, arme d'une importance capitale, doit donc coordonner ses actions à celles des Armées de Terre.

En est-il autrement pour l'Armée de Mer, comme on l'admet souvent? et comme l'admet le décret même qui ne prévoit l'intervention du Chef d'Etat-Major général de la D. N. qu'éventuellement et seulement *en ce qui concerne les opérations maritimes combinées* — ce qui indique clairement qu'il n'a absolument rien à voir dans les opérations maritimes pures!

Nous sommes en pleine incohérence.

Les marins excusent Trafalgar par l'ingérence de Napoléon dans les opérations maritimes; ils oublient l'in-

capacité de Villeneuve. Entre Villeneuve et Napoléon, l'Histoire a décidé... sans difficulté.

Pour nous, la Flotte aura comme principale mission de défendre nos routes maritimes. Peut-elle agir de son propre chef? Elle ne tiendra pas plus la Mer que l'Aviation ne tiendra l'Air, en permanence. Il y aura *des moments* où Marine et Aviation devront opérer en combinaison; et qui fixera ces « moments » sinon le Commandant en chef des Forces Nationales?

Et, si celui-ci n'a pas établi le plan d'opérations général des Forces Nationales, comment la coopération indispensable sera-t-elle obtenue? Si la Flotte est partie pour une opération navale pure, comment le Commandant en chef pourra-t-il l'utiliser, au profit de l'action générale?

D'ailleurs, la Flotte ne saurait opérer sans le concours de l'Aviation; et celle-ci sera tout entière aux ordres du Commandant en chef qui, seul, pourra l'appliquer alternativement à des buts maritimes ou terrestres. La Marine doit bien voir qu'elle ne peut faire « cavalier seul ».

Bien plus, elle devra combiner son action à celles des Marines alliées; et celles-ci, sous les ordres respectifs des Commandants en chef alliés, ne pourront se concerter avec elle que par l'intermédiaire de notre Commandant en chef — en attendant qu'il y ait un Commandant en chef de la coalition.

Alors? Que chacun, soldat, marin ou aviateur, abandonne tout particularisme. La guerre moderne, que le machinisme fait brutale et implacable, ne se gagne pas avec des susceptibilités, mais avec des abnégations totales.

Nous aurons besoin, peut-être, de toute la Flotte appuyée par toute l'Aviation, sur la Méditerranée. Le maintien de nos communications avec l'Afrique du Nord sera l'essentiel de sa tâche. Si elle y manquait, nous serions menacés de perdre notre Empire d'outre-mer. *L'unité d'action de la France et de l'Afrique ne peut exister que par la coopération de la Mer et de l'Air.* La guerre exerce maintenant son dynamisme dans les trois

dimensions; elle ne se limite plus à la terre, elle semble avoir atteint son volume définitif, en s'étendant aux océans et en gravissant l'atmosphère.

Nous pouvons avoir, à terre, des théâtres d'opérations multiples : dans l'Est, sur les Alpes, en Bretagne, en Espagne, en Afrique du Nord et, peut-être encore, en Macédoine, aux Bouches du Danube, en Syrie. Les Flottes alliées peuvent avoir ensemble à attaquer les Flottes ennemies, à opérer des débarquements, à voguer vers l'extrême-ouest, pour sauvegarder les Indes Anglaise et Française. Qui concertera ces actions, lesquelles doivent être concordantes et non divergentes? Qui réalisera *l'unité d'action* des masses armées, sinon les Commandants en chef nationaux.

Si nous avons deux alliés, est-il possible de concevoir que les 3 Armées, les 3 Marines, les 3 Aviations travailleront chacune pour son compte? Quelles dispositions de forces, quelles contradictions! *Faudra-t-il encore que l'ennemi crève le front et marche sur Paris pour que nous cherchions un Chef?*

Allons, les partisans de l'indépendance des Armées, sacrifiez sur l'autel de la Patrie en danger vos particularismes anachroniques et dangereux. Les rivalités des Armées de Mer et de Terre ont coûté à la France, au XVIIIe siècle, ses plus belles colonies. Nous ne pouvons retomber dans des erreurs si funestes et qui, de nos jours, seraient des crimes.

N'oublions plus que le désaccord, ou le non-accord, des marins et des soldats aboutit aux défaites de Dupleix et de Montcalm et nous fit perdre les Indes et le Canada — peu de chose, n'est-il pas vrai!

§

Si nous établissons, en ce qui concerne l'unité de direction et de commandement, le tableau des améliorations acquises et de celles qui sont désirables, nous voyons :

1° *La Direction :*

a) (Le Comité de Guerre) : 4 à 5 membres (dont le

Commandant en chef); responsable de la préparation de la *direction de la guerre.*

b) A côté, le *Conseil supérieur de la Défense Nationale :* les Ministres, les Chefs d'états-major généraux, les techniciens des grands services, etc.; organe consultatif.

2° *La Préparation :*

a) Le *Ministère de la Défense Nationale :* assurant la coordination des trois forces armées (Terre, Marine, Air); l'organisation et l'entretien; l'armement, les fabrications, la préparation de la guerre; l'entretien des forces armées à la guerre.

b) A côté, le *Comité permanent de la D. N. :* composé des chefs des trois départements de la D. N. et de leurs chefs d'état-major; chargé de l'organisation, des programmes d'armement, de la répartition des crédits.

3° *L'Action :*

a) Le *Général commandant en chef les Forces Nationales,* actuellement non désigné et qui semble devoir être le Chef d'état-major de la D. N. : recevant *les buts* du Comité de guerre, *les moyens* du Ministre de la D. N. et ayant la *conduite des opérations.*

b) A côté : 1° *Le Secrétariat général du Conseil supérieur de la D. N.* préparant la mobilisation de la nation. 2° (*Un Etat-major*), préparant les opérations.

Dans cette hiérarchie qui met chacun à sa place : Gouvernement, Ministère de la D. N., Chef des Forces Nationales, à chaque échelon nous trouvons accolés un organe de décision et un organe d'étude ou de préparation. Aucun rouage ne peut manquer sans que la machine travaille à faux.

Et cependant, aujourd'hui, que de pièces essentielles manquent à la machine, — que nous avons indiquées par des parenthèses, dans notre tableau — et qu'il faudrait créer à la dernière heure ou qui, manquant indéfiniment, nous laisseraient désemparés...

Jusqu'à ce que surgisse un Clemenceau. Evénement heureux mais anormal, qui n'amène d'ailleurs qu'un succès incomplet : la guerre gagnée, la paix perdue.

Et n'est-il pas préférable, en définitive, de faire comme l'Allemagne qui a perdu la guerre, mais a su « gagner » la paix — c'est-à-dire la bataille du temps de paix?

Le *Comité de Guerre,* si important, est à créer; et les affaires militaires restent, pour le moment, aux mains du gouvernement composé d'une trentaine de membres, les responsables noyés dans la masse des incompétents. On peut penser que le Comité de Guerre se constituera de lui-même, sous la pression des événements, car empêcherait-on jamais quelque impulsif parlant bien, ce qui est fréquent, d'aiguiller certains pour les décisions du Conseil vers les solutions de hasard?

Il importe de laisser aux responsables leur entière liberté de réflexion et de décision. Nous ne pouvons avoir, à la tête de l'Etat, un homme qui soit à la fois Chef de la Nation et Chef de l'Armée, un Louis XIV ou un Napoléon; ayons au moins le *Comité* restreint qui fit ses preuves — en faisant l'Allemagne, de 1866 à 1870, avec Guillaume Ier, Bismarck, Moltke et Roon.

Mais surtout, ce qui manque, c'est la pièce maitresse : le *Commandant en chef,* avec *son Etat-major* de guerre, dégagés de toute autre fonction et laissant à un *Chef d'Etat-Major général de l'Armée,* commandant désigné des armées en campagne, la responsabilité et le soin de préparer ses forces et ses opérations.

Et que de questions à régler!

A côté du théâtre principal du Nord-Est, aurons-nous un théâtre sur les Alpes? Les deux se réuniront-ils, par suite d'une jonction des forces ennemies à travers la Suisse? Devrons-nous opérer sur les Pyrénées? Et comment défendrons-nous notre domaine d'outre-mer?

Sur quels alliés devons-nous compter? — positivement ou dubitativement. De quelles forces disposeraient-ils? Quelle est leur valeur? Comment conviendrait-il de les employer? Quels sont les Chefs et les Chefs d'Etat-Major avec qui il faudrait s'entendre? Et leurs caractères, leurs idées stratégiques et tactiques, leurs côtés forts ou faibles? Leurs hommes de confiance? Comment les persuadera-t-on?

capacité de Villeneuve. Entre Villeneuve et Napoléon, l'Histoire a décidé... sans difficulté.

Pour nous, la Flotte aura comme principale mission de défendre nos routes maritimes. Peut-elle agir de son propre chef? Elle ne tiendra pas plus la Mer que l'Aviation ne tiendra l'Air, en permanence. Il y aura *des moments* où Marine et Aviation devront opérer en combinaison; et qui fixera ces « moments » sinon le Commandant en chef des Forces Nationales?

Et, si celui-ci n'a pas établi le plan d'opérations général des Forces Nationales, comment la coopération indispensable sera-t-elle obtenue? Si la Flotte est partie pour une opération navale pure, comment le Commandant en chef pourra-t-il l'utiliser, au profit de l'action générale?

D'ailleurs, la Flotte ne saurait opérer sans le concours de l'Aviation; et celle-ci sera tout entière aux ordres du Commandant en chef qui, seul, pourra l'appliquer alternativement à des buts maritimes ou terrestres. La Marine doit bien voir qu'elle ne peut faire « cavalier seul ».

Bien plus, elle devra combiner son action à celles des Marines alliées; et celles-ci, sous les ordres respectifs des Commandants en chef alliés, ne pourront se concerter avec elle que par l'intermédiaire de notre Commandant en chef — en attendant qu'il y ait un Commandant en chef de la coalition.

Alors? Que chacun, soldat, marin ou aviateur, abandonne tout particularisme. La guerre moderne, que le machinisme fait brutale et implacable, ne se gagne pas avec des susceptibilités, mais avec des abnégations totales.

Nous aurons besoin, peut-être, de toute la Flotte appuyée par toute l'Aviation, sur la Méditerranée. Le maintien de nos communications avec l'Afrique du Nord sera l'essentiel de sa tâche. Si elle y manquait, nous serions menacés de perdre notre Empire d'outre-mer.

L'unité d'action de la France et de l'Afrique ne peut exister que par la coopération de la Mer et de l'Air. La guerre exerce maintenant son dynamisme dans les trois

dimensions; elle ne se limite plus à la terre, elle semble avoir atteint son volume définitif, en s'étendant aux océans et en gravissant l'atmosphère.

Nous pouvons avoir, à terre, des théâtres d'opérations multiples : dans l'Est, sur les Alpes, en Bretagne, en Espagne, en Afrique du Nord et, peut-être encore, en Macédoine, aux Bouches du Danube, en Syrie. Les Flottes alliées peuvent avoir ensemble à attaquer les Flottes ennemies, à opérer des débarquements, à voguer vers l'extrême-ouest, pour sauvegarder les Indes Anglaise et Française. Qui concertera ces actions, lesquelles doivent être concordantes et non divergentes? Qui réalisera *l'unité d'action* des masses armées, sinon les Commandants en chef nationaux.

Si nous avons deux alliés, est-il possible de concevoir que les 3 Armées, les 3 Marines, les 3 Aviations travailleront chacune pour son compte? Quelles dispositions de forces, quelles contradictions! *Faudra-t-il encore que l'ennemi crève le front et marche sur Paris pour que nous cherchions un Chef?*

Allons, les partisans de l'indépendance des Armées, sacrifiez sur l'autel de la Patrie en danger vos particularismes anachroniques et dangereux. Les rivalités des Armées de Mer et de Terre ont coûté à la France, au XVIIIe siècle, ses plus belles colonies. Nous ne pouvons retomber dans des erreurs si funestes et qui, de nos jours, seraient des crimes.

N'oublions plus que le désaccord, ou le non-accord, des marins et des soldats aboutit aux défaites de Dupleix et de Montcalm et nous fit perdre les Indes et le Canada — peu de chose, n'est-il pas vrai!

§

Si nous établissons, en ce qui concerne l'unité de direction et de commandement, le tableau des améliorations acquises et de celles qui sont désirables, nous voyons :

1° *La Direction :*

a) (Le Comité de Guerre) : 4 à 5 membres (dont le

Commandant en chef); responsable de la préparation de la *direction de la guerre.*

b) A côté, le *Conseil supérieur de la Défense Nationale :* les Ministres, les Chefs d'états-major généraux, les techniciens des grands services, etc.; organe consultatif.

2° *La Préparation :*

a) Le *Ministère de la Défense Nationale :* assurant la coordination des trois forces armées (Terre, Marine, Air); l'organisation et l'entretien; l'armement, les fabrications, la préparation de la guerre; l'entretien des forces armées à la guerre.

b) A côté, le *Comité permanent de la D. N. :* composé des chefs des trois départements de la D. N. et de leurs chefs d'état-major; chargé de l'organisation, des programmes d'armement, de la répartition des crédits.

3° *L'Action :*

a) Le *Général commandant en chef les Forces Nationales,* actuellement non désigné et qui semble devoir être le Chef d'état-major de la D. N. : recevant *les buts* du Comité de guerre, *les moyens* du Ministre de la D. N. et ayant la *conduite des opérations.*

b) A côté : 1° *Le Secrétariat général du Conseil supérieur de la D. N.* préparant la mobilisation de la nation. 2° (*Un Etat-major*), préparant les opérations.

Dans cette hiérarchie qui met chacun à sa place : Gouvernement, Ministère de la D. N., Chef des Forces Nationales, à chaque échelon nous trouvons accolés un organe de décision et un organe d'étude ou de préparation. Aucun rouage ne peut manquer sans que la machine travaille à faux.

Et cependant, aujourd'hui, que de pièces essentielles manquent à la machine, — que nous avons indiquées par des parenthèses, dans notre tableau — et qu'il faudrait créer à la dernière heure ou qui, manquant indéfiniment, nous laisseraient désemparés...

Jusqu'à ce que surgisse un Clemenceau. Evénement heureux mais anormal, qui n'amène d'ailleurs qu'un succès incomplet : la guerre gagnée, la paix perdue.

Et n'est-il pas préférable, en définitive, de faire comme l'Allemagne qui a perdu la guerre, mais a su « gagner » la paix — c'est-à-dire la bataille du temps de paix?

Le *Comité de Guerre,* si important, est à créer; et les affaires militaires restent, pour le moment, aux mains du gouvernement composé d'une trentaine de membres, les responsables noyés dans la masse des incompétents. On peut penser que le Comité de Guerre se constituera de lui-même, sous la pression des événements, car empêcherait-on jamais quelque impulsif parlant bien, ce qui est fréquent, d'aiguiller certains pour les décisions du Conseil vers les solutions de hasard?

Il importe de laisser aux responsables leur entière liberté de réflexion et de décision. Nous ne pouvons avoir, à la tête de l'Etat, un homme qui soit à la fois Chef de la Nation et Chef de l'Armée, un Louis XIV ou un Napoléon; ayons au moins le *Comité* restreint qui fit ses preuves — en faisant l'Allemagne, de 1866 à 1870, avec Guillaume Ier, Bismarck, Moltke et Roon.

Mais surtout, ce qui manque, c'est la pièce maîtresse : le *Commandant en chef,* avec *son Etat-major* de guerre, dégagés de toute autre fonction et laissant à un *Chef d'Etat-Major général de l'Armée,* commandant désigné des armées en campagne, la responsabilité et le soin de préparer ses forces et ses opérations.

Et que de questions à régler!

A côté du théâtre principal du Nord-Est, aurons-nous un théâtre sur les Alpes? Les deux se réuniront-ils, par suite d'une jonction des forces ennemies à travers la Suisse? Devrons-nous opérer sur les Pyrénées? Et comment défendrons-nous notre domaine d'outre-mer?

Sur quels alliés devons-nous compter? — positivement ou dubitativement. De quelles forces disposeraient-ils? Quelle est leur valeur? Comment conviendrait-il de les employer? Quels sont les Chefs et les Chefs d'Etat-Major avec qui il faudrait s'entendre? Et leurs caractères, leurs idées stratégiques et tactiques, leurs côtés forts ou faibles? Leurs hommes de confiance? Comment les persuadera-t-on?

Immense besogne, psychologique, matérielle et intellectuelle que cette préparation de la guerre, exigeant que le Chef désigné y applique toutes ses facultés — c'est-à-dire que le Chef d'Etat-Major de la D. N. ne soit pas, en même temps, le Chef d'Etat-Major de l'Armée.

D'après les éventualités, des groupements de forces sont à préparer, d'accord avec nos alliés. La flotte devra sans doute stationner sur son théâtre d'opérations, car *le passage à Gibraltar sera aléatoire; et l' « axe » Berlin-Rome, prolongé sur la Tripolitaine, sépare les deux bassins de la Méditerranée.* Et nos forces de l'Air qui peuvent avoir à agir soit sur le Rhin, soit sur la Méditerranée, doivent répartir leurs bases en conséquence.

Suivant l'excellente formule du *Spectator* (citée par *l'Epoque* du 14-2-38), « l'Armée de l'Air devient bien un facteur commun des Armées de Terre et de Mer : une Armée de manœuvre stratégique, sur le plan européen ».

Dans la dernière guerre, la stratégie — qui, en 1870, n'avait joué qu'avec des *Armées* — en est revenue aux opérations de *groupes d'Armées* que Napoléon avait le premier dirigées, lors de la campagne de Russie (1812).

Demain, la stratégie, dépassant les combinaisons de Groupes d'Armées, se développera dans un cadre mondial et s'étendra à la fois aux domaines de la Terre, de la Mer et de l'Air. *Il lui faut prévoir son action,* pour obtenir la décision sur le front qu'elle aura choisi et *les éventualités* qui peuvent y entraîner des variantes. Elle doit éviter les erreurs de 1914-18, où l'on ne sut pas agir à temps et aux points voulus, sur les théâtres de Macédoine et des Dardanelles.

Alors, la guerre ne fut ni dirigée ni convertie, faute d'un Comité de direction et d'un Chef ayant la conduite des opérations sur l'ensemble des théâtres.

Rien ne s'improvise. Tout se médite. Tout se prévoit.

Qu'on n'attende pas la dernière heure pour désigner le stratège. Quel que soit son génie, il serait dépassé par les événements.

Rappelons-nous que Bonaparte, qui débuta par le coup de maître de la campagne d'Italie (1796), avait lon-

guement étudié cette opération et proposé au Directoire, alors qu'il ne commandait rien, le *Plan* qu'il devait suivre et qui le mena à la plus complète des victoires.

3. LES MOYENS

Admettons que nous avons le Chef : il faut lui donner *les Moyens* de l'action.

Nous voyons aujourd'hui l'armée allemande s'enfler sans mesure. Elle va avoir près d'*un million d'hommes sous les armes,* auxquels il faut ajouter les effectifs militarisés de l'Armée du Travail, 200.000 *hommes* dont le nombre doit s'augmenter incessamment, et ceux de 30 divisions de Grenzschutz (gardes frontières mobilisables sur place) lesquelles ne comprennent pas moins de 300.000 *hommes.* Enfin, l'Autriche fournit un contingent d'au moins 160.000 *hommes.*

Nous arrivons ainsi à l'effectif *kolossal* de 1.600.000 soldats, prêts à entrer en campagne, pour ainsi dire, instantanément. Ce chiffre est certainement un minimum. Et nous devons nous souvenir que Hitler, en 1936, au Congrès de Nuremberg, a déclaré qu'il pouvait « en quelques heures » porter ses Armées à *deux millions d'hommes...*

A cela, qu'avons-nous à opposer? On peut en parler sans trahir un secret, puisque le Ministre de la Guerre l'a dit, pour faire voter son budget de 1938 et que la radio l'a souvent répété : nous avons en France 400.000 hommes (déduire 10 %, malades ou permissionnaires).

Ces chiffres nous montrent que nos dirigeants ont encouru une grave responsabilité, en laissant se créer et se perpétuer un tel état de choses.

Avec nos 400.000 hommes, nous avons l'armée qui avait été jugée nécessaire et suffisante en 1928, quand les forces allemandes se réduisaient à 200.000 hommes. Alors, nous avions pu adopter le service d'un an, qui nous donnait ces effectifs; mais, maintenant, quoique revenus au service de deux ans, ce n'est toujours que 400.000 hommes que nous avons sous les drapeaux —

parce que les contingents des « classes creuses » de la période 1936-1940 ne sont que des demi-contingents.

Et si l'on considère l'utilisation des effectifs, on voit que l'Allemagne, en ce mois de mars 1938, a : 45 divisions d'infanterie, 7 divisions cuirassées, 6 divisions autrichiennes auxquelles il ne faut pas oublier d'ajouter les 30 divisions de gardes-frontières qui, sur place, bien que formées de miliciens, peuvent être mises sur pied de guerre, sans que nous en soyons informés.

Si nous nous en tenons aux grandes unités actives, nous sommes frappés par ce fait que les 52 divisions (45 + 7) allemandes correspondent en gros aux divisions d'avant-guerre, dont le nombre était de 50.

Cette similitude nous conduit à penser que l'Armée allemande de 1938, mobilisée, comprendra autant de divisions que l'armée de 1914, — laquelle, avec 25 corps d'armée (à 2 divisions), comprit 25 corps de réserve et, deux mois plus tard (en octobre), 25 corps d'Ersatz.

Aujourd'hui où tous les hommes mobilisables ont été instruits et réinstruits dans la Reichswehr, la Schupo, les formations Nazi (sections d'assaut : S. A. et de sûreté S.S.), les sociétés para-militaires du Reich républicain (Casque d'acier, Bannière d'Empire)..., etc., il est probable que la mobilisation serait beaucoup plus courte et que, le rappel des classes s'opérant sur ordre du Führer : 30 corps d'Armée à 3 divisions pourraient être mobilisés en quelques heures, 15 corps de Réserve seraient prêts en 8 ou 10 jours, 15 corps d'Ersatz dans le mois (1).

La discipline stricte, qui joue chez nos voisins et nous empêche de savoir même ce qu'ils construisent en fait de matériel, réussissant vraisemblablement à nous dissimuler pendant quelques jours la mobilisation réelle entreprise sous couleur « d'exercices », l'Allemagne pourrait déclancher une offensive de 45 à 48 corps d'Armée (3 millions d'hommes) sans que notre mobilisation soit commencée.

On voit l'utilité des *fortifications Maginot.*

(1) L'annexion de l'Autriche donne en plus 2 corps d'armée du 1er échelon, un du 2e, un du 3e.

Mais on peut se demander si elles tiendront suffisamment sous l'énorme pression, pour permettre à notre Armée de se mobiliser et de se concentrer; et s'il n'y a pas lieu de renforcer immédiatement nos troupes de forteresse.

Le Führer a décidé de passer du service militaire de 2 ans à celui de 2 ans 1/2. Il nous devient impossible de maintenir chez nous le service de 2 ans; et, si nous voulons, non pas égaler les armements allemands, mais faire l'effort nécessaire pour inspirer le respect à nos voisins et réchauffer le zèle de nos anciens alliés, il nous faut arriver d'urgence au *service de 3 ans.*

Ne nous leurrons pas, d'ailleurs; d'ici 1940, une classe de plus n'augmentera notre effectif que de 100.000 hommes; et cela est tout à fait insuffisant. Nous devons nous procurer 100.000 hommes de plus; et il semble qu'il serait facile de les trouver dans un pays où l'on entretient, à grands frais et sans aucun profit, 400.000 chômeurs.

Il est paradoxal de penser que, lorsque l'Allemagne fait peser sur nous la menace d'une force permanente de 1.200 à 1.600 mille hommes, nous nous contentons d'une armée métropolitaine de 400.000 hommes et ne cherchons pas à utiliser la masse au moins inutile de 400.000 chômeurs. Hitler aurait tôt fait de la baptiser « Armée du Travail ». Trouvons un autre nom et d'autres procédés. Mais hâtons-nous; il convient de recourir aux mesures d'exception : *la Patrie est en danger.*

§

La mobilisation pose, aujourd'hui, une grave question. Nos idées de 1914 n'ont plus cours. Alors, on appela aux Armées la totalité des hommes aptes à porter les armes. Au bout d'un mois de campagne, quand les deux batailles des Frontières et de la Marne eurent épuisé le stock initial de munitions, il fallut renvoyer les ouvriers aux usines.

Maintenant, *la mobilisation industrielle* est prévue :

les soldats vont se battre, les ouvriers restent à leur travail.

Mais, cette mobilisation industrielle laisse-t-elle assez de combattants en ligne? Elle ne commencera à produire du matériel qu'au bout d'un mois. Si, pendant ce laps de temps, l'Armée de campagne se fait battre complètement, faute d'avoir mis en ligne des effectifs suffisants, — car « la guerre de matériel » se fait aussi avec « les gros bataillons », — on aura perdu la partie, pour avoir couru deux lièvres à la fois.

Nous ne voulons pas dire qu'il faut recommencer l'erreur de 1914. Mais, tout de même, il vaut de songer que, si nous avions eu alors 200.000 hommes aux usines, au lieu de les avoir en ligne, cela nous eût fait 4 corps d'Armée de moins et nous perdions la bataille de la Marne, ce qui rendait inutile toute mobilisation industrielle.

Qu'on y apporte toute l'attention voulue, la prochaine guerre différera de la dernière, dans ses débuts, sur deux points essentiels :

1° Les divisions mécaniques, les formations de chars peuvent imprimer à l'action un caractère de rapidité et de surprise qu'apportait jadis la cavalerie, — et qui disparut, en 1914, parce que les cavaliers, préparés surtout au combat à cheval, ne surent pas employer le *Feu*.

2° Le combattant sera soumis à un feu quatre, cinq, peut-être dix fois supérieur à celui de 1914. Il y aura la *surprise du Feu*. Le moral de certaines troupes (même dans les bétons) sera écrasé, volatilisé. Sur telles parties du front, des troupes sachant utiliser leur feu et bien en main, auront des occasions de succès inconnues jusqu'ici.

Les événements peuvent se précipiter. *Il faut tenir le premier mois,* dans une guerre où les fronts seront rompus, où l'on retrouvera le mouvement; et gagner, si possible, cette guerre de mouvement.

Ce n'est que si elle est perdue, de part et d'autre, qu'on se fixera, qu'on s'installera et qu'alors les usines pourront jouer.

Donc, dans l'ordre d'urgence :

1° Gagner *la guerre du premier mois.* Et, pour cela, y employer le maximum de combattants.

2° Préparer *la guerre de durée,* en laissant aux usines le personnel indispensable.

3° Avoir les approvisionnements voulus, pour faire la première et attendre le développement de la deuxième.

Pour le premier mois, nous savons que l'Allemagne, avec ses 75 millions d'habitants (y compris l'Autriche), pourra mettre en ligne 64 corps d'Armée. Nous ne pouvons pas nous gonfler de la sorte. Mais qu'au moins nos 40 millions d'habitants nous donnent le possible, c'est-à-dire 40 corps d'Armée à 3 divisions.

Les aurons-nous? Ou, malgré les leçons des faits, continuerons-nous à confier notre sécurité au mythe genevois?

La sagesse des nations a toujours conseillé de « prouver sa force pour n'avoir pas à s'en servir » et de sortir de la faiblesse qui attire le danger. La politique en action de Hitler n'est pas pour contredire ces axiomes.

Il nous faut le maximum de combattants, avons-nous dit; un combattant est un homme dont l'instruction et l'éducation ont fait un soldat d'élite.

Tous nos soldats répondent-ils à cette définition?

Hélas! trop d'instituteurs, — des serviteurs de l'Etat, cependant, — ont fait leur carrière en professant l'anti-patriotisme et l'anti-militarisme. Les esprits qu'ils ont corrodés pendant de longues années, les cadres de l'Armée doivent les guérir et les rééduquer en deux ans; ceux-ci y parviennent le plus souvent, mais que de temps perdu pour un résultat infiniment moindre que celui où la formation élémentaire de *l'Ecole* préparerait la formation supérieure donnée par le perfectionnement post-régimentaire.

Tout est à créer dans ce domaine. Et il est indispensable que le budget ne serve plus, dans l'Instruction publique, à déformer les esprits qu'il faut ensuite redresser dans l'Armée : neutralisation de deux dépenses, qui vide sans raison la bourse des contribuables, en attendant

qu'elle nuise gravement aux électeurs mobilisés, lesquels, soldats médiocres, éprouveront toujours au combat le maximum de pertes pour les moindres résultats.

Les Démocraties rejettent les méthodes employées par les Dictatures pour l'éducation militaire de la jeunesse. Mais pour laisser aux individus le maximum de libertés en temps de paix, faut-il les vouer au massacre en temps de guerre? La guerre, quoique phénomène intermittent, revient assez fréquemment pour qu'il soit nécessaire d'organiser la vie de la Nation en tenant compte de cette réalité et non comme si elle ne devait jamais se produire. Quand on s'assure contre l'incendie, ce n'est pas pour que la maison brûle.

L'instruction pré et post-militaire est une nécessité, pour les peuples qui ne veulent pas mourir. Aussi bien le *sport* est-il à la mode; et l'exercice militaire en est-il un : tirer, porter, marcher, courir, ramper, creuser, tout ce travail objectif ne vaut-il pas autant, pour le développement physique, que tennis, foot-ball, boxe, ski, exercices purement subjectifs?

Mais l'éducation militaire est une nécessité autrement importante; et c'est un crime absurde contre l'Homme et contre la Patrie que de préparer, à l'école, l'enfant à être un mauvais soldat.

Toutes choses égales d'ailleurs, l'avantage est aux gros bataillons. Or, la natalité est stationnaire en France, et même a tendance à décroître; le chiffre des décès l'emporte sur celui des naissances.

L'Allemagne évoluait dans le même sens, avant l'avènement de Hitler; à présent, la famille nombreuse y est à l'honneur. Elle est aidée; nous voyons les résultats de cette politique :

En 1932 : 970.000 naissances.

En 1937 : 1.200.000 naissances.

En 5 ans, la population s'est accrue d'un million!

Ce qui réussit là peut se faire ici. Mais il faudrait cesser de sacrifier les droits de la Famille à ceux de l'Individu. Des allocations familiales... mais compenseront-elles les impôts indirects barbares qui, précisément,

écrasent les familles nombreuses? A quand la *taxe sur le célibataire,* permettant d'élever un enfant pauvre?

Signalons en passant la désastreuse répercussion des *40 heures* sur les effectifs mobilisables. 60.000 hommes vont grossir les effectifs des cheminots, au moment même où le camion raréfie le trafic ferroviaire... C'est *plus d'un Corps d'Armée,* qui manquera à la Défense Nationale.

Les usines de guerre nous en ont sans doute mangé un autre.

Quelle déperdition de forces!

Et l'on sait pourtant que si, en août 1914, Moltke (le Petit) n'avait pas retiré deux Corps d'Armée à ses Armées d'ailes — Klück, Bülow, — pour les envoyer au front oriental, nous perdions certainement la bataille de l'Ourcq, c'est-à-dire celle de la Marne et peut-être la guerre. Paris eût été occupé le 30 août ou le 1ᵉʳ septembre.

Les 40 heures, c'est une amélioration humaine, sans doute. Mais il faudrait qu'elles fussent appliquées partout. Sinon, elles nous condamnent à mort : on ne maintient pas l'équilibre des forces si l'un désarme, quand l'autre s'arme.

§

Pour ne pas allonger cette étude, force nous est de passer rapidement sur nombre de questions importantes.

Posons-les simplement et n'y apportons que de brèves réponses.

L'Armée manque d'officiers parce que leur nombre a été réduit, en même temps que la durée du service. Réduction simpliste : comme s'il ne fallait pas plus d'instructeurs pour instruire un même nombre d'hommes en deux fois moins de temps! Quand on diminue la durée du travail, il faut augmenter le nombre des travailleurs; c'est bien connu... depuis la semaine de 40 heures.

Réduction en outre préjudiciable au bon encadrement de la Nation Armée. Certes, il y a les officiers de réserve; et ils ont fait leurs preuves dans la dernière guerre. Mais,

on a oublié que les six premiers mois de campagne les ont formés et que, pour leur en laisser le temps, ce sont les officiers de l'active qui ont « tenu le coup »... et cela signifie : se faire tuer. N'est-il pas temps de reconstituer notre corps de 30.000 officiers d'avant-guerre?

Les cadres des régiments sont vides pour une autre raison. On a voulu séparer la Mobilisation de l'Instruction et l'on a créé les *Centres mobilisateurs*. Et l'on a créé aussi la *Préparation militaire* élémentaire et supérieure (P. M. E. — P. M. S.) et les cours d'officiers de réserve (C. O. R.). Les cadres nécessaires à toutes ces besognes, on les a pris nécessairement à la troupe; c'est-à-dire que pour décharger *le Régiment* de toute besogne qui ne fût pas la préparation de la Troupe, on lui a ôté les moyens de remplir sa mission principale. Quand on n'est pas assez riche pour se payer plusieurs serviteurs, on se contente d'une bonne à tout faire.

Il faudrait rendre à *la cellule régimentaire,* essentielle, toute sa vigueur et restituer au *colonel* la Mobilisation — et aussi l'instruction des officiers, des sous-officiers, des simples réservistes; et encore la P. M. E., la P. M. S. S'il a des cadres, et ceux-ci existent, mais dispersés, il peut tout faire. Il n'est que de les lui rendre. Ils seront utilisés au mieux, au lieu de leur laisser perdre d'énormes temps morts, dans des spécialités où il ne peut y avoir de travail continu.

Par surcroît, le Chef du Régiment de Guerre ne sera pas tenu — obligation étonnante! — de laisser à un autre, le Commandant du Centre mobilisateur, le soin d'organiser son instrument de combat.

Le besoin de tout changer s'est donné libre cours après la guerre. N'allait-on pas s'établir sur un pied de paix qui devait durer indéfiniment... puisque « le Boche était battu », le Traité de Versailles valable 90 ans (!) et qu'en somme l'Armée n'était plus destinée à faire la guerre?

Alors, on a vendu à vil prix *nos vieilles casernes;* on s'apercevra bientôt que, si l'opération a été fructueuse

pour une bande de requins, elle a été détestable pour l'Etat... et pour le contribuable.

On a encore, sous prétexte d'économies, bouleversé notre magnifique *organisation territoriale* de 1914, laquelle avait donné toutes satisfactions. Et l'on n'a plus conservé qu'une division par Région, au lieu de deux, ce qui oblige, pour mobiliser, à démolir toutes les divisions actives, afin de reconstituer leurs divisions-sœurs, dites de formation.

Pour ne parler que de l'Infanterie, les 2 divisions formées à la mobilisation comprendront 6 régiments, par dédoublement des 3 régiments de paix. Ne pouvait-on conserver les 6 régiments, en les réduisant à 2 bataillons chacun, voire certains à 1 bataillon.

Mais l'Instruction?

Est-ce que l'instruction, qui absorbe 11 mois sur 12, n'est pas celle de l'homme, du groupe, de la section, de la compagnie et du bataillon? Et quand le bataillon est prêt, la division ne l'est-elle pas, si ses cadres supérieurs ont eux-mêmes poursuivi leur propre perfectionnement, *toute l'année,* dans des instructions... « de cadres »?

Mais, dira-t-on encore, 2 batailllons, 1 bataillon, ce n'est pas un commandement pour un colonel.

Eh bien, et le commandement d'un Centre mobilisateur?

D'ailleurs, quel que soit le nombre des bataillons, le travail propre du colonel reste le même : *former ses cadres.*

Et les régions qui ont disparu, celle de Limoges et celle de Rennes, ne va-t-on pas les recréer? Attendra-t-on la mobilisation pour cela?

§

Avoir *le matériel voulu* pour tenir le premier mois, avons-nous posé, en attendant que les usines de guerre produisent du nouveau. L'avons-nous?

Notre matériel, c'est, en grande partie, celui de 1918. *Pourtant, nous ne pouvons pas ignorer que, depuis 5 ans, les usines allemandes travaillent à plein pour la*

guerre et « sortent » un outillage « moderne ». Là-bas, une armée de 2 millions d'hommes, peut-être de 4 millions, a déjà ou aura incessamment tout le « matériel voulu »... Et nous?

Depuis cinq ans, nous avons surtout produit des prototypes, des séries réduites. Nous avons adopté les 40 heures quand, de l'autre côté... de la ligne Maginot, les usines travaillent à 3 équipes, 24 heures sur 24... 150 heures par semaine.

On comprend que la différence des deux potentiels de guerre s'accroisse de mois en mois. Aussi, cela a été dit maintes fois, quand nous construisons 40 avions dans le mois, l'Italie en produit 200 et l'Allemagne 300.

S'il prenait fantaisie à l'Allemagne et à l'Italie d'entrer en guerre demain et d'appliquer la stratégie aérienne du général Douhet et du maréchal Goering, il y aurait 3.000 + 2.500 avions germano-italiens, contre 1.500 français...

C'est pourquoi Gœring nous menace d'une agression foudroyante.

Il n'y a plus une minute à perdre, pour remettre les travailleurs... au travail.

Des droits, des contrats, un code protégeant l'ouvrier? Oui. Mais celui-ci ne conservera toutes ses acquisitions que *si la France vit*. Il faut travailler, si l'on veut que la France vive.

La lutte des classes provoquera, à bref délai, leur catastrophe commune, sans réaliser le bonheur de l'une d'elles. C'est leur coopération, leur union qui fera leur force et les sauvera toutes. Travail contre capital, c'est la révolte des membres contre l'estomac; quand l'estomac sera mort, de quoi vivront-ils?

La question sociale doit, à cette heure, s'effacer devant la raison nationale.

§

La question du *matériel* pose celle du *carburant*.

Nous ne la développerons pas, l'ayant fait, l'an dernier, ici même, dans une autre étude : « Chars et anti-chars ».

Répétons néanmoins que la motorisation s'est étendue, chez nous, à 7 divisions d'infanterie, à 3 divisions légères, à une grande partie de l'artillerie, aux chars, à l'aviation, aux trains. Si tout cela s'arrête, l'armée est frappée de paralysie générale. C'est la défaite sans bataille.

Nous avons des stocks de pétrole pour six mois. Mais ils sont vulnérables et l'aviation ennemie les visera.

Pour les renouveler, il faut être maître de ses communications maritimes. Ce n'est pas notre cas.

Alors? Ayons un carburant national, le *bois*, par exemple, — ou revenons au *cheval.*

Enfin, il importe, lorsqu'il s'agit de Défense Nationale, de ne pas oublier le nerf de la guerre.

L'encaisse or de la Banque de France, qui était de 6.000 tonnes en 1931, n'est plus, fin janvier 1938, que de 2.407 tonnes. Pourtant, en septembre 1936, le Président du Conseil — M. Blum — avait déclaré que cette encaisse ne devait pas descendre au-dessous de 3.275 tonnes.

Des soldats, du matériel, oui; mais tout cela ne s'entretient qu'avec de l'argent; notre politique financière, économique et sociale, doit d'abord nous assurer cela.

Si l'équipage du navire France se croise les bras à l'approche de la tempête, il ira au fond de l'eau, corps et biens. Est-ce une joie, pour le matelot qui s'enfonce avec son bateau, de penser que les passagers de 1re classe se noient aussi?

Produire, rétablir la balance commerciale et le franc, tels sont les premiers devoirs de ceux qui ont la responsabilité de la Défense Nationale. L'expression des plus nobles sentiments, dans les discours dominicaux et même la réalisation des mesures militaires urgentes, seront vaines, si le pays n'a plus la force de vivre.

Nous ne pouvons passer sous silence une autre question qui est bien de vie ou de mort, celle de la *défense contre les attaques aériennes.*

Le nouveau maréchal allemand Goering, en un discours retentissant, demande aux travailleurs un nouvel effort pour accélérer les constructions et convie ses camarades de l'air au sacrifice suprême, pour atteindre les buts du

Führer — et d'abord, la réunion au Reich des Allemands qui sont hors de ses frontières. La grêle de Fer et de Feu doit anéantir tout ce qui s'opposera à ce dessein.

Nous, les garants de l'indépendance tchéco-slovaque, polonaise,. nous sommes directement menacés. Il faut abandonner nos alliés ou nous préparer à la guerre. Et le premier acte en sera le déclanchement sur Paris de 3 ou 4.000 avions allemands, renforcés peut-être de 3.000 avions italiens.

Certes, beaucoup de ceux-là ne rejoindront pas leurs bases, car la D. C. A. s'est perfectionnée dans la guerre d'Espagne; et 75 % des avions abattus le sont par elle, alors qu'à la fin de la guerre 14-18, elle ne s'octroyait que 20 à 25 % des victoires.

Certes, le Fer et le Feu du ciel ne nous réduiront pas, car, même cette chose effroyable, les Gaulois ne la craignent plus : les villes se videront; mais que de ruines, que de pertes irréparables!

Si notre aviation, qui pourrait être la première du monde, s'est laissé dépasser, au moins la défense contre le danger aérien est-elle assurée?

Notre D. C. A. est-elle abondamment pourvue de canons et de mitrailleuses?

Avons-nous assez *d'abris* à l'épreuve des bombes et étanches aux gaz?

Nos approvisionnements de *masques* individuels sont-ils au complet?

Y a-t-il suffisamment d'infirmeries pour les gazés?

Les dispositions sont-elles bien prises pour évacuer les populations des grands centres?

La dispersion à travers le pays de nos industries de guerre se poursuit-elle rapidement?

Que de besogne! Mais faisable, si l'on agit au lieu de discourir. Faisons vite! le débrouillage français (système D) peut encore nous sauver.

4. LA BOURSE OU LA VIE

Aucune possibilité de conflit entre la France et l'Allemagne, depuis le retour de la Sarre au Reich, a dit Hitler dans son discours du 20 février dernier.

Oui, mais l'Allemagne doit récupérer les Allemands hors frontières...

Oui, mais l'Allemagne veut ses anciennes colonies...

Et l'Espagne ne doit pas devenir communiste.

L'Empire italien, le Mandchouko doivent être reconnus...

Enfin, les protestations de l'Angleterre et de la France au sujet de l'Anschluss sont déclarées irrecevables...

70 millions d'Allemands d'hier sont aujourd'hui 75; demain ils seront 80...

Pas de cause de conflit? Certainement..., pourvu que la France laisse faire.

Mais un nouveau *Sadowa* qui donnera au Reich, avec l'Autriche déjà cueillie, la Tchéco-Slovaquie et la Hongrie, conduira immanquablement à un nouveau *Sedan*.

Il faut choisir : la guerre ou la capitulation — à moins que notre force nous permette d'écarter l'une et l'autre.

Pas de causes de conflit? Mais non. Les armes sont braquées et l'on nous demande *la bourse ou la vie;* pis que la vie, l'honneur.

Donnons tout, il n'y aura pas de conflit.

Cette étude sera qualifiée de « pessimiste » par ceux dont le système politique est la temporisation (le temps arrange tout!), qui ne savent ni prévoir, ni vouloir, mais se laissent aller au fil de l'eau : politique « du chien crevé », si élégamment définie par Briand. Et l'on nous reprochera d'agiter l'opinion publique, au lieu de participer à la sollicitude officielle, pour la chloroformer.

Tous les renseignements produits dans ces pages ont été connus; les comptes rendus parlementaires, les journaux, les revues les ont publiés. On s'inquiète un instant... et la vie reprend son cours.

Multiplions les avertissements, pour réveiller l'opinion française, « optimiste » invétérée.

L'Allemagne a refusé de payer les réparations des ruines entassées par elle; nous ne l'avons pas obligée à s'exécuter; *Nous*, c'est-à-dire *nos gouvernants.*

Elle a réoccupé la zone neutre de la rive gauche du Rhin. M. Sarraut a juré qu'il ne laisserait pas Strasbourg sous la menace du canon allemand, — comme si cette ville, située au bord du Rhin, n'y était pas depuis 1918! Quelques jours d'effervescence et nous nous rendormons.

Hitler met sous les armes 1.200.000 hommes, au lieu de 200.000 accordés par le traité. Nous ne sommes pas effrayés : 1.200.000 hommes? c'est sans doute pour jouer au soldat; cela fut toujours le goût du Prussien, n'est-ce pas?

L'Anschluss — la réunion de l'Autriche à l'Allemagne — se fait à Berchtesgaden (février 1938). Nous ne le voyons pas : il ne s'agit que de mettre au Ministère de l'Intérieur à Vienne un Nazi. Mais bientôt, la manœuvre s'achève : *10 mars*, pendant que M. Blum cherche une combinaison « nationale » qui mettra au pouvoir des agents de Moscou, Hitler, sachant que nul ne l'empêchera de faire ce qu'il veut, « démissionne » Schussnigg et impose par la force à l'Autriche la volonté nationale-socialiste. Enfin, le Français comprend, s'inquiète, se demande si ce ne sera pas la guerre. Mais ses politiciens n'ont pas encore compris.

Faudra-t-il le tocsin de la mobilisation ou, le précédant, le bombardement de Paris, pour les faire entendre?

M. de Saint-Just, député du Pas-de-Calais, jette un appel angoissant. Sentinelle avancée surveillant la frontière du nord, par où passe la grande voie d'invasion séculaire, il sonne l'alerte :

On parle de démocraties imprévoyantes, dit-il. Quelle erreur! Tout sera prévu, jusqu'aux virgules, dans ce contrat du travail qu'on respectera et qu'on appliquera comme les autres lois... Mais, lorsque le point final sera mis, peut-être le canon tonnera-t-il.

Nous souhaitons tous un contrat social équitable et viable;

mais, de grâce, ne perdons pas de vue les frontières et nos régions si souvent dévastées.

Que les ressorts du pays soient de nouveau tendus, que les usines marchent à plein rendement, que notre flotte soit redoutable, que notre aviation redevienne la première du monde; et l'honneur national sera respecté.

Montrons que la France détient toujours ce « ressort indestructible » devant lequel Bismark s'inclinait.

§

Mais tant d'alertes déjà, nous l'avons vu, se sont terminées sans catastrophes que nous sommes blasés : tout s'arrange, dit-on; jusqu'ici, rien n'est arrivé.

Rien? Et l'absorption de l'Autriche par le Reich, hier?

Et celle de la Bohême, demain?

Et la vassalisation de la Hongrie... et de la Pologne?

Et la perte de nos colonies, ne sera-ce rien?

Rien d'irréparable ne nous est encore arrivé, parce que le *moment* n'est pas venu. Ce moment se situe *entre* 1936 *et* 1940, *époque de nos classes creuses* et qui correspond, précisément, à la désorganisation de notre production par la politique actuelle : coïncidence... ou trahison?

Le triomphe du Nazisme permet un développement monstrueux de la force allemande, au moment même où la nôtre subit une éclipse. L'écart entre les deux potentiels de guerre s'accroît, de mois en mois, par le fonctionnement intense des usines de guerre d'outre-Rhin, *depuis 5 ans,* alors que les nôtres freinent leur effort (40 heures, grèves).

On comprend que Hitler n'ait pas intérêt à précipiter les événements. Le temps travaille pour lui. Et plus sa supériorité relative augmente, plus il méprise le risque de guerre, plus il peut imposer, en pleine paix, ses solutions brutales.

Devant elles, doivent s'incliner l'Angleterre, qui s'est absurdement désarmée en comptant sur la machine de paix de Genève, et la France qui a oublié que *la lutte*

pour la vie est une lutte des races et non une lutte des classes.

Mais, enfin, l'Angleterre a compris qu'elle avait fait fausse route pendant 20 ans, en favorisant follement le redressement de l'Allemagne, par crainte de la puissance française : double manque de psychologie. Ses usines de guerre ont été rééquipées et fonctionnent : des multitudes de bateaux et d'avions sont déjà en chantiers. En 1942, l'Angleterre aura reconquis sa supériorité navale.

En 1942! D'ici là, Hitler pense qu'il est le maître du Monde.

Et nous? Nos parlementaires continuent à discuter les lois dites sociales qui nous donneront du travail au ralenti, alors que les vagues de l'invasion battent déjà la digue Maginot. Byzance ne comprend pas que la victoire des Turcs, c'est l'esclavage pour des siècles.

Quelques chiffres préciseront la valeur des efforts militaires actuels :

— *L'Allemagne,* qui avait en 1931 un budget militaire de 4 milliards 1/2, a porté ses dépenses à *73 milliards* (au moins). Son effectif, de 200.000 hommes, est passé à 1 million. Elle a 52 divisions de Reichswehr et 30 de gardes-frontières — auxquelles l'Autriche en ajoutera une demi-douzaine. Enfin : 3.000 avions et une flotte dont le tonnage atteindra le nôtre en 1940 et qui a 65 bâtiments en construction, dont 4 cuirassés.

— *L'Italie,* dont le budget était de 6 milliards a dépensé, en 1936, *26 milliards.* Elle a 550.000 hommes sous les armes, 2.200 avions et une flotte qui égalera bientôt la nôtre en tonnage et la dépassera en puissance; avec 75 bâtiments en construction, dont 4 cuirassés.

— *L'Angleterre* porte son budget de 12 à *52 milliards.* Elle a 1.500 avions et accroît rapidement ce chiffre, 78 bâtiments de mer sont en construction, dont 3 cuirassés (1).

(1) Son armée, uniquement composée de volontaires, sera de 170.000 hommes en 1939, au lieu de 300.000 en 1914; ses forces territoriales sont de 150.000 au lieu de 260.000, ce qui montre qu'elle ne compte pas intervenir dans une lutte à terre et réserve tout son effort de réarmement à son domaine propre, insulaire et maritime.

— *La France* qui dépensait, en 1931, 12 milliards, en consacre *21*, en 1938, à sa défense. Elle a sur le sol français (déclaration Daladier), 387.000 hommes et 1.500 avions (on a dit d'autre part 1.200). Sa flotte, assez ancienne, a en construction 28 bâtiments, dont 3 cuirassés.

— *Les Etats-Unis* qui avaient un budget de 17 milliards, en dépenseront *30*. Ils ont 3.000 avions et construisent 74 bâtiments de mer, dont 4 cuirassés.

Ces chiffres montrent que c'est notre pays, précisément le plus menacé, qui réagit le moins.

Quand l'expérience politique actuelle prendra fin, en 1940, sans doute l'opinion reviendra-t-elle à une conception nationale du rôle de la France dans le monde et comprendra-t-elle qu'un pays ne peut vivre à huis clos, en écoutant bouillir sa marmite, sans s'occuper des bruits du dehors... et de l'ouragan qui gronde et du fleuve qui monte.

Mais alors Hitler aurait une avance de 7 ans dans la fabrication de ses armes, dans la préparation de son armée et de l'esprit public.

« Nous sommes à une heure, a dit M. Marchandeau, alors ministre des Finances, où toutes les ressources disponibles doivent être réservées à la Défense Nationale. »

Toutes les ressources. C'est bien cela; mais non pas seulement des contributions nouvelles; surtout la remise au travail de tout ce qui chôme, le rendement poussé et récompensé, non mesuré et freiné. *L'unanimité française dans l'effort physique, intellectuel et moral : dans la confiance, dans la justice, dans le courage. Cela seul peut sauver la vieille France, gardienne de la civilisation méditerranéenne que les néo-barbares du nord rêvent de détruire.*

§

Après la démarche faite à Berlin par notre ambassadeur, pour protester contre l'Anschluss, on a prêté à Hitler une expression méprisante pour nous :

« Rien à craindre. La France est pourrie. »

Hitler, une fois de plus, commet l'erreur germaine; il

ne voit que la surface et non les couches profondes, l'apparence et non la vérité.

Il confond la France avec son personnel politique, c'est-à-dire quelques professionnels du pouvoir, élus pour leurs promesses démagogiques, sans convictions autres que leur mérite, sans qualités autres que leur éloquence, sans idéal autre que le profit, sans but autre qu'un portefeuille.

La France, heureusement, c'est autre chose. Si dans le peuple une minorité d'*ouvriers* se sont laissés entraîner vers le marxisme par des agents de l'étranger cousus d'or, *la grande masse représentée par les paysans reste au travail, calme, tenace, pleine de mépris pour la politique.*

C'est cette masse, grossie des *commerçants,* des *bourgeois* et des *ouvriers patriotes,* que les Allemands trouveront devant eux, comme toujours, s'ils reviennent chez nous. Celle-là — 39 millions sur 40 — on se trompe, comme en 1914, quand on la croit pourrie. Elle cônstitue le peuple le plus noble de la terre, l'Armée héroïque sur laquelle se brisent toutes les invasions, dont le drapeau porte les noms des plus grandes des victoires : Bouvines, Valmy, la Marne, la bataille de France!

Les autres, l'infime minorité, les politiciens et leur clientèle que le Monde prend pour la France, parce que ceux-là seuls se montrent en temps de paix, les autres disparaissent, quand il y a danger, laissant — heureusement, pour une fois — la parole aux soldats.

Le miracle de Jeanne d'Arc, le miracle de la Marne, c'est le courage français qui jaillit, invincible, lorsqu'il s'agit de sauver la Patrie.

Nos cousins Germains auraient tort de l'oublier.

Revenons, en terminant, sur un point essentiel, purement militaire : *l'unité de commandement.*

Aussi bien, si nous nous donnons *un Chef* responsable, celui-ci ayant une autorité reconnue et pouvant étudier de façon objective le cas concret de la guerre probable, mettrait-il rapidement nos gouvernants en face des réalités, obligerait-il un parlementarisme aux vues courtes à

ouvrir ses fenêtres sur l'horizon mondial, ramènerait-il une opinion publique amorphe à une conception plus haute des destinées du pays que justifie son passé.

Dans une étude solide, publiée le 1er mars par la *Revue des Deux Mondes,* « Avons-nous un Ministère de la Défense Nationale? » le général Duchêne conclut :

Que l'on se décide sans retard à avoir deux chefs distincts : l'un Chef d'Etat-Major général de la Défense Nationale, éventuel Chef suprême de l'ensemble des forces armées; l'autre, Chef d'Etat-Major général de l'Armée, commandant en chef désigné des Armées françaises. Le cadre est facile à créer. Les hommes capables de le remplir existent.

...L'exemple des grandes nations qui nous entourent doit nous donner à réfléchir...

Toutes, quel que soit leur régime, démocratique ou dictatorial, ont adopté, dès le temps de paix et pour la préparation à la guerre, l'unité de direction gouvernementale et l'unité de commandement militaire. C'est l'Allemagne ou l'U. R. S. S., pays essentiellement continentaux; c'est l'Angleterre, maritime et coloniale; c'est l'Italie, continentale et maritime.

Seule, la France, puissance à la fois continentale, maritime et coloniale et qui, se trouvant dans la situation la plus complexe, a le plus besoin d'une articulation logique et souple, tarde à s'organiser et perd un temps précieux.

Nous avons perdu la paix, en 1919, *parce que nos gouvernants ont écarté du traité le Chef qui gagna la guerre.*

Perdrons-nous la guerre qui vient, parce que nos gouvernants ne veulent pas déléguer leurs pouvoirs à un chef de guerre?

Par crainte absurde d'une menace contre la République, allons-nous compromettre le sort de la Patrie?

Qu'on nomme enfin ce Chef, ayant autorité entière sur toutes nos forces...

Les événements nous poussent. Il n'est que temps.

15 mars 1938.

GÉNÉRAL DAUBERT.

DEUX
CONTES D'EXTRÊME-ORIENT

—

LIOU-BINH ET DUONG-LÊ

Autrefois, deux amis, Liou-Binh et Duong-Lê vivaient ensemble, étudiaient sous un même maître. Le premier était riche; le second était pauvre.

Duong-Lê [comme tous les pauvres], avec acharnement, travaillait, se préparait un avenir. Liou-Binh, au contraire, insouciant et choyé, gaspillait son temps en des plaisirs frivoles, buvait, jouait, fréquentait les « palais bleus (1) ».

Quand s'ouvrirent les concours, vous devinez ce qui arriva : le pauvre fut reçu, et franchit alors le seuil de la Porte dorée (2); le riche échoua.

Des années passèrent.

Un jour, devant la résidence de Duong-Lê, « père et mère du peuple » (ainsi appelait-on les mandarins) se présenta un mendiant loqueteux, décharné, horrible. Son manteau de feuilles gémissait au vent, et les chiens ameutés aboyaient, impitoyables. C'était Liou-Binh, ruiné par l'imprévoyance et la débauche. Il s'approcha d'un domestique en livrée, lequel, dégoûté, cracha, détourna les yeux.

— Partout, dit-il, on raconte la bonté de Son Excellence notre père-et-mère; je suis un vieil ami, puis-je, monsieur...

Le domestique éclata de rire, et vraiment, si cette ma-

(1) Les maisons closes.
(2) Du mandarinat.

nière d'homme eût été moins sordide, il l'aurait battu.

La nouvelle, tout de même, parvint à Duong-Lê, qui entra dans une colère terrible, fit servir un bol de riz noir avec une aubergine salée au mendiant, qui l'avalait avec peine en l'arrosant de ses larmes.

Liou-Binh parti, Duong-Lê appela sa femme, Précieuse Jade et lui dit :

— Ma tendre bien-aimée, j'ai un compagnon d'écritoire et de pinceau, un grand ami de jeunesse que le destin a ruiné. C'est Liou-Binh : tout à l'heure il est venu demander l'aumône à notre porte! Au lieu de le reconnaître et de l'accueillir avec les cérémonies dignes de lui, j'ai préféré l'humilier, l'indigner, pour stimuler son ardeur de remonter la pente. O mon adorable moitié! prends tout mon or et mon argent, va le nourrir à ma place, va l'aider à se faire un nom parmi les hommes!

Sur la route poudreuse, Liou-Binh marchait, la tête baissée, les yeux en pleurs, la haine et le repentir dans l'âme. Il entendit soudain une voix de loriot (3) qui semblait venir des cieux.

— Etranger, pourquoi pleurez-vous? demanda la voix.

Il aperçut, relevant son front lourd, une de ces créatures angéliques faites pour consoler les désespérés de ce monde. La jolie femme lui sourit si tendrement qu'il se jeta, sanglotant, à ses pieds :

— O grande et bonne fée! supplia-t-il, êtes-vous descendue pour me sauver du naufrage?

Précieuse Jade (car c'était elle) répondit :

— Ne croyez pas, ô étranger, que d'un châle je sois capable de faire un pont (4); je ne suis que femme et

(3) Cet oiseau symbolise la femme dans la poésie orientale.

(4) Périphrase pour dire : *Ne croyez pas que je suis une fée.* Allusion à cette légende très populaire en Chine : un jeune homme (Thoisinh) égaré dans une forêt, rencontra une fée avec laquelle il se maria. La fée, reconnaissante de son amour, lui donna un talisman qui avait le pouvoir de rendre une personne invisible. Revenu parmi les hommes, il profita du talisman pour pénétrer dans la cour impériale et pour violer les femmes du harem. Mais un magicien réussit à anéantir l'effet du talisman, et Thoi-sinh, redevenu visible, fut poursuivi. Acculé devant un large fleuve, il fut sur le point d'être saisi. Heureusement sa femme apparut, *déroula un châle, lequel se transforma aussitôt en un pont* qui permit au fugitif de traverser le fleuve et d'avoir la vie sauve.

j'ai pitié de vous. Promettez-moi d'être désormais résolu à refaire votre vie, et je serai votre compagne.

Ils habitaient une chaumière obscure. Liou-Binh étudiait; Précieuse Jade tissait. Combien de fois le lampion d'argile de l'étudiant s'était rempli d'huile et vidé; combien de fois le corbeau (5) du métier de la tisserande avait chanté! Lorsque, devant les stores, l'hirondelle agile passait et repassait, ramenant le printemps et l'amour, avec les pêchers en fleurs qui riaient au souffle du zéphir, Liou-Binh, à bout de lutte, allait être vaincu par ses instincts de mâle. Précieuse Jade, le regard chaste, le força vite au respect et lui dit :

— Si vous avez de l'estime pour moi, ne gâtez pas, je vous en supplie, une amitié belle comme la nôtre.

Puis aussitôt leur intimité recommença, mesurée, discrète... Finalement, — comme le ciel, toujours, récompense les persévérants — Liou-Binh réussit aux concours et obtint le titre de docteur.

Il rentra, escorté d'éléphants, de drapeaux, de parasols et de musique, ivre de la joie de revoir sa bienfaitrice et sa compagne. Mais la cabane, hélas, était déserte! Il pleura d'abord, regrettant ce doux visage qui, du premier sourire, avait purifié son cœur, et cette voix de loriot dont les notes argentines avaient allumé son courage; après, il se consola à la pensée que Précieuse Jade était une fée, envoyée sur la terre pour secourir les malheureux.

Il fallut, malgré tout, rendre visite à Duong-Lê, le mandarin de la région. Liou-Binh accomplit le rite, non sans garder rancune à l'ami qu'il jugeait indigne.

Il fut reçu avec déférence, et, après les formules d'usage, l'entretien porta sur la poésie et sur l'amitié. Liou-Binh crut saisir la bonne occasion, et rappela l'enseignement du sage : « Toi et moi, nous sommes des frères d'infortune; quand plus tard, chargé d'honneurs, assis dans ta voiture, tu me rencontreras à pieds sur la route, coiffé d'un simple chapeau de feuilles, descends

(5) Le métier à tisser annamite possède une pièce de bois mobile ayant la forme d'un corbeau.

et embrasse-moi. » Duong-Lê, tout souriant, ne répondit rien, et présenta Précieuse Jade, sa femme. Liou-Binh, ému jusqu'aux larmes, tomba à genoux. Il prit la main de celui qu'il avait voulu tout à l'heure accabler de son ironie, et la couvrit de baisers; tandis que Précieuse Jade s'en allait préparer un festin en l'honneur de l'amitié.

LA PRINCESSE DE L'EMPIRE DU CIEL MARIÉE A UN GARDIEN DE BUFFLES

Que le voyageur, par une claire nuit d'été, s'arrête quelque part dans la campagne annamite; qu'il regarde le ciel, l'inoubliable ciel des tropiques, si chaste, si profond, si étrangement céleste, où des myriades d'étoiles pendent si pures et fraîches qu'on dirait autant de petits sourires de vierges! Par-ci par-là, des dentelles de nuages, blanches comme l'écume, immatérielles comme la pensée, déroulent leurs plis diaphanes pour se disperser comme avec volupté, dans l'abîme du néant... Qu'il regarde surtout la lune au contour si fin, au paysage si merveilleux qu'elle semble toute peuplée d'êtres de rêve, et dont la troublante beauté a rendu tant de nos poètes amoureux ou victimes (6). Alors, devant une telle magnificence, qu'il ne s'étonne plus des croyances naïves qui, depuis des millénaires, habitent l'âme populaire annamite. Le monde céleste est un vaste symbole qui non seulement a ses monts et ses fleuves comme le monde terrestre, mais encore répond point par point aux événements d'ici-bas. Les astres sont tous des divinités assumant chacune une fonction déterminée : il y en a qui président à la naissance, au mariage, aux multiples péripéties de l'existence; il y en a qui gouvernent la succession du matin et du soir, le flux et le reflux des eaux; il y en a aussi qui représentent l'amour malheureux comme en témoigne la légende suivante :

Un jour, à la Cour de l'Empereur du Ciel, eut lieu une réunion de divinités grandes et petites. On buvait de l'alcool parfumé qui rend le teint vermeil; on savourait

(6) Le grand poète Li-taï-Pé, mourut amoureux de la lune.

des pêches dispensatrices de l'immortalité; on chantait, on dansait parmi les nénuphars et les roses, aux bords du Fleuve d'Argent (la Voie Lactée).

Mais par malheur il arriva que la Princesse impériale, Chuc-Nu, contrevenant à l'étiquette, s'amouracha de Thiên-Ngiou, le Gardien des buffles célestes. L'Empereur, mis au courant d'une telle effronterie, s'indigna, ordonna que le mariage, à l'instant même, eût lieu, et condamna les époux à vivre séparés, sauf une fois tous les ans, — le septième jour du septième mois, où ils pourraient se rencontrer.

Par les nuits sereines, dans notre pays, on montre souvent aux enfants deux étoiles de part et d'autre du Fleuve d'Argent : ce sont Thiên-Ngiou et Chuc-Nu. Aux approches du septième mois, elles se dirigent insensiblement l'une vers l'autre, tandis que des corbeaux en liesse transportent des cailloux pour bâtir, dit-on, le pont sur lequel devront s'entretenir les mariés. Leur bonheur ne dure que l'espace d'un jour; après, ils se séparent, chacun pour son exil.

La tradition nous représente Chuc-nu l'infortunée sous les traits d'une jeune femme qui languit d'attente, la chevelure négligée, et qui pleure sa disgrâce au bord du Fleuve d'Argent. On a l'habitude de la comparer à Hàng-Nga [la Lune], cette ravissante reine solitaire, qui, derrière ses stores de cristal, se lamente elle aussi.

Dans nos villages, des berceuses, balançant le hamac qui grince, chantent parfois :

> Au septième mois, il pleut des fleurs d'aglaé et je me souviens du mariage de la Fille du Ciel avec un gardien de buffles. Ou bien c'est une fatalité, ou bien c'est une dette (7); quand sur deux créatures le fil-de-soie-rouge (8) est jeté, nul ne peut en desserrer les nœuds.

(7) D'après les croyances populaires, deux êtres qui s'unissent ici-bas, doivent avoir contracté dans leur vie antérieure des *dettes* réciproques. Ils s'en acquittent par le mariage.

(8) Le *fil-de-soie-rouge* symbolise chez les Extrême-orientaux l'indissolubilité du mariage. Le dieu du mariage est représenté sous les traits d'un vieillard qui tient à la main un peloton de *soie rouge*. Il se sert du fameux fil un peu à l'aveuglette pour attacher l'homme à la femme jusqu'à la mort.

Même si elle était gourde et malhabile, elle n'en demeurerait pas moins une princesse impériale; quant à lui, il a beau avoir cent vertus et mille talents, il n'en est pas moins un gardien de buffles.

A-t-elle eu peur de ne pas trouver d'autres prétendants? Aussi renonça-t-elle à choisir la bonne soupe et le bon poisson :

« Que m'importe si avec quelqu'un je me marie! que m'importe si quelqu'un avec moi se marie! » Comment s'imaginer autrement le scandale d'un gendre du ciel tout couvert de haillons (9).

HOANG-XUAN-NHI.

(9) Le poème annamite est de Trân-Kê'-Xu'o'ng.

AIRS COMPRIMÉS

—

LIBERATION

J'escaladerai la montagne;
Et dans l'infini, m'élevant
Hors des bas-fonds où l'ombre stagne,
J'irai boire aux sources du vent.

—

LES DEUX COMPAGNONS

En vain le vertige me tente.
J'ai deux compagnons familiers
Qui m'aident à gravir la pente.

Pas à pas m'a suivi mon ombre
Jusqu'où finissent les sentiers
Qui montent de la gorge sombre.

Mais au faîte de la montagne,
Par le clair désert des glaciers,
C'est mon reflet qui m'accompagne.

—

INFINI

Vers le ciel clame la houle
Qui toujours s'enfle et s'écroule,
Rythme du gouffre amer...

O perpétuels désastres,
C'est la passion des astres
Qui soulève la mer!

—

MARINE TERRESTRE

Le tonnerre déchire
L'air que l'orage strie
Et qui fleure la mer.

Oh, hisse! Le vent tire
Le filet de la pluie
Tout frétillant d'éclairs.

—

LA CATASTROPHE

De tous les côtés,
Après le tonnerre,
Quel méli-mélo!

Les dés sont jetés;
Le monde est par terre,
En reflets dans l'eau.

—

LE PUITS

Frôlant de ses pieds nus la bourbe,
Devant la margelle de pierre,
Une vierge penche le seau

Pour voir s'iriser le flot courbe,
Et faire frissonner par terre
L'ombre transparente de l'eau.

—

INNOCENCE

La biche se penchant pour voir
Son clair reflet dans la fontaine,
Craint d'y rencontrer un nuage;

Et tu retiens, face au miroir,
Le double vent de ton haleine
Qui ternirait ta chère image.

—

LUX

Quand meurent les flambeaux célestes,
Quand les lampyres lumineux
Se cachent pour faire des siestes,

En la nuit propice à leurs feux,
Je sais deux vers luisants qui restent,
Flammes vivantes, dans tes yeux.

—

APPARITION

O Grâce, ô Beauté sans défaut!
Dites-moi : que venez-vous faire
Dans la rue où règne l'auto?

Du fond des temps, vers la lumière,
Est-ce d'Athène ou de Milo
Que vous remontez, solitaire,

Par une bouche du métro,
Vous que je vois sortir de terre
Comme Vénus sortait de l'eau?

ALBERT FLORY.

GIOSUE CARDUCCI

POÈTE DE LA ROMANITÉ

—

C'est parfois une sorte de jeu subtil auquel on se livre, de comparer entre eux Carducci et d'Annunzio et de se demander lequel est le plus grand. Voici là même, sur ma table, une édition italienne de morceaux choisis du poète des *Laudi,* de l'*Isotteo,* de la *Chimera.* Elle est précédée d'une introduction qui ne ménage point à d'Annunzio les critiques les plus sévères et finit par une sorte d'éreintement. Etrange manière de présenter un poète en proclamant d'avance que son œuvre ne survivra pas!...

Qu'on ne nous demande pas ici de prendre parti. Lequel des deux? Lequel des deux?... Je réponds que je n'en sais rien et que la comparaison, du reste, ne s'impose pas. Le jaillissement d'étincelles, la profusion d'images, le prestige étonnant des vocables, sont des dons uniques chez Gabriele d'Annunzio. Mais chez Carducci, quelle force, quelle puissance dans les mots, quel sens des images bien ramassées, nettes, précises, et cet art rare de cerner en un vers tout un paysage, et l'âme de ce paysage, et de suggérer infiniment plus qu'on ne dit!... Clarté, concision et force romaines!...

Ce qui frappe surtout dans Carducci, c'est ce sentiment profond, et qu'il excelle à rendre tout à la fois intelligible et comme tangible, de la romanité conquérante. Là, oui, il est maître et nul ne l'égale, même de loin, parmi les poètes italiens modernes.

Ouvrons les *Odi barbare,* et contentons-nous de les par-

courir. Rome y est présente à toutes les pages. Elle les brûle, ces pages, de son ardeur, les anime de ses grands rêves, les alourdit, mais noblement, de ses souvenirs.

Rome, dans ces strophes dont la métrique est empruntée — hardiesse dangereuse mais qui a réussi! — à la prosodie latine, Rome hante l'intelligence du poète et s'impose à lui comme une personne vivante. Il la voit,

> nave immensa lanciata ver' l'impero del mondo.
> (nef immense lancée vers l'empire du monde.)

Ce n'est pas une entité abstraite, un pur souvenir classique. C'est cette Rome dont les ruines encore imposantes peuplent le forum et le Palatin. Et au-dessus de ces ruines plane l'esprit qu'elles symbolisent et rappellent : cette romanité dont nous sommes les héritiers ou les bénéficiaires.

Voici Carducci extasié devant les vestiges du Forum romain. Là chaque pierre — bout de frise mutilée, fragment de marbre, et jusqu'à ces lauriers glorieux qui veillent sur les débris du temple de Jules César, — atteste la grandeur du destin de Rome... « *Salve, dea Roma* », s'écria Carducci. Rome est tout aussitôt devenue pour lui une personne vivante. C'est la « déesse Rome », et il la salue de ces mots prestigieux et solennels, car la voici vraiment présente à ses yeux.

« *Salve, dea Roma...* » C'est en avril, la saison la plus douce à Rome, celle où les glycines que planta Ciacomo Boni enlacent de leurs lianes et caressent de leurs fleurs pendantes les ruines. Devant ce renouveau de vie, Carducci a comme l'impression qu'un nouveau jour va se lever. Il voit Rome lui apparaître telle qu'elle fut autrefois aux grandes époques de sa splendeur :

> Te, dopo tanta forza di secoli
> aprile irragia, sublime, massima,
> e' il sole e l'Italia saluta
> te, Flora di nostra gente.

Le forum a beau demeurer enseveli dans sa « solitude silencieuse », il n'en demeure pas moins vivant et la force

romaine qu'il représente est plus puissante que toutes les rumeurs humaines :

Questa del Foro tuo solitudine
ogni rumore vince, ogni gloria,
e tutto che al mondo e civile,
grande, augusto, egli è romano ancora...

Ces deux derniers vers sont d'une noblesse et d'une puissance intraduisibles. Ils affirment la persistance de la suprématie romaine sur tous les âges et proclament qu'il n'est civilisation au monde qui puisse égaler celle qui nous fut transmise par Rome. Leur concision est pleine de substance. Sur des certitudes aussi fortes, on peut encore édifier un monde nouveau, mais rien sans cette ferme base ne saurait tenir.

Rome devient ainsi pour Carducci la « mère des peuples ». C'est son « esprit » qui empêche le monde de tomber dans la barbarie. Et comme la première et la plus directe héritière de Rome — ne chicanons pas, ce serait mesquin! — est l'Italie, Carducci affirme sa fierté de se sentir, par Rome, fils de la terre italique, et par Rome aussi, poète :

Son citadino per te d'Italia,
per te poeta, madre de i popoli.

C'est pourquoi Rome est toujours vivante et ne cesse de se montrer féconde : une déesse est immortelle et Rome est une déesse. Spirituellement présente dans le monde civilisé, qui a reçu d'elle un héritage lourd de culture et d'acquisitions accumulées, Rome fait palpiter son âme vivante et vibrante sous l'aspect des ruines mortes. La déesse ne nous a point quittés. La voici : elle dort dans la solitude du Forum romain :

Chinato a i ruderi
del Foro, io seguo con dolci lacrime
e adoro i tuoi sparsi vestigi,
patria, diva, santa genitrice...

Horace, dans le *Carmen Sœculare,* avait salué jadis en

Diane la *Lenis Ilithyia,* protectrice des mères, qu'il appelait aussi *Genitalis.* Pour Carducci, Rome est devenue elle-même la réalité vivante qui féconde notre univers spirituel. « *Madre de i popoli* », disait-il tout à l'heure. Et maintenant, serrant encore de plus près la même image et la rapprochant aussi de nous avec une plus intime douceur : « *Santa genitrice!* »

On ne se penche avec plus de suave amour auprès d'une mère endormie.

Tout ceci était écrit à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de Rome, solennité dont le fascisme a réveillé et exalté davantage encore les grands rites, le 21 avril de chaque année.

Devant les Thermes de Caracalla, ce sentiment à la fois attendri et orgueilleux de la romanité souveraine se manifeste chez Carducci. En présence de ces formidables murailles, déchiquetées, mutilées comme le corps d'un légionnaire héroïque revenu de cent batailles, dans cette atmosphère recueillie, presque religieuse, qui enveloppe de tels lieux, face à un magnifique horizon — car

in fondo stanno i monti albani
bianchi di neve,

c'est encore la « déesse Rome » qui se montre à travers les ruines :

...la dea
Roma qui dorme...

Et voici quel noble cadre de grandeur l'entoure :

Poggiato il capo al Palatino augusto,
tra'l Celio aperte e l'Aventin le braccia
per la Capena; forti omeri stende
a l'Appia Via.

Essayez donc d'énumérer : le Palatin, le Cœlius, l'Aventin, — à nous Virgile, Horace, Ovide, Properce et tous les autres! — glorieuses collines où Rome eut son premier berceau. De là s'élancèrent les aigles qui civilisèrent la Gaule, défendirent notre « limes » gallo-romain

contre Arioviste et les Germains jaloux de l'imiter en nous envahissant.

« Les colonnes, les arcs de triomphe », les grands pans de murailles sont là, qui attestent la vitalité du nom romain, immortel. Et la cité auguste tend à l'univers ses « bras marmoréens » : « *le braccia porgi marmoree* ».

Mais c'est d'abord à l'Italie que Rome permet de « préparer de nouveaux triomphes », « non plus de rois, ni de césars, non plus de chars » traînant à leur suite, en montant vers le Capitole, des hommes vaincus et chargés de chaînes. Non! Mais bien mieux encore que cela,

> il tuo trionfo, popol d'Italia,
> su l'eta nera, su l'eta barbara,
> su i mostri onde tu con serena
> giustizia farai franche le gente.

Cet âge sombre, cet âge barbare, ces monstres dont l'Italie, héritière de Rome, fera sereinement justice, voici un langage bien passionné! Il nous fait toucher de fort près à cette romanité carduccienne intimement liée à l'idée du *Risorgimento* italien...

Et ceci est une grave question...

On a compris que par cette « *eta nera* » et « *barbara* » le poète veut désigner le moyen âge, et, — serrons encore de plus près sa pensée et son intention — la papauté qui le résume et en symbolise, selon lui, l'esprit. Davantage encore peut-être, l'essence même du christianisme... C'est à voir!...

Carducci n'est certainement pas le premier à tirer ce grief en avant. Les écrivains païens polémiquaient déjà à Rome et dans l'Empire avec les apologistes chrétiens, leur reprochant d'avoir porté, par leur doctrine, un coup mortel au prestige du nom romain, d'avoir sourdement sapé l'Empire.

Sans remonter jusqu'à cette lointaine époque, sans rappeler avec insistance la réfutation, parfois subtile et bien menée de la doctrine évangélique par un homme de talent tel que Celse, voici, tout proche de nous, Ernest Renan qui déplore la disparition de la sagesse athénienne

et de cette raison sereine qu'incarnait Minerve. Et nous nous souvenons encore des quelques lignes d'*Antinea* où Charles Maurras regrettait lui aussi que le « laid petit juif de Tarse » eût anéanti dans le monde cette joie païenne de vivre qu'y entretenait Rome ancienne.

Mais Charles Maurras eut peu après des remords qui honorent sa conscience, et, afin de montrer au pape Pie X, que ces propos avaient affligé, la pureté de ses intentions, il fit disparaître des éditions suivantes de son livre le passage irrévérencieux envers l' « esprit » du christianisme.

Et voici maintenant Carducci. Il élève les mêmes griefs! En quel langage âpre, plein de force et de véhémence, et où l'on voit sourdre la haine!...

Dans l'*Ode aux sources du Clitumne,* il évoque nostalgiquement les jeux poétiques du paganisme, alors que, dans le calme attiédi des soirs, les troupeaux viennent s'abreuver dans l'onde qu'ombragent des frênes où le vent passe en murmurant, alors que s'épand tout alentour « le parfum des thyms et des sauges » :

Scendon nel vespro umido, o Clitumno,
a telle greggi.

Ce lui est une occasion de chanter l'Ombrie, « grande, austère, verte, aux monts qui ondulent en cercles... »; comme il aime aussi à saluer dans cette région les cyprès, âme du paysage ombrien,

giganti vigili, i cipressi.

Or le Clitumne n'est qu'un symbole, le symbole de Rome, de ses jeux, de ses rites, et de cette joie païenne que le christianisme a fait disparaître.

Depuis que l'ombre du Galiléen s'est projetée sur l'âme antique, tout a changé.

Non piu perfusi del tuo fiume sacro
menano i tori, vittime orgogliose,
trofei romani a i templi aviti : Roma
piu non trionfa...

Et pourquoi cet abandon des anciens rites, des sacrifices païens, pourquoi ce cri : « Rome a cessé de triompher » ?

Ici la lyre du poète rend un son vibrant et elle s'emporte en durs accents. C'est qu'un jour, face à ces poétiques divinités et devant cette gloire conquérante qui animait Rome, il se passa simplement ceci : « Un Galiléen aux cheveux roux gravit les degrés de marbre du Capitole, et il lui jeta dans les bras une croix, puis il dit : Porte-la! Et sers! »

> ...un Galileo
> di rosse chiome il Campidoglio ascese,
> gittolle nelle braccia una sua croce, e disse :
> porta-la, e servi...

Ce Galiléen était le Christ. Et voici d'un seul coup proclamée l'opposition irréductible entre deux idéaux, deux conceptions de la vie humaine et des grands leviers qui la conduisent et décident de notre sort. C'est pour l'idéal païen que Carducci vient de se prononcer.

Les conséquences, poétiques et sentimentales, — mais aussi les autres, politiques, sociales et morales, — de ce premier bouleversement des valeurs du monde excitent sa douleur, provoquent sa colère. « Les nymphes s'enfuient pour pleurer auprès des fleuves », ou « elles se dissolvent en larmes, tels des nuages sur les montagnes ».

Puis arriva le moyen âge, et ce fut la nuit! On vit alors s'avancer « une étrange compagnie », qui s'en allait « entre les temples blancs dépouillés et les colonnades abattues », « enveloppée dans de longs sacs », et, « lentement, chantant des litanies... » Les anachorètes décharnés, les flagellants avaient, au cours du temps, succédé aux Nymphes bannies et fugitives. Le contraste n'a pas besoin d'être souligné... Ni la leçon qu'on en veut tirer.

Ce fut alors le désert des cœurs et de l'univers. Et de ce désert on fit « le royaume de Dieu ». Les foules « furent arrachées aux charrues, les hommes à leurs vieux parents, à leurs femmes en fleur ». Furent mau-

dites, en un mot, les œuvres de la vie et de l'amour, et l'on vit ceci, qui dépeupla et désola le monde :

...si deliraro atroci
congiungimenti di dolor con Dio
su rupi e grotte...

un monde sombre et tremblant, peuplé de pénitents en délire et d'ascètes en larmes, voué à la souffrance expiatrice, à la négation de la vie prospère et heureuse!

Devant ce spectacle qui le navre, Carducci d'un bond se redresse et, regardant ce qui reste de Rome, il salue encore la persistance de l'idéal de raison et d'humanité — qu'on excuse ici ces grands mots, mais nous traduisons sa pensée qu'incarnent toujours Rome et la Grèce :

Salve, o serena dell' Ilisso in riva,
o intera e dritta a i lidi almi del Tebro
anima umana...

Il salue la fécondité de la vie présente dont les ascètes nient la valeur intrinsèque pour la sacrifier à l'espérance des incertaines joies de l'au-delà. Car la vie est là, bien présente dans cette nature que les païens avaient poétisée et divinisée, présente aussi dans les rapports qui régissent les sociétés et font que leur commerce réciproque est à la fois plein d'agrément et générateur de prospérité. Le naturalisme païen de Carducci se met nettement en révolte contre l'idéalisme du christianisme.

madre di biade e viti leggi eterne
ed inclite arti a raddolcir la vita,
salve!... a te i canti dell' antica lode
io rinovello.

§

Avant d'aborder la discussion fondamentale de cette question, il faut s'efforcer de comprendre la colère attristée du poète. Elle s'explique en premier lieu par sa haine positive du monde ecclésiastique, des prêtres, « *i preti* »! Il partageait là-dessus, mais avec une passion plus dure, les ressentiments de Machiavel qui voyait, lui aussi, dans

la politique pontificale l'obstacle à l'union de l'Italie, et dans l'idéal chrétien de résignation et d'humilité la cause de cette apathie de ses compatriotes à secouer le joug étranger.

Plus tard, dans une époque de plus grande sérénité, Carducci rougira un peu de ses invectives : « *Fu troppo* », avouera-t-il, « j'ai dépassé les bornes ». « Chaque fois, écrira-t-il à la comtesse Pasolini, le 23 décembre 1905, que je me suis laissé aller à déclamer contre le Christ, je fus mû par la haine des prêtres ». Mais il a aimé « le Christ, grand martyr humain », — ce qui, à la vérité, nous paraît être une formule passablement vague et, pour tout dire, passée de mode.

En tout cas, ces sentiments de respect envers la personne du Christ, il devait les exprimer, de son propre aveu, dans les vers écrits « dans une église gothique ». Il y compare la hardiesse des arcs en tiers-point aux âmes qui, s'évadant des « tumultes barbares », montent se rejoindre en Dieu.

Mais là encore, sa nostalgie païenne reprend vite le dessus : « Adieu, divinité sémite!... »

Addio, semitico nume! Continua
ne' tuoi misteri la morte domina.

Le christianisme demeure pour lui comme un prolongement de l'esprit judaïque, saturé d'un détestable mysticisme et opposant son adoration de la mort au culte de la vie qui a fait Rome grande et lui a permis de dominer le monde :

Cruciato martire tu cruci gli uomini,
tu di tristizia l'aer contamini.

Le « martyr crucifié » a beau s'être immolé pour certains idéaux divins, il continue de lui reprocher de « contaminer l'air de tristesse ».

Preuve que Carducci ne sépare pas la Romanité de l'idéal naturaliste enseigné par le paganisme et inclus dans les anciens rites de Rome.

§

Maintenant, regardons-y d'un peu plus près. Il faut instruire à fond ce procès.

Il semble ici que le sentiment, — cet ensemble de souvenirs et de sensations qu'évoquent les ruines romaines, — l'emporte sur la froide et impartiale raison. Carducci nous paraît vivre lui-même de vains mythes et de choses mortes qui ne sont pas l'esprit romain, mais seulement les apparences, émouvantes pour son imagination poétique.

Car enfin, c'est Rome chrétienne, — nous ne craignons pas de le dire, — qui a recueilli le véritable héritage de Rome et qui l'a transmis, non pas, à coup sûr, tel qu'il était primitivement, mais avec des modifications substantielles, destinées à le rénover et à en accroître la forme d'expansion.

A supposer, pour un instant, que Rome chrétienne n'eût pas supplanté la Rome des Césars, que serait-il donc arrivé?

Rien n'eût empêché les barbares de s'abattre, ainsi qu'ils l'ont fait, sur l'Empire.

La faiblesse des institutions impériales devient, après Trajan et Hadrien, et plus encore après Marc-Aurèle, de plus en plus accentuée. Le christianisme n'y est, à priori, pour rien, mais bien plutôt les vices intérieurs de ce régime qui périra victime de ses propres fautes, au dedans comme au dehors.

Machiavel remarque quelque part, dans le *Prince*, qu'un souverain, ou un Etat, perd de son prestige généralement de ce fait qu'en face des événements qui marchent et progressent fatalement, il reste, lui, fixé sur ses positions, incapable de s'adapter aux réalités qui finalement le dominent.

L'Empire ne sut pas, devant la menace croissante des Barbares, concentrer dans une main forte et souple à la fois les rênes du pouvoir suprême.

En l'absence, hypothétique, du christianisme, la chute de l'Empire n'aurait donc pas été retardée. Seulement,

elle aurait eu des conséquences encore plus graves. Car les Barbares n'auraient point trouvé devant eux cette force neuve organisée, cohérente, qu'est l'Eglise, cette doctrine de haute et pure morale qui est celle du christianisme, forces qui permirent de discipliner finalement ces Barbares et de limiter leurs débordements.

L'Empereur Julien dut lui-même reconnaître que la puissance du paganisme n'était plus qu'un nom, et c'est en vain qu'il s'efforça de lui infuser un semblant de vie. Il échoua manifestement.

L'idée païenne s'était peu à peu vidée de son contenu déjà par lui-même assez faible. Ecoutez Cicéron raillant les augures, lui qui exerçait une magistrature comportant des attributions religieuses. Voyez Horace se moquant des gens superstitieux dans le genre du juif Apella (*Satire* L. I, *Sat.* V. 5).

L'idée étant affaiblie et mourante, les temples qu'elle soutenait devaient disparaître.

Supposons d'autre part que Rome païenne eût conservé la force de continuer à vivre et que le fait chrétien n'eût jamais été posé devant elle... Mais le monde romain était déjà, depuis le règne de Trajan, fortement entamé, sapé à la base par l'envahissement des cultes orientaux qui peu à peu et patiemment dissolvaient les âmes, apportaient des mystiques nouvelles, faisaient vivre des mythes en opposition avec ceux que représentaient à Rome les dieux indigètes. Et l'on se fût trouvé un jour ou l'autre devant un nouvel esprit, imbu de rêveries bien plus dangereuses pour la force et le prestige du nom romain que n'était ou ne pouvait être le christianisme paulinien.

Donc, le christianisme a prévenu ces deux malheurs : la destruction certaine et complète de l'esprit romain dans ce qu'il avait de vivant et de durable, et la dissolution graduelle de l'âme romaine par les cultes importés d'Asie.

Sans doute, et à ne s'en tenir qu'à quelques détails, — le christianisme a, au cours des siècles, — surtout dès les premiers temps de son triomphe, — détruit des temples, renversé des autels, bousculé des arcs de triomphe

et accumulé quelques ruines. Mais si l'on veut bien regarder l'ensemble, faire la synthèse, on s'apercevra qu'il a apporté à ce dynamisme incontestable de l'esprit romain une force renouvelée, lui a infusé une sève plus généreuse, portant sur un plan supérieur, transcendant à toute frontière, la puissance d'expansion romaine. Le monde ne pouvait pas indéfiniment obéir aux lois de Rome conquérante, ni s'estimer indéfiniment heureux des droits et des faveurs que les Romains voulaient bien lui concéder. Un jour devait fatalement venir où l'universalité romaine disparaîtrait ou bien devrait, de matérielle, se faire spirituelle. Or, pour que ce changement fût possible, il fallait une doctrine qui se présentât comme à la fois divine et humaine, capable, précisément parce qu'elle venait de Dieu éternel, de se faire obéir et accepter de tous les mortels qui relèvent de son empire.

Ce qui était encore capable de survivre de l'ancienne Rome, et qui devait être avant tout du domaine des idées — clarté de l'esprit, sens de l'ordre dans l'Etat, appréciation équitable des valeurs humaines et efficacité de la raison quand elle s'exerce dans son domaine propre — l'Eglise chrétienne l'a recueilli, l'a intégré fortement à sa substance vivante, au dynamisme de sa doctrine nécessairement universelle, puisque cette doctrine vient de Dieu, Etre essentiellement simple en soi et de qui émane la vérité qui doit être, à son image, une et simple.

De même l'Eglise, en détruisant les temples, sut cependant intégrer leurs ruines aux nouveaux édifices de son culte, ainsi qu'on peut le voir à Rome dans l'Eglise de Santa Maria in Transtevere et autres nombreux édifices. Les colonnes qui les soutiennent sont empruntées à des temples païens. Et ceci a, en plus, la valeur d'un symbole...

Car, non seulement les colonnes, mais toute la partie spirituelle vivante du paganisme romain a été utilisée de la sorte. En premier lieu, l'essentiel de la culture latine : la langue d'abord, qui est devenue la langue liturgique à peu près universelle de l'Eglise romaine. Ensuite les œuvres des grands classiques latins que l'Eglise a

conservées, a su mettre à l'abri des dévastations barbares pour nous les transmettre et nous en nourrir.

On a parfois raillé les conceptions ingénieuses, mais selon nous profondes, de Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle*. Mais ses conclusions se tiennent fort bien, parce qu'elles sont le résultat de faits historiquement acquis avant même de faire l'objet de la foi. Que tout se passe comme si la Providence, selon le grand mot de Bossuet, avait pourvu de près à cette continuité, c'est une affaire qu'on ne peut, humainement, décider à priori, mais dont la solution dépend, à posteriori, des faits que l'on apporte pour confirmer cette hypothèse. Or les faits donnent raison à Bossuet dans l'ordre purement humain.

Giosue Carducci est donc injuste dans son appréciation du christianisme, qui n'a voulu voir en lui qu'une vague doctrine importée d'Asie et irréductible par sa nature à tout ce qui constituait l'esprit humain...

§

Mais nous voici maintenant obligés de descendre du domaine des idées à celui de la politique et de ses passions. Il faut aborder ce point obscur et paradoxal dans la vie de notre poète : ses attaches avec la franc-maçonnerie.

Cela ressemble, en effet, à un paradoxe, si l'on songe que l'esprit général de la maçonnerie, — dont plus d'un rite essentiel s'apparente à la religion juive, — semblerait plutôt former l'antithèse de l'esprit romain.

Cet humanitarisme un peu « sensiblard » de la maçonnerie, — nous en parlons en parfaite connaissance de cause, — cet appétit mystique de fraternité universelle par-dessus les trônes et les frontières, cette confusion voulue, — ou ce dédain peut-être, — de toutes les valeurs nationales et traditionnelles, paraissent mal s'accommoder ici avec le primat civilisateur de Rome et ce besoin de conquête qui devait lui assimiler tous les peuples unifiés sous ses seules lois. D'une part, diraient des maçons authentiques, émancipation individuelle, de l'autre tyrannie d'un seul... Cela ne se concilie pas en pratique.

Si l'on pouvait — et on le peut dans une assez large mesure — assigner à la Maçonnerie des préférences, c'est vers l'individualisme germanique et non vers le centralisme romain qu'elle se sentirait portée. On parle ici de ce que l'on sait. L'attitude boudeuse de cet organisme, aspirant lui aussi à l'universalité, en face du fascisme italien, est par elle-même assez révélatrice de ses tendances spontanées.

Or, il se trouve que Carducci était maçon, maçon militant, encore qu'il se soit parfois mis en conflit avec Mazzini, son aîné dans l'Ordre.

Nous avons là sous les yeux une brochure italienne dont voici le frontispice :

> A la gloire du grand Architecte de l'univers, Maçonnerie universelle, Communion italienne, Liberté, Fraternité, Egalité. A la mémoire de Giosue Carducci, pour les frères de l'Orient de Bologne, au cours de la tenue solennelle annuelle des travaux funèbres du 10 mars 1921.

On y lit, sur l'initiation du poète et sur son activité maçonnique, de nombreux détails, du reste incomplets.

Pourtant rien de plus opposé à la nature intellectuelle de Carducci que l'esprit maçonnique. Il a le regret du passé de Rome et de ses gloires, il y voit la source de tout réveil politique et intellectuel dans l'Italie naissante. Son patriotisme est intransigeant et totalitaire.

L'explication de cette sorte de contradiction doit être recherchée dans l'idée que l'on se faisait alors du rôle de la maçonnerie en Italie.

Dressée comme une menace en face du Vatican, celle-ci perpétuait par des moyens plus ou moins sourds, mais énergiques et actifs, la lutte contre le gouvernement des prêtres, abhorré par notre poète et par les patriotes italiens. Elle représentait l'émancipation efficace de l'esprit moderne et de la jeune Italie vis-à-vis de ce catholicisme que sa puissance temporelle obligeait à confondre avec le gouvernement pontifical, obstacle à l'unité de la péninsule.

De tels ressentiments ne s'éteignent pas d'un seul

coup. Ils duraient! Mais alors que l'esprit proprement maçonnique cherchait, et cherche encore, à miner l'édifice religieux, à anéantir la puissance spirituelle et dogmatique de cette Eglise romaine, les patriotes italiens, eux, réunis dans leurs loges, s'inquiétaient bien moins de faire la guerre à la doctrine qu'ils ne se préoccupaient d'abattre la puissance politique et l'influence sourdement anti-italienne du Vatican. Même après la prise de Rome, le Vatican demeurait redoutable par le *Non expedit* qu'il imposait à ses fidèles... L'unité politique était assurée; l'unité morale ne l'était pas...

Ainsi la maçonnerie devenait pour ces patriotes comme un lieu de retranchement contre la puissance ecclésiastique. Elle leur fournissait des armes, facilitait leur tâche, et l'on confondait donc assez volontiers, dans un même anticléricalisme, la haine des deux pouvoirs, temporel et spirituel, puisque celui-ci renforçait celui-là...

La maçonnerie détestait le trône autant que l'autel. Carducci ne pouvait la suivre dans cette voie. Il voyait dans la monarchie la garantie de l'indépendance du nouvel Etat italien. Et il chantait, en vers ardents, où peut-être entrait un sentiment d'une autre nature, la reine Marguerite de Savoie. Il proclamait son « dévouement affectueux à la grande culture et à l'humanité d'Humbert Ier ». (*Confessioni e battaglie,* II.) Il s'employait même, au Sénat, à unir les deux partis constitutionnels : libéral et national. (Voir ses lettres.) Et cette attitude de loyalisme lui valut même, en 1891, à l'Université de Bologne, un chahut d'étudiants organisé par ses frères en Loge...

Quant à la mystique antireligieuse des maçons, il paraît bien s'en être affranchi. Son esprit était trop romain et trop constructif pour donner longtemps dans ces rêveries illusoires et antisociales.

Nous en trouvons la preuve dans l'*Albo carducciano* où l'on peut lire ce billet signé de sa main le 1er septembre 1894 :

En Dieu je veux toujours croire davantage. Le christia-

nisme, je cherche à le concevoir historiquement. Du catholicisme il m'est impossible de me rapprocher dans un esprit d'amour, mais je respecte les bons catholiques.

Il est manifeste que ce catholicisme-là est, à ses yeux et avant tout, la puissance temporelle du Vatican, non l'ensemble des dogmes que la religion romaine professe.

Une autre preuve de ces dispositions bienveillantes nous est fournie dans l'*Ave Maria* de l'*Ode à l'Eglise de Polenta.* Les sentiments qu'il y exprime sont de tendresse et de respect. Ses « frères » maçons en conçurent quelque colère, tant cette sorte d'acte de foi les mettait dans l'embarras.

Si Carducci vivait de nos jours, après que le traité du Latran a permis à Mussolini de régler la question romaine, il est probable que son anticléricalisme serait singulièrement émoussé, pour ne pas dire inexistant.

Lui qui aimait tant la Rome païenne et tout ce qu'elle symbolise, il se réjouirait aujourd'hui de voir quelque chose de l'âme romaine et des institutions antiques refleurir dans la doctrine et les réalisations du fascisme.

Car au fond, c'est bien cela qu'il aurait voulu.

Il avait foi, comme le poète latin, dans la résurrection de l'esprit romain : *Multa renascentur quae jam periere.*

Il n'admit pas un seul instant que tant d'efforts, de vertu, de courage fussent un capital à jamais perdu. Et il voyait la nef romaine voguer, glorieuse, vers l'avenir :

> O nave che attingi con la poppa l'alto infinito,
> varca a' misteriosi lidi l'anima mia.

Carducci a eu raison de croire et d'espérer. Rendons-lui même cette justice qu'il a été à sa manière un des grands précurseurs de l'esprit fasciste, lequel est en train de faire revivre, sur la terre italiote, les valeurs romaines.

Carducci a fait vibrer la langue italienne, si l'on peut dire, à la romaine, à la fois par le ton d'énergique résolution qu'il a donné à sa poésie et par son habileté à restaurer, ou à innover plus exactement, dans la poésie

italienne la métrique des poètes latins. Les *Odes Barbares* attestent cette réussite.

Très peu romantique, ni soupirant, ni rêveur; précis, net, positif, cernant admirablement son image et exprimant clairement sa pensée, tel il est en tant que poète, et c'est dans la « Rome qui dort au forum » qu'il a puisé ses inspirations les plus fortes, les plus fécondes.

Mussolini, se plaçant sur le plan politique — que n'avait pas perdu de vue, et au contraire, le poète bolonais, — est allé puiser à la même source, suivant les traces de Carducci qui en avait montré le chemin, — ce qui n'enlève rien au mérite personnel du Duce... Mais rendons à chacun son dû. C'est Carducci qui, le premier, a inventorié les richesses spirituelles de l'ancienne Rome, non pour les classer dans des cartons inertes, mais pour les faire revivre au grand jour : proclamation de la discipline romaine, sens exact des devoirs civiques, soumission de l'individu au bien public ou à l'Etat bien ordonné, renoncement à la sentimentalité individualiste, volonté âpre de domination civilisatrice, confiance dans les lois et les institutions romaines qui firent autrefois leurs preuves, besoin de collaborer avec ordre, et chacun à son rang, à la construction de la grandeur, de la dignité, du prestige nationaux...

De ce vaste programme en train de se réaliser, Carducci avait fixé les points essentiels dans une langue impérissable et qui tient elle aussi de la pérennité romaine : *œre perennius.*

Florence, juin 1935.

G. PEYTAVI DE FAUGÈRES.

YIDICH OU IVRITH?

—

La dispersion a amené le peuple juif à parler dans les différents pays différentes langues; sous l'influence des cultures nationales diverses et des conditions sociales, politiques et économiques des pays où ils vivent, les Juifs sont obligés d'employer la langue dominante et par conséquent ils perdent peu à peu leur langue maternelle. Non seulement l'hébreu, langue des Ecritures et des prières, mais les idiomes dont ils se sont servis pendant des siècles, comme le Yidich ou le Judéo-espagnol, sont remplacés par la langue nationale, comme c'est le cas chez les Juifs français, allemands, russes, etc.

Ainsi, ceux des Juifs qui se rattachent au Judaïsme se voient placés devant un choix; le peuple a à choisir lui-même la langue dont il veut se servir dans sa littérature et sa vie nationales.

La littérature d'un peuple reflète sa vie, ses mœurs, ses traditions, son niveau intellectuel, et constitue sans doute la plus précieuse partie de la culture nationale, car elle nous permet de suivre l'évolution de ce peuple à différentes époques, le passage de l'état primitif à notre ère, la lutte pour la régénération. Elle nous révèle en même temps les traces des influences extérieures.

Le peuple juif, étant donné ses conditions de vie historiques exceptionnelles, sa séparation de sa patrie, sa dépendance des autres peuples, était obligé de défendre son existence par des moyens particuliers.

Il devait lutter contre l'assimilation en sauvegardant

son indépendance culturelle. La culture juive est le seul facteur qui ait maintenu l'existence et l'indépendance du peuple juif dans l'exil.

Depuis deux millénaires, le peuple juif subsiste grâce à sa culture nationale, qui passe d'une génération à l'autre. Il est évident que cette culture a subi parfois des influences étrangères (hellénique, arabe, occidentale), mais elles se sont si bien amalgamées avec le Judaïsme qu'il devient difficile de les distinguer dans la Kabbalah, dans le hassidisme, etc.

Le ghetto lui-même protégeait la culture nationale. Entre ses murs fermés, le peuple vivait sa vie patriarcale, éduquait ses enfants à l'ancienne mode, cultivait sa foi.

Mais dès que l'émancipation fit son œuvre, que la vie traditionnelle commença à s'affaiblir et la croyance religieuse à diminuer, un autre idéal plus concret vint la remplacer : le Sionisme. L'idée de la régénération du peuple, de sa vie nationale normale sur le sol de ses ancêtres, est la renaissance de la langue biblique. Et l'hébreu est redevenu une langue vivante.

Cette évolution, naturellement, devait donner une impulsion nouvelle à la littérature juive. Elle devenait capable d'entrer dans le rang des littératures modernes et de correspondre aux exigences de l'époque. Elle pouvait propager les idées sociales avancées, lutter, elle aussi, pour la rénovation du peuple sur une base économique saine, contribuer à ses rapports avec les autres peuples.

La littérature nouvelle cherchait un lien avec le peuple. Peu à peu elle pénétrait dans la masse juive. Les premiers temps, elle servait de pont entre la vie traditionnelle et la moderne, entre la culture ancienne, religieuse, mystique et la nouvelle culture laïque. La littérature de l'époque d'émancipation, de la *Haskalak*, dépeignait la vie du ghetto, pauvre, étroite, limitée à la famille et à la maison de prière; elle nous peignait parfois des idylles de cette existence primitive. Ainsi naquit une littérature unique, n'ayant pas sa pareille. Son style même reflétait la transition, le passage de l'ancien lyrisme essentiel-

lement juif, saturé de rêves, imprégné de la mélancolie de l'exil, aux aspirations universelles hardies. La jeunesse juive, d'une part, était attachée à sa culture médiévale, et d'autre part, appelait déjà de ses vœux la renaissance de l'Europe. C'est en deux langues que les écrivains juifs exprimèrent l'état d'âme de leur peuple au XIX[e] siècle : le *Yidich* et l'*Ivrith*.

Les traces du Yidich comme langue écrite se retrouvent déjà depuis très longtemps. « Dès le XI[e] siècle on rencontre dans les gloses et les « reponsae » rabbiniques des mots et des proverbes allemands, transcrits en caractères hébreux » (Pines). Le Yidich contient de vingt à vingt-cinq pour cent de mots hébraïques. Et pour comprendre le rôle que joue l'hébreu dans le Yidich, il n'est pas inutile de prendre en considération les termes hébraïques le plus couramment employés en Yidich. Ces termes correspondent dans la plupart des cas à des notions morales et intellectuelles. Presque toutes les expressions abstraites appartiennent à l'hébreu. La plus grande part des mots concernant la vie sociale, presque tous ceux qui servent à exprimer les coutumes et manifestations religieuses, beaucoup de ceux qui correspondent à des notions juridiques et commerciales, ainsi qu'un grand nombre de formules de politesse, sont tirés de la langue hébraïque. Les premiers pas dans la création de cet idiome juif ont été notés au seizième siècle (Bovo-Buch de Levita, 1472-1542 et la Tseena Aurena). Mais le véritable yidich s'est cristallisé vers le milieu du dix-neuvième siècle, avec l'apparition de ses plus grands écrivains, Mendele, Mokher Seforim (Sch. I. Abramowitsch, 1834-1917), Chalom Aleikhem (Sch. Rabinowitsch, 1857-1916), Sch. Sch. Frug (1860-1916), I. L. Peretz (1850-1915), etc. Jusqu'à cette époque le Yidich n'avait eu ni style littéraire ni écrivains. Le Yidich était pour les masses. Ces grands écrivains voulaient précisément aller aux masses, cherchaient à attirer leur attention sur la vie du monde qui bouillonnait hors du ghetto étroit. Bien que le Yidich, comme langue parlée, existe

depuis de longs siècles, il n'a atteint le niveau de langue littéraire qu'au siècle dernier.

L'influence de l'hébreu ne cessa pas. Parallèlement au yidich, l'hébreu subsistait dans le peuple. Il y avait eu des périodes d'épanouissement de la littérature hébraïque. L'ère de l'émancipation exigeait seulement qu'on en renouvelât le style, qu'on modernisât la construction, qu'on élargît les notions usuelles et surtout qu'on rendît l'hébreu plus vivant, qu'on l'adaptât à la vie courante.

Mais en tant que langue littéraire, qu'instrument de la culture juive, l'hébreu n'avait jamais cessé de vivre.

Ces deux langues juives parallèles eurent un destin opposé : l'une, de langue seulement parlée, devint aussi langue littéraire; l'autre, de langue purement littéraire, redevint aussi langue vivante.

La propagande nationale commença au temps de la Haskalah, mouvement né en Allemagne au milieu du XVIII[e] siècle. En 1750 parurent à Berlin, sous la direction de M. Mendelssohn, deux numéros du premier hebdomadaire juif en hébreu, sous le titre *Kohêlêth Moussar*. En 1784 commença à paraître le premier journal mensuel *Hammeassef* qui exista jusqu'en 1801. Mais seulement avec le *Hachah'ar* commence la propagande de l'hébreu comme langue vivante. Ce journal chercha des moyens de moderniser l'hébreu, de le rendre au peuple et d'en faire une langue vivante. Eliser-ben-Yehuda, le premier, donna au problème de l'hébreu une base nationale territoriale (Hachah'ar, N° 7, 1879).

Le Yidich était l'instrument des propagandistes de la Haskalah, le moyen d'aller aux masses qui ne connaissaient pas l'hébreu. Par le Yidich on propageait dans le peuple la culture ancienne créée en hébreu, en lui faisant comprendre la valeur de la langue et de la littérature qui devaient revivre.

Le nationalisme influença l'attitude du peuple envers la langue hébraïque. C'était le temps où le peuple cherchait une idée fondamentale pouvant l'aider à sortir de

sa situation critique. Les conditions de vie économiques, politiques et morales du peuple juif dans les pays étrangers le poussaient vers une solution nationale. D'autre part, il lui manquait une vraie littérature pour sa nourriture spirituelle.

Cette idée de renaissance du peuple juif et de la culture juive fut exprimée par Peretz Smolensky (1842-1885). Il affirma la nécessité du sionisme pour le peuple. La littérature juive s'orienta dans cette direction. Le sionisme était un idéal plutôt qu'une réalité. De même qu'on s'était servi du Yidich pour propager la Bible et les prières ou pour répandre les romans populaires, on s'en servit en faveur du sionisme. Et jusqu'au début du vingtième siècle les écrivains juifs ne surent pas laquelle de ces deux langues serait la dominante. La plupart d'entre eux écrivaient dans les deux. Ce double usage leur paraissait naturel, car toute la tradition et l'éducation populaires se rattachaient à l'hébreu, — toute la vie intime, journalière au Yidich. Pour presque tous les écrivains juifs, le Yidich était la langue maternelle, celle du foyer familial et de la rue, alors que l'hébreu était celle de la poésie, de la Bible. L'écrivain puisait à ces deux sources. L'une ou l'autre d'entre elles acquérait la prédominance; quelquefois les deux régnaient ensemble.

L'hébreu avait cessé d'être une langue vivante pendant la période du Talmud; la langue journalière du peuple était l'araméen. Mais, tout en cessant d'être une langue populaire, l'hébreu, comme nous l'avons dit, était resté la langue sainte de la nation, celle de sa pensée, de ses recherches spirituelles, celle des savants et sages d'Israël. Pour comprendre la haute valeur de la langue et sa profonde vitalité, il est bon d'étudier le style de la Michna. Il continue le développement de celui du Mikra, et s'épanouit dans toute sa richesse et sa magnificence, dans sa précision et sa vigoureuse simplicité, au moment même où le peuple fut ruiné, où il cessa son existence politique autonome, et où s'introduisit l'araméen. De même, au cours du Moyen Age, l'hébreu occupait sa place.

Plus de mille ans après Isaïe et Jérémie, l'hébreu fut, sur la terre d'Espagne, la langue de grands poètes juifs comme Yehouda Halévi, Rabbi Schmuel Hanaghid, Avraham et Mosché Ibn Ezra. Les chants populaires et les poèmes nés en Espagne, les chansons célébrant le vin, l'amour et l'amitié sont, plus encore que les textes sacrés et les études philosophiques, des témoins frappants de l'existence et de la vitalité de la langue hébraïque.

A aucun instant de l'existence du peuple juif dans la dispersion, l'hébreu n'avait cessé de vivre. Même durant la période où la langue hébraïque était reléguée à l'arrière-plan par les langues étrangères, elle gardait son importance; car les œuvres créées par des Juifs en telle ou telle langue étrangère ne subsistaient réellement pour le Judaïsme que si elles étaient traduites en hébreu.

L'abandon de la langue hébraïque, dit Bialik (1873-1934), a été cause de la perte non seulement de nombreuses œuvres juives, mais de groupements de Juifs tout entiers, perdus pour la nation. Par exemple, les Juifs d'Alexandrie. La traduction de la Bible faite par les « septante » pour les Juifs, regorgeait d'erreurs, parce que les traducteurs ne connaissaient plus à fond l'hébreu. Les Juifs d'Alexandrie étaient perdus pour la nation parce qu'ils étaient détachés de sa langue fondamentale. Tout ce qui fut traduit en hébreu se conserva jusqu'à nos jours; toute la littérature en hébreu fut sauvée; mais celle qui avait été écrite par des Juifs en une langue étrangère sans être traduite en hébreu, n'eut aucune influence sur les Juifs et sur le Judaïsme.

Ah'ad-Haam (A. Ghinzburg, 1860-1928), dans son article « Riv Hallechonoth », traite de l'évolution et de l'avenir du Yidich. Une langue, dit-il, ne peut jamais devenir nationale uniquement parce que le peuple la parle. Une langue peut devenir nationale quand elle a servi à accumuler pendant des siècles le trésor de littérature de la nation. Une langue ne peut être proclamée nationale, — elle doit *l'être,* elle doit venir du fond du peuple, elle doit poursuivre constamment son œuvre vivante.

En considérant le Yidich comme langue parlée, nous constatons de plus en plus sa décroissance à l'époque actuelle parmi la jeunesse juive. Celle-ci se sert de plus en plus dans la vie quotidienne de la langue du pays où elle demeure. D'autre part, dans la vie purement juive, en Palestine, c'est l'hébreu qui s'est définitivement implanté. De nombreuses œuvres écrites en yidich sont traduites en hébreu, et un jour ces traductions seront la preuve qu'à une certaine époque le Yidich était le moyen d'expression des masses. Il est d'ailleurs intéressant de noter que beaucoup de livres écrits non seulement en yidich, mais dans les langues étrangères, restent attachés soit à la religion judaïque, soit à quelque autre aspect de la vie juive, continuant ainsi, dans une certaine mesure, la littérature hébraïque. Dès l'instant où l'hébreu devint définitivement la langue vivante du peuple juif en Palestine, la valeur du yidich tomba. Et plus le peuple reconnaît la nécessité de construire la Palestine, plus se répand l'usage de l'hébreu en tant que langue vivante.

Le Yidich peut servir à la propagande du Sionisme dans les pays où les masses juives le parlent encore. Mais le nombre de yidichisants diminue de plus en plus, même dans un pays d'Europe orientale comme la Pologne, où des millions de Juifs ne parlaient jadis que le Yidich.

Au cours du XIX[e] siècle, les Juifs cessèrent d'employer le judéo-espagnol ou le yidich dans les pays suivants : Allemagne, France, Hollande, Angleterre, Italie et Hongrie. Le Yidich y fut remplacé par la langue du pays.

Les statistiques de 1897 en Russie nous montrent que 96,9 % des Juifs considéraient le Yidich comme leur langue nationale. Seulement 3,1 % des Juifs en Russie considéraient comme leur langue nationale le russe, le polonais, etc.

En 1926, parlent le Yidich, en U. R. S. S. :

En Russie	Blanche.............	90,1 %
—	Centrale............	48,1 %
—	d'Asie..............	35,6 %

En Ukraïne —	76,1 %
En U. R. S. S. en général......	70,7 %

Même en Pologne on remarque que l'usage du Yidich diminue de plus en plus.

Des statistiques faites en 1921, où l'on détermina les tendances nationalistes des juifs polonais suivant la langue qu'ils parlaient, enregistrent 2.771.949 Juifs, parmi lesquels :

Polonais	25,5 %
Juifs	73,8 %
Ruthènes	0,1 %
Autres nationalités.........	0,5 %

En Tchécoslovaquie on a enregistré, — dans les statistiques de 1921, — 354.342 Juifs appartenant aux nationalités suivantes :

Juifs	51,0 %
Tchécoslovaques	20,7 %
Allemands	14,9 %
Hongrois.	8,3 %
Etrangers	5,0 %
Russes	1,1 %

C'est-à-dire que la moitié des Juifs en Tchécoslovaquie étaient de nationalités, et par conséquent de langues étrangères.

En Hongrie, par exemple, où le Yidich était la langue principale des Juifs jusqu'au milieu du XIXe siècle, ils considéraient en 1910 comme leur langue maternelle :

le hongrois.................	70,3 %
l'allemand	25,5 %
le slovaque	1,1 %
le roumain	0,5 %
le ruthène	0,2 %
le croate	0,9 %
divers	0,5 %

C'est-à-dire que pas un seul Juif ne considérait le Yidich comme sa langue maternelle.

Selon les statistiques des Etats-Unis en 1920, 1.093.000 Juifs sur 3.400.000, c'est-à-dire 32,1 % du total, considèrent le Yidich comme leur langue maternelle.

En 1930, on a enregistré sur 4.400.000 Juifs des Etats-Unis, seulement 1.223.000 Juifs, soit 27,8 % du total, comme yidichisants.

On peut ajouter que même les Juifs dont le Yidich est la langue maternelle ne le parlent pas toujours.

La valeur du Yidich se perd. Il est remplacé par d'autres langues. La culture créée en yidich ne peut être désormais conservée pour le peuple que si elle est transportée en sa langue éternelle, c'est-à-dire l'hébreu. L'hébreu reste aujourd'hui encore la langue de l'avenir. Le retour en Palestine, le Sionisme, la renaissance de la langue hébraïque sur le sol ancestral, ont engendré une littérature nouvelle qui rayonne sur toute la *diaspora*, et qui attire la jeunesse juive vers la langue de ses aïeux.

La littérature créée par les Juifs dans la diaspora en différentes langues peut devenir nationale si elle est traduite en hébreu. La culture juive dans sa totalité ne peut être conservée qu'en hébreu.

Dans le Galouth comme en Palestine, l'hébreu, langue parlée, langue vivante, langue complète, conquiert tous les jours une place de plus en plus grande.

M. BRONSTEIN.

LE GROUPE DE L'ABBAYE[1]

TENTATIVE DE SYNTHÈSE DANS L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

—

Il n'est pas d'art durable qui ne soit découverte et n'apporte quelque chose d'inattendu, qui lui appartienne en propre; au vrai, c'est dans la mesure où l'écrivain accroît l'héritage de la race par une contribution originale que son œuvre prend de l'autorité, de l'éclat, et assure sa durée.

Les écrivains de l'Abbaye ont transformé l'art par une conception nouvelle du lyrisme et un renouvellement de la vision traditionnelle des choses. Ce bel effort de création n'est plus aujourd'hui à contester (2).

Par contre, ce qu'on méconnaît fréquemment dans l'histoire littéraire, c'est l'assimilation de forces confuses, la synthèse efficace que représente leur tentative. Jamais ils n'ont oublié les grandes voix qui ont retenti à leurs oreilles, et leur volonté de ne rejeter aucun des mouvements qui ait exprimé un aspect de l'art est manifeste. On n'a pas assez souligné non plus, semble-t-il, leur préoccupation constante de filtrage, d'organisation, de recomposition de la poésie, après la révolution linguis-

(1) Nous avons englobé dans l'appellation générale : *écrivains de l'Abbaye*, Romains, Chennevière et Durtain qui n'ont pas habité Créteil, mais dont le nom, dans l'histoire littéraire, est à juste titre inséparable de celui de Duhamel, Vildrac et Arcos, aussi bien par la profonde amitié qui les lia que par le parallélisme de leurs efforts.

(2) Il fait en grande partie l'objet de l'étude d'ensemble : *Les Ecrivains de l'Abbaye (G. Duhamel, J. Romains, G. Chennevière, Luc Durtain, Ch. Vildrac, R. Arcos)*; Boivin, 1938.

tique du symbolisme, et l'anarchie dans laquelle il avait laissé le vers français (3).

La tentative littéraire de l'Abbaye, quoi qu'on en dise, marque une phase d'équilibre, de recueillement dans l'histoire des idées comme dans celle de la langue.

Au début du XX[e] siècle, alors que ces écrivains commencent leur carrière, que d'hypothèses s'affrontent, que de conquêtes sont inexploitées, que d'élans indistincts ou à l'état de dispersion, de forces sourdement hostiles!

C'est à eux qu'appartient tout d'abord le mérite d'avoir conduit à maturité cette poussée vitale du *naturisme* et de l'avoir précisée en un humanisme original, préservé du vague sentimentalisme.

On sentait alors dans les œuvres les plus diverses un effort confus de l'être vers l'élargissement de soi-même, le désir profond d'accepter le réel et l'expérience humaine, le goût d'un art qui l'atteste.

Que ce soit la poésie exaltée de la comtesse de Noailles — cette symphonie où éclatent alternativement le désir de la vie, la volupté et l'héroïsme; — l'appel à l'évasion des *Nourritures terrestres*, où la vie ardente de l'individu est célébrée avec l'escorte de toutes ses soifs et de toutes ses faims; le lyrisme de Francis Jammes, patrie toute proche et familière, monde fait de choses simples, fraîches et odorantes qui s'offrent ingénument; les juvéniles *Ballades Françaises* de Paul Fort ou encore les nombreuses manifestations qui participent de cet essor « naturiste » : toutes ces œuvres, si différentes qu'elles soient d'intention, affirment la joie impétueuse de vivre et l'amour du monde.

De ces ferveurs sensuelles, de cette ivresse devant la vie qui trouvait sa légitimation la plus évidente dans

(3) On peut assurer que ces jeunes gens se sont entendus d'un premier accord sur la nécessité d'incorporer à la tradition les conquêtes nouvelles du symbolisme, pour assouplir et enrichir la versification classique, tout en s'efforçant d'imposer une discipline au vers-librisme.

Ces ressources nouvelles, ils en éprouvent la vertu dans leurs ouvrages poétiques; deux traités de versification composés l'un par J. Romains et G. Chennevière, l'autre par G. Duhamel et Ch. Vildrac, des cours de technique poétique professés de 1921 à 1923 au Vieux-Colombier, par les deux premiers, attestent l'importance de cet effort.

la philosophie nietzschéenne, les écrivains de l'Abbaye gardent le goût d'une existence large et féconde, et la certitude de la puissance divine de l'homme. Le sens de l'humain, et le culte du réel seront les premiers articles de leur credo que l'influence de Whitman et celle de Verhaeren viennent confirmer magistralement.

Il est clair que l'appel passionné du barde américain, ce souffle enthousiaste qui traverse l'océan, devait embraser des cœurs jeunes et ardents.

Ce qu'ils trouvent dans son œuvre, c'est une forte nourriture : énergie, vigueur et foi en l'homme.

La vie de Whitman, celle d'un héros, leur fut connue avant même la traduction des *Feuilles d'Herbe;* elle les mettait en présence d'une expérience humaine large et féconde. Bénéfice certes réel, pour des esprits préoccupés de l'homme et de l'accroissement de sa vie. On voit en Whitman l'individu libre et généreux dont l'existence est à la fois une conquête et un don de soi. On chérit l'être ingénu et primitif, le joyeux vagabond de Manhattan qui a pour amis les cochers de fiacre, les pilotes de bac, les ouvriers, et pour qui un passant, un visage inconnu recèlent un intérêt plus palpitant que tous les livres : « Etranger qui passes, tu ne sais pas avec quelle ardeur je te regarde (4) ».

A cet homme, il n'est pas un labeur qui soit étranger; il en connaît toutes les peines et toutes les joies. Il est parti, sur les grandes routes, ce « marcheur de maintes étapes » en quête de nouveaux spectacles et de nouveaux camarades. Cette vie d'écrivain, les amis de l'Abbaye la connurent au moment où eux-mêmes tentaient de réaliser une existence plus large et plus pleine. Ils rejoignent dans l'imagination celui qui, avant de transcrire la beauté du monde, l'avait éprouvée; celui qui avant de parler de la vie, l'avait vécue hardiment.

A ces jeunes gens unis par une amitié si profonde qu'elle fut un des grands épisodes de leur vie et inspira

(4) W. Whitman : *Ami étranger*, p. 95. *Œuvres choisies de Whitman*, par V. Larbaud, N.R.F., 1918.

leurs poèmes et leurs romans, le poète américain adressait ces vers émouvants :

Allons, je ferai que le continent devienne indissoluble,
Je ferai la plus splendide race sur laquelle jamais le soleil ait brillé,
Je ferai de divins pays magnétiques,
Avec l'amour des camarades,
Avec l'amour pour toute la vie des camarades (5).

Ainsi de Whitman, l'Abbaye retiendra l'exemple d'une vie audacieusement vécue et celui de son admirable accord avec son œuvre.

Il faut découvrir le monde, pense Whitman, car chacune de ses parcelles contient un peu de bonheur ou révèle une beauté imprévue :

Ne vous découragez point, persévérez, il y a des chose divines bien enveloppées. Je vous jure qu'il y a des chose divines plus belles que les mots ne sauraient dire (6).

La vie est un poème, un « chant de joies » pour celui qui l'éprouve dans toute sa force; elle le comble et lui donne la sensation de n'être qu'une suite ininterrompue de miracles et d'émerveillements.

Mais c'est dans les contacts humains que Whitman atteint le sentiment total de la plénitude :

Que de fois je me demande et doute
Si c'est réellement moi,
Mais au milieu de mes amants et
Chantant ces chants
Oh, jamais je ne doute si c'est
Réellement moi (7).

à quoi semblent faire écho ces vers de Duhamel :

Vous qui êtes mes compagnons,
Les figures que j'aperçois parmi la foule,
Sachez qu'en vous je me salue,
En vous qui me portez toujours (8).

(5) W. Whitman : « Pour toi, ô démocratie! », *ibid.*, p. 82.
(6) W. Whitman : « Chant de la Grand'Route », *ibid.*, p. 129.
(7) W. Whitman, « Cette ombre, mon image », *ibid.*, p. 104.
(8) G. Duhamel, *Compagnons*.

Cette confiance, cette sympathie à l'égard d'autrui, il vient de l'éprouver, il a rencontré son bon camarade, l'homme du coin qui vend des pistaches, ou ce passant avec qui il a engagé la conversation. Rien de fictif ou d'occasionnel dans ces rapports qui ne sont point des rapports intellectuels, mais une expérience humaine réelle et quotidienne. Le spectacle d'une nation en plein développement était bien fait pour donner au poète américain la confiance et l'orgueil de la puissance de l'homme; son chant est celui d'un pionnier qui scande « l'en-avant » : il en a la foi simple et profonde, la vigueur, la volonté de conquête et surtout cette faculté d'étonnement qu'aimeront ses jeunes admirateurs français. Whitman porte sur le monde les yeux du primitif; il ne s'agit pas pour lui de le recréer à l'aide de quelque savante transposition, il lui suffit de le voir et d'énumérer ses beautés.

A l'instar du barde d'outre-mer, les poètes de l'Abbaye éprouvent un besoin profond de secouer tout repos, toute paresse, et de partir sur les grandes routes, à l'aube, pour cueillir les fruits âcres de la vie.

> Je suis las des gestes intérieurs!
> Je suis las des départs intérieurs!
> Et de l'héroïsme à coups de plume
> Et d'une beauté toute en formules (9)

s'écrie Vildrac.

Au delà des mers retentissait le chant du barbare génial : partir, ouvrir les yeux à la splendeur de la terre! « Allons, qui que vous soyez, venez voyager avec moi! En voyageant avec moi, vous trouverez ce qui jamais ne fatigue » (10). Appel à l'évasion, triomphe de la sensation, du vécu, dira-t-on. Il faut comprendre sous cette exaltation une autre intention : celle d'enseigner aux hommes à accepter et à aimer leur condition.

Le poème, de ce fait, n'est plus un aimable passe-temps où l'on retrouve, à l'aide de quelque habile assem-

(9) Ch. Vildrac : « Commentaire », *Livre d'Amour*, p. 20.
(10) *Chant de la Grand'Route*, p. 129.

blage de mots, des images connues; il est exhortation à vivre plus pleinement, à se connaître, à s'éprouver et à comprendre ses semblables. Etrangement dépouillé, le lyrisme whitmanien a une valeur émotive que l'on ne saurait nier; l'appel est direct, il s'adresse à tous et à chacun en particulier; il se fait tendre, inquiet, pour atteindre les cœurs les plus fermés ou les plus déshérités :

O vous dont on s'écarte! moi du moins je ne m'écarte pas de [vous (11).

L'accent est pathétique ou tendrement confidentiel, car le but du poème est bien de toucher l'individu et de lui donner un sentiment plus vif de soi-même et de la noblesse de sa condition.

C'est la conception lyrique que partagent les poètes de l'Abbaye. On connaît leur volonté maintes fois exprimée, d'attribuer à l'art une fonction morale. Que le poème soit une *introduction à la vie poétique*, capable d'éveiller chez autrui une exaltation salutaire, le désir de mieux aimer sa vie, d'en mieux jouir. Les poèmes les plus émouvants de Vildrac sont inspirés de cette idée et les plus naïfs sont chargés d'intentions secrètes, de sentiments efficaces. Ses *Découvertes* confirment ce dessein et rapportent des expériences vécues, une succession de menus événements qui, à eux seuls, constituent autant d'exemples, autant de preuves de la bonté humaine. Il ne dépend que de nous de la faire éclore; un geste, une parole, une attention qui touchent le cœur éveillent de précieuses vertus.

On retrouve dans les poèmes des écrivains de l'Abbaye la même valeur émotive d'un lyrisme dont la sobriété, « l'immédiateté » vise à atteindre directement l'être humain. Comme le poète américain, ils usent de l'interrogation brusque ou de l'exhortation violente qui secoue, exalte, et donne au poème une singulière puissance d'émotion ou encore ces répétitions qui font l'impression d'une confidence, d'un appel pressant :

(11) W. Whitman, « Instants naïfs », *ibid.*, p. 75.

Toutes ces choses sans importance
Toutes ces choses que tu sais,
Sont-elles vraiment si peu importantes?

. . . .

Et ces longs moments sans joie ni douleur
Tous ces moments qui sont la vie même
Tout cela peut-il m'être indifférent (12)?

Trop de choses les éloignaient du lyrisme whitmanien pour qu'il puisse être question de placer leur idéal d'art sous l'égide du barde américain; il serait oiseux de rappeler leur attitude psychologique, leur goût de l'observation, des états d'âmes à définir, et surtout ce souci de beauté, d'harmonie, du rythme subtil ou des sonorités, totalement étrangers à Whitman. Ce qu'il importe de retenir, c'est que les poètes de l'Abbaye ont eu pour Whitman une admiration chaleureuse (leurs propres témoignages, à eux seuls, feraient foi de l'enthousiasme que suscitèrent ses chants) et qu'ils ont bu abondamment à cette source fraîche.

§

Le lyrisme de Verhaeren apportait sur un autre mode un même enseignement : il légitimait toute tentative et toute expression d'art qui atteste la splendeur de la vie et la puissance de l'homme. On peut en imaginer l'efficacité et les fruits qu'il devait porter chez ceux en qui la foi en l'homme et en l'univers s'était substituée à toute croyance religieuse. Par surcroît, le caractère même du lyrisme de Verhaeren était fait pour enthousiasmer de jeunes poètes soucieux d'affirmation vitale. Plus de rêveries troubles, plus de musique, mais une sincérité entière, des poèmes qui éclatent comme un cri, une ardeur qui vise à accroître les forces de l'être, élève la vie à son plus haut degré, et provoque naturellement le désir d'agir et de créer. On respire dans les poèmes de Verhaeren une large santé, une audace qui ne pouvait laisser insensibles de jeunes poètes ambitieux de rénover l'art par un idéal nouveau. « Le temps de la douceur et

(12) G. Duhamel : « A un pauvre homme », *Compagnons*, p. 23.

du dilettantisme » pour eux aussi était passé. Ce n'était plus d'exquises séductions qu'ils demandaient à l'art, mais une nourriture substantielle, et Verhaeren répondait à leurs vœux inquiets par la certitude et la joie.

Les grands recueils poétiques de Verhaeren qui paraissent au cours des premières années du siècle composent un vaste poème cosmique où toutes les voix du monde, toutes les forces de la vie se trouvent orchestrées. Comment ne pas se laisser pénétrer par cette étonnante symphonie, alors que l'on rêve soi-même de ne manquer aucun appel? Comment ne pas être séduit par cette joyeuse alliance avec le monde, dans un temps où tous les absolus ayant été remis en cause, on est à la recherche d'un nouvel ordre?

Mais les poèmes de Verhaeren tendent à réaliser autre chose que le déploiement de la passion pour sa qualité spécifiquement dynamique, et sa ferveur devient le fondement d'une entente sociale, d'un accord universel entre les hommes. A force d'amour et de compréhension, faire cesser le malentendu qui sépare les hommes, pense le poète flamand : voilà bien la chaleureuse solidarité, la large sympathie humaine qui devaient toucher les poètes de l'Abbaye. Réaliser l'unité humaine, tel fut l'acte de foi unanime de ces jeunes gens, avant même que la guerre ne vint ransformer leur rêve humanitaire en un apostolat ardent.

« Il faudra bien qu'un jour on soit l'humanité » a écrit Jules Romains dans *La Vie unanime*. La croyance en une mission confiée à chaque homme hante ces esprits en quête d'un ordre spirituel; Duhamel la poursuivra en s'efforçant de poser les assises d'une civilisation morale, et la plupart d'entre eux, loin d'abdiquer leur vérité fervente, n'ont pas cessé de poursuivre leurs aspirations internationales et le rêve d'une humanité pacifique.

Au point de vue technique, la forme du poème de Verhaeren, originale s'il en fut, ne pouvait imposer sa structure trop personnelle. Il n'en demeure pas moins que l'affranchissement de toute entrave traditionnelle, la création d'un rythme à la fois plastique et profondé-

ment individuel devait retenir l'attention de poètes engagés eux-mêmes dans des recherches poétiques. Le rythme est pour Verhaeren l'élément métrique prééminent; c'est sur lui, uniquement, qu'il mesure la phrase poétique.

Or, l'élaboration d'une nouvelle poétique semble avoir dirigé les poètes de l'Abbaye dans une voie parallèle. C'est le rythme, la cadence métrique, que le *Petit traité de versification* de Jules Romains et de G. Chennevière restitue comme élément majeur. Il ne paraît donc pas trop hasardeux de dire que la richesse, l'inattendu des combinaisons métriques des poèmes de Verhaeren leur ouvrait de nouvelles voies. Romains emploie une même variété de cadences propres à traduire la multiplicité des impressions sensorielles. Même jaillissement à même la vie que Gide a signalé lui-même (13).

Il serait hasardeux de développer de plus nombreuses analogies en ce qui concerne l'expression poétique. Il est plus intéressant de constater, semble-t-il, quel bénéfice de jeunes hommes portés eux-mêmes vers une affirmation de la vie, ont trouvé dans le lyrisme du poète flamand.

§

La philosophie de Bergson apportait la légitimation de cette attitude, en restituant le culte du sensible, de l'intuition, de toutes les forces spontanées de l'individu.

Une correspondance étroite s'établit entre les poètes qui exaltent un art libéré des formes surannées dans lesquelles il se figeait, qui sont soucieux avant toutes choses de donner le sentiment d'un contact rude et nouveau avec le monde, de traduire des sensations originales, et une philosophie qui voit dans le mouvement de la vie un enchaînement d'incessantes créations.

Les écrivains de l'Abbaye alimentent fortement leur esthétique à ce courant, et il n'est pas indifférent de

(13) « Jules Romains semble n'écouter que le battement de son cœur. Sa métrique ne rappelle rien, sinon peut-être l'élan étrange et le bondissement passionné des meilleurs poèmes de Verhaeren » (A. Gide, *Nouveaux Prétextes*, p. 281.)

relever un certain nombre de formules qui sont la transposition littéraire des concepts du philosophe.

L'idée fondamentale du *continu physique* que Romains a développée dans toute son ampleur, affirme un accord tacite avec les démarches bergsoniennes. Selon la doctrine du philosophe, ce n'est que notre action qui divise artificiellement un univers global dont le rythme, l'échange de forces et de mouvements qui le compose est ininterrompu. A ce concept, Romains a donné une envergure toute particulière : du continu psychique, il a fait l'idée centrale de la doctrine unanimiste. L'unanimisme implique, comme on le sait, le postulat de la croyance en un milieu spirituel ininterrompu, dans lequel baignent toutes les âmes individuelles qui cessent d'être conçues comme des unités closes sur elles-mêmes; elles communiquent entre elles, se prolongent, et tentent même d'abolir l'espace et les limites qui les séparent.

De ce principe du continu, les écrivains de l'Abbaye ont tiré la plus riche matière de leur inspiration : la certitude du prolongement de l'âme dans le temps et dans la durée, et la joie de communiquer avec toutes les vies humaines. Duhamel prend possession des âmes en sollicitant leurs aveux les plus secrets, Vildrac se donne pour tâche de déceler les motifs d'entente et d'amour entre les hommes, alors qu'Arcos, moins soucieux de communion intime, célèbre la continuité humaine dans le temps.

L'idée d'unité humaine alimente l'œuvre entière de Luc Durtain; c'est elle qui lie des romans aussi différents les uns aux autres que les *Conquêtes du Monde*. Aspects innombrables du monde, certes, mais au delà de la diversité des paysages, des mœurs, des conquêtes que tente chaque nation pour son propre compte, une réalité : la similitude. Cette vaste enquête sur les pays du globe est ramenée à cete affirmation finale : « l'unité humaine est au fond de la vérité sur le monde » (14).

En donnant à ce concept philosophique une forme littéraire, en l'enracinant dans le réel, en le développant

(14) Luc Durtain : *Le Globe sous le bras*. Flammarion 1936.

en visions et en images frappantes, les écrivains de l'Abbaye nous ont découvert sa richesse et sa nouveauté.

Si nous prenons la notion de *durée* dans la philosophie bergsonienne, nous constatons que le temps n'a plus de limites rigides; le passé s'accroît déjà du présent, et un peu de l'avenir est en lui.

Pour Jules Romains, le découpement arbitraire du temps et de l'espace n'est qu'une vaine illusion. La mort du général de l'*Armée dans la Ville* est une apparence, puisqu'il sent qu'au delà, sa pensée va durer encore, et s'affirmer. La survie d'un mort fait l'objet d'un remarquable ouvrage : *Mort de Quelqu'un*. Jacques Godard n'est plus; mais il commence une vie brève, tyrannique, qui se prolonge en soubresauts, en papillotements de plus en plus faibles. Lucienne, au moment où elle pénètre dans le cercle des Barbelenet, sent une présence qui n'existera et ne jouera son rôle que beaucoup plus tard. Le temps paraît à Romains, comme à Bergson, « quelque chose d'arbitraire et d'élastique » (15).

Le sentiment de la durée bergsonienne (le temps qui ne dépend que du facteur psychologique, se raccourcit ou s'allonge suivant l'état affectif de l'individu) est perçu avec une acuité toute particulière par le poète G. Chennevière. Pour lui, le temps « s'accélère, se ralentit ou s'arrête et bat au rythme de notre propre vie » (16).

Une conception dynamique de l'art se substitue à l'absolu statique; on se plaît à représenter l'impression fugitive, l'instant. La mobilité du moi, l'imprévisibilité des états de conscience devient un nouvel absolu. L'état psychologique ne dépend d'aucun facteur extérieur, mais de lui-même.

Ce concept bergsonien se retrouve fréquemment chez nos écrivains; c'est ainsi que Duhamel place son héros, Salavin, sous la tyrannie de la plus grande mobilité psychologique; ses accès euphoriques et ses brusques désespoirs ne sont déterminés par aucune cause intelli-

(15) Jules Romains : *Mort de quelqu'un*, p. 14.

(16) R. Maublanc : *Essai sur un poète, G. Chennevière*. Le Mouton Blanc, janv. 1923.

gible. Il ne fait que subir ce flot tumultueux de pensées et de sensations qu'il n'a point provoquées, et les manifestations de sa vie intérieure lui apparaissent sans lien logique, sans organisation de l'âme, dans l'incohérence du « flot indivisible » de la doctrine bergsonienne.

Cette transcription adéquate de la vie psychologique s'accorde secrètement, il faut le reconnaître, avec l'enseignement du philosophe, pour qui l'art doit reproduire l'émotion humaine dans son imprévisibilité, dans son flot continu, et non point dans le morcellement d'où l'intelligence le perçoit de l'extérieur.

Il est certain, en outre, qu'un parallélisme frappant apparaît entre la démarche du philosophe pour restituer à l'intuition la priorité, la célébrer en tant que moyen de connaissance divinatrice, et la foi des écrivains de l'Abbaye dans les ressources inépuisables de la sensibilité.

La conception de l'état lyrique de René Arcos est l'interprétation poétique du concept bergsonien de l'intuition. Dans ces moments euphoriques qui exigent un état particulièrement aigu de perception, toutes les puissances de la vie semblent pouvoir être appréhendées. C'est sous cet aspect de l'intuition bergsonienne (synonyme de révélation) que Duhamel affirme sa sympathie pour une philosophie qui dénonce les excès de l'intellectualisme, et accorde tout crédit à la sensibilité.

Notons encore une formule du bergsonisme que les écrivains de l'Abbaye ont unanimement inscrite dans leur profession de foi : la *perception immédiate,* apte à appréhender directement le réel. En fait, ce que célèbre la doctrine bergsonienne, c'est le contact direct avec les choses, sans vue discursive sur l'objet. L'art doit donc saisir la réalité en soi, et non dans ses réfractions, dans ses découpages en concepts qui ne sauraient en donner qu'une représentation déformée. Principe qui a pour méthode la désintellectualisation, l'accueil de la sensation brute. Par cette adhésion à l'objet, par cette préhension interne, on parvient à une connaissance profonde des choses qui nous sont révélées alors dans leur authenticité et leur unité.

Ce principe bergsonien trouve son interprétation littéraire dans l'œuvre de nos écrivains. La connaissance directe est un des postulats majeurs de la conception unanimiste de J. Romains; et on s'efforce, de part et d'autre, de donner de la vie une notion plus sensible qu'intellectuelle, de transcrire le choc de la réalité avant qu'il n'ait été assimilé et interprété, avant que la sensation n'ait reçu le sceau de la conscience. Le *réel immédiat* est le leitmotiv des œuvres du groupe. La connaissance du réel sera donc éprouvée comme une jouissance de soi, et non plus transposée sur le plan de l'observation intellectuelle.

Mais comme pour Bergson, la condition majeure de cette prise de possession du réel, c'est la désintellectualisation, le renouvellement de nos perceptions endormies par l'habitude.

Pour saisir le monde dans sa truculente beauté, il faut que l'homme fasse table rase de sa culture, qu'il retrouve ses cinq sens, leur acuité première, et une âme neuve, attentive, toutes voiles tendues. L'idée de découverte est intensément liée à celle d'œuvre d'art.

Le désir de transmettre le réel dans son intégrité a hanté Luc Durtain et a pris même chez lui la forme d'une inquiétude métaphysique. Rejetant toute inspiration livresque, toute connaissance et toute technique antérieures, il s'est recréé des sens vierges : la nature et les hommes lui apparaissent dans leur jeunesse et leur nouveauté. Il a ressenti avec une intensité toute particulière l'incapacité du langage à traduire fidèlement le sentiment du réel, et il n'a tenté rien moins que de briser les associations traditionnelles, et transmettre les sensations sans lien logique, dans l'incohérence du premier choc, avec les répercussions mystérieuses qu'elles entraînent dans la conscience.

§

Mais si de larges horizons s'ouvrent désormais sur le monde, si l'esprit,, libéré des formes surannées dans lesquelles il se figeait, se porte naturellement vers

l'audace, l'effort et l'invention, ces jeunes hommes reçoivent un enseignement d'une toute autre nature, dont ils puisent également le suc.

Le symbolisme leur découvre la vie *en profondeur*, il insinue en leur force confiante leur spontanéité joyeuse, la nostalgie des patries intérieures, de l'inconnu, le désir obsédant de dépasser les apparences sensibles pour pénétrer dans les royaumes nocturnes d'où l'on rapporte quelques lingots de vérité. Tandis que le premier élan les porte vers l'acceptation et la louange du monde sensible, l'instruction féconde du symbolisme leur rappelle la nécessité de la recherche obstinée d'un réel plus lointain, mais dont la signification est plus profonde.

De sorte que le problème de l'art consistera pour eux à donner du monde une notion sensible et immédiate, mais qui n'en fasse pas moins pressentir une réalité tout intérieure.

Le symbolisme a eu le mérite d'orienter les esprits vers la vie intérieure, génératrice de création. Arcos, Duhamel, Romains et Chennevière conçoivent l'état lyrique comme une expérience mystique, où le poète, dans une soudaine révélation, découvre, au delà du monde extérieur, des réalités non-sensibles. Dans le monde poétique de Romains, patrie toute proche, mais invisible, des événements ont lieu.

Mouvements secrets, prises de contact : les âmes ont le pouvoir de se prolonger et de se rejoindre (17). Mais pour se trouver à l'entrecroisement de ces forces psychiques, pour en condenser toutes les irradiations, il faut une âme exceptionnellement recueillie, une qualité toute particulière de réceptivité. D'où les exercices spirituels du *Manuel de déification* et des *Prières*. Des profondeurs spirituelles, Romains compte rapporter quelques lingots, sinon un précieux butin.

Duhamel tient l'expérience poétique — entendez mystique, prophétique — pour l'un des instruments les plus subtils, le mode le plus sûr de connaissance (18). Il ne

(17) On en trouverait de nombreux exemples dans les *Odes*.
(18) Paul Claudel, suivi de « Propos critiques », p. 64.

me paraît pas fortuit de relever l'attrait des royaumes intérieurs, ou des expériences d'un au-delà occulte, chez ceux qui débutèrent au temps où l'enseignement de Baudelaire et de Rimbaud portait ses fruits, et où tout alors était mystérieuses « correspondances », explorations au cœur de l'Inconnaissable, domaine jugé plus authentique que celui des apparences et des « représentations ». Que l'on pense à la notation poétique d'un Romains, d'un Chennevière, d'un Durtain, aux qualités intuitives de Vildrac ou de Duhamel!

Pas un message ne semble avoir échappé à leurs sens, et leur âme en éveil guette la résonance intérieure des moindres bruits, des odeurs les plus subtiles, ou de l'événement journalier le plus banal. « L'air qui touche mes nerfs est extrêmement lourd (19). » Que l'on ne s'y méprenne pas. Il y a là plus que la notation poétique d'un fait concret, d'une sensation aiguë, mais l'intuition d'un événement mystique, d'une réalité spirituelle que le poète pressent et qu'il appelle à la conscience.

Le sensible Chennevière perçoit dans une odeur fugitive une clarté, un bruit :

> Les aspects d'un autre monde intérieur,
> Qui frémit sous l'écorce et veut s'en délivrer (20).

Il se plaît à noter, comme les symbolistes, une voix dans la rue, « un peu de musique lointaine », les reflets de l'heure et de la saison. Comme Henri, son héros (21), il est celui qui recueille à l'aide de mystérieuses antennes tous les frissons, tous les appels et qui note les moindres échos; celui que « l'âme d'alentour » ne sollicite jamais en vain. Don de soi, absorption en elle, ou isolement? Ces élans et ces ressaisissements composent la matière la plus émouvante de son lyrisme.

En écrivant l'*Etape nécessaire,* Luc Durtain faisait preuve d'un beau courage, car il reprenait à son compte quelques-unes des ambitions de Mallarmé. Le but est d'atteindre à une possession du réel en transcrivant sans

(19) Jules Romains : *Vie Unanime,* p. 23.
(20) Chennevière, *Chant à voix basse.*
(21) Dans *Le Printemps.*

intermédiaire la sensation brute, mais le réel, tel que le conçoit Durtain, n'a plus sa signification banale et familière : il est pénétré d'irrationnel. Les couleurs, les sons, les lignes qui frappent nos sens ont une valeur psychique, un pouvoir d'ébranlement. De ce fait la notation de leur apparence sensuelle entraîne automatiquement celle de leur vertu psychique. C'est ainsi que l'*Etape nécessaire* sous la forme excentrique et incohérente qui choqua ses lecteurs de 1907 représente un essai original de désintellectualisation (accueil de toutes les sensations sans les étiqueter selon l'ordre usuel) et une prise de possession des mouvements de l'inconscient.

Les qualités intuitives du lyrisme de Vildrac et de Duhamel ne leur ont pas valu à tort le titre de « visionnaires de la vie intérieure » (22). Celui qui voit dans la poésie « l'art de communiquer cette partie de notre vie qui semble incommunicable » (23) sait nous donner, comme Vildrac à l'aide de quelques traits significatifs, la connaissance profonde d'événements intérieurs.

« Nous qui apprécions les conquêtes dont nous sommes les premiers à profiter, écrit Arcos, nous dirons que le symbolisme nous aura apporté un vocabulaire incomparable » (24).

Lui-même doit personnellement beaucoup au symbolisme : une luxuriance d'images et de couleurs caractérise son chant contenu, tout intérieur.

Il n'est pas douteux que les poètes de l'Abbaye aient retenu un précieux enseignement du symbolisme, bien qu'ils se soient élevés avec véhémence contre le goût abusif de leur époque pour la musicalité et l'harmonie des mots. Ils ont accru leurs moyens techniques, acquis une variété infinie de formes, appris à connaître le sens de la valeur des mots, et de leurs qualités sensibles.

Le symbolisme, en outre, a aiguillé leur curiosité vers des champs nouveaux : ils ont senti la nécessité d'un art qui capte les sensations les plus obscures, les plus

(22) J.-R. Bloch : *Carnaval est mort*, p. 187.
(23) Duhamel.
(24) René Arcos : Préface de la *Tragédie des Espaces*, p. 19. L'Abbaye, 1906.

fugitives, et sous les images mobiles et la fluidité des apparences, le réel psychique.

§

Mais il est encore un certain nombre de tendances particulièrement vives au début du xx[e] siècle que les écrivains de l'Abbaye ont pris à tâche de préciser avec éclat, aidant leur siècle à discerner son propre goût.

De toutes parts avaient surgi des préoccupations qui attestaient la volonté d'un art plus humain : le socialisme avait fait entrevoir l'espoir d'une prochaine fraternité universelle, et favorisé l'expansion d'un art qui fût l'artisan de l'unité entre les êtres; de la crise (créée par l'Affaire) qui avait ébranlé la conscience française, avait surgi l'idée de justice et de dignité humaines. Les questions sociales prennent alors un intérêt et une urgence extraordinaires (25). Des influences étrangères, les courants idéalistes venus du Nord — Tolstoï, Ibsen, Dostoïevski — renforcent encore ces tendances. De sorte que l'individu cesse d'être fonction de son milieu physique et social; on lui restitue de plus justes proportions : il devient une créature profondément et pathétiquement humaine.

Une acquisition est incontestable : le sens social et la nécessité d'un art qui exprime la plus commune humanité tout aussi bien que les émotions du plus particulier des hommes.

En prenant le concept de l'humain comme fondement de leur idéal d'art, les écrivains de l'Abbaye répondaient aux exigences les plus profondes de leur temps. Au vrai, cette notion s'est imposée dans leur esprit avec la vigueur d'une foi nouvelle; elle a même pris chez plusieurs d'entre eux les aspects du problème religieux. Cette *foi en l'homme*, qu'il faudrait placer au fronton de leurs œuvres, gouverne leur activité de poète, de romancier, de dramaturge, de critique. Elle a déterminé de façon défi-

(25) C'est à ce moment que naît dans la philosophie française l'école sociologique moderne, que se fondent les universités populaires, les théâtres populaires.

nitive leur position intellectuelle, car la profession de foi a été unanime et n'a jamais diminué de ferveur.

En fait, rien de moins concerté ni de moins oratoire que l'intérêt porté à l'homme par ceux qui se sentent les égaux et les amis des plus déshérités et qui attendent leurs confidences avec une âme attentive. L'amour des hommes ne se contente plus d'être traduit par des rêveries humanitaires, souvent confuses et théoriques : leur art dépouillé de toute éloquence, de toute déclamation pathétique puise sa force dans l'authenticité du sentiment qu'il traduit. Poètes, leur lyrisme s'éclaire de l'émotion humaine la plus chaleureuse, c'est elle qui donne à leurs vers leur force pénétrante, leur puissance de rayonnement. Romanciers, il mettent en œuvre toutes les ressources de leur talent pour accroître et parfaire la figuration de l'homme, que l'on veut considérer du plus grand nombre de points de vue possibles.

Ce n'est pas en vain non plus que les méthodes scientifiques pénètrent à la même époque dans le domaine littéraire : retenant l'instruction de la psychanalyse freudienne, les écrivains de l'Abbaye apprennent à ne plus s'en tenir aux apparences, à distinguer chez l'individu les activités de surface de celles qui se manifestent à son insu, et qui constituent son moi intégral. Les bornes de la connaissance humaine ont été reculées : des sources merveilleusement fertiles sont à exploiter. C'est ainsi que Duhamel poursuit l'observation de l'homme par des explorations hardies dans les ténèbres de la conscience, et ce sont les bizarreries, les inconséquences, les égarements de son héros Salavin qu'il note avec une précision inexorable. En variant l'éclairage, en procédant par « recoupements » successifs, le romancier emploie un moyen d'introspection qui permet de saisir les pensées et les sentiments obscurs de l'homme.

De même, il n'est pas de procédé d'investigation que n'emploie Romains, pas de fouille minutieuse qu'il n'opère, lanterne au poing, pour s'emparer des secrets du cœur humain. On assiste, dans son œuvre, à une dénudation des sentiments les plus intimes. Ses personnages

y apparaissent dans une lumière crue, qui nous laisse voir, comme par transparence, le jeu de l'âme. Mais de l'homme il ne se contente pas de saisir et de rendre en quelque sorte tangibles les mouvements de l'âme. Ce qu'il veut connaître, c'est l'étendue de ses pouvoirs, les limites de sa force, et cette expérience est consignée dans deux de ses romans (1).

§

C'est ainsi que le groupe de l'Abaye a retenu les enseignements les plus contradictoires de son siècle. Pour formuler des tendances aussi contrastées que le sens cordial de l'humanité et le culte de l'âme, ils ont imaginé un art qui exprime l'individu et ses émotions, mais dans cet individu, le plus possible d'humanité, et des émotions qui soient d'ordre universel. Aussi allient-ils, dans une harmonie qui se veut parfaite, réalité et sentiment de l'inexprimable, sympathie chaleureuse pour l'homme et goût secret des patries intérieures. Si l'on ne renonce point aux explorations dans le fond obscur de la conscience, on manifeste clairement la volonté de ne plus s'y complaire et d'en rapporter quelque indication qui mette l'homme sur la voie de sa connaissance ou de son bonheur.

On usera donc d'un langage simple et clair, admirablement vivant et dépourvu de rhétorique, de tout luxe verbal, pour qu'il soit entendu de tous, et que, par surcroît, il concrétise l'intangible et les complexités de la vie spirituelle (le psychique est matérialisé dans le détail concret, et le geste extérieur chargé d'exprimer de sourdes correspondances).

Si bien qu'on possède un art qui, par ses qualités d'expression — netteté, précision, ordre et équilibre — reste de la meilleure tradition classique, mais qui est assez souple, assez subtil, néanmoins, pour traduire les complexités de l'âme moderne.

M. L. BIDAL.

(1) *Mort de quelqu'un* et *Quand le navire...*

LES NOUVELLES CONCEPTIONS DE L'UNIVERS ET DE LA MATIÈRE

—

Les données de la physique paraissent avoir été entièrement renouvelées depuis le début du XXe siècle; à la suite d'expériences faites pendant trente ans, des idées nouvelles prévalent dans cette science; on cherche à expliquer l'Univers, l'atome, la matière, la lumière selon des conceptions essentiellement différentes de celles du XIXe siècle.

M. Louis de Broglie affirme que l'introduction en 1900 en physique des observations de M. Planck marque « un des moments les plus essentiels de l'évolution de la science contemporaine » (1). A cette évolution un grand nombre de savants français ont travaillé et le « Palais de la découverte » expose certaines de leurs recherches.

L'effort des physiciens s'est dirigé surtout vers l'étude de l'infiniment petit et de l'infiniment grand : les astrophysiciens ont poussé leurs observations dans le ciel à des distances extraordinaires et la physique de l'atome est arrivée à déceler la trajectoire de cet élément de la matière, dont dix millions tiendraient bout à bout dans un millimètre. Dans un cas comme dans l'autre, ces études exigent l'emploi d'un outillage industriel que l'on ne peut exécuter qu'avec infiniment de soins, de temps et d'argent. C'est une des raisons qui expliquent pourquoi il a fallu tant d'années pour faire prévaloir les découvertes nouvelles, dont nous essaierons de donner un aperçu.

(1) Louis de Broglie : *Matière et Lumière*, Paris, Albin Michel, 1937, p. 278.

§

L'ancienne physique était fondée sur l'existence de corps simples, non transmutables, aujourd'hui au nombre de quatre-vingt douze. L'alchimie et la physique avaient échoué dans la recherche de l'unité de la matière.

La nouvelle physique considère que la matière est composée d'atomes tous formés essentiellement de deux parties : un noyau, appelé proton, autour duquel circulent un ou plusieurs corpuscules nommés électrons : le corps le plus simple est l'hydrogène, dont le noyau est formé d'un seul proton, autour duquel circule un seul électron; en faisant varier le nombre et la composition de ces deux éléments de l'atome, on obtient les quatre-vingt douze corps simples. Les expériences de transmutation artificielle d'un corps en un autre ont réussi. Ainsi la nouvelle physique est fondée sur une certaine unité de la matière.

Toutefois il y a incertitude sur les éléments de cette unité. On croyait jusqu'à une époque toute récente que tous les atomes se réduisaient à un noyau composé de protons d'électricité positive (d'une masse deux mille fois plus grande que les électrons) et d'électrons d'électricité négative; cet infiniment petit semblait être un soleil en miniature avec sa ou ses planètes et la matière paraissait composée de granules électriques plongeant dans le vide; M. Thibaud, qui dirige l'Institut de physique atomique de l'Université de Lyon, suppose, pour donner une image de l'atome, que celui d'hydrogène soit grossi à la grandeur de Paris; le noyau serait à l'Arc de Triomphe, l'électron serait figuré par une bille située place de la Concorde et le surplus de l'atome serait du vide (2).

(2) Physiciens et astro-physiciens ne savent guère ce qu'est le vide de l'atome ou le vide de l'espace; ils ne croient plus à l'« Ether » de Fresnel; l'astronome M. Esclangon conçoit l'espace non comme neutre, mais comme physique, sillonné de radiations, composé peut-être d'éléments inconnus, qui constitueraient un substratum de matière et de rayonnement, doué de propriété de réactions.

Mais dans ces dernières années, les études approfondies poursuivies de partout sur la matière compliquent de plus en plus le problème. On est en pleine incertitude; on a en effet découvert : 1° un électron d'électricité positive (appelé positon), très difficile à obtenir, qui semble, à peine né, fusionner avec les autres éléments; sa grandeur est analogue à celle de l'électron négatif, dont il est comme le frère; 2° un élément appelé neutron, ainsi nommé parce qu'il n'est pas électrisé; il est analogue au proton par sa masse (deux mille fois celle de l'électron) et il fait partie avec celui-ci du noyau des atomes; 3° un cinquième élément mystérieux, qu'on a appelé neutrino, parce qu'il n'est pas électrisé; il est neutre, comme le neutron, mais de masse aussi petite que l'électron, peut-être même plus petite et presque négligeable.

On a l'impression que la nouvelle physique est encore dans sa préhistoire. Il semble que certains physiciens tendraient à concevoir la matière comme des granules électriques au milieu de vides immenses; M. Thibaud se demande si le neutron ne sera pas disloqué en deux corpuscules, l'un positif, l'autre négatif, et si l' « hypothétique neutrino », comme il l'appelle, ne serait pas l'accompagnement de cette dislocation (3). M. Louis de Broglie envisage avec plus de faveur la dislocation du proton en neutron et électron positif (4). Ainsi, d'après ce dernier auteur, l'atome et la matière seraient un composé de trois éléments : le neutron, non électrique, possédant presque toute la masse; l'électron négatif et l'électron positif, ne possédant l'un et l'autre qu'une masse infime, mais électrisée.

Toutefois, la nouvelle physique est nettement axée sur l'idée de l'unité de la matière.

§

La nouvelle physique diffère essentiellement de l'an-

(3) Jean Thibaud : *Vie et Transmutations des atomes*, Paris, Albin Michel, 1937, p. 110.
(4) *Matière et Lumière*, p. 32.

cienne sur d'autres points : l'ancienne mécanique avait des dogmes : il ne peut pas y avoir de vitesse plus grande que celle de la lumière; il ne peut pas y avoir de froid plus grand que le 0° absolu; il ne peut pas y avoir de matière qui disparaisse, etc.; cette dernière loi n'est plus reconue. La plupart des grands physiciens, comme M. Eddington, admettent l' « annihilation de la matière », que ce dernier qualifie de quasi-surnaturelle. Une expérience montre que des paires d'électrons positifs et négatifs sont détruits et produisent des paires de photons de lumière et qu'en sens inverse des photons (5) produisent des paires d'électrons positifs et négatifs; le premier cas semble une « dématérialisation » et le second cas une « matérialisation », si les électrons sont des corpuscules infimes, mais matériels de l'atome et si les photons, c'est-à-dire le rayonnement, les radiations, sont immatériels. Ainsi, dit M. Einstein, aux principes de la conservation de la matière et de la conservation de l'énergie, il faut substituer un simple principe d'équivalence, celui de la « conservation de quelque chose », mais permettant la conversion de la matière en énergie et de l'énergie en matière. Un exemple montre de façon concrète ce que sont ces nouvelles conceptions : de quatre atomes d'hydrogène, on forme un atome d'hélium; mais la masse de l'hélium est inférieure d'une petite quantité à l'addition des masses de quatre atomes d'hydrogène; cette petite quantité de matière s'est transmutée en énergie et le blocage des quatre atomes a libéré, dit-on, vingt-sept millions de volts; ainsi la perte de masse, donc de matière, est compensée, selon le principe d'équivalence, par une création d'énergie.

M. Thibaut interprète les conséquences de ces expériences de blocage, en concevant que c'est la destruction continue de la matière du soleil qui libère la radiation lumineuse (6). On peut en tout cas imaginer dans l'Univers la transformation des atomes des corps sidé-

(5) Dans l'expérience, ce sont des photons produits par une radiation dite rayonnement gamma.

(6) *Vie et transmutation des atomes*, p. 55.

raux en radiations, comme dans la radioactivité, ou la transformation du rayonnement en matière, comme dans l'expérience des photons du rayonnement gamma.

Une difficulté demeure; on ne sait pas très bien ce que sont ces « photons », c'est-à-dire ce qu'est la lumière. M. Louis de Broglie a conçu il y a dix ans, et fait adopter par la nouvelle physique, sa « mécanique ondulatoire », appliquée d'abord à la lumière, puis à toutes les énergies. Newton soutenait que la lumière était constituée par une émission de corpuscules, Fresnel qu'elle était une ondulation dans un milieu subtil, l'éther, dont les physiciens modernes mettent en doute l'existence, M. Louis de Broglie réunit les deux théories et déclare que tout se passe comme s'il y avait à la fois ondulation et émission, onde lumineuse et projection d'un corpuscule de lumière, dit photon. Passant de la lumière à la matière, il estime qu'il faut associer au mouvement des corpuscules matériels de l'atome l'idée d'une onde; le déplacement de ces corpuscules matériels s'associe à un certain phénomène périodique, dénommé onde.

Cette hypothèse généralisée de la mécanique dite ondulatoire, pour expliquer la lumière et la matière, rend compte, au dire des physiciens, de toutes les récentes expériences que l'ancienne physique ne peut expliquer. Mais elle fait de la physique un grand mystère; dans un mémoire, écrit en collaboration par M. Maurice de Broglie et M. Louis de Broglie, il est dit que l'on aboutit à la notion d'une sorte de corpuscule de lumière, le photon, dont la nature reste encore bien mystérieuse : la mécanique ondulatoire associe au mouvement « la considération d'une onde, sans réalité physique, mais qui permet de prévoir (7) ».

Quoi qu'il en soit, dans la nouvelle physique, à l'idée de l'unité de la matière, à celle de mutation entre l'énergie et la matière, il faut ajouter l'idée que, pour la lumière et pour la matière, on doit toujours « tenir compte

(7) *Matière et Lumière*, p. 59 et 60.

à la fois de l'aspect corpusculaire et de l'aspect ondulatoire, reliés entre eux par les mêmes relations générales (8) » ; on arrive ainsi à l'idée de la « théorie unitaire de la matière et de la lumière »; M. Louis de Broglie obtient cette liaison par l'hypothèse que le neutrino, le dernier né des éléments constitutifs de la matière, corpuscule de masse et de charge, propre « nulle ou du moins négligeable par rapport à celle de l'électron », serait l'un des deux constituants du photon, l'autre étant un autre corpuscule; il appelle le neutrino un demi-photon (9); mais si le neutrino a une « entité physique » le photon devient un corpuscule matériel et non un simple corpuscule de lumière immatériel.

On aperçoit, par ces simples indications, à quel point la nouvelle physique est encore mystérieuse et comme elle tend vers l'unité. Elle donne parfois l'impression de faire disparaître toute réalité matérielle, au sens ancien de ce mot, et d'y substituer ce que l'on pourrait appeler la substance unique, ayant des formes corpusculaires atomiques composant la lumière et la matière et possédant des attributs de masse et d'énergie, susceptibles d'être mutés. Elle tendrait ainsi à une sorte de « monisme » de la substance, en dehors duquel subsisteraient les mystères de la vie et de l'esprit.

§

Enfin, la nouvelle physique se distingue de l'ancienne, en acceptant des notions qui détruisent le déterminisme rigoureux et universel de la mécanique et le principe de continuité.

La physique du microscopique, nous dit-on, montre une réalité discontinue, avec transitions brusques, dont les transformations ne se laissent décrire que « par l'artifice des ondes associées » au mouvement des corpuscules. C'est, dit M. Louis de Broglie, l'introduction vers 1900 en physique par M. Planck du quantum d'action, puis de la constante « h » qui est à l'origine de ce chan-

(8) *Matière et Lumière*, p. 147.
(9) P. 153 et suite.

gement de vues; il faut donc analyser l'une et l'autre de ces deux idées nouvelles.

Les « quanta » de Planck peuvent être grossièrement expliqués en indiquant que le rayonnement des atomes n'est pas continu; tout se passe comme s'ils accumulaient l'énergie jusqu'à ce qu'ils en aient emmagasiné une certaine quantité; quand cette quantité est atteinte, la radiation est émise. Ainsi la radiation émanant des atomes n'est pas figurée comme un flot continu qui coule, mais comme une émission discontinue de grains. Les expériences innombrables faites depuis 1900 ont montré que cette quantité, ce « quantum », est proportionnel à la fréquence de la radiation et non à leur intensité. M. Maurice de Broglie a inventé un appareil pour mesurer les vitesses des corpuscules (électrons) arrachés à la matière par l'action des rayons X, qui donne une preuve expérimentale de cette théorie des « quanta » de Planck (10). La physique est ainsi bouleversée par la substitution dans le domaine microscopique du principe du discontinu au principe du continu.

Leibnitz disait que la nature ne fait pas de saut : *Natura non facit saltus;* dans le monde de l'atome, la physique moderne n'aperçoit qu'une nature faisant des sauts. La physique atomique se borne à dégager les lois qui président à ces sauts; elle n'observe que des valeurs, des *quanta* d'énergie; elle cherche à calculer les probabilités pour qu'un système atomique existant à un moment donné soit trouvé ultérieurement dans tel ou tel autre état; et la physique atomique déclare que ces lois ne sont que des lois de probabilité. Du moment que l'on part du discontinu présidant à l'action de tous les corpuscules élémentaires de la matière et de la lumière, on ne peut savoir si, à un moment donné, un de ces corpuscules a ou doit avoir telle place précise dans l'espace et tel mouvement strictement défini; la physique atomique déclare ne pouvoir « prédire l'évolution future d'un cor-

(10) *Vie et transmutation des atomes*, p. 164; l'application de cet effet dit « photoélectrique » est utilisé par les appareils de télévision et pour la reproduction des films cinématographiques parlants.

puscule ou d'un atome ». Au déterminisme elle substitue l'indétermination; c'est la « constante *h* » de Planck, ce sont les « relations d'incertitude d'Heisemberg ». Toutes les expériences relatives aux « quanta » depuis 30 ans sont affectées par une inconnue, un élément indéterminé que l'on doit introduire dans les calculs pour aboutir. Cette constante d'indétermination a été figurée par *h* et elle n'est jusqu'à ce jour susceptible d'aucune interprétation. Tout le déterminisme de la mécanique de Newton est ainsi comme sapé par la base. « La signification (de cette constante), dit M. Louis de Broglie, a été depuis 30 ans et est encore aujourd'hui l'énigme de la physique moderne; elle est restée la syllabe indéchiffrable du mot croisé de la nature. » Cette indétermination fondamentale apparaît comme une sorte de libre choix de la nature, échappant ainsi à la rigoureuse loi mécanique.

Il est à peine besoin d'ajouter que cette introduction du discontinu et de l'indéterminé dans la physique est valable pour l'univers; mais la constante d'indétermination représentée dans les calculs par *h* est très petite. Par suite, dans les phénomènes à l'échelle de l'homme ou des astres, elle est négligeable. La marge d'incertitude existe dans tous les cas, mais comme elle ne dépasse pas les erreurs obligatoires qui affectent les observations dans toute expérience, elle permet de maintenir un « déterminisme apparent ». De la sorte, l'ancienne physique reste approximativement exacte pour le monde humain et le monde astral; mais elle est impuissante à faire connaître en même temps avec exactitude la position et la vitesse à un moment donné d'un corpuscule atomique et de prédire avec certitude son mouvement rigoureusement déterminé; le discontinu et l'indéterminé font partie intégrante du monde de l'atome.

§

Les physiciens du ciel ou de l'atome doivent faire effort d'imagination; c'est celle-ci qui invite aux expéri-

mentations et les interprète. Mais il faut cependant être assez prudent à cet égard; des interprétations données comme acquises sont ensuite rejetées.

N'acceptons donc certaines idées nouvelles que sous bénéfice d'inventaire, c'est-à-dire d'expériences certaines et répétées. Surtout distinguons toujours avec soin les résultats acquis des expériences et l'interprétation qui en est donnée.

Ainsi, dans l'astrophysique, depuis les travaux de Hubble en 1925, on considère que les nébuleuses spirales que l'on aperçoit dans le ciel sont des univers éloignés, analogues à cet ensemble dont la terre, le soleil, la voie lactée et toutes les étoiles habituelles font parties et qu'on appelle aujourd'hui « galaxie ».

Mais voici qu'on découvre ce que l'on appelle l' « expansion de l'Univers ». On croit connaître, surtout par le télescope du mont Wilson, la vitesse dans le ciel d'une centaine de ces nébuleuses spirales lointaines; or, il paraît que toutes sont des vitesses d'éloignement et qu'on a enregistré des vitesses égales au 7e de la vitesse de la lumière. Bien mieux, Hubble a présenté en 1929 une loi d'après laquelle la vitesse d'éloignement est proportionnelle à l'éloignement; chaque accroissement d'éloignement d'un million d'année-lumière en distance ferait accroître la vitesse d'éloignement de 170 kilomètres par seconde. Ainsi toutes les galaxies se fuiraient, s'éloigneraient les unes des autres et de plus en plus vite; c'est ce que l'on appelle l' « Univers en expansion », et l'on nous suggère que l'Univers a doublé son rayon en moins de deux milliards d'années (11). Mais quand les galaxies auront atteint une vitesse aussi grande que celle de la lumière, on ne pourra plus jamais les voir, car le rayon lumineux ne pourra plus nous atteindre. Ce sera le cas de dire : univers insondable.

Il faut savoir que cette interprétation repose sur le décalage des raies de spectres des nébuleuses spirales, examinés grâce au télescope du mont Wilson. Qui dit

(11) Voir Paul Couderc : *Univers 1937*, Paris, Editions rationalistes, 1937.

que l'on n'interprétera pas prochainement ce décalage différemment? L'étude de la lumière est assez mystérieuse pour que toute interprétation soit réservée (12). Ce qui d'ailleurs dans la loi de Hubble est le plus étrange, c'est qu'il puisse y avoir pour ces galaxies lointaines, sans rapport avec notre galaxie, une loi quelconque qui règle la vie de toutes ces galaxies par rapport à la nôtre.

Une autre hypothèse d'astrophysiciens cherche à résoudre l'antinomie du fini et de l'infini; elle invente l' « Univers courbe ». La courbure, la sphéricité, serait la loi des choses. L'univers est figuré comme une immense sphère, une immense bulle; tout rayonnement suit une courbe; la lumière qui nous vient des galaxies lointaines forme une courbure. En conséquence, la lumière d'une étoile devrait parvenir à la terre des deux côtés opposés, d'un côté par la courbure directe et de l'autre en faisant le grand tour de la sphère. Attendons que l'on ait décelé par une expérience que la propagation de radiation, d'énergie ou de lumière suit non une voie rectiligne, mais un trajet courbe.

§

Sans nous laisser emporter par l'imagination, sachons que les expériences acquises depuis 30 ans ont amené les physiciens à modifier entièrement leurs conceptions du monde, de la lumière, de la matière, de l'énergie, de l'univers. L'infiniment grand et l'infiniment petit paraissent démesurés; ils ne sont plus à l'échelle de l'homme. L'esprit se demande, à chaque stade, si ces découvertes ne sont pas seulement des symboles, des constructions de l'esprit, si elles correspondent à quelque chose d'entièrement objectif. A tout moment, on est tenté de dire : « Tout se passe comme si... »; on n'ose plus dire : « Tout se passe ainsi ». En tout cas la nouvelle physique est créatrice de mystères. Tout en elle est mys-

(12) L'astronome M. Esclangon ne pense pas, par exemple, que la lumière soit une constante absolue et croit que les mesures relatives à la lumière des étoiles sont différentes des valeurs terrestres; ces conceptions peuvent se rattacher d'ailleurs à celles se rapportant à l'espace et au vide interastral.

térieux : le microscopique et le macroscopique, l'indéterminé, le discontinu, les corps se transmutant avec disparition d'une partie de leur masse, l'évanouissement de la matière en énergie, la lumière se transmutant en matière. A l'ancienne mécanique rigide, avec sa matière toujours conservée, avec ses mouvements déterminés, avec ses éléments connus dans leur position et dans leur vitesse, se résumant dans « la figure et le mouvement » de Descartes, s'est substituée une nouvelle physique, qui est dirigée par des vues nouvelles concernant l'unité de la matière et de la lumière, le principe d'équivalence comportant la mutation d'énergie en matière et de matière en énergie, l'introduction du discontinu et de l'indéterminé par la mécanique ondulatoire. Ces vues renouvellent entièrement les conceptions relatives au monde extérieur et à l'univers.

GABRIEL LOUIS-JARAY.

VIE DE MON PÈRE[1]

—

II

PARIS 1880

J'ai un petit livre, auquel je tiens fort : ce sont les *Souvenirs* de Mme Jaubert. Sur la page de garde, il y a cette mention, de sa main : « La marraine demande la thèse. » Mme Jaubert était la « marraine » d'Alfred de Musset, et on ne l'appelait que de ce surnom dans son groupe, où mon père avait été introduit par Reyer, dès son arrivée à Paris. Il y était venu sous prétexte de travailler à son doctorat en droit, mais le soin de passer sa thèse était le dernier de ses soucis, et la marraine lui faisait la guerre, comme en témoigne le billet, jeté en guise de dédicace sur le faux-titre du livre.

Le jeune Henriot, de Toulouse, était alors un aimable garçon, ravi de vivre et confiant en son étoile, doué d'un merveilleux optimiste, sans nulle préoccupation du lendemain, quoiqu'il n'eût pas un sou en poche, et moins encore d'espérances. Il ne possédait que sa verve et que son crayon, et la conviction que tout irait bien; et tout alla bien pour lui, en effet. Toute sa vie fut d'un homme heureux, mais ceci n'est pas dit pour diminuer son mérite, car chacun doit aider sa chance, et mon père n'a jamais cessé de travailler, du matin au soir, d'ailleurs sans difficulté ni fatigue. Ce qu'il faisait l'amusait lui-même, et malgré une production qui dura jusqu'au jour de sa mort, je ne l'ai jamais vu donner l'impression de la be-

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 955.

sogne et de la tâche. Et moi, ce fut le bonheur de ma vie d'être né d'un homme si heureux. Il tenait son bonheur de son caractère, et cela, c'est la vertu de l'homme. Rien jamais ne l'étonna, de ce qui lui survint au cours de ses jours, et quand il arriva dans la capitale, avec le projet d'y faire des dessins et des vers, et que tout lui succéda si facilement, ce vif et charmant présomptueux n'en reçut aucune surprise. Du moment qu'il en allait ainsi, c'est ainsi que les choses devaient être.

Le soir même du jour qui, à l'aube, l'avait vu débarquer de sa Gascogne, pour trouver Paris bien morose, dès l'abord, au sortir de la joviale et riante Toulouse, il s'en fut voir *Faust*, à l'Opéra, avec Reyer, de toujours vieil ami des siens, auquel il avait fait dans l'après-midi sa première visite. A l'entr'acte, Reyer l'emmène dans les coulisses, puis dans la loge de Gailhard, qui chantait Méphistophélès ce soir-là. Pedro Gailhard était, comme on sait, toulousain, et il n'eut pas longtemps à discerner dans mon père un compatriote. Aussitôt les voilà amis. — « Il faut présenter ce jeune homme à Véron, du *Charivari*, dit Reyer; il a quelque chose au bout de son crayon. » Mon père tire de sa poche l'album qui ne le quittait pas, et sur lequel, dans la soirée, il avait croqué le spectacle, la salle et la scène, et Gailhard même en Méphisto. — « Parfait! dit Gailhard. Je m'en charge! » — Le lendemain, il envoyait un rapide billet à mon père. « Véron vous attend. Allez le voir. »

Pierre Véron, — qui n'avait rien du docteur du même nom, autrefois directeur du *Constitutionnel*, mais savait comme lui de quelle ressource, pour se faire une place à Paris, sont une table ouverte et une bonne cuisinière, — Pierre Véron dirigeait alors le *Charivari*, où avaient triomphé Gavarni, Traviès et Daumier, et qui demeurait le seul quotidien illustré de l'époque. C'était une puissance, dont ce Véron (tout en se faisant la tête de l'empereur) avait fort bien joué contre l'Empire, et elle lui valait à cette heure d'assez honnêtes revenus, sans autre art que celui de faire travailler les autres. Il bedonnait, portait la barbiche à l'impériale, et tranchait fort de

l'important, mais il ne médusa point mon père, qui lui fit voir quelques dessins.

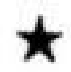
— Pas mal, dit Véron. Mais sauriez-vous faire la légende? Cham vient de mourir et me manque. Il y a une place à prendre. Apportez-moi une dizaine de croquis d'ici la fin de la semaine. On verra.

— Vous en aurez vingt demain matin, dit mon père qui ne doutait de rien.

Véron hocha la tête, sans confiance en ces promesses toulousaines, mais le lendemain, les dessins étaient au journal, avec les légendes, et mon père prenait au *Charivari* la succession de l'amusant Cham, à raison de trois cents francs par mois. La liberté, la matérielle! Voilà le doctorat compromis, et mon père aux anges. C'était l'oncle Paul qui serait content, et vexés, les cousins de Bordeaux, contredits dans leurs sinistres pronostics! « Henri à Paris, pour faire des dessins, de la littérature! Une folie! Quand le commerce des bois lui réserve une carrière si fructueuse, si honorable et si sûre!... » — Contrepartie : le *Charivari* est exclusif, et mon père ne fera rien ailleurs. Bah! Qu'importe. On ne voit pas bien loin devant soi, à vingt-trois ans, quand la vie est facile et belle. Quel charmant homme, ce Véron! — Possible, mais sans lui, mon père aurait pu faire autre chose que ses petits dessins : la marraine le lui dit souvent, qui voudrait le voir devenir un grand peintre! — En attendant, le jeune Henriot court au Ministère de l'Intérieur, où Constans, son ancien professeur de droit à Toulouse, devenu sous-secrétaire d'Etat, l'a attaché, dès son premier jour dans la capitale, sans autre émolument d'ailleurs que « les fiacres et le papier à lettres ». La seule feuille dont il se servit fut pour envoyer sa démission, agrémentée d'un petit bonhomme qui donnait un coup de chapeau. — Voilà mon père parisien, le pied bien sonnant sur l'asphalte.

Il avait logé tout d'abord à l'hôtel d'Harcourt, boulevard Saint-Michel, retrouvé des amis, fait des connaissances. Bientôt, fatigué de Bullier, de la Source et de la pension Laveur, où l'on mange mal et où la politique

n'est pas meilleure, il passe l'eau, s'installe rue Clauzel, non loin de la maison de Maupassant. Bons petits bourgeois de Toulouse, l'enfant prodigue tient de vous; ce goût du chez-soi avec le divan propre à la recherche des idées, la planche à dessin inclinée en travers de la fenêtre (la lumière à gauche); et le placard aux provisions, garni de ballotines de volaille et de boîtes de foie maternelles, qui assurent le vivre aux fins de mois, et, dans l'intervalle, tant de gais soupers à l'improviste, la veuve d'un colonel faisant aux grands soirs la cuisine! — Mon père était homme de maison, très peu bohème; aimant son plaisir, mais le travail fait — jamais en retard d'un croquis ou d'une chronique, et dans ses trente ans de *Charivari,* ses quarante-cinq ans d'*Illustration,* jamais l'imprimerie, à l'heure dite, n'a manqué de la page promise, attendue. Quel merveilleux équilibre, joint à la plus folle fantaisie! Bons petits bourgeois de Toulouse, sages bureaucrates bordelais, au comptoir et dans les chantiers, réguliers artisans des Vosges, devant l'établi et le fournil, vos vertus transmises trouvent leur emploi jusque sur la planche à dessin de l'amuseur fidèle à ses tâches. On vous eût étonnés sans doute, à vous dire que vous avez eu aussi votre part au labeur de ce fantaisiste. Mais je le sais, et je le dis, aimant à mon tour d'un amour sacré le saint travail, et sachant à qui je le dois.



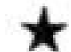
Il y avait le côté Clauzel et *Charivari.* Il y avait aussi le côté de la marraine, à travers lequel il m'émeut de rejoindre Musset. L'affection spirituelle et pure qui unit longtemps Mme Jaubert au poète, et dont ses lettres nous ont gardé la température si tendre, entretenait un halo de discrète gloire autour des boucles blanches de la vieille dame, accueillante à l'enthousiaste hurluberlu qu'était mon père, en ces douces années 80. Elle avait été jeune sous Louis-Philippe; et ses derniers amis ayant commencé d'être célèbres sous l'Empire, elle n'assemblait plus autour d'elle que des survivants d'un autre âge. Les débris d'un temps continuent d'une époque à l'autre, comme

les souvenirs des Tuileries survivaient à leurs ruines calcinées, qui n'étaient pas déblayées encore. Ainsi mon père, en ses vingt ans, touchait de la main un monde déjà historique et recueillait ses témoignages. C'est là qu'il connut Mme Howland, beauté mûre mais de grand esprit, amie autrefois de Cousin, de Prévost-Paradol et de Fromentin, plus tard d'Halévy, de Reyer, du peintre Degas, que j'ai moi-même vue très vieille dame, et dont je n'ai pas oublié le regard, comme elle cherchait à retrouver en moi l'image adolescente de mon père, ni son soupir, à ce retour. Romanesque, spirituelle, autoritaire et quelque peu désabusée, j'ai des lettres d'elle à mon père, de la qualité la plus rare, où, malgré le détachement feint, la tendresse d'une femme au bord du déclin se mêle aux plus affectueuses gronderies. C'est elle qui lui donna, je crois, ce beau surnom d'hurluberlu dont on l'accueillait en souriant chez la marraine. Là encore, il y avait Ludovic Halévy, que mon père adorait pour son esprit, sa bonne grâce et sa gentillesse, et qui devait lui confier l'illustration de ses *Petites Cardinal.* Mon père esquissa pour ce livre de rapides et prestes vignettes, assez mal venues au tirage, et dont il n'était pas trop fier, par la suite. Elles lui valurent une sérieuse algarade de Mme Howland. « C'est ce Véron et vos demoiselles qui vous perdront! On vient de Toulouse, on se croit tout permis, et l'on ne fait qu'à sa fantaisie! C'est bien, Monsieur. Allez retrouver vos donzelles, au lieu de surveiller vos tirages... On voulait faire quelque chose de vous. » — « Eh! oui, reconnaissait mon père, un peu piqué, des donzelles... On n'a que les vestales qu'on mérite! » Halévy pansait affectueusement ces blessures, faites à la vanité du jeune homme : il se disait ravi des petits dessins. — Le marquis Du Lau survenait, vétéran de l'Empire et du Grand-Cercle, et aussi Charles Haas, de qui plus tard Marcel Proust a fait Swann; et le comte Lepic, naguère chambellan de Napoléon III. La conversation s'égaillait, et mon père faisait des croquis. — On en conservait d'autres, dans cette maison de la rue de La Rochefoucauld, où la marraine habitait depuis trente ans. D'autres

croquis, légers, d'une verve endiablée, jaunis déjà, et que mon père avait tenus comme une relique entre ses mains, un jour où la confiance de la marraine fit ouvrir pour lui les tiroirs secrets : des dessins de Musset, d'une drôlerie fantasque, à la Toppfer, des caricatures de lui-même, de la marraine et de la princesse Belgiojoso (qui les brouillèrent), de Mme Viardot et de son mari. — Une autre fois, Mme Jaubert avait mené « l'hurluberlu » dans une petite chambre aux rideaux blancs, demeurée telle que jadis, et qui, plus d'un soir, recueillit le Musset vieilli et désabusé de la fin. — Au salon, le piano était démodé, mais c'était celui de Chopin, autre ami de la dame fidèle aux fantômes.

— Et la thèse?

La thèse était loin. — Comment faire, avec tous ces croquis du *Charivari*, ces légendes, ces programmes pour bals d'opéra, et ces éventails pour les amies de la marraine — et la seringue du duc d'Aumale! Le groupe Howland, — la marraine était fidèlement orléaniste, en grande familiarité avec Chantilly. Le prince avait l'intestin paresseux, et par plaisanterie ses vieilles amies eurent l'idée de lui envoyer une petite seringue d'argent, emblématique. On chargea mon père de l'orner, ce qu'il fit, d'une farandole d'apothicaires et de médecins moliéresques, et le fils de Louis-Philippe reçut fort gaiement le cadeau, que l'Institut, je pense, doit conserver encore, pudiquement, dans ses réserves. Avis aux amateurs de reliques!



J'ai nommé le comte Lepic, l'ancien chambellan de Napoléon III, qui se consolait de l'écroulement de l'Empire en gravant des chiens à l'eau-forte, d'un burin adroit. Il recevait sans faste, mais avec liberté, ses amis et quelques artistes, dans son atelier de la rue de la Tour-d'Auvergne, où mon père était familier. Un soir, on soupait; la porte s'ouvre, une très belle dame fait irruption dans la pièce, marche sur Lepic, et sans un mot, le gifle magistralement, aller et retour, pif! paf! puis s'en va, comme

elle était venue. — « Messieurs, ne vous dérangez pas, dit le comte Lepic, sans plus d'émoi : c'est la comtesse. » Et la petite fête continua.

Lepic avait donné un chien à mon père : un griffon, de plus, historique : il n'avait que trois pattes, ayant perdu la quatrième, d'une balle prussienne, à Sedan, aux côtés de son maître, qui ne quitta pas l'empereur de la la journée. Nonobstant cette amputation, c'était encore un très beau griffon que le chien Sultan. Mon père l'emmena rue Clauzel, et il fut des petits soupers, caressé des jolies personnes de passage. Mon père le nourrissait de rillettes, dont il avait reçu, de Tours, une caisse, présent d'un autre ami de la marraine, M. de Flavigny, le petit-fils de la comtesse de Ségur. C'est pour lui que furent écrits le *Général Dourakine* et *Pauvre Jacques,* qui lui est dédié. Il était poète, et « l'hurluberlu » illustra un de ses livres; d'où les rillettes, en guise de remerciement. Mais mon père n'aimait pas les rillettes, et il en fit profiter Sultan, tout un mois.

Il faut croire que ce glorieux animal ne les aimait pas plus que lui, car tandis qu'ils se menaient l'un l'autre prendre l'air aux Champs-Elysées, le griffon faussa compagnie à son maître, et disparut, à clochepattes. Mon père lui courut après, sans le retrouver. Il partait le soir pour Luchon; il donne des indications au concierge, au cas que le chien reviendrait; puis il se met en route et n'y pense plus. Trois mois passent. A l'automne, mon père, de retour, en entrant dans l'appartement, pousse un cri, devant la cuisine pleine de grenouilles. On avait festoyé, rue Clauzel, la veille du départ, et pour divertir ses amis, mon père leur avait donné une partie de pêche dans la salle de bains, la baignoire transformée en vivier, pleine d'ablettes, de poissons rouges et de têtards achetés en vrac aux Halles, à cet effet. « La veuve du colonel », commise au soin de remettre toute chose en place et de nettoyer la maison, avait oublié la consigne. Les poissons flottaient toujours dans la baignoire, mais les têtards étaient devenus grenouilles et s'étaient réfugiés dans la cuisine, où une fuite d'eau opportune les entretenait dans

l'humidité. Mon père s'occupait à rameuter ses batraciens; l'on sonne. Un quidam ramène Sultan, par lui recueilli en juillet, et conte son histoire. Il avait ramassé le griffon errant, et lu cette adresse, sur la médaille du collier : « Comte Lepic, Palais des Tuileries. » — « Je suis allé aux Tuileries, dit l'homme; mais il n'y a plus de Tuileries. J'ai fini par retrouver M. le comte Lepic, lequel m'a informé que ce chien ne lui appartenait plus, qu'il vous l'avait donné et que je n'avais qu'à vous le rapporter. Vous étiez absent. Depuis trois mois, je le nourris : voici la note pour les frais. C'est trois cents francs. »

— Gardez le chien, répondit mon père : c'est un ingrat. Et puis, je n'ai plus de rillettes. »

Et le survivant, à poils, de Sedan, s'en fut avec son nouveau maître, vers de nouvelles destinées.

★

Ces années 1880 à 90 n'appartiennent pas encore à l'histoire, et les souvenirs de leurs témoins ne sont d'ailleurs pas tous sortis. Cette époque est trop près de nous, mais, déjà couverte par l'ombre de l'oubli qui s'attaque toujours au passé par sa partie la plus récente, nous n'en entrevoyons le caractère qu'à travers de vagues anecdotes et les rabâchages des vieux qui nous en rebattent les oreilles, comme d'un autre temps de la douceur de vivre. Tout âge a le sien, dont chacun fait cas, pour se consoler de vieillir : c'est l'époque où l'on eut vingt ans. Des récits rappelés de mon père, je peux me faire une idée approximative de cette dizaine d'années-là, qui ont précédé ma naissance. Il n'y a pas de doute que la France, alors, ait été heureuse : d'un bonheur assez médiocre, c'est possible, mais enfin le bonheur est toujours sans gloire, et c'est l'affaire des jeunes gens de le mépriser, quitte à le regretter par la suite. Se rappeler le dédain du fiévreux Barrès pour ces années, et cet état : le bonheur qui ne gît qu'au fond de la sérénité. Eh bien! l'époque 1880 gisait dans la sérénité. La République triomphait. Acceptée sans grand enthousiasme au début, et comme

un tant bien que mal provisoire, elle avait tenu, par la carence de ses concurrents, et rallié peu à peu les indifférents, déçus par le renoncement du comte de Chambord. 1870 n'apparaissait encore que l'expiation personnelle de l'Empire, et quoique le souvenir de la défaite, et plus encore de la Commune, fût profond et demeurât sensible dans les cœurs, la victoire prussienne avait plus humilié le pays qu'elle ne l'avait affaibli dans ses forces vives, et la France s'était reprise heureusement. La libération du territoire s'était effectuée très vite, les milliards exigés fournis aussitôt par l'emprunt. Et Bismarck, sitôt payé, avait témoigné son regret. « Si j'avais su, j'en aurais demandé le double. » Les affaires avaient repris. L'Exposition de 1878 fut le triomphe du rebondissement matériel de la France. Il y avait bien la plaie saignante, de Metz à Strasbourg, la Lorraine, l'Alsace perdues. Mais le mot fameux de Gambetta : « Y penser toujours, n'en parler jamais », en hypothéquant l'avenir d'une revanche possible, apaisait momentanément les esprits. On verrait plus tard. Sagesse un peu veule d'optimistes, qui comptent sur le temps pour pallier leurs fautes, et sur leurs fils pour les venger. Rompant avec le mot d'ordre prudent de Gambetta, le music-hall seul protestait, et, devant les foules émues qui acclamaient à l'Alcazar la chanteuse Amiati, vêtue de deuil, qui débitait la Marseillaise, un drapeau crêpé sur son cœur, ou Paulus, en Père la Victoire, entretenait un patriotisme larmoyant dans l'espoir d'une revanche à venir, dont d'ailleurs on nous laissait le soin. Tout était à l'euphorie, dans les premières années 80. L'argent facile circulait, à preuve le krach scandaleux, mais véniel, de 1881, toutes les débâcles financières n'étant que la suite fatale des excès d'optimisme et de facilité. La politique ne troublait point les âmes; il n'y avait pas de question sociale, ni de régime; et la France acceptant la partie perdue par l'Empire, l'Europe reposait en paix dans l'équilibre. De glorieux succès aux colonies restituaient son lustre à l'armée et flattaient justement la vanité nationale. A l'intérieur régnait le calme. Tout semblait tranquille,

solide, assuré, et les scandales sans portée de ce décennat, à côté de ce qu'on allait voir par la suite, attestaient seulement le peu d'amplitude des remous qui suffisaient alors à troubler, passagèrement, l'opinion. — Les grands remuements du régime — boulangisme, Panama, affaire Dreyfus — ne devaient que beaucoup plus tard soulever le pays dans ses profondeurs, et n'intéressèrent d'ailleurs fortement que les nouvelles couches, après 1890.

80. Conformisme et gaieté française. Les grandes dates historiques ne limitent pas une époque. Elle se prolonge, malgré l'événement, par quelque côté. Après la Terreur, les ébénistes ne s'arrêtent pas de tourner des meubles Louis XVI, l'Almanach des Muses continue de paraître, Laclos, Tilly, Boufflers et Beaumarchais survivent, et, à leurs exigences d'un autre âge, Louis XVIII en reprenant possession des Tuileries, pourra s'aviser que l'on n'a pas guillotiné tous les marquis en 1793. Pareillement, si Sedan a tué l'Empire, l'esprit de l'Empire survit, et ses habitudes d'esprit, dans tous les domaines, jouent encore après 80. Offenbach, Meilhac et Halévy triomphent toujours au théâtre, et la *Vie parisienne*, en vingt ans, n'a pas vieilli d'une semaine, quand aujourd'hui, pour nous, si on la reprend, il faut la donner en costumes d'époque 1865, et en remanier le texte anachronique. Labiche déchaîne les mêmes rires qu'au premier jour. Les illustrations 80 sont de glorieuses persistances : Hugo règne encore, vivant; et mon père assiste, en 84, à l'apothéose de l'Avenue d'Eylau, où le vieux poète, au balcon, montre à la foule Georges et Jeanne. Flaubert vient à peine de mourir. A l'Opéra, l'*Africaine*, la *Juive*, les *Huguenots* tiennent l'affiche sans discussion, *Faust* est, en date, le dernier chef-d'œuvre, le plus jeune — *Carmen* à peine dans sa fleur. A cinquante, soixante ans déjà, Saint-Saëns, Reyer et Massenet font figure de nouveaux venus. Goncourt palabre à Auteuil, au milieu d'un groupe d'admirateurs débutants et sans noms encore; Dumas fils disserte aux Français et sert de directeur de conscience à l'opinion. Côté sérieux : Pasteur découvre, Taine pense, et Renan savoure sa gloire acquise en

d'autres temps sous l'Empire. Côté jeune : Loti est déjà célèbre, phénomène de précocité pour l'époque; Bourget s'affirme après la quarantaine seulement, et Maupassant monte, derrière les aînés, Daudet et Zola, quand Anatole France, qui écrit depuis vingt-cinq ans, en est encore aux bagatelles de la porte et aux jeux sans retentissement de l'érudition.

Que lit-on, dans le grand public? Le naturalisme tient la corde. On proteste à Zola, mais on le lit, et les audacieux du beau monde, avant de se gorger de Bourget et de ses psychologies élégantes, acceptent ce réalisme médiocre, la tranche de vie, et prennent pour la peinture exacte de la vérité ces portraits d'ivrognes et de chiffonniers, ces déballages de maison close et ces inventaires de latrines. A demi dégoûtés, à demi consentants. « C'est ça, la vie. » On le leur a dit; ils le répètent, ils le croient. Sous l'influence de Zola, le petit naturalisme s'égaille en brutalités secondaires — et les romans de « mœurs parisiennes » tiennent les vitrines des libraires, fort mêlées, de l'ennuyeux Céard aux audaces truquées de Belot ou de Bonnetain, à côté des gaudrioles de Chavette, qui rapetasse l'héritage niais de Murger. Cela forme une température très basse, une atmosphère de vrai médiocre : dès *Boule-de-Suif*, Maupassant, avec son trait dru, va paraître, par son style, un grand écrivain; mais si son art est admirable, quelle pauvreté de pensée, et quelle courte conception de l'homme, de la vie, de ses intérêts, et des réalités du cœur! Quel mépris de l'intelligence, dans ce défilage d'anecdotes, si brutalement amenées! Le succès de Maupassant juge son temps : il se reconnaissait en lui.

Cependant, la révolte sourd. Ne pas s'y méprendre : l'anticonformisme est dans le naturalisme, réaction contre le faux romantique et le faux romanesque, contre les fadaises de Feuillet, le bourgeoisisme d'Augier et de Dumas, les fabrications de Sardou. Il y a dans le naturalisme à ses débuts un souci de dureté, de sévérité, juste et fécond, en somme. Coupeau vaut d'être peint, si Coupeau existe. Mais pour atteindre à l'œuvre d'art,

complète, humaine et complexe, il fallait la contre-partie. Le naturalisme ne l'a pas vu. Il proclame le droit de l'ordure, et croit justifier son parti-pris par des prétentions absurdes : le scientisme, la médicologie, l'équivalence du livre, œuvre d'art, et de l'enquête de laboratoire, le diagnostic solennellement rendu sur des panaris, et le faux lyrisme généralisateur du panaris sublimé jusqu'à se prendre pour Le Panaris. Absence d'ironie de Zola, déconcertante. Il se croit pape, missionnaire de la vérité. Les gens suivent, à force de l'entendre répéter : « Moi seul ai raison. » Les poètes commencent à dire : « Non. »

Il n'y a pas de poésie. Mais il y a toujours des poètes, en ces pauvres, sèches et gouailleuses années 80. Les poètes, ce sont d'abord des gens qui ont besoin de poésie. Ils étouffent. De 80 à 90, la révolte éclate, dans les nuages. Contre le naturalisme, qui ne suffit pas, qui veut tout dire et ne dit pas tout. Contre le Parnasse, stéréotypé, qui réduit la poésie à des recettes : rimes riches, et totale absence du rimeur. Qu'est-ce qui plaît publiquement, à cette partie docile du public qui se flatte de se plaire aux vers? Les drames de Coppée (bon poète ailleurs), *Pour la Couronne, Severo Torelli,* anecdotes sans portée, gros effets de scène; la patriotique *Fille de Roland,* de Bornier; l'éloquence théâtrale et creuse de Richepin, les berquinades de Theuriet, ou la bijouterie en toc de Mendès; les névroses truquées de Rollinat, les *Cuirassiers de Reischoffen* de Bergerat et la *Grève des Forgerons* de Coppée. Poésie d'images d'Epinal et de mirliton héroïque. Toutes pauvretés à pleurer. Tout ce que les badauds de bonne compagnie, qui veulent faire une place à la poésie dans leur société bien organisée, peuvent admettre en fait de poésie, à la Barbedienne, comme le gros art stéréotypé des Mercié, des Falguière et des Bouguereau. Rien de plus facile et de plus vil que le goût français 80, où n'a cours que l'officiel, l'art primé de médailles aux Salons, le style Comédie-Française, Ecole des Beaux-Arts. Voir les ambitions si médiocres

de la pauvre Marie Bashkirtseff, et la vanité de sa quête : avoir des médailles au Salon, et le hideux tombeau qu'elle s'est voulu! — Tout ce qui a paru de fort, d'original ou d'exquis, dans cette misérable époque, en a été rejeté, honni, vilipendé : Becque qui n'a connu que des fours, Dalou et Rodin à l'écart, Degas inconnu, Verlaine traité en ivrogne, Mallarmé pris pour un farceur.

Quelque chose pourtant va changer : du fait des poètes. Les plus jeunes, les vingt ans de 1885, qui derrière Nerval, Baudelaire, Mallarmé, vont inventer le Symbolisme. Il y a le précurseur Jules Laforgue, le premier à rompre le vers, à mêler l'ironie au lyrisme, et, à mi-chemin de Shopenhauer et de Heine, oser en 1880 être un homme jeune de 1880, et désolé, qui rit de son temps et de lui-même, avec des larmes plein les yeux. Moréas, qui rejoint Ronsard et sa bande. Et Régnier déjà qui se forme, assouplissant son vers parnassien, avant de préluder lui-même aux musicales libertés révolutionnaires des *Odelettes.* Toute la bande éparse des petites revues, de *Lutèce* aux *Entretiens littéraires,* et de la *Vogue* au prochain *Mercure.* C'est entendu, le Symbolisme n'a rien laissé, pas une œuvre. Mais l'aspiration était noble. Il ne s'agissait pas d'obtenir de forts tirages, mais de se plaire à soi, dans un air plus pur. Tant d'essais et d'expériences vers quelque chose de nouveau, la renaissance d'un idéalisme, un sentiment retrouvé de l'art, de la musique et de la rêverie, où l'âme ait son champ, et le rêve ses droits : c'est quelque chose, tout de même. — Cela, sous les railleries de la foule, dans l'indifférence et l'ahurissement, et quelquefois au grand scandale des pontifes — tandis que règne, comme un gros bourdon parmi les fleurs, la blague parisienne, aux échos des petits journaux et dans la chronique des plus grands, et que le stupide Albert Wolff, et le stérile Aurélien Scholl rigolent bassement, sans comprendre, fidèles à eux-mêmes. — Cependant la grande Sarah, sur les scènes aimées du public, fait applaudir par ses prestiges des pauvretés où elle triomphe : *Théodora, La Tosca, Fédora, Izeil,* — et, dans le genre plaisant,

le même public s'esclaffe aux tonitruantes âneries de Thérésa (*Je casse des noisettes en m'asseyant dessus*), de Liénart (*Je me nomme Popol, je demeure à l'entresol, de Virginie je suis fol*), ou de cet autre oublié qui chante l'*Amant d'Amanda*, habillé en petit crevé, large col ouvert sur la pomme d'Adam, le pantalon à pied d'éléphant, la badine à pomme d'or aux doigts, l'air idiot.

Mais cela, ce n'est rien en somme : c'est la grosse gaieté populaire, qui n'a rien à envier à la nôtre (Dranem et Boucot) — la gaieté pour rire — en attendant celle de Salis et de Mac Nab, au *Chat noir*, la gaieté pour se moquer et pour détruire. Cela viendra, plus tard, aux mêmes heures que le Théâtre libre, où l'art se fera rosse et agressif, et tournera le dos au public — pour lui apprendre à devenir intelligent. Un immense refus commence de dresser alors les fils insatisfaits contre les pères consentants, heureux, d'une époque désastreuse. Mais j'accède ici aux nouveaux temps, à ceux des années 1890, qui vont voir naître à la fois le « fin de siècle », et, tandis que Ravachol jette ses bombes, le triomphe de l'esprit critique, anarchique, libertaire, anticonformiste, avec le personnel nouveau : les gens de l'art pour l'art, le *Mercure* et la *Revue Blanche*, Yvette Guilbert et Toulouse Lautrec, le règne des impressionnistes, la bataille autour des idées, et la découverte de Nietzsche. Et l'Affaire Dreyfus au milieu, réactif de précipités, d'où, le XIXe siècle liquidé, le nouveau siècle va sortir.

★

De ces folles, complexes, joviales, plates, heureuses, grossières, ironiques, faciles années 80, mon père a été le témoin, et c'est la chronique de ce temps qu'il a de jour en jour enregistrée, spectateur amusé, dans ses myriades de petits dessins qui peut-être auront quelque jour une valeur documentaire, après avoir diverti, à leur date. Je n'ai pas naturellement à le juger en rien. J'écris ici ses souvenirs mêlés aux miens, et l'évoquant dans sa jeunesse, du temps où je n'étais point né, selon les récits

qu'il m'en a si souvent faits, de la façon la plus confiante, la plus gaie, la plus dépourvue d'amertume, avec seulement quelquefois la légère plainte du sage à l'égard de ce qui lui fut bon et qui n'est plus — je me donne la douce illusion et la joie réelle de m'entretenir avec lui, aussi présent à moi dans la chambre ou dans le jardin, dans ma solitude ou mes compagnies, mes voyages, mes nuits sans sommeil, qu'aux jours de sa vivante vie, de nos bavardages et de nos silences, côte à côte. Cher père! le meilleur des amis, qui était le mien comme j'étais le sien, tour à tour fraternels, paternels l'un pour l'autre, dans nos ententes et nos discussions! J'ai eu tour à tour, à la fois, en lui, un père, un frère, un ami, et même un enfant. Je l'entends encore me dire, si je le rabrouais : « oui, papa »! d'un air si piteux et si narquois, que tous deux nous éclations de rire. M'a-t-il assez fait la guerre, à l'époque de mes premiers vers, pour une rime insuffisante, une scandaleuse assonance, la césure au milieu d'un mot, dans un alexandrin ternaire! Mais toujours il concluait si sagement : « Après tout, fais comme tu veux, cela te regarde, tu es libre. » — J'étais moins libéral que lui dans mes remontrances pour une chronique à la diable, une légende moins nerveuse ou moins bien venue, un dessin bâclé dans la hâte d'en croquer un autre. Nous étions d'accord sur mille choses, et discutions sans fin sur une demi-douzaine, pour achever la discussion (quitte à la reprendre le lendemain) moi touchant des épaules par une riposte imprévue et désarmé par une drôlerie. Je le combattais avec ardeur, étant emporté de nature (et l'on me dit sans passion!) et m'indignant facilement; mais c'était la connaissance de mes propres défauts qui me prêtait le plus de force contre lui : la facilité, l'insouciance et le fatalisme. Il me donnait raison, continuait à n'en faire qu'à sa tête, et puis revenait; je le laissais tranquille, et nous recommencions à la première occasion. Mais toujours, je ne savais finalement qu'admirer le plus, de sa bonhomie ou de ce merveilleux balancier qu'il y avait en lui, et qui le ramenait toujours, lui l'impulsif, le fantaisiste et le gascon, au juste point :

son incomparable bon sens, secret ressort de sa malice et de son indulgente ironie.

Je ne me flatte pas que ces pages puissent avoir beaucoup de lecteurs, dans un temps comme celui-ci, de bouleversements et de refonte universelle, où quiconque aime le passé fait déjà figure de mort et semble ne plus appartenir à la vie (pauvres sots, quand je double la mienne, en me souvenant!). Je sais que je n'écris rien, dans cette « vie de mon père », qui pourra peut-être sembler désinvolte à certains, rien que mon père n'y pourrait lire, attendri et s'en amusant. Rien n'était à lui, rien n'était à moi; tout était nôtre, et souvent ici je ne fais, écoutant mon cœur et les confidences d'une voix éteinte, que tenir la plume. Je n'ai donc point à juger mon père, et ne le juge point en disant (après avoir parlé sévèrement de cette époque) qu'il était demeuré prodigieusement 1880, et que ses péchés véniels étaient surtout ceux de son temps. Je lui faisais la guerre sur ce point, et de n'avoir pas pris parti dès lors pour ceux que j'eusse quant à moi préférés, le côté Verlaine et Barrès, par quoi je lui échappe, comme il est juste et naturel que les plus fidèles des fils échappent, pour être complètement eux-mêmes, à leurs pères. Mais quoi! chacun est libre de ses choix, et voici le bénéfice de l'âge : je ne m'indigne plus aujourd'hui d'avoir vu mon père préférer Hugo à Mallarmé, Offenbach et Lecocq à Wagner, Daumier et les dessins d'Ingres à Cézanne, à Renoir ou à Claude Monet. Il était d'ailleurs éclectique, par sa nature libérale et sa bonne foi. Il admirait sincèrement *Lohengrin* et la *Walkyrie*, mais le *Crépuscule des Dieux* lui donnait la migraine, et il restait fermé à Debussy. Je lui ai mis Verlaine entre les mains, au temps de mes fureurs d'enthousiasme, et il l'a trouvé délicieux, dans ses moments délicieux. Mais il se refusait à Mallarmé, ne l'entendant point. A confronter nos désaccords, fatals en somme entre les pères et les fils, je m'avise à présent que mon père avait une vertu extraordinaire; il était exempt de toute espèce de snobisme, et sa sincérité était totale. Si fidèle qu'il fût à ce qu'il avait une fois

aimé et admiré, il n'avait pas non plus de fétichisme. Il trouvait admirables les *Mémoires d'Outre-tombe* et s'assommait à la lecture des *Martyrs*. Son admiration fervente pour Hugo ne l'empêchait pas d'y voir clair, et il ne se gênait pas pour dire : « C'est fou » ! aux mauvais endroits des *Burgraves* ou de *Torquemada*. Je n'ai jamais vu rendre un culte plus sincère et plus naturel à la vérité que l'on porte en soi. Mérite chez lui d'autant plus remarquable que mon père était insouciant, sans esprit de prosélytisme comme sans goût pour les discussions inutiles, et d'autre part si sociable qu'il cédait volontiers aux intransigeants — quitte à ne changer en rien, ni à bouger d'un iota, *in petto*, sur ce qu'il aimait, à quoi il tenait.

Mon père avait beaucoup trop de curiosité dans l'esprit pour n'être l'homme que d'un seul livre, et je n'ai jamais remarqué longtemps le même à son chevet. Il m'inspirait la plus profonde admiration pour l'universalité de son savoir et la variété de ses souvenirs. Sa culture était merveilleusement vivante : toute précision l'amusait, et il mettait sur fiches tout ce qu'il lisait, mais sans méthode, ayant trop de vivacité pour se plier à aucune règle, en sorte que ses fiches et ses dossiers n'étaient utilisables que pour lui. Il avait lu de bout en bout la *Revue des Deux Mondes*, depuis son premier numéro, et levait les épaules devant qui la trouvait ennuyeuse, sachant, lui, qu'y avait paru à peu près tout ce que le siècle a produit de valable et d'intéressant. Sa prodigieuse mémoire lui permettait de retrouver du premier coup telle gravure du *Monde illustré* ou de l'*Illustration*, et telle planche du *Charivari*, dont il possédait les collections complètes, inlassablement revues, feuilletées, consultées. La chose lue comme la chose vue entrait de coin dans son esprit, une fois pour toutes et y restait; et s'il relisait, c'était toujours avec un immense plaisir de retrouver ce qui lui avait plu ou l'avait diverti, et d'y faire encore des découvertes. Il était plus curieux d'observation que de style, quoiqu'il aimât fort le jeu et le bruissement des mots, la formule frappante et la chose bien

dite. Il voulait des mots qui lui parlassent, et des traits qui continssent un fait. C'est pourquoi je crois pouvoir dire qu'il plaçait au-dessus de tout Molière et Hugo : le premier pour sa verve, son comique et sa vérité; et le second pour la richesse de son verbe et de ses images et son extraordinaire pouvoir d'évocation. Mais il ne reprochait pas à l'un de n'avoir pas les qualités de l'autre, et il savait gré à chacun d'être lui-même; ce qui prouve un amateur sage. Parmi les écrivains contemporains, il préférait, à tous les autres, Anatole France et Maupassant, l'un pour son ironie, l'autre pour son pittoresque et son trait, tenant qu'il n'y a pas une ligne du conteur normand qui ne fût matière illustrable, et ne contînt une chose exactement vue dans sa forme et dans sa couleur. Et plus encore que ces deux-là, c'était Mérimée qui l'enchantait, combinant en lui, à ses yeux, l'esprit, l'observation et la science du détail, avec le minimum de mots, dont pas un n'est indifférent ni pris au hasard : le grand art. Aussi n'avait-il de plaisir, une fois sa tâche quotidienne abattue et le courrier parti, qu'à transcrire d'une main soigneuse, sur de beau watman, les nouvelles de ses écrivains préférés, et à les décorer en marge et dans le texte d'aquarelles, pour l'agrément des amateurs — partie de son œuvre la mieux venue et la moins connue, n'étant destinée qu'aux bibliophiles, gens fort avares de leurs biens et qui mettent leurs livres en cave, en attendant l'Hôtel Drouot. Tout Maupassant et tout Mérimée y ont passé. Et naturellement, les *Contes* de Voltaire, qui entretenaient mon père dans une joie toujours renouvelée; et Musset, dont il savait par cœur *Mardoche* et *Namouna*, qui avaient enchanté sa jeunesse. Je suis bien son fils sur ce point. Morts ou vifs, nous avons toujours eu les mêmes amis, gens ou livres; et ce n'est pas pour moi le moins bon de son héritage. J'excuserais jusqu'à ses faiblesses : il en gardait une pour Murger et la *Vie de Bohême* et les vers légers des *Nuits d'hiver* (*Vous en souvenez-vous, ô ma cousine Angèle!*), ayant été quelque peu Schaunard ou Rodolphe en son bon temps, où il y avait encore des Musettes. Mon père était resté fidèle à

tout ce qu'il avait aimé dans sa jeunesse, quitte à ne pas y revenir. C'est bien humain, et cette fidélité me semble des plus honorables, quand la plupart des gens sont si ingrats, ont si peu d'imagination pour désirer ce qu'ils possèdent, et qu'ils oublient tout. A la fin de sa vie, si l'on s'étonnait devant lui qu'il ait si peu changé d'enthousiasmes et de façons de sentir, il donnait en sage véritable la raison de ses continuités : « J'ai connu une époque heureuse, et je lui suis reconnaissant. »

III

LES AMIS

Depuis mon enfance, j'ai vu l'accueil que mon père faisait à ses amis, dans ses maisons de Bellevue, de Paris ou de Nesles, — c'était le système de la porte ouverte et du : « Vous restez dîner avec nous », — et l'entourage d'affection que lui valaient sa gaieté, sa bonhomie, son inaltérable jeunesse et sa chaleur d'enthousiasme. Cela me permet d'imaginer, à vingt ans, ses premiers succès, et les amitiés qu'il s'était faites, auprès de gens plus âgés que lui, Reyer, Pailleron, Halévy, Meilhac, ou Gailhard.

J'ai déjà parlé de ce dernier, qui, vingt ans, régna sur l'Opéra en satrape, et j'ai dit ce que mon père lui devait. C'était l'homme le plus obligeant, et je l'ai bien connu, dans ses derniers temps, l'ayant vu, dès mon plus jeune âge, aux jours de Luchon, affectueux, prolixe et barytonant, la barbe toujours du plus beau noir et la main tendue, débordant de vie, spirituel et bon. Il avait été une des puissances de Paris, vivant au milieu d'une cour, dans les illusions du théâtre. Sensible à l'amitié, ayant besoin d'elle, chaleureux et naïf, comme le Roumestan de Daudet, il s'attachait de tout son cœur à ses obligés, et quand il eut été mis à pied par Clemenceau — auquel il avait refusé autrefois deux fauteuils — redevenu un simple particulier, il s'étonnait de n'avoir obligé que des ingrats, à voir le peu de fidèles qui lui restaient. Dix ans

après son départ de l'Opéra, il continuait, d'heure en heure, à s'attendre à y être rappelé, s'y croyant toujours indispensable, comme l'Opéra l'était à lui, et il allait tous les jours, par habitude, faire le tour du monument, de la rue Halévy à la rue Scribe, sans pouvoir s'arracher à la contemplation du théâtre où il avait connu ses plus beaux jours, tantôt chanteur, tantôt directeur, et dont il conservait dans son gousset le passe-partout qui en ouvrait les deux mille portes, persuadé qu'il y reviendrait. Il est mort du chagrin de n'y être plus.

Je l'ai vu dans le palais mauresque qu'il s'était fait construire à Levallois-Perret, enchevêtrement prodigieux de patios, de bains, de zelliges et de colonnades, où, dans un décor des Mille et une nuits, il recevait sans compter les bruyants Toulousains de Paris, et donnait des fêtes masquées dont les récits, faits par mon père, qui était de toutes, ont fort excité mon enfance. J'imaginais le monde à leurs couleurs, mais elles n'étaient pas pour moi, que l'on couchait tôt. Du moins ai-je assisté deux ou trois fois aux extraordinaires déjeuners du dimanche, autour d'inoubliables cassoulets, en bout de table, entre le fils de Gailhard et ses amis, tous plus âgés que moi, et que j'enviais de vivre en ces compagnies si gaies. Ces repas étaient fort bruyants, et d'une folle animation, mais à la fin Gailhard était le seul qui ne s'y amusait pas, débordé par tant d'amis qu'il ne connaissait point, le système de la table ouverte ayant parfois ses inconvénients. Venait qui voulait, une fois introduit; en sorte que ces banquets dégénérèrent, l'hôte ne connaissant plus personne, au milieu de ces faméliques et de ces pique-assiettes installés chez lui comme chez eux, à demeure et sans discrétion.

Ce palais mauresque de Levallois, converti depuis en garage, sans doute, ou démoli, n'était pas pour Gailhard une fantaisie théâtrale. Il y flattait à son insu un mystérieux refoulement, se croyant de race arabe et descendu de quelque émir du temps de la conquête des Espagnes, un Goliard, qui portait l'étendard vert de Boabdil à la bataille de Grenade. Le fait est qu'avec son œil noir et sa

belle barbe musulmane, il faisait assez bien penser à un petit-fils du Prophète; mais il y avait interruption dans sa lignée, et Gailhard était né simplement toulousain, en quelque échoppe de la rue de la Pomme, où son père était cordonnier. Mon père se souvenait très bien d'y avoir vu, aux jours de son enfance, une vitrine garnie d'espadrilles et de brodequins, ornée en son milieu d'un aquarium fleuri de poissons rouges, entre lesquels plongeait une superbe paire de bottes, sous cet écriteau engageant : *Elles sont imperméables!* — Pedro, qui était fort bonhomme, ne reniait pas cette origine qu'il conciliait facilement avec son rêve d'une ascendance au sang pur, les Arabes chassés d'Espagne, après la chute de Grenade, ayant essaimé de part et d'autre, et la Gascogne ayant pu recueillir ses aïeux, pour des destinées plus modestes. Il tirait justement vanité de s'être fait tout seul, par le prestige d'une belle voix, qui l'avait naturellement conduit, à dix ans, de l'humble boutique paternelle à la maîtrise de Saint-Sernin, et de Saint-Sernin au Conservatoire de Toulouse, où il rencontra son ami Capoul, et maints ténors, plus ou moins fameux par la suite, dont il gardait un stock d'assez bonnes histoires. Les plus belles concernaient un certain Ibos, phénomène pourvu d'une voix extraordinaire, mais ignorant et vaniteux, comme tant de gens de son espèce. Cet Ibos, retour d'Amérique, éblouissait du souvenir de ses triomphes et du profit de ses tournées. « Devine un peu ce que j'ai gagné là-bas » disait-il au narquois Gailhard. Celui-ci étendait le doigt, prévoyant : « La moitié de ce que tu vas dire! » — « Non, repartait l'autre : un peu plus! » — Ou encore : « Dis un chiffre, pour voir! » — Gailhard réfléchissait : « Trente mille? » — « Ajoute un zéro! » — « Bigre, s'exclamait Pedro : quinze mille? » — « Presque! » avouait Ibos enchanté.

Beau garçon, superbe de timbre, de prestance et de satanisme en Méphisto, Gailhard avait tous les succès du monde, mais son amitié pour Capoul, autre beau chanteur toulousain, lui valut certain jour, à Londres, une mésaventure cocasse, qu'il racontait de façon plai-

sante et ponctuée à sa coutume de *Nom de Dieu!* tonitruants. Ils avaient chanté tous les deux, à Drury Lane; une belle dame se les fait présenter et les invite en souper fin. Ils y vont, s'étonnent de la trouver sur ses gardes, car les premiers propos pourtant n'avaient pas laissé de doute en leurs esprits, sur l'issue de cette aventure. Mais la curieuse, tout en montrant un peu d'impatience, se tenait à carreau; jusqu'à tant qu'elle leur fit comprendre quel spectacle elle attendait d'eux. — « Elle nous prenait pour des pédérastes! rugissait Gailhard, indigné encore après quarante ans, et faisant rouler les *r* au fond de son creux : mais nous l'avons détrompée, à tour de rôle, l'un et l'autre! » — C'est jouer la difficulté que de reproduire ces histoires, qui ne valaient que par l'accent, la sonorité et la mine de drôlerie, moitié naïve, moitié feinte, du conteur si heureux de vivre. Je l'ai vu à Nesles, tomber en arrêt, au sortir de la gare où nous l'étions allés chercher, mon père et moi : devant une vieille dame minaudière et peinturlurée, qui descendait du train comme lui. A la vue de Gailhard, elle lève un sourcil, pousse un cri : « Pedro! » Gailhard s'arrête, le torse de biais, et les bras en l'air : « Nom de Dieu! Ernesta!... » C'était une ancienne. Il y va, conciliabule, revient; et à mon père : « C'est une vieille camarade. Elle m'a dit qu'elle habitait sur le derrière du curé. Son mari est israélite. Il fait *Beuh* dans les synagogues. » Rien de très drôle là-dedans, mais l'air de Gailhard était si jovial, en faisant sonner ces syllabes, à son timbre, que nous nous esclafâmes, et lui aussi.

Il était très fin, sous de gros dehors, et se moquait de soi aimablement. Il disait qu'il avait appris tout seul ce qu'il savait, en lisant le grand Larousse, de bout en bout. « Malheureusement, mon dictionnaire était incomplet; il y manquait le tome M. C'est pourquoi je n'ai jamais rien su du mot Musique. » — Et de rire, sachant bien qu'il se méjugeait. Reyer contait sur lui une anecdote pittoresque et probablement arrangée, pour se divertir des ambitions diverses de Gailhard, qui tantôt faisait de la sculpture, tantôt essayait de l'aquarelle, et une fois

même avait entrepris une tragédie, sur César. — « Il y a des vers superbes, disait Pedro. Ainsi, Crassus rencontre Brutus inactif, et il lui dit : Tu dors, Brutus?... » — « Et Rome est dans les fers »? poursuivait Reyer, goguenard. — « Comment, disait Gailhard très étonné, vous connaissez?...»

Ses démêlés avec Reyer étaient impayables. L'auteur de *Sigurd* avait un caractère despotique et l'humeur naturellement batailleuse. — «Votre Gailhard, disait-il à mon père, c'est un cordonnier! » — Il trouvait que l'Opéra ne donnait pas *Sigurd* et *Salammbô* assez souvent, et que Gailhard faisait bien des difficultés pour remettre en scène la *Statue*. Mon père intervenait: « Voyons, Pedro, un bon mouvement. Reprenez *Sigurd!* » — « Mais *Sigurd* ne fait pas recette! Je l'ai donné quatre fois cet hiver. Votre Reyer est insatiable! » — « Faites-lui ce plaisir! » — « Bon! C'est bien pour vous être agréable. Mais il dit que je suis un cordonnier! »

Gailhard met *Sigurd* sur l'affiche. Reyer est sur le plateau, avant l'heure. — « Tenez, dit Gailhard, regardez la salle. » — Reyer plonge un œil par le trou du rideau, et devient pourpre. « Sacredié! » — L'orchestre était fort clairsemé, et la moitié des loges, vides — la direction de l'Opéra, ayant, ce soir-là, supprimé toutes les places de faveur. L'auteur écumait et vint faire une scène terrible à la maison. Il ne décolérait pas. Il fallut à mon père beaucoup de temps et de diplomatie pour remettre les deux ennemis. L'occasion en fut un petit dîner tête à tête à notre table, affaire préparée de longue main, et qui d'ailleurs faillit tourner mal. C'était en hiver, il neigeait. Gailhard arrive le premier, et, enlevant son macfarlane encore étoilé de flocons, il s'assied dans l'antichambre devant une salamandre qui rougeoyait. — « C'est bon, ça! » Il s'installe, les mains étendues, les pieds sur le poêle, commence à raconter des histoires, en se réchauffant. La conversation n'arrêtait pas et, comme de juste, tombe sur Reyer.

— Allons, dit mon père, soyez gentil. C'est un grand

musicien. Il est ainsi, vous le connaissez; mais au fond, le meilleur des hommes.

— Si je le connais! s'exclamait Gailhard de sa voix la plus retentissante. C'est un malappris, un insolent. Et avare, avec cela! Est-ce qu'il vous a jamais invité à dîner? Vous savez comme il vit, dans son galetas de la rue de la Tour-d'Auvergne. Il prétend que c'est parce qu'il y a des souvenir! Eh bien! moi, je vous le dis : c'est pour n'avoir qu'une salle à manger où l'on ne peut pas tenir plus de trois! Un grigou! Et il me traite de cordonnier!

Ils s'étaient levés. Entraînant Gailhard au salon, mon père dit : « Vous lui avez fait une mauvaise blague. *Sigurd* devant des banquettes, c'était un peu raide. Enfin vous êtes là pour vous rabibocher. Il n'y a qu'un moyen de vous faire pardonner. Reyer adore l'écarté et il n'aime pas perdre. Aussi bien, je vous donne le truc : laissez-vous gagner un louis.

— Mais comment? dit Gailhard.

— C'est bien simple; faites comme moi quand je joue avec lui : écartez les rois!

Là-dessus, on sonne. Reyer entre, le poil hérissé, le chapeau de travers. Les deux hommes se serrent la main, mon père raconte des anecdotes, on se met à table, et le saumon grillé, le poulet aux cèpes, le foie gras arrivé le matin de Toulouse, rendent l'atmosphère respirable et les visages détendus. Café, armagnac. Reyer s'installe, allume sa pipe, et sans avoir l'air d'y toucher :

— Figurez-vous, mon cher monsieur Gailhard, qu'on dit sur moi des choses qui ne sont pas toujours très gentilles. Il y a des personnes mal intentionnées qui me traitent d'avare et de vieux grigou; qui prétendent que je loge dans un galetas, et qu'il n'y a pas de place pour plus de trois personnes à ma table. Sachez, monsieur Gailhard, que si je continue d'habiter mon galetas de la rue de la Tour-d'Auvergne, c'est que j'y ai de très chers souvenirs, et qu'à cette table, j'ai reçu le même soir Flaubert, Baudelaire, Gautier et Berlioz — dont vous

feriez d'ailleurs bien de remonter les *Troyens* dans votre Opéra. C'est un chef-d'œuvre!

Et de goguenarder, l'œil sur mon père et sur ma mère. Mon père était assez mal à l'aise, ayant compris. Avant de sonner, sur le palier, Reyer avait dû entendre la diatribe de Gailhard, à travers la porte. L'hôte essaya de rompre les chiens.

— Une partie, général? Gailhard est très fort à l'écarté.

— On va voir, ricane Reyer.

— Ecartez les rois, souffle mon père, en passant derrière Gailhard, un peu troublé.

— Il a entendu?

— De A à Z. Perdez un louis, tout s'arrangera.

Tout s'arrangea, Gailhard, attestant le ciel de sa déveine, écartant les rois dès qu'il lui en rentrait, et coupant du gros, pour se faire prendre en fourchette. Reyer triomphait.

— Il se défend! J'en donne.

Gailhard perdit savamment ses deux louis, tandis que Reyer s'apprivoisait. Ils se quittèrent provisoirement les meilleurs amis du monde, et l'Opéra remit en répétitions *Salammbô*.

— Ce n'est pas un mauvais diable que ce Gailhard, dit le lendemain Reyer à mon père. Mais il joue à l'écarté comme une mazette.

★

Le souvenir de Pedro Gailhard est resté lié dans mon esprit à un nombre considérable de gaietés, de farces, d'anecdotes. Elles ne feraient plus rire aujourd'hui où les amusements sont autres, et que Paris a tant changé. Dans la jeunesse de mon père, il y avait encore un Boulevard, et dans le circuit défini entre la rue Drouot et l'Opéra, la Madeleine, et les Variétés, jalonné d'escales par le *Temps*, le *Gil Blas*, le Napolitain, le Café Anglais et le Cercle de la Presse, la promenade assurait à un petit nombre de vieux Parisiens une rencontre perpétuelle de figures connues et de camarades pittoresques, imman-

quables porteurs de la dernière anecdote et du plus récent à-peu-près. C'est le temps où Hébrard tenait table ouverte au Grand U, rue de Richelieu. Un soir, au moment de se mettre à table, on est treize. Quelque superstitieux proteste, et demande qu'on envoie chercher un quatorzième. — « Inutile, dit le sage Hébrard. Ouvrez seulement la fenêtre et appelez le premier passant. Ce sera sûrement un ami. » Ce qui fut vérifié, étant fait.

Une historiette me revient, propre à donner l'idée du caractère provincial et des retirements possibles au cœur même de ce Paris peu encombré, où la solitude avait ses droits, et où l'éloignement laissait à chacun, faute d'autos, de métro et de téléphone, les agréments de l'indépendance, du loisir et du quant à soi. Gailhard habitait alors au Boulevard des Capucines, et donnait un soir à dîner. Constans vient, parmi les convives, et, gourmand, passe d'abord par la cuisine, pour savoir quel est le menu. Il trouve Louis, le cuisinier, à ses fourneaux, le front barré et l'œil soucieux. — « Eh bien! Louis, dit Constans, qu'est-ce qui ne va pas? Vous avez l'air préoccupé. » — « Ah! répondit le maître-queux en continuant de tourner une béarnaise, ah! monsieur le Ministre (Constans était sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur), vous m'avez ruiné! » — « Moi? fait Constans. Comment cela? »

Le cuisinier Louis expliqua l'affaire. Constans, d'un décret, avait supprimé les bookmakers, et Louis, qui jouait aux courses, s'était trouvé la première victime de cette mesure policière. Voici comment. Ce garçon élevait des pigeons voyageurs dans une chambre du sixième. Aux jours de Longchamp ou d'Auteuil, il en confiait une paire à un comparse, lequel à chaque course inscrivait le nom du gagnant sur un papier à cigarette, l'insérait sous l'aile du pigeon, et lâchait l'oiseau. Celui-ci revenait d'un trait au colombier du Boulevard des Capucines, guetté par Louis, qui, muni du renseignement, dégringolait quatre à quatre ses six étages, et allait miser la forte somme sur le gagnant, au bureau de tabac de la rue de la Michodière, où le book du quartier avait ses assises.

Les renseignements officiels n'arrivaient, par tube, qu'une heure après : Louis gagnait ainsi à coup sûr. La suppression des bookmakers constituait pour lui un désastre, il en était là de ses doléances au ministre : « Je peux bien dire que c'est vous qui m'avez ruiné! »

— Misérable! s'exclamait Constans. J'ai bien envie de te faire passer en correctionnelle!... Qu'est-ce qu'il y a pour le dîner?

Louis annonçait piteusement les merveilles par lui préparées.

— C'est bon, dit le ministre; n'y reviens plus!

— Mais qu'est-ce que je vais faire à présent de mes pigeons? gémissait le chef.

— Tu les mettras aux petits pois!

Ce Constans a été l'un des grands hommes de la République, et une fois au moins l'a sauvée. C'était au temps du boulangisme, et le « brave général » inquiétait, par le formidable mouvement d'opinion dont il était l'âme, ayant pour lui tous les mécontents. Je crois même qu'il en avait trop, et que c'est ce qui l'a perdu. Au jour venu de l'action, comment faire pour contenter à la fois les radicaux et les royalistes et les bonapartistes qui avaient tous cru compter sur l'homme au cheval noir, chacun de ces partis supposant qu'il marchait pour lui seul, quand il s'appuyait sur tous et touchait de tous les côtés? Il n'y a pas d'autre raison à son échec. Le soir de son élection contre Jacques, en 1889, Boulanger avait tout Paris avec lui, et n'avait qu'à sortir du restaurant Durand, place de la Madeleine, où il dînait, pour se laisser porter par trois cent mille partisans à l'Elysée. Constans le savait, et attendait au ministère de l'Intérieur, place Beauvau, sa valise prête, pour céder la place, au dernier moment. Les minutes coulaient, chargées d'angoisse. A minuit, Constans soupira.

— Allons, se dit-il, c'est un c...; l'affaire est réglée : il a laissé passer son heure.

C'était vrai. Boulanger ne la retrouva pas. A peu de là, menacé d'un mandat d'arrêt, il prit peur et se sauva en Belgique.

Quelques années plus tard, mon père soupait au café Durand, avec quelques amis, autour de Constans. On parla de Boulanger, et du fameux dîner du soir de l'élection. « La chose n'a tenu qu'à lui, dit Constans. Il n'avait qu'à sortir, à marcher, l'affaire était faite. » — Quelqu'un demanda : « Et qu'est-ce qui serait arrivé si le général avait réussi ? » — « Bah ! dit Constans, en hochant la tête : nous serions tous boulangistes, à l'heure qu'il est. » Voilà ce que c'était, exactement, que l'opportunisme. La République a eu de la chance.

Constans avait fait la première partie de sa carrière comme professeur de droit à la faculté de Toulouse, dont il était. Mon père fut de ses élèves et suivait ses cours, où il illustrait de croquis légers la loi Scribonia et les Pandectes. Au moment de l'expulsion des congréganistes, le chansonnier Paulus vint à Toulouse et fut l'occasion d'un grand scandale aux Variétés, en accompagnant de signes de croix ses chansons burlesques. Les étudiants toulousains, alors bien pensants et réactionnaires, firent un grand chahut de protestation, la police s'en mêla, plusieurs furent emmenés au poste. Le lendemain, Constans admonesta en chaire ses étudiants, qui avaient troublé l'ordre public. Il passa pour un jacobin et fut conspué. Le tumulte dura plusieurs matinées, sans que le professeur pût reprendre ses cours. A la fin, il coiffa sa toque, ferma son Digeste, dit tranquillement : « C'est bien, Messieurs », — et il s'en fut. Puis s'étant présenté dans la semaine à des élections législatives partielles contre un candidat monarchiste, il se vit élu, et, huit jours après, il était ministre. Telle fut l'origine de la fortune politique de Constans. Il la devait au chansonnier Paulus qui, par un juste retour, lui donna dans la suite du fil à retordre, ayant été l'un des plus actifs partisans de la popularité de Boulanger, avec ses couplets nationalistes, le *Père la Victoire* et *En revenant de la revue.* J'ai vu Constans une fois, dans le fameux salon du « Grand Seize », au Café Anglais, peu avant sa démolition. Ce fut à l'occasion d'un dîner intime, donné par Samuel pour fêter le succès du *Roi,* qui triomphait aux

Variétés. Il y avait là les héros du jour. Robert de Flers, Gaston de Caillavet et Emmanuel Arène, — Arthur Meyer, Capus, Hébrard, mon père et quelques autres, dont Constans, devenu fort gros et bien épaissi, mais toujours fertile en histoires. Il regrettait le temps passé, et les bons dîners d'autrefois qu'il faisait, à l'époque de son ministère, avec une vingtaine de camarades. A tour de rôle le vingtième payait l'addition, et les dix-neuf autres combinaient le menu suivant. — « Il n'y a plus qu'Hébrard et moi qui ayons tenu, disait-il mélancoliquement : les autres, ils ont tous pété. »

Il avait été ambassadeur à Constantinople, et il en conservait des anecdotes, notamment sur la sagesse du grand vizir, qui, disait-il, commençait toutes ses journées en allant, le matin, avant toutes choses, faire un petit tour dans son harem. Il en sortait, l'esprit libre et le cœur en paix. « Comme cela, expliquait-il, je suis tranquille pour la journée, et je peux ne penser qu'aux choses sérieuses. » C'est à peu près le mot de Talleyrand à un jeune attaché qui s'étonnait de le voir fin prêt dès l'aurore : « Oui, Monsieur : à huit heures, lavé, rasé, br... Après quoi, on peut travailler. »

Je n'avais pas dîné au Grand-Seize, le soir du *Roi* et de Constans, ayant mieux à faire ce jour-là, malgré le choix amusant des convives et l'attrait du lieu historique dans les annales de la vieille fête parisienne (« *C'est ici l'endroit redouté des mères* », comme chante Métella sur l'air mélancolique d'Offenbach) — mais j'y allai vers minuit chercher mon père, et l'air de bonheur de mes vingt ans disait sans doute encore l'agréable emploi de ma soirée, qui me valut d'Hébrard un sourire amusé, et de Constans, qui avait connu mon père à mon âge, un soupir de justes regrets. C'est dans cette circonstance que je lui ai entendu raconter l'histoire de la ceinture de Norrodom, dont Henri Rochefort, pour qui Constans était la bête noire, avait fait un sujet de scandale continu en ses chroniques, où il tympanisait son ennemi, l'accusant des pires méfaits, de l'assassinat au viol, par la grivèlerie et la médisance.

— « Voilà le fait, et il est simple. J'étais gouverneur de l'Indo-Chine; le prince Norrodom, héritier du trône de Siam, vint un soir dîner à la résidence. Il était en grand uniforme de prince des *Mille et une Nuits,* tout hérissé d'aigrettes et flamboyant de pierreries, et il portait en outre une ceinture d'or, à fermoir incrusté de perles, de rubis et de diamants qui jetaient des feux extraordinaires. Océana [c'était la femme de Constans qui portait ce prénom singulier] lui en fit compliment, sans arrière-pensée. Norrodom ôta sa ceinture, et tirant son poignard, essaya d'en détacher, de la pointe, un cabochon, pour l'offrir à l'ambassadrice. Mais n'ayant pu y réussir, il remit tranquillement son baudrier, et dit avec simplicité : « Madame, vous recevrez le même demain matin. » Le lendemain, en effet, il envoyait à ma femme une fort belle ceinture, aussi rutilante que la sienne : mais elle était en toc et valait bien dans les trois cents francs. C'est ce qui fit dire à ce bandit de Rochefort que j'ai abusé de mon ambassade pour me faire offrir des millions de bijoux par un petit prince asiatique. Il n'avait qu'à venir me voir, je lui aurais montré tous les cadeaux que j'ai reçus dans ma carrière, et il y en a de grande valeur. Mais il croit me discréditer avec cette ceinture de Norrodom, dont le dernier juif de la rue de Provence ne me donnerait pas quinze louis. Ce Rochefort! il me traite de vieux forban! Forban, je veux bien; mais vieux, ce n'est pas à lui de le dire; il est mon aîné de dix ans! »

Gailhard abondait en anecdotes sur Constans. Les plus drôles avaient trait aux déportements intimes du ministre, heureux caractère et d'humeur galante. Il en avait fait voir de toutes les couleurs à Océana, qui était fort jalouse. Un matin, on apporte au ministère une facture de modiste. C'est Mme Constans qui la reçoit, mais, n'ayant jamais vu le moindre chapeau de la faiseuse, elle comprend. Son sang ne fait qu'un tour, elle bondit chez l'infidèle, lui met la facture sous le nez. — « Cette fois, vous ne nierez plus! Voici la preuve! Vous payez des chapeaux à des gourgandines! Deux mille francs... — Ma chère amie, expliqua posément Constans, vous faites

erreur. Mes mœurs sont pures. Lisez le libellé de la facture; elle n'est pas pour moi, elle est pour Léglise, à qui j'avais pourtant bien défendu de se faire envoyer sa correspondance privée au ministère. J'y mettrai bon ordre. »

La porte s'ouvre, Léglise paraît justement. C'était un famulus de Constans, homme probe et vertueux, s'il en fut, républicain à bouts carrés, de la plus pure orthodoxie radicale et quarante-huitarde, et dévoué à son patron comme un caniche. Océana était encore là, pantelante et désorientée. Constans se lève, le papier aux doigts, tendu à longueur de bras, entre l'index et le pouce, comme une loque malpropre, — il marche sur Léglise interdit, et du ton le plus solennel :

— Léglise, vous êtes un cochon. Vous compromettez la République par vos turpitudes. Non seulement, sous les dehors les plus respectables, vous vous conduisez comme un satyre, mais vous avez le front de faire présenter vos factures galantes dans mon ministère et jusque dans mon propre cabinet.

Léglise tremblait comme la feuille, essayant de se disculper.

— Assez, Monsieur! Que je n'entende plus parler de cette histoire! Que ce soit la dernière fois!

Mme Constans était sortie, après un coup d'œil indigné sur l'attaché plein de confusion.

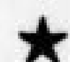
— J'ai eu chaud, dit Constans calmé à son acolyte. Mon cher ami, la prochaine fois, il faudra aviser autrement. Maintenant, travaillons. A-t-on des nouvelles de Boulanger?

★

L'Opéra, en 1895, faisait centre, au cœur de Paris. Une répétition générale y était un événement; et dans son existence intérieure, les charmants livres de Ludovic Halévy, *Monsieur et Madame Cardinal* et les *Petites Cardinal*, donnent très justement le ton et la couleur des mœurs qui étaient alors en usage. Gailhard régnait en kalife sur l'aimable troupeau des chanteuses et des demoiselles du corps de ballet, où la bonne compagnie,

sous couleur d'encourager la musique et la danse, entretenait les relations les plus agréables et pratiquait une galanterie de bon ton, selon la décence habituelle aux grandes scènes subventionnées. La meilleure plaisanterie parisienne fourbissait ses mots, ses anecdotes et ses sobriquets au foyer de la danse, où quelques amuseurs attitrés tenaient leur quartier général et composaient d'assez remarquables à-peu-près, dans le genre d'*Edmond à bout*, des *p'tites rates de la pavane*, de l'*angevine couenneuse*, ou du *coupé armorié*. La tradition des célèbres bals de l'Opéra se continuait avec une gaieté merveilleuse, qu'on n'y a pas retrouvée depuis, quand après une assez longue suppression ces divertissements ont été remis à la mode, l'année qui précéda la guerre. Il fallait, pour s'y amuser, faire partie d'une bande; et les Parisiens de Paris n'étaient que cela, au temps dont je parle et que je n'ai connu que par ouï-dire, quand l'Opéra constituait pour ses familiers une sorte de cercle. Le Paris moderne, internationalisé et anonyme, ne s'amuse plus de la sorte, et intriguer des inconnus sous le faux nez et le domino ne comporte plus de plaisir. J'avais entendu parler de ces bals avec tant d'allégresse par mon père, et de ses souvenirs du temps de l'habit rouge et des culottes de satin, que je m'en promettais mille merveilles, avant qu'ils fussent rétablis. Je courus au premier, et m'y assommai, au milieu de mille déguisés en « un qui s'embête à mort », et m'en allai finir la nuit ailleurs, bien déçu des amusements de nos pères. Ils étaient plus jeunes que nous, et ils se divertissaient de farces innocentes, dans le goût de celles qui rendirent un moment célèbre, dans le monument de Garnier, un nommé Redard, successeur des Romieu et des Sapek, en fait de blague parisienne. La plus goûtée, toute une saison, fut de le voir paraître à ces bals, macabrement déguisé en squelette et poursuivant dans les couloirs le prince Troubetzkoï et le prince Galitzine, les inséparables, avec ce refrain ridicule : « Je suis le prince Galitzine — zin! — zin! — zin! Je suis le prince Troubetzkoï — koï — koï — koï! » accompagné d'un bruit d'ossements

secoués, sur un rythme de castagnettes. Ces bals finissaient au petit jour, et souvent de façon piquante — comme certaine fois qu'il s'était formé une haie impénétrable d'habits rouges autour de la grande cheminée du foyer, où il se passait, paraît-il, des choses assez intéressantes, entre une Pierrette et un débardeur.



— « Il y a cinquante ans que je suis de Toulouse, et je ne vous ai encore rien demandé, mais je n'aurais jamais rien obtenu de vous qui me fît autant de plaisir », dit mon père au vieil Adrien Hébrard, le lendemain du jour où j'entrai au *Temps*. Je n'y songeais guère, ni mon père non plus. J'avais rencontré ce fameux Hébrard une fois ou deux, et je le savais fort spirituel, mais je ne lui trouvai jamais tant d'esprit que ce jour-là. J'avais vingt ans et je faisais pour la seule gloire de vagues articles au *Gil Blas*. Hébrard en lut un, qui lui plut; il me fit venir, et sans préambule, en homme habitué à ne s'étonner de rien, pas même du plaisir qu'il pouvait causer, il m'offrit avec tranquillité de me faire une place dans son journal. — « Accepteriez-vous, me dit-il, de vous plier à des besognes subalternes? » — Malgré l'arrogance naturelle au jeune âge où j'étais alors, j'eus assez de sagesse pour lui répondre que la question ne se posait pas, et que d'ailleurs, sous sa direction, il ne pouvait pas y avoir de besognes subalternes. Il sourit, ajouta simplement : « Il paraît que la maison n'est pas mauvaise. » Puis, il me conduisit au service de l'information, où il me remit aux mains de Mathias Morhardt, qui en était le chef, auquel il me présenta de la sorte : « Voilà un nouveau collaborateur, faites-le travailler! » Je fus affecté aux chiens écrasés, rubrique assez vaste d'ailleurs, qui allait de la femme coupée en morceaux à la disparition de la Joconde et à l'interview de d'Annunzio lors de ses passages à Paris : c'était apprendre le métier. Mais le service que m'a rendu Adrien Hébrard, et dont je garde à sa mémoire la plus active reconnaissance, ce ne fut pas de m'avoir si gentiment enrôlé dans son équipe où je

faisais bien mince personnage : c'est le magnifique spectacle qu'il donnait, et dont j'ai joui quotidiennement dans son journal, jusqu'à sa mort, quatre années durant, avec un plaisir infini.

Tous les matins, il y avait, au *Temps,* dans le bureau de Jacques Hébrard, frère d'Adrien, ce qu'on appelait la parlote. On voyait là Tardieu, jovial, décidé, sachant tout, Lautier ruisselant de Wagner et de vers d'Hugo, le spirituel et fin Joseph Galtier, qui a dépensé des trésors de verve et d'esprit en d'innombrables chroniques qu'il ne s'est jamais donné la peine de recueillir, l'ironique, sensible et dur Edouard Julia, l'élégant Lalo, l'aimable Marius Gabion, Pierre Mille aux mille et un contes, et parfois Souday, noir et grognant comme un sanglier; Achille Perreau tous les jours, généreux, fougueux, convaincu et sans concessions sur ce qu'il sait et à quoi il croit; d'autres encore, amis du dehors, venus prendre l'air du *Temps,* collaborateurs pour raisons de service. Dès que le mien me laissait libre, je me faufilais dans ce groupe, où, dès dix heures du matin, les informations, les propos, les idées, les principes et les opinions, tout de suite portés à la plus haute température, composaient, dans l'animation générale, une fumée épaisse et la plus excitante controverse, où bientôt l'on ne s'entendait plus et ne voyait plus rien. Les choses en étaient chaque jour là, quand vers onze heures la porte s'entr'ouvrait sur le bruit et la petite tête d'Adrien Hébrard apparaissait, l'œil narquois, le sourcil en broussaille. Il entrait, et l'on entendait sa voix douce, tranquille et un peu chantante, demander : « De quoi s'agit-il? » C'est le mot de Foch, et de Figaro avant lui, le propos des grands réalistes, qui ont besoin de savoir quelle est la question, avant d'opiner et de décider. — Alors, il se passait quelque chose de vraiment très beau. Quels que fussent le dogme, le fait, quelles la conjecture et la complication des idées, le patron se mettait à parler, dans le silence obtenu soudain. Et à sa parole, sagace, exacte, mesurée, comme à celle du sorcier revenu, d'après Gœthe, rétablir l'ordre dans les embrouillaminis

déchaînés par ses apprentis — il se produisait aussitôt dans les esprits un précipité de lumière. L'obscurité se dissipait; la conciliation par la raison ramenait au juste point les contradicteurs; tout devenait limpide, aisé, compréhensible; et chacun, à sa courte honte, s'émerveillait que la solution du problème eût été si simple. En cinq minutes, l'article du jour était fait : il ne restait plus qu'à l'écrire, conseil donné, doctrine respectée, jugement rendu... Ce miracle d'esprit, de bon sens, de justesse et de facilité, je ne l'ai pas vu s'accomplir une fois, mais tous les jours pendant quatre ans; chaque fois une belle réussite. Et je n'y suis pas le seul. Nous en parlons encore avec ravissement, au journal, entre vétérans du *Temps* d'avant-guerre. Quelles bonnes leçons de clarté et de triomphante sagesse!

On fait grand cas, et justement, de l'esprit d'Adrien Hébrard. J'ai peur qu'on ne l'estime pas toujours en vraie connaissance de cause, car beaucoup de mots qu'on lui prête ne sont pas de lui, et sont même quelquefois d'une telle nature qu'il ne les a jamais prononcés. Les mots d'Adrien Hébrard sont comme les toiles de Corot, qui en a peint cinq ou six cents, — et il y en a deux mille exposées, rien que dans les musées d'Amérique. Si l'on cite une grossièreté, fût-elle très drôle, soyez sûr qu'elle n'est pas d'Hébrard. Il avait l'esprit bien trop fin pour se plaire aux propos faciles. Quelqu'un passait devant le café Cardinal, une femme à son bras, qui n'était pas la sienne. Il avait l'air fatigué. — « Du surménage », dit Hébrard. C'est un des rares calembours qu'il ait faits. Son esprit n'était pas dans les mots, mais dans les idées, et il tenait beaucoup de Rivarol à cet égard, par un extrême don qu'il avait de dissocier le sens réel et ténu des choses sous les mots. Un sénateur de ses amis étant devenu, sur l'âge, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, se faisait une joie, devant lui, d'avoir désormais à sa merci le corps de ballet de l'Opéra tout entier, et il s'en promettait du plaisir. — « Je crains, mon cher, lui dit Hébrard, que vous ne confondiez la puissance avec le pouvoir. » A un autre qui se vantait

en sa présence d'avoir eu la virginité d'une jolie fille : — « Oh! dit-il, les pucelages, je n'y crois guère; c'est comme les porte-monnaie : il s'en perd tous les jours et l'on n'en rencontre jamais. » A un banquet, à Monte Carlo, où on lui avait demandé de prendre impromptu la parole, dans une salle décorée d'instruments d'optique, il fit une improvisation charmante sur la facilité qu'il y a de nos jours pour réussir. — « Tout le monde arrive aujourd'hui, dit-il, — et, avisant un télescope : Tenez, les lorgnettes elles-mêmes... car, après tout, le télescope, c'est une lorgnette arrivée... » La drôlerie d'Adrien Hébrard n'était pas toujours dans les traits qu'on peut préparer à l'avance, et servir en temps opportun, pour peu qu'on ait de la mémoire. C'était dans la conversation courante, l'à-propos et la répartie, que son esprit brillait le plus naturellement et portait feu, d'une touche vive et imprévue. Comme le président Carnot visitait Toulouse, et demandait avec gravité : « Quelles sont les principales industries du pays? » — « Je n'en connais que deux, répondit Hébrard : la sculpture et l'enthousiasme. » Une autre fois, c'était pendant l'exposition de 1867, lors de la venue de Bismarck à Paris. La Prusse venait de prendre le duché de Slesvig au Danemark. A une terrasse de café, un voisin de table, se trompant, prit le verre d'Hébrard pour le sien. Ce voisin de table était Allemand. — « Pardon, Monsieur, lui dit Hébrard avec politesse, je crois que vous prenez mon bock pour un duché. » — Il attendait quelqu'un dans l'antichambre des Beaux-Arts. La porte s'ouvrit, et Mme Michelet sortit du cabinet du directeur. Elle était anguleuse, sèche et droite, avec du tranchant et de la hauteur. — « Ah! dit Hébrard, je sais maintenant pourquoi on appelle la guillotine la Veuve! » — Un autre jour qu'on discutait, sous l'Ordre moral, chez Mme Adam, les termes de la protestation des 363 contre le 16 mai — il y avait là Gambetta, Ranc, Nefftzer, Challemel-Lacour, tous les fondateurs du régime, — Mme Adam était en grand décolleté : « Ah! dit le directeur du *Temps*, se penchant plus qu'il n'eût fallu sur cette gorge, qu'elle avait belle : je puis dire enfin

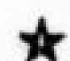
que je sais ce que c'est que le sein d'une commission. » Il reçut aussitôt une gifle de la républicaine indignée. Dont il se consolait le lendemain en concluant ainsi cette anecdote rapportée : « Vraiment je commence à trouver que notre amie perd chaque jour un peu plus de ses circonstances atténuantes (1). »

Il avait bien et longuement vécu, connaissait les hommes et les choses, et l'expérience pratique d'une existence bien remplie l'avait laissé sans amertume, parce que s'il savait se souvenir, il savait aussi, comme un sage, perdre la mémoire à propos. Et sur cette puissance bienfaisante de l'oubli, sa philosophie parisienne lui avait fait trouver cette formule à la fois charmante et profonde : « Ce n'est pas la Seine, c'est le Léthé qui coule à Paris », où en effet l'on oublie vite. Un dîner avec Adrien Hébrard, quelques amis et de jolies personnes, était, avant la guerre, un délice, d'autant qu'il s'entendait en vins et savait combiner un menu. Comme tel, c'était l'homme de France qui avait le plus grand nombre d'amis; mais il était aussi trop sage pour n'avoir jamais l'air de se douter qu'avec sa puissance et son crédit, il devait en compter beaucoup. Il était seulement philosophe, et comme il aimait infiniment la vie, il trouvait qu'il y avait toujours plus de raisons pour elle que contre elle. Ainsi Renan, si optimiste en ses vieux jours. Mais c'est davantage à Montaigne que le gascon Hébrard me fait penser : un Montaigne qui, au lieu d'écrire ses *Essais*, se serait contenté, voluptueusement, de les vivre. Je me souviens que, deux ou trois ans avant sa mort, s'étant annoncé, il vint un soir dîner à la campagne chez mon père. Il arriva sur les dix heures, ayant fait la route buissonnière. On ne l'attendait plus. Il s'excusa de ce retard en souriant : « Pardonnez-moi, dit-il... une fois de

(1) Le plus connu des mots d'Hébrard n'est pas de lui : sur l'amour qui est comme les auberges en Espagne, où l'on ne trouve que ce qu'on y apporte. — Hébrard aimait à rappeler ce propos, mais il ne le donnait que pour une citation, et aucun de ceux qui le lui ont entendu rapporter ne peut dire d'où il venait; lui-même en ignorait l'auteur. — J'ai cherché dans Chamfort; rien. Rien dans le *Voyage en Espagne* de Mme d'Aulnoy. Peut-être est-ce d'Anatole France, qui d'ailleurs pouvait ne faire, lui aussi, qu'une citation.

plus, je me suis abandonné au charme de l'incertitude. » C'est une fantaisie délicieuse dans un esprit net. Le dommage est qu'avec celui qu'il avait, et l'art d'accoucher supérieurement celui des autres, Adrien Hébrard ait si peu écrit. Pour que sa gloire fût durable, ce pur Latin aura trop cru à la parole. L'inconvénient, comme aux vedettes de la scène, est de ne laisser qu'un souvenir.

Adrien Hébrard mourut comme il avait vécu, avec à-propos : la veille de la guerre. Il l'avait bien sentie venir, et probablement, ayant assez vu de choses dans sa vie, il ne voulut pas voir celle-là. Une de ses belles amies étant venue lui faire visite, et s'informant de sa santé : — « Mon enfant, dit doucement Hébrard, je crois que cela commence à aller à peu près mal. » Tel était le ton de ce galant homme, qui ne s'exprimait qu'à mi-voix. Quelqu'un vint, pour lui apporter les nouvelles du jour. Elles n'étaient pas bonnes. Hébrard écarta simplement de la main l'importun, et ces derniers échos d'un monde qu'il avait aimé, et qui devenait fou. Puis il se tourna sur son lit du côté du mur, et, paisiblement, il s'endormit.



Le goût qu'avait Pedro Gailhard pour l'Arabie, dont il se voulait originaire, l'incita à aller chercher ses origines en Afrique. Il ne faisait rien silencieusement, ni ne supportait la solitude, et il ameuta des amis pour l'accompagner, la plupart familiers de l'Opéra et du palais de Levallois, dont un nommé Padilla, un poète appelé Lomon, et quelques autres. Mon père se joignit au groupe et prit part à l'expédition qui le conduisit à Tunis, à Constantine et à Biskra. C'était aller loin dans les terres, à la date de 1896; et je conçus pour mon père une admiration étonnée, à l'idée de son esprit d'audace et d'entreprise, d'autant qu'il me rapporta de ce voyage un banian de cuivre rempli de la poussière du désert, de mystérieuses roses de sable, et un burnous. J'ai encore ses petits albums de poche, tout chargés d'aqua-

relles, de croquis, d'anecdotes, images et récits dont mon enfance fut charmée — mais je n'ai connu que plus tard les plus lestes, où Gailhard avait le beau rôle, dans les kasbahs des villes traversées, d'où il rapporta la pelade. J'ai conté ailleurs comment ayant retrouvé à Tébourba son vieux compatriote Gazaniol, évêque in partibus du lieu, il le fit, à son retour, reconnaître de la République, par l'entremise de Constans. L'affaire fut réglée au foyer de la danse. Ce n'est pas la seule fois que la religion aura dû d'être secourue en cet endroit, où l'église du Pont des Demoiselles, célèbre à Toulouse, obtint, de ce même Constans, un clocher. Le curé de cette église était un oncle de Pedro. Son église manquait de campanile, et la paroisse était trop pauvre pour lui en offrir un. Le bon curé se lamentait, et il s'ouvrit à son neveu de son ambition et de son chagrin. — « Venez me voir à Paris, dit Gailhard à l'oncle : je m'en charge! » Voici le curé du Pont des Demoiselles à Paris, et, le soir de son arrivée, dînant chez son neveu :

— Et mon clocher?

— Votre clocher? Il vous attend à l'Opéra.

— A l'Opéra! Tu n'y penses pas! Et ma robe?

— A l'Opéra, ce soir, mon oncle, ou pas de clocher! C'est ma condition *sine qua non!*

Le curé consent, à la perdition de son âme. On le presse, on le met en habit; Gailhard le pousse dans sa voiture, l'installe dans sa loge. A l'entr'acte, sur le coup d'onze heures, on l'entraîne au foyer de la danse, où Gailhard, au milieu du peuple en tutu et en chaussons roses, le présente à Constans. — « Mon cher ministre, permettez-moi de vous présenter Monsieur le curé du Pont des Demoiselles, mon oncle, que voici. Il a une requête à vous présenter. » Les cultes dépendaient du ministère de l'Intérieur. Constans rit, promit le clocher. Le plus fort est qu'il tint parole, et donna l'argent. Et le clocher fut construit, à l'église du Pont des Demoiselles. C'est un des jolis, de Toulouse, où il y en a tant.

★

Un des compagnons de mon père, en son voyage d'Algérie, se nommait Lomon. Il était poète et il avait été célèbre, un moment, par le succès d'un drame en cinq actes, en vers, joué à la Comédie-Française, et dans lequel Mounet-Sully était superbe : *Jean Dacier*. Depuis ce drame, qui triompha longtemps, et mit en vedette le nom de Lomon, ce poète n'avait plus rien fait. On s'en étonnait autour de lui, et il devenait mélancolique. Mon père, le voyant se ronger, sous les palmiers de Biskra, devant les immensités du désert, eut la curiosité de l'interroger sur son silence et sa retraite, après avoir connu un tel succès. Et Lomon lui fit le récit suivant :

— Si je n'ai rien donné depuis *Jean Dacier,* c'est que je me suis brouillé avec l'ombre de mon père. Je l'ai perdu il y a dix ans. Il y en a cinq, je remontais la rue Fontaine, sans penser à rien; et tout à coup, j'ai reçu comme une légère tape sur l'épaule, j'ai senti une invisible main me prendre le bras, et j'ai entendu la voix de mon père *mort depuis cinq ans,* qui me disait : « Jean, rentre à la maison, tu vas écrire ce que je vais te dicter. » J'ai obéi, je suis rentré, je me suis assis à ma table, et l'ombre de mon père m'a dicté les cinq actes de *Jean Dacier,* de vers en vers et de scène en scène, Après quoi, il m'a dit: « Porte cette pièce au Français. » Je l'ai fait. *Jean Dacier* a été lu, reçu, répété, joué; vous savez avec quel succès...

Mon père avait trop de courtoisie pour s'étonner jamais de ce qu'on lui contait, si peu vraisemblable que ce fût. Il dit à Lomon :

— Cependant, vous m'avez rapporté que vous étiez brouillé avec l'ombre de monsieur votre père. Comment cela?

— C'est bien simple, repartit tristement Lomon : je me suis brouillé avec l'ombre de mon père, parce que j'ai été un ingrat. *Jean Dacier* a eu du succès. Je m'en suis attribué le mérite à moi seul, quand c'est mon père qui me l'a dicté. Il s'est formalisé... et son ombre n'est

jamais, jamais revenue. Je n'ai plus le moindre talent. Je n'écrirai plus une ligne de ma vie.



Quarante ans après ce gai voyage de mon père en Algérie, le hasard du vagabondage m'y a fait aborder à mon tour. J'ai mis mes pas dans la trace effacée des siens, d'Alger à Biskra, à Timgad et à Constantine. J'y ai vu les mêmes horizons, je me suis assis aux mêmes lieux que lui, sans doute sur les mêmes pierres, et les noms qui avaient frappé, par sa voix, mes oreilles d'enfant, je les ai entendus à nouveau, avec émotion, comme l'écho d'un bruit perçu quarante années auparavant. Voyage amer et délicieux, conduit par une invisible présence. J'y eus l'impression d'un pèlerinage : il me semblait que je retrouvais là-bas sur place mon père et mon âme d'enfant, par lui frémissante de prestiges, au souvenir des beaux récits qu'il m'avait faits de ses rencontres et de ses découvertes — où je n'ai qu'à rouvrir ses petits albums pour me replonger en entier.



Environ cette même époque, mon père fit en Angleterre un autre voyage dont le détail aussi m'a enchanté. Un soir qu'il dînait chez Véron, il y avait eu pour voisin de table un Anglais bizarre, appelé Levilly, qui lui conta en peu de mots sa vie funambulesque. C'était un homme de théâtre, enfant de la balle, qui avait débuté dans les cirques en lançant le trapèze à des acrobates, était devenu tour à tour diseur à voix, jongleur, bookmaker, tenancier du tir aux pigeons de Monte Carlo, et finalement « secrétaire des commandements de la Patti », lors de ses tournées d'Amérique : présentement millionnaire et « manager » de théâtre du Prince de Galles, pour lequel il venait chercher à Paris une opérette à grand spectacle. Il fallait seulement que le sujet en fût anglais. — « En auriez-vous un? » demanda Levilly à mon père. — « Pas sur moi, répondit celui-ci, qui ne s'embarrassait de rien dès que l'imagination était en jeu, — mais cela peut se

trouver. » — Le lendemain, il envoyait à Levilly un petit bleu, où il lui proposait un canevas qui lui était venu dans la nuit sur ce thème ultra-britannique : Guillaume le Conquérant et la bataille de Hastings. Levilly s'en dit enchanté, l'affaire fut conclue et mon père se mit à l'ouvrage.

J'avais sept ou huit ans; tout ce qui se faisait dans l'entourage de mon père m'intéressait au plus haut point, et je rôdais autour de sa table, amusé des petits bonshommes qu'il faisait si drôlement converser entre eux sur le papier où je les voyais naître, de sa main légère, avec une rapidité prodigieuse. Parfois il me dessinait des pantins qu'il découpait et faisait danser devant moi, au bout d'une ficelle. Quand il ne dessinait pas, il écrivait, et j'étais intrigué par ces bataillons serrés de lignes noires. Une fois, il m'avait dit : « Ecoute! » — et il m'avait lu un beau récit de la campagne de Russie. Le passage de la Bérésina me faisait frémir et palpiter, d'autant plus que mon père y contait l'histoire d'une cantinière qui suivait l'armée dans les neiges avec son petit garçon; et ce petit garçon s'appelait Bibi comme moi, si bien que j'avais l'onglée, de sympathie, et les yeux rougis, comme lui, par la fumée des bivouacs. — Grand sujet de rêves : l'Empereur et Moscou brûlant, et la neige, sur tant de soldats! — Pareillement, cette bataille de Hastings, qui depuis remplissait d'images et d'aventures merveilleuses la maison. Il n'y était plus question que d'hommes d'armes et de gens en cottes de mailles, de l'extraordinaire Guillaume, de tueries qui finissaient bien, d'apothéoses. Et l'élément romanesque ne manquait pas, grâce à la charmante figure d'Edith au col de cygne, qui allait reconnaître le corps de son amant Harold, laissé pour mort sur la plage sanglante de Hastings! — Comment, de ces rouges données, mon père ingénieux tira le thème d'une opérette, je n'en sais rien, mais opérette il y avait, et mon père s'amusait beaucoup en brochant son gai scénario.

L'affaire achevée, il envoie sa copie à Londres. Une dépêche survient aussitôt. — « Parfait. Présence indis-

pensable. Vous attend. » Mon père boucle sa valise et s'en va. Nouvelle traversée des mers. A Calais, un navire exprès l'attendait : le propre yacht du Prince de Galles, — je n'ai jamais su par quelle faveur. Levilly vint chercher mon père, en cab, à la station de Victoria. Le soir même, ils étaient au théâtre, la pièce mise en répétitions.

— Tout ira très bien, expliqua l'impresario à l'auteur de la *Bataille de Hastings* et de mes jours. Seulement, je dois vous prévenir : nous avons apporté quelques petites modifications à votre texte. Jamais le public anglais ne tolérera l'idée et le spectacle, même en opérette, d'un débarquement sur nos côtes, fût-ce celui de Guillaume le Conquérant, qui reste après tout d'un mauvais exemple. Le débarquement aura lieu sur une plage de Hollande, et nous remplacerons la bataille par un combat de boxe. Il faut donner aux gens ce qui leur plaît, et les Britanniques n'aiment que cela. Fiez-vous à moi, tout ira bien. J'ai trouvé un comique parfait qui jouera le rôle de Guillaume. Il a l'oreille du public et danse à ravir la gigue à claquettes.

Mon père n'avait pas de vanité d'auteur. Il avait fait la *Bataille de Hastings* pour s'amuser, et il n'attacha pas plus d'importance à la suite. L'opérette ravit l'Angleterre et fut jouée six mois. Mon père avait repassé le canal, et nous revint, chargé de bank-notes et d'histoires, qui nous divertirent tout l'hiver.

ÉMILE HENRIOT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

René Bray : *Sainte-Beuve à l'Académie de Lausanne. Chronique du Cours sur Port-Royal. 1837-1838,* Paris, E. Droz, Lausanne, F. Rouge. — Sainte-Beuve : *Port-Royal. Le Cours de Lausanne (1837-1838).* Publié sur le manuscrit de Chantilly par Jean Pommier. Première Partie : *Le Texte,* E. Droz. — Revues.

Le 1er novembre 1837, Sainte-Beuve ouvrait, à l'Académie de Lausanne, par une harangue préliminaire, le fameux cours qui nous a valu, dans la suite, son ouvrage capital sur *Port-Royal.* Pour commémorer dignement le centenaire de cet événement littéraire, M. René Bray s'est avisé de nous présenter, sous le titre : **Sainte-Beuve à l'Académie de Lausanne,** une « chronique » de ce cours. A la vérité, cette « chronique » nous avait déjà été partiellement fournie, mais d'après des documents incertains et incomplets, par plusieurs biographes du grand critique. M. René Bray, plus consciencieux que ses prédécesseurs, a nourri la sienne non seulement à la source des imprimés et des périodiques, mais encore à la source, plus riche et plus sûre, des archives publiques et privées. Il nous apporte, en particulier, des renseignements empruntés à toutes sortes de correspondances conservées, par miracle, dans plus de vingt familles vaudoises. Par suite, son livre, d'une lecture aisée et attrayante, paraît mettre définitivement au point l'histoire des huit mois d'existence de son héros en Suisse.

On sait que Sainte-Beuve avait commencé des études médicales et qu'il hésita, les ayant abandonnées, à se livrer entièrement à la profession d'homme de lettres qui procurait des ressources médiocres. En 1829, à vingt-cinq ans, il eût volontiers accepté d'embrasser une carrière universitaire

à laquelle pourtant il semblait mal préparé. Fit-il des démarches dans ce sens? On peut l'imaginer, car il faillit obtenir — et finalement il n'obtint point — une chaire de littérature française à l'Académie de Genève. Cette affaire est restée mystérieuse et l'on n'a pu encore préciser qui l'avait négociée. Elle indique néanmoins que l'écrivain, tout juvénile, avait pris contact avec les milieux intellectuels et administratifs helvétiques.

Au cours de l'hiver 1829-1830, il connut à Paris Juste Olivier, jeune poète et érudit suisse qui lui témoigna de l'admiration. Leurs relations, quoique fort cordiales, restèrent dans la suite peu actives. Juste Olivier pressait bien Sainte-Beuve de le venir retrouver à Bâle, où il professait alors, mais ce dernier négligeait de répondre. Pourtant sa renommée s'était grandement étendue dans ce canton où Vinet, professeur dans la même ville, louait ses ouvrages dans les journaux à sa disposition. On appréciait surtout en lui le poète. Tous les goûts sont dans la nature.

Ainsi s'écoulait le temps. Ecrasé par sa besogne épuisante de journaliste, Sainte-Beuve avait recommencé à tourner ses regards vers l'Université. M. René Bray nous dit que, pour mieux réussir à attraper un poste de professeur, il prépara une licence et que, dès 1833, il avait formé le projet d'écrire une étude générale sur Port-Royal, étude susceptible de lui ouvrir les portes du haut enseignement. Par malheur, il était un velléitaire, incapable de poursuivre un but avec ténacité. Successivement, il sollicita, puis refusa ou ne put obtenir des chaires à Besançon, Marseille, Bruxelles, Paris même où il espéra un instant professer au Collège de France ou à l'Ecole normale supérieure. Il s'était embarqué, vers ce temps, dans son misérable amour pour Mme Hugo et ne désirait pas s'éloigner de Paris.

Selon M. René Bray, Sainte-Beuve se détermina à entreprendre un voyage en Suisse en 1837 lorsque la belle Adèle lui eut fait comprendre sa lassitude d'une liaison sans issue. Il espérait trouver, dans un pays nouveau pour lui et où il se savait fort considéré, un apaisement à sa douleur. Il quitta Paris le 15 juillet après avoir établi un itinéraire qui avait l'aspect d'un pèlerinage littéraire. Au cours de ses vi-

sites en divers lieux, et notamment à Coppet, il se souvint de Juste Olivier et se résolut à l'aller voir. Ne l'ayant point rencontré à Lausanne où le jeune homme occupait alors une chaire à l'Académie, il le rejoignit, quelques jours plus tard, dans sa maison d'Aigle. C'est dans cette maison que fut envisagée la possibilité, pour Sainte-Beuve, de faire à l'Académie de Lausanne un cours sur ce sujet de Port-Royal dont il avait alors réuni, en grande partie, les éléments documentaires.

On peut dire que sans l'activité de Juste Olivier, le critique, toujours envoûté par Mme Hugo, hésitant et tergiversant, n'eût jamais réalisé un projet qui cependant lui agréait. Non seulement Juste Olivier fit des démarches préliminaires auprès des pouvoirs helvétiques, mais il réussit à vaincre l'indécision de son ami. Dans la suite, multipliant les campagnes avec vigueur, il acquit à celui-ci des partisans dans un milieu défavorable, par esprit politique et confessionnel, à l'étude des doctrines et des personnages jansénistes. Par bonheur Monnard, titulaire de la chaire de littérature française à l'Académie de Lausanne, témoigna quelque grandeur d'âme en soutenant Sainte-Beuve dont le talent risquait de nuire à son propre prestige.

Sainte-Beuve, pour l'ensemble de son cours, devait toucher une somme globale de trois mille francs. Quand il fut arrivé à Lausanne, muni d'une énorme charge de livres et de papiers, il préféra à la chambre que lui offrait Juste Olivier dans sa maison, un logement à l'hôtel, où il jouissait d'une liberté plus grande. Il vécut dans ce logement d'hôtel, pension comprise, à raison de 180 francs par mois. Ainsi pouvait-il présumer, ses dépenses somptuaires déduites, qu'il rapporterait, à son retour en France, des économies montant à 1.000 francs.

Il fit, dès l'origine de son cours, une assez fâcheuse impression à son auditoire, composé de notabilités des corps de l'Etat et d'étudiants, et par son physique que Juste Olivier décrit, dans son *Journal*, en termes peu admiratifs, et par sa diction qui était traînante et monotone. Très rapidement ses textes, qu'il dirigeait ou tout au moins remaniait au cours de ses journées, provoquèrent des polémiques. Un sieur

H. E. Gaullieur, rédacteur en chef du *Nouvelliste vaudois* et maître d'histoire à l'Ecole moyenne de Lausanne, en entama le premier la critique malveillante. Les radicaux et les voltairiens de la ville, qui se réunissaient au café Morand, firent aussi, contre le maître de conférences occasionnel, grande dépense de quolibets et de satires.

Sainte-Beuve trouva des défenseurs parmi les théologiens, les étudiants, les « mômiers » et, entre ceux-ci, Mme Juste Olivier, qui écrivit en sa faveur une assez méchante *Epître*. Ainsi le triste orateur parlait dans une atmosphère un peu enfiévrée, fort décontenancé, on doit le dire, de présenter les Messieurs de Port-Royal à des gens dont beaucoup ne voulaient ou ne pouvaient comprendre la noblesse de ces solitaires touchés de la grâce.

M. René Bray suit, dans son livre, quasiment heure par heure, tous les gestes de Sainte-Beuve. Il nous montre ce dernier, en dehors de son cours, parmi les gens qui l'accueillirent et contribuèrent à lui rendre sympathique un pays dont il eût rapporté, sans leur influence réconfortante, des souvenirs désagréables.

Sainte-Beuve utilisait, ce semble, pour faire son cours, des brouillons assez informes qu'il n'avait ni le temps ni le goût de recopier. Ces brouillons ont en partie survécu. Ils sont actuellement conservés à Chantilly dans la bibliothèque Lovenjoul où ils paraissaient destinés à reposer pour toujours. A l'occasion du centenaire dont nous parlons au début de cette chronique, M. Jean Pommier a cru utile d'en réunir les textes sous le titre : **Sainte-Beuve. Port-Royal. Le cours de Lausanne.** Ils forment un énorme volume in-8° de 650 pages précédées d'un fac-similé. Ce fac-similé nous indique quelle peine Sainte-Beuve dut éprouver à se relire en public et à donner quelque peu de naturel à son élocution. L'écriture est minuscule. Les lignes sont accompagnées de corrections, de surcharges, de renvois en marge, eux-mêmes amendés souvent plusieurs fois, de chiffres aussi qui doivent représenter les pages des citations à prendre dans des volumes.

M. Jean Pommier, dans sa préface, ne nous cache pas quelles difficultés il a traversées pour mettre au net, avec

quelque apparence de certitude, un pareil imbroglio. Nous le croyons sans peine. Sans doute le texte définitif de *Port-Royal* a-t-il dû, mais assez rarement, l'aider dans sa tâche malaisée de déchiffrement, car Sainte-Beuve considérait ses brouillons comme des ébauches nécessitant des remaniements nombreux.

De ces brouillons originaux, disons-nous plus haut, subsiste une partie seulement. On y trouve, dans son entier, le Discours d'ouverture du cours. Les dix-neuf premières leçons manquent. Des XXe, XXIIe, XXVe, XXVIe XXIXe, XXXIIe XXXIVe et XLIIIe des fragments plus ou moins importants ont été conservés. De la LIVe à la LXXXIe, plus de lacunes.

M. Jean Pommier croit que Sainte-Beuve se servait de ses papiers pour « secourir son esprit en cas de défaillance » et qu'il improvisait volontiers. Cela nous semble assez improbable. Tous les témoignages du temps indiquent que l'écrivain n'avait aucune habitude de la parole et qu'il bredouillait assez souvent.

M. Jean Pommier a-t-il eu raison ou tort de publier ces textes? Ils n'ajouteront certainement pas à la gloire de Sainte-Beuve, car seul compte l'ouvrage terminé de notre auteur, le *Port-Royal* définitif. Permettront-ils néanmoins, en procédant par comparaison, de se rendre compte, d'une manière précise, des conditions dans lesquelles le critique accomplissait son travail de style? Voire! Sainte-Beuve dut opérer de nouvelles corrections, sans doute importantes, sur épreuves. Or, si nous ne nous abusons, ces épreuves n'ont pas subsisté.

Revues. — *Revue de Littérature comparée,* janvier-mars 1938. Numéro spécial consacré au Portugal. De M. Paul Hazard : *Esquisse d'une histoire tragique du Portugal devant l'opinion publique du XIIIe siècle;* de M. G. Le Gentil : *Filinto Elysio, traducteur de Chateaubriand;* de M. J.-B. Aquarone : *Edgar Quinet et le Portugal;* de M. B. Continho : *Camoens en France au XVIIIe siècle;* de M. Castelo Branco Chaves : *A influência de Gustave Flaubert na estética de Eça de Queiroz.* — *Revue d'histoire littéraire de la France, Juillet-Septembre* 1937. De M. Louis Royer : *La famille maternelle de Stendhal.*

Les Gagnon; de M. Paul-Emile Schazmann : *La comtesse de Boufflers, première adepte d' « Emile »*; De M. E. Carcassonne : *Un manuscrit du dernier chant du pèlerinage d'Harold de Lamartine.* — *Revue des Cours et Conférences,* 28 février 1938. De M. H. Busson : Bossuet : *Sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise.* 15 mars 1938. De M. Fortunat Strowski : *La Jeunesse de Montaigne. La tribu des Eyquem;* de M. Charles Verlinden : *La place de la Catalogne dans l'histoire commerciale du monde méditerranéen médiéval, avant 1300.* — *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux,* 15 février 1938. De M. Pierre Dufay : *La comtesse Guiccioli.* 28 février 1938. De M. E. de La L. : *Les Gobelins.* 15 mars 1938. De MM. Edouard Martin et Gallus : *Les orties;* de MM. Morière Bernadotte : *Les Bernadotte, leurs armoieries.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Marc Séguin : *Poèmes*, Albert Messein. — André Marcou : *le Déhanché.* « Cahiers des Poètes Catholiques ». — Paul Dermée : *le Cirque du Zodiaque,* Cahiers du Journal des Poètes. — Paul Dermée : *O Solitude! O Fontaines!*, G. L. M. — André Payer : *Calendrier poétique pour l'Ardenne,* « éditions de la Grive ». — Jean Sulver : *Ballades du Texas,* « éditions du Bayon », Honston, Texas. — Noël de la Houssaye : *Mausolée pour Euterpe,* « éditions du Trident ». — Patrice de la Tour du Pin : le *Don de la Passion, suivi de Saint-Elie de Guence,* « Cahiers des Poètes Catholiques ».

Poèmes par Marc Séguin. Deux parties bien tranchées, séparées par quelques pages de prose « pour le vers libre ». Les poèmes qui précèdent se rattachent à la prosodie traditionnelle, ceux qui suivent s'en sont affranchis. L'auteur, qui est devenu, entre temps, un partisan convaincu du vers libre, ne s'estime pas satisfait : « La vieille forme survit encore, cependant, à une condamnation qui eût dû être sans appel : habitudes sensibles? Sensible paresse. La cause du vers libre n'est pas gagnée. »

Le problème me paraît mal posé. On peut préférer l'un ou l'autre de ces deux modes, mais cette préférence n'exclut rien. Il s'agit si peu d'exclure l'alexandrin que Marc Seguin ne peut s'empêcher d'exalter très haut le vers classique remis en honneur et seul employé par Paul Valéry. Exception, dira-t-il peut-être? Il est facile de répudier ce qu'on n'aime plus et de prétendre que les parnassiens d'abord, les

néo-classiques actuels retranchent du vers l'essentiel, qui est l'émotion. Quelle émotion? De sentiment, ou l'émotion verbale, ou l'émotion intellectuelle? Les trois ordres existent, l'une d'elles suffit peut-être à fournir l'essence du poème, à justifier son existence. Or personne jamais n'a imaginé le poème possible sans être fondé, si je puis dire, sur une émotion. L'art intervient, et ordonne cette émotion. Dans quel but? pour quelle cause? L'émotion brute demeure affaire individuelle, l'émotion ordonnée, amplifiée par l'art, acquiert une portée nouvelle, générale. Sans doute, et nul ne le conteste, le rythme est la première condition de l'art; ce n'est pas là que gît le différend, mais dans une observance stricte ou dans la répudiation de la mesure régulatrice et, aussi, de la rime. Ne peut-on concevoir que, dans certains cas, la rigueur présente des avantages, et que, dans d'autres cas, elle les perd? Il y a de grands poètes du vers livre, non seulement de ceux qui, tel Henri de Régnier, exécutait avec charme des variations autour de l'alexandrin et de l'octosyllabe, mais des vers libristes purs, comme l'était Vielé-Griffin. Qu'est-ce que cela prouve? Que son génie était là, et il avait raison de s'y maintenir; celui de Paul Valéry n'y est pas, il a donc raison de ne s'y pas forcer. Pourquoi, pour le triomphe d'une forme, tenter d'appauvrir de toute autre les ressources infinies de la prosodie française?

Bien des poètes, contemporains de Paul Valéry, ou de ses aînés, après s'être senti attirer par l'expérience du vers libre, et avoir réussi dans sa pratique, sont revenus d'eux-mêmes et après des années d'épreuves et de réflexions, à l'usage, sinon exclusif, de plus en plus fréquent du vers régulier ou classique. Pour quelle raison? Marc Séguin l'indique, en donnant raison à Valéry qui « fonde sur la résistance du marbre la qualité de l'œuvre d'art ». Travail, choix, arrangement, fixation en une forme essentielle, style. Le poète gagne plus qu'il ne perd à surmonter de telles difficultés; il n'est rien qui ne puisse se dire, en dépit d'affirmations intéressées, en des vers d'une mesure régulière et rimée. La condition c'est, bien entendu, de dominer les obstacles, de ne jamais songer à les esquiver ou à les tourner; il faut les vaincre — et sans jamais non plus, cela va de soi, rien laisser se flétrir ou

s'assécher de l'émotion primordiale. Cette victoire assure à l'expression du poète une sorte d'illumination splendide où l'on voit quelque chose de suprême, de presque divin, où l'assentiment profond, à tort ou à raison, reconnaît l'expression unique, ou la meilleure, de ce que le cerveau d'un homme pouvait imaginer, évoquer ou dépeindre. Cela implique un échange perpétuel de sacrifices et de découvertes auxquelles on n'avait pas songé. Non qu'il faille les acquérir ou y consentir sans discernement, la tâche du poète implique cette continuelle angoisse avant d'aboutir, peut-être incertain (mais qu'importe), à ce triomphe ou durable ou momentané.

Je souhaite au poète Marc Séguin ce retour de flammes. Ce néophyte fervent va son chemin de passion et de joie; il fait bien, mais l'heure viendra sans doute où il se reconnaîtra injustement exclusif; il comparera peut-être à ses poèmes récents ses vieux poèmes réguliers, et ma foi! est-il bien sûr qu'il ne préférera pas, comme je le fais, ceux-ci à ceux-là? J'y trouve, pour ma part, plus de souplesse et d'aisance que dans les deux suites des *Odes* et des *Angoisses*. Le vers libre à réussir est de nature beaucoup plus délicat sans doute que le vers régulier, parce que l'on y est le serviteur d'illusions pseudo-scientifiques et que longtemps on ne s'avise pas que les irrégularités ou insistances à quoi oblige, sans qu'on s'en doute, l'emploi, selon toute leur rigueur, des règles imposées forment une condition pratique et nécessaire de la musicalité exquise de notre vers. « Le rythme c'est l'accent de durée qui le détermine »... rien n'est plus exact, rien n'est plus faux. Laissez décréter ces vérités fondamentales au savant abbé Rousselot; mais Racine les ignore, et tout en les observant d'instinct, il y échappe, y contredit par maints détails, à chaque instant, Valéry de même, qui lui n'ignore rien des expériences de laboratoire, mais qui, poète, les plie aux exigences de son art, alors qu'il feint de s'y conformer; et il n'est pas esclave, étant créateur. Les Rousselot à venir s'en aviseront, peut-être, quelque jour.

« La raison va toujours et torte et boiteuse et déhanchée », a écrit Montaigne dans l'apologie de Raymond Sebond. André Marcou fait de cette affirmation assez d'état pour en tirer le titre de son nouveau et considérable poème en prose (ou

d'une typographie telle que ne s'y isolent ou ne s'y manifestent aux yeux les versets et les vers quand la tension lyrique les substitue à la prose). Montaigne ajoute, il est vrai, ce qu'André Marcou semble oublier, qu'elle va, la raison « et avecques le mensonge, comme avecques la vérité », comment s'en dépêtrer? Mais **le Déhanché** n'est-il pas mieux celui qui ne s'étant laissé vaincre par l'Ange, fut touché par lui à l'articulation de la hanche? « Et l'articulation de la hanche de Iakob se démit pendant qu'il luttait avec LUI. » Le poète affronte également l'Ange, il lutte avec Dieu, qu'il « cherche », parce qu'il l'a « trouvé ». Tout le poème est une effusion profonde, un don de soi à Dieu, une découverte extasiée. Au point de vue de l'orthodoxie religieuse, je me borne à souhaiter qu'il soit jugé louable, car, de style, de pensée, de retour sur soi en conscience et d'examen mystique de sa foi, il est, au sentiment du profane, entièrement imprégné de sincérité, vibrant de visions éternelles, et, de la sorte, bien proche toujours de l'idée la plus haute du Beau. Je comprends mal, je l'avoue, en notre temps l'artiste ou le poète pour qui le sentiment religieux ne soit, quel qu'il puisse être, subordonné au sentiment du Beau qui doit être sa seule croyance, et puisse occuper son âme et son esprit à l'exclusion de tout autre symbole. L'effusion dans ce poème m'émeut et m'enchante en tant qu'œuvre d'art; sa valeur apologétique n'est pas de mon domaine, et j'y demeure indifférent.

Le mage Max Jacob nous dévoile l'insoupçonné : « Tout le monde sent, seul le poète exprime. ...Le temps n'est plus de l'art gratuit dont le XX[e] siècle a abusé (et la fin du XIX[e]). Les jeunes veulent des œuvres de plénitude intérieure, des œuvres de conviction : en voici une et d'excellente qualité », affirme-t-il en présentant de Paul Dermée **le Cirque du Zodiaque.** Cette œuvre de « plénitude intérieure » ou « de conviction » consiste en douze poèmes où sont décrits les douze signes du Zodiaque; chacun est précédé d'un dessin et de la liste des personnages nés sous le signe et la planète du moment. Paul Dermée, né sous le signe du Bélier, est sous l'influence de Vénus, Max Jacob sous l'influence de la Lune comme Calvin, et Pierre Benoît est né sous le signe du Cancer; moi-même, avec mon cher Paul Fort, je suis marqué,

comme Chopin et Mme de Sévigné, comme Ruskin et M. de la Fouchardière de la double influence de Mercure et du Verseau. On se sent très fier de si beaux voisinages, et l'on se persuade volontiers que

Le Verseau sur autrui s'épanche
Verse ses regards de lumière et sa vie
Sur cette humanité qui grouille dans la poussière...

..mondanité... désir de plaire...

Votre amour Versélliens
Trouve trop d'objets qui lui plaisent.

Je m'accommode, pour ma part, de cet horoscope, dont je me plais à remercier l'auteur.

Paul Dermée m'excusera, j'espère, de prendre plus au sérieux son op. 9 que son op. 8, et de préférer au Zodiaque les beaux poèmes de **O Solitude! O Fontaines!** Je citerai l'un, intitulé *Coquillage*, ou, du moins, le début:

L'amour est un coquillage marin
Où l'univers chante son invincible espoir
Et les vagues en vain chavirent le cœur obstiné
O navire à la voilure lacérée par les orages
Sombre toile criblée de trous des nuits d'été...

Il suffit pour qu'apparaisse la puissance visionnaire du poète et sa fine faculté de créer une suite d'images suggestives et colorées où ce qu'il songe avec sûreté s'exprime.

D'accord avec un des graveurs les plus réputés de sa province, André Payer a composé un **Calendrier Poétique pour l'Ardenne**; c'est une suite de brefs et pittoresques poèmes célébrant d'un amour discret la nature, les mœurs, les gens, les bêtes de la région natale.

Un Français, Jean Sulver, nous envoie de Houston un recueil de quatorze « **Ballades du Texas** » qui sont de sa composition. Le pays, ses croyances, ses industries, la liberté d'allure dans ses coutumes franches et cordiales, et le « Bayon Buffalo », qui dort au soleil d'automne tandis qu'y dégorgent les eaux vaseuses, roulant les arbres arrachés et les cadavres d'animaux. Tout cela avec beaucoup de justesse dans l'expression, un peu de brusquerie parfois à la manière de Whitman, et un métier intéressant de vers-libriste.

Je m'étonne sans cesse de ce que contient de réserve un peu guindée ou contrainte le meilleur de l'incontestable talent de Noël de la Houssaye, et, en même temps, de ce que l'on surprend d'emphase superflue ou d'érudition qui s'étale dans le moindre de ses poèmes. Mais le **Mausolée pour Euterpe** est une œuvre pie élevée aux mânes paternelles par un fils qui se souvient en son nom certes et en celui d'une veuve inconsolable, sa mère :

> Vois nos ombres, ma mère, au bord de ce tombeau,
> Les ombres de nos chairs que l'OMBRE fait savantes,
> Ces spectres que nos corps traînent comme un manteau
> Tant que la vie en nous tient nos formes vivantes...
> . . . .
> Demain, chère âme! hélas, chère âme bien-aimée,
> Source, rêve éclatant de mon âme, ô fumée!
> Demain : déchus, livrés à l'abîme béant,
>
> Tous trois demain dressant nos trois ombres difformes,
> Oui, nous retrouverons la splendeur de nos formes,
> AMOUR, phénix du ciel qui renais du néant!

Plusieurs sonnets, à l'égal de celui-ci, pur et lumineux en dépit de l'ombre qu'elle évoque, le frontispice, un thème, même l'ode pindarique obligée et le Rondeau Royal composent un ensemble de beauté grave et parfaite; j'éprouve un grand plaisir à le pouvoir déclarer.

Nul poète jeune n'a, lors de ses débuts, été accueilli avec plus de faveur et de confiance que Patrice de la Tour du Pin. *La Quête de Joie* demeure un livre de premier ordre, où se révélait déjà le grand poète. Pourquoi, depuis, et encore dans **Le Don de la Passion, suivi de saint Elie de Guence,** Patrice de la Tour du Pin ne prend-il pas à cœur de se renouveler? Va-t-il toujours se contenter de redites, de compositions secondaires d'une inspiration par trop voisine de la première, si farouchement grande et heureuse? Je laisse de côté les scènes de prose dialoguée de *Saint Elie de Guence* qui ne sont pas de ma compétence, mais dans le poème nouveau on a trop l'impression de plonger sans besoin dans cette atmosphère étouffée aux vapeurs inquiétantes, qui faisait la grandeur et l'étrangeté de *la Quête de Joie.* Patrice de

la Tour du Pin est assez jeune pour se ressaisir, pour échapper aux influences néfastes. Il n'est pas admissible qu'il ne puisse à jamais que se répéter inlassablement. Nous l'attendons, sans perdre confiance.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Rachilde : *La fille inconnue*, Baudinière. — **Léon Daudet** : *Fièvres de Camargue*, Gallimard. — **Adolphe Falgairolle** : *La Milicienne*, Editions de France. — **Christian Chanzy** : *L'appel du soir*, Tallandier. — **Jacques-Vincent** : *Nos filles*, Sorlot.

Dans le « prologue » de son nouveau roman, **La fille inconnue**, Mme Rachilde écrit, en parlant de celle-ci : « Je vais essayer de vous la montrer. Vous ne la verrez peut-être pas, car il n'y a pas de mots précis pour la rendre palpable, seulement vous en aurez peur parce que vous sentirez qu'elle existe. » Je le demande : cela ne pourrait-il pas, à merveille, s'adapter à la personnalité du Prince des Ténèbres? Notez — il convient de le dire tout de suite, — que Mme ou M. Sandou Arghirov (les deux ne font qu'un) est fort probablement une créature satanique. On affirme que les anges n'ont pas de sexe. Or, Lucifer est un ange déchu... Sandou Arghirov (ne l'appelons ni monsieur, ni madame) a beau paraître dans le monde sous des vêtements féminins, raconter des aventures, qui paraissent véridiques, dont une fille a pu seule être l'héroïne, ces aventures ont un caractère plus abstrait que concret, à bien voir. Elles engagent moins le corps que l'âme. Sandou veut plaire, voilà tout; charmer, corrompre, si vous préférez. Nous découvrirons, à la fin, que cette femme est un homme. Mais c'est un détail; je ne plaisante pas. Dame, *elle* se fût donnée pour un monsieur; mais rien de sa personnalité profonde n'eût été changé. Sandou obéit au goût du paradoxe. Il cède au désir d'aller contre la loi divine, ou, pour être plus exact, de se placer orgueilleusement au-dessus : un « Hors nature »; un frère, le double ou l'autre aspect de *Monsieur Vénus*, qu'il rejoint dans l'œuvre de Mme Rachilde, le cercle de cette œuvre bouclée. Du point de départ au point d'arrivée, il n'y a rien, ou presque rien... sinon la courbe accomplie. *La fille inconnue* n'est pas un livre scandaleux. On frémit, en pensant à toutes les abomi-

nations qu'a su avec tact éviter son auteur, qui nous laisse presque tout ignorer de la physiologie de son personnage, à l'appétit près. Mais c'est, dans la lignée des *Liaisons dangereuses,* un des livres les plus cruellement, les plus glacialement pervers que je connaisse. Le crime, puisque crime il y a, ici, ne s'accomplit pas avec banalité, dans le domaine de la chair périssable, mais contre l'esprit immortel. Pour Sandou, la beauté n'est qu'un moyen, et le plaisir physique n'est pas un but. C'est de troubler, d'*enchaîner,* qui importe, au nom de l'absolu. Aussi bien, je signale l'habileté, à l'origine de laquelle il faut discerner une dilection infernale, dont Mme Rachilde a fait preuve en nous laissant jusqu'au bout de son récit dans l'incertitude, quant au sexe de son personnage. La curiosité, le dépit, l'irritation, puis la jalousie qu'éprouve l'homme aux dépens de qui Sandou exerce sa séduction, nous les éprouvons. A ce nouveau Faust, à ce nouveau Valmont doublé d'une Mme de Merteuil, Mme Rachilde a donné un ami qui, dans sa naïveté, sa simplesse, représente la vertu; en qui s'incarne la droite manière de vivre... D'instinct, ce brave homme se méfie du « monstre », — il l'a en horreur. Et ne croyez pas que ce soit pour le plaisir de mêler des anecdotes hors de propos à son roman que Mme Rachilde y a introduit d'émouvantes histoires de bêtes. Cette muse du Symbolisme n'a pas oublié les conseils de suggestion de l'école poétique qui florissait à la fin du siècle dernier. Elle a réussi, avec beaucoup d'art, à créer la magie de son roman, un des meilleurs, à coup sûr, qu'elle ait écrits. Est-ce parce qu'elle a soupçonné la critique d'être incapable d'en discerner toutes les subtilités qu'elle se livre, après MM. Francis Jammes et Ferdinand Céline, à une charge à fond contre cette régente? Il se pourrait; et qu'elle estimât avoir à se plaindre de l'attitude de nos Aristarques, en général, à l'égard de son œuvre. « Ils jugent selon leur époque... » Voilà le principal reproche qu'elle leur fait. Il ne laisse pas d'être justifié. Le Symbolisme?... Actualité d'abord. La critique doit tenir compte, il est vrai, du public dont la curiosité des gens de qui l'on parle veut être immédiatement satisfaite. Et comme on parle toujours des mêmes... Je n'insiste pas : j'aurais l'air de manquer d'esprit de corps.

Mais on me permettra de me rendre cette justice : je signale tous les romans qui me semblent bons, même quand ils ont été écrits par des critiques qui ne jugent pas devoir faire mention de mes propres œuvres.

Plutôt qu'il n'a écrit un roman, selon l'acception courante du mot, M. Léon Daudet a brossé une large fresque dans **Fièvres de Camargue,** et qui ne laisse pas d'avoir sous son caractère d'actualité certains traits expressément archaïques. Son propos, à travers l'animation d'un récit où les détails les plus poétiques (épiquement et lyriquement) se mêlent à des péripéties violentes, a été, sans doute, d'évoquer la Provence — et une région particulière de cette province — avec ce qu'elle a de durable. Margaï de Brin, veuve d'un prince hindou, qui l'a laissée à la tête d'une immense fortune, joue, ici, en quelque manière, le rôle de Clémence Isaure. Comme la fondatrice des Jeux Floraux, ou plus exactement comme les dames qui protégeaient les troubadours sur la vieille terre où l'on répétait, après Amaury de Bène, que « savoir c'est croire, et croire c'est aimer », elle tient, dans son mas du Pantaï, en pleine Camargue, une sorte de Cour d'Amour où sont conviés à des controverses courtoises, à de galants tournois sur un sujet donné, ses voisins et ses hôtes de passage. Il y a là, outre le beau Ramire, du mas de Bouire, pour lequel Margaï aura une courte flambée de désirs, un star américaine, sans scrupules, la Camargo (bonne fille au demeurant); le Dr Haumier, de la Faculté de Montpellier et sa laborantine; le notaire Légier Guigue, un sage; le père Médiévat, un saint; le peintre Anatole Descarié, un maître, que finira par épouser la belle veuve, etc... Ce monde divers compose le plus original des *Decamérons,* et l'on voit bien que M. Daudet prend prétexte de lui pour faire la synthèse d'un pays exceptionnellement privilégié où l'Antiquité, le Moyen Age et la Renaissance mêlent et fondent leurs beautés afin de réaliser une harmonie peut-être unique. Paganisme et christianisme semblent s'être incarnés en Margaï, et l'on écoute le père Médiévat (le bien nommé) qui court les routes comme un frère prêcheur du XIIIe siècle, parler des trois vies de l'homme — l'animale, l'intellectuelle et la spirituelle — à la façon d'un écolâtre qui aurait lu Platon

et retenu ce qu'il faut retenir de la leçon des Kabbalistes. Mais la Camargue est voisine de l'Espagne, que déchire actuellement la plus atroce des guerres civiles, et ce drame influe sur sa vie. La fille d'un vieux paysan, jaloux de défendre le sol de ses ancêtres contre les empiétements des étrangers, est violée par deux Catalans; et l'évocation de cette scène rappelle par l'intensité de son accent, la série d'eaux-fortes de Goya intitulée *Los Desastres de la Guerra.* Point de narration filée dans *Fièvres de Camargue :* une suite de scènes, hautes en couleur, enlevées avec verve, joyeusement, par un artiste, qui est le premier à se régaler de ses images. Violence et douceur sont sur le même plan, embrassées du même regard dans cette œuvre, à coup sûr dionysiaque, et qui finit, d'ailleurs, sur un air de fête, par un quadruple mariage. Notez qu'une folle y est guérie par la musique, et qu'on n'y traite pas les joies de la table avec moins de respect que celles de l'esprit. Hors la laideur et la bassesse tout concourt, et la passion même, à rendre le petit monde qui gravite autour de Margaï semblable à la société de l'Olympe. Toutefois, ce séjour des dieux, le rêve chrétien de M. Daudet le parfume d'odeurs d'encens et l'emplit de carillons de cloches...

L'héroïne du roman de M. Adolphe de Falgairolle, **La Milicienne,** une certaine Christeta, est un personnage excessif ou paroxyste, en qui il me semble qu'il faut voir l'incarnation de la douloureuse Espagne d'aujourd'hui. Dévorée par l'orgueil, qui est bien le péché capital de cette admirable nation, mais mystiquement tourmentée, néanmoins, elle s'échappe du Carmel, où elle était entrée d'abord, pour se livrer à la débauche, puis à une propagande libertaire ou communiste effrénée, qui pousse le peuple à la révolte. Mais rien ne la comble, ni n'apaise sa fureur d'absolu; et elle meurt, comme le Satan d'*Eloa,* « plus triste que jamais », ou plus désespérée, après avoir égorgé son directeur de conscience et fait fusiller son *novio.* Autour de cette héroïne exceptionnelle, dont la psychologie déconcerte plus encore qu'elle n'inspire de la répugnance, le mérite de M. de Falgairolle a été de nous faire de l'Espagne, en proie aux horreurs de la guerre civile, un tableau d'un réalisme im-

pressionnant. Nul parti pris, à ce qu'il m'a semblé, dans cette peinture. L'objectivité la plus probe et par cela même la plus édifiante. A cet égard, je recommande le dialogue entre Christeta et un chef rouge (pages 193 et suivantes), où on lit, notamment, ceci : « Une révolution qui s'éparpille en massacrant à l'arrière des gens déjà vaincus, fait naître le fascisme là où il n'existait pas. » M. de Falgairolle pousse la sincérité, pourrait-on dire, jusqu'au cynisme. Il y a des scènes osées dans son récit, mais dont l'impudeur n'est jamais obscène. S'il dit crûment les choses, c'est sans l'arrière-pensée de flatter les mauvais instincts des lecteurs. Son livre nerveusement, elliptiquement écrit, est brutal, parfois pénible; on ne lui fera pas, sans injustice, le reproche de viser au scandale.

Dans **L'Appel du Soir,** M. Christian Chanzy nous conte la douloureuse histoire d'une femme qui s'est mariée tard, à trente ans, avec un homme d'un an plus jeune qu'elle. Elle était vouée, par là même, à la disgrâce des épouses trompées, et qui pis est, négligées, délaissées... Toutefois, comme sa santé languit, au bout de huit ans de mariage, son médecin l'envoie en Suisse. Livrée à elle-même, elle s'abandonne au torrent d'appétitions, de désirs qu'elle avait refoulés et que la solitude libère, et s'éprend brusquement d'un jeune homme. Rien d'étonnant qu'elle n'ait pas eu besoin d'être séduite pour aimer; et ce trait d'observation fait honneur aux dons psychologiques de M. Chanzy. Tenez compte qu'elle n'a pas eu d'enfants et qu'elle touche à l'âge où la femme pressent la venue des premières ombres du soir, entend leur *appel...* Celle-ci, d'ailleurs, est pessimiste. Toute sa jeunesse a été enveloppée d'une tristesse que l'exaltation et le désir accroissaient. Elle se perdra fatalement à son crépuscule, à cette heure du jour comme de la vie qui porte les idées et les sentiments à leur point extrême... M. Chanzy analyse la disposition particulière de sa proie de Vénus, ou fait celle-ci s'analyser (car *L'appel du soir* est écrit à la première personne) avec beaucoup de subtilité et même de force, chose rare chez un débutant. Il est lucide, à la manière de M. Jacques de Lacretelle dont il rappelle la première œuvre, *La vie inquiète de Jean Herbelin.* Sans

doute, est-il encore enclin à commenter plutôt qu'à laisser les émotions s'exprimer dans les faits. Je serais surpris qu'il ne s'imposât pas à l'attention. Qu'il surveille sa langue où il laisse des banalités, certaines expressions impropres se glisser encore; qu'il soit plus direct, surtout, et il connaîtra assez vite le succès de bon aloi que je crois pouvoir lui prédire.

Nos Filles, par Mme Jacques Vincent, est le récit d'une mésaventure sentimentale qui finit bien. Denise Jerlin, fille d'un savant, se fiance avec un garçon sérieux, qui a été son camarade d'enfance et pour qui elle éprouve une affection qu'elle croit susceptible de suppléer à l'amour qu'il ne lui inspire pas. Elle se ressaisira à temps et sera heureuse, ce qui lui permettra de se consacrer aux œuvres de charité sociale vers lesquelles sa bonté la porte. Ce sympathique récit renferme de fines observations sur la femme, en général, et la jeune fille, en particulier.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Tour d'Amour, de Mme Marcelle Maurette, d'après le roman de Mme Rachilde, au théâtre du Grand Guignol. — *Les Fausses Confidences,* de Marianne, à la Comédie-Française.

C'est une salle singulière que celle de la cité Chaptal. Le genre qu'on y cultive ne l'est pas moins. Le Grand-Guignol a cependant, il faut le reconnaître, une sorte de célébrité qu'un feu modeste et l'habitude perpétuent, paraît-il. C'est le théâtre de l'horreur rapidement combinée, agressivement exécutée en pièces courtes et sommaires où généralement les paroles comptent moins que les gestes : l'horreur au marteau. Cliniques rigoureuses, hôpitaux sordides, salles d'opération, prisons et bagnes, asiles d'aliénés, tous les décors du crime, du vice, des malheurs, des supplices et de la scélératesse y sont utilisés par système. Et comme il faut bien, entre deux angoisses, consentir quelque détente au public, ces *drames* sont encadrés de comédies ou de farces non moins sommaires et encore plus brèves.

La grande époque du Grand-Guignol, car il a eu en son genre une grande époque, est marquée par des pièces comme *le Système du Docteur Goudron et du Professeur Plume* et

par le nom de M. André de Lorde, lequel s'inspirait volontiers de l'Edgar Poe des *Contes Fantastiques*. Depuis, en dépit d'une bonne volonté tenace, les pièces du Grand-Guignol ne se sont pas toujours montrées dignes de pareils modèles. On y va presque toujours au fait, au fait divers sans phrases et sans préparation, ou si peu... Tant qu'enfin les connaisseurs un peu exigeants ne retrouvent que difficilement — à moins d'une ingénuité qui en pareille matière est d'ailleurs mieux partagée qu'on ne croit — l'émotion, la grande secousse qui prouve que le tour est bien fait.

Mais voici que Mme Maurette, après avoir donné dans le drame ou la tragédie mythologique avec un *Bellérophon* qui fut joué à l'Odéon, puis dans l'imagerie historique avec cette *Madame Capet* si bien animée par M. Baty, semble vouloir rendre le Grand-Guignol à son vrai destin. Elle s'est inspirée pour cela de l'un des plus émouvants et des plus beaux romans de Mme Rachilde, **La Tour d'Amour.** Le sujet de ce livre terrifiant et sincère, si parfaitement caractéristique de la manière de celle que Barrès appelait « Mademoiselle Baudelaire », répond en effet parfaitement aux espoirs que nourrissent les fidèles du Grand-Guignol. L'histoire du vieux gardien de phare Barnabas, obsédé de souvenirs mauvais, de solitude et d'amours macabres, qui meurt quinze jours avant la relève après avoir mis son compagnon Maleux en présence d'un monstrueux fétiche, a de quoi provoquer les sueurs et les angoisses. Mme Marcelle Maurette en a d'ailleurs ajouté, comme on dit, et dans sa version Maleux suit dans l'abîme la tête de la morte qui l'entraîne avec elle.

Mais, avec la possession et la vindicte étranges de Barnabas, ce qui fait la grandeur du livre de Mme Rachilde, c'est l'atmosphère dont elle a su les entourer; c'est la présence perpétuelle des démons silencieux, d'une solitude confinée au sein de l'espace, celle du vent d'ouest et de l'océan « sans cesse recommencé » dont les courants violents et perfides, habités de cadavres dociles comme des algues, circulent de la baie des Trépassés et de la pointe du Raz au roc qui supporte le phare d'Ar Men. C'est aussi la conviction lucide que ce qui arrive se passe dans l'esprit de ces hommes et que les circonstances font que cela est naturel, en somme.

Mme Marcelle Maurette a gardé le plus qu'elle a pu des dialogues de Mme Rachilde et la transposition du roman à la scène de *la Tour d'Amour* est valable. Elle parvient à faire passer dans la salle quelque chose de la réalité poétique créée par son auteur.

§

J'ai tant parlé déjà des **Fausses Confidences,** la comédie de Marivaux qui a reparu sur l'affiche de la Comédie-Française, que je m'étais bien promis de ne point revenir sur son sujet. J'y reviens cependant.

C'est le propre de la nouvelle Comédie-Française que tout ce qui s'y fait devient matière à réflexion. La question qu'elle vient de nous suggérer est de savoir s'il est bon de modifier l'apparence qu'on a l'habitude de voir à tel ou tel personnage au théâtre. Il y a huit ans, quand la retraite de Mme Cerny fit disparaître du répertoire pour un temps *les Fausses Confidences,* on ne pouvait se représenter Araminte, l'héroïne de cette pièce, que sous les traits de cette femme. Si Mme Cerny n'appartenait point exactement à la génération de Réjane et de Granier, du moins apparut-elle ainsi que Brandès au temps où les femmes étaient encombrantes et volumineuses. C'est ainsi qu'on les aimait. Quelles que fussent leurs tailles et quand bien même elles étaient petites, elles réussissaient à paraître de grand format. Le goût s'est modifié et l'on ne voit plus que des in-16. Sans doute est-ce là ce qu'on préfère. Sans doute est-ce pour cela que l'Araminte des *Fausses Confidences* a changé de format. Après la tendre majesté de Mme Cerny, dont on aurait pu dire comme de la Comtesse du *Mariage de Figaro* : « Oh Suzon, qu'elle est noble et belle, mais qu'elle est imposante », — ce qui amène cette délicieuse réplique : « Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon? »... voici la grâce mignonne de Madeleine Renaud. Pourquoi pas?

Rien ne dit non plus que pour désoler Alceste, Célimène doive avoir la silhouette de Mme Sorel ou la ressemblance de Mlle Mars, telle qu'on en connaît le marbre dans le vestibule du Théâtre-Français. Je la verrais très bien sous les traits d'une petite femme vive et malicieuse : l'Agnès de

l'Ecole des Femmes avec dix ans de plus. N'a-t-on pas vu *la Parisienne* de Becque sous les traits de Reichemberg, une Agnès précisément, aussi bien qu'avec ceux de Réjane, et dans les temps modernes, sur l'auguste plancher de la Comédie-Française, Mme Bovy et Mme Robinne, entre lesquelles on ne peut certes pas se méprendre, n'ont-elles pas toutes deux tenu ce rôle étonnant?

Il ne faut pas craindre de bousculer les habitudes du public. Je dirai plus : il ne faut pas laisser au public le loisir de prendre des habitudes. Comment fera-t-il cependant pour ne point s'habituer à l'Araminte de Madeleine Renaud? On n'en saurait imaginer dont le cœur charmant soit plus finement analysé, dont les sentiments soient plus nuancés, et plus subtilement.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

Atlas historique. 1. *L'Antiquité* : Presses universitaires. — M.-A. Leblond : *Vie de Vercingétorix*, 1, Denoël. — Beau de Loménie : *Naissance de la nation roumaine*; Leroux. — De La Batut : *Les Pavés de Paris, II*; Editions sociales internationales. — Tournaire : *Galerie des reines de France*, I; Baudinière. — D. Roché : *Le Catharisme*; Carcassonne, impr. Gabelle. — Louis-Jaray : *L'Empire français d'Amérique*; Colin. — Apcher : *Les Dupuy de la Grandrive*; Saffroy. — Chauvire : *Le secret de Marie Stuart*; Colin. — C. L. Morris : *Marie-Thérèse*; Plon. — Herriot : *Lyon n'est plus*, I; Hachette. — Aron : *Victoire à Waterloo*; A.-Michel. — Nemo : *Psychologie du Risorgimento*; Vuibert. — Ponteil : *1848*; Colin. — Goffin : *Charlotte, l'impératrice fantôme*; Editions de France. — Mémento.

L'**Atlas historique** publié, semble-t-il, pour compléter la collection *Clio*, s'est enrichie du fascicule I consacré à l'Antiquité. On sait que le fasc. II (le Moyen-Age) avait déjà paru il y a un an. Le fasc. I, dû à Louis Delaporte, André Piganiol, Etienne Drioton et Robert Cohen comprend 30 cartes en noir. Il remplacera utilement les publications antérieures analogues, aujourd'hui généralement épuisées et dont les renseignements pour l'Orient antique étaient si insuffisants.

La **Vie de Vercingétorix** par Marius-Ary Leblond est un tome I consacré à *la jeunesse* et à *la victoire* du héros gaulois à Gergovie. On sait combien sont pauvres les renseignements que nous avons sur lui. En dehors de ce qu'a écrit César, si évidemment tendancieux, on ne sait à peu près rien. Pour faire mieux comprendre le drame qu'il raconte, M. Leblond

a reconstitué par la pensée le milieu et les circonstances des faits connus. Il a réussi ainsi à composer un récit vivant et captivant, mais le plus souvent conjectural. Pour Michelet, l'histoire était une résurrection; pour M. Leblond, c'est une vision.

M. Beau de Loménie a consacré un beau volume à la **Naissance de la nation roumaine.** Son récit va *de Byzance à Etienne le Grand de Moldavie.* La plus grande partie du volume (p. 115-227) est même consacrée à l'histoire de ce dernier prince. Le récit de M. de Loménie, clair et précis, est fort intéressant.

Les Pavés de Paris de M. de La Batut sont un guide de la capitale où les événements historiques sont racontés rue par rue, place par place. L'auteur, qui est animé de sympathies révolutionnaires, a consacré le tome I aux cinq premiers arrondissements, le tome II aux autres. L'ouvrage est d'une lecture agréable, mais ses gravures sur bois laissent vraiment à désirer.

La Galerie des reines de France de M. Tournaire est un résumé agréable des vies de ces princesses. Le tome I, seul paru, s'arrête en 1524.

M. Roché a consacré une très intéressante brochure au **Catharisme,** *à son développement dans le Midi de la France et aux Croisades contre les Albigeois.* On y trouvera l'histoire de cette doctrine et des violences qui ont fait disparaître ses sectateurs.

M. G. Louis-Jaray, dans un beau volume, raconte l'histoire de **l'Empire français d'Amérique** (1534-1803), qui aurait pu devenir l'orgueil de la nation française et qui finit dans la défaite ou par abandon. M. Jaray a résumé avec talent ce chapitre capital de notre histoire.

M. Louis Apcher a consacré une savante brochure aux **Dupuy de la Grandrive,** à *leurs papeteries de la Grandrive et Barot* et à *leur parent l'intendant du Canada Claude-Thomas Dupuy.* Il a suivi cette famille de *notables auvergnats au cours de trois siècles d'histoire* (1570 *à nos jours*). Ces papeteries, situées près d'Ambert, paraissent avoir cessé de travailler vers 1830, ne pouvant soutenir la concurrence des usines employant des machines nouvelles.

M. Roger Chauviré, dans un gros livre soigneusement documenté, étudie **Le Secret de Marie Stuart.** A-t-elle été la maîtresse de Riccio : il ne le croit pas. Il ne croit pas non plus qu'elle ait été d'intelligence avec Bothwell avant l'assassinat de Darnley et nie par conséquent qu'elle ait eu part à ce crime. Tout en rendant justice au talent avec lequel M. Chauviré a fait valoir ses arguments, j'avoue qu'ils ne m'ont pas convaincu. En particulier, il me paraît extraordinaire que Bothwell ait eu l'idée de supprimer Darnley s'il avait pu craindre que sa veuve lui fasse payer le crime qu'il allait commettre. Mais tous ceux qu'intéresse l'histoire de Marie Stuart liront avec intérêt l'analyse psychologique et critique que lui a consacrée M. Chauviré.

L'important règne de **Marie Thérèse, le dernier conservateur,** a été raconté par Constance Lily Morris d'une façon si excellente que l'on en a avec raison fait une traduction française. Le lecteur apprendra à y connaître des affirmations et des façons de voir qui sont de nature à heurter beaucoup de nos idées.

De la monumentale **Histoire du Consulat et de l'Empire** de M. Louis Madelin, le tome II (*l'Ascension de Bonaparte*) a paru. Par l'excellence de sa documentation, elle se classe au-dessus des ouvrages de Thiers et de Lanfrey, auxquels elle peut être comparée pour la clarté du récit et la profondeur des vues.

M. Edouard Herriot, travailleur infatigable, publie, sous le titre **Lyon n'est plus,** une histoire de Lyon et de la région lyonnaise du 21 septembre 1792 au 29 mai 1793. C'est la période de la lutte entre *Jacobins et Modérés* et le tome I d'un ouvrage qui doit aller jusqu'au 2 février 1798. Le talent de l'auteur comme écrivain est connu, mais de plus il a utilisé une documentation d'une richesse insurpassable.

M. Gaston-Martin a étudié consciencieusement et raconté d'une façon captivante la vie de **J.-P. Marat,** *l'œil et l'ami du peuple*. Marat est devenu un monstre parce qu'il était déçu et irascible. M. Martin n'a cherché qu'à le faire connaître et comprendre.

M. Robert Aron a eu une idée bizarre : que serait-il advenu, s'est-il demandé, si Napoléon avait remporté la **Victoire à**

Waterloo. Il a consacré 248 pages à l'étude de cette question insoluble.

La brochure de M. J. Nemo sur la **Psychologie du Risorgimento** est un excellent *essai sur l'évolution politique de l'Italie aux* XIXe *et* XXe *siècles.* C'est un récit bien circonstancié et animé d'un esprit de vive sympathie pour ce pays.

L'excellente *Collection Armand Colin* s'est enrichie d'une histoire de **1848** par F. Ponteil. C'est un résumé précis et bien informé, rédigé par un professeur hostile à la bourgeoisie.

Jusqu'ici poète et romancier, M. Robert Goffin a commencé des travaux d'histoire sur *l'épopée des Habsbourg* par un récit captivant des souffrances de **Charlotte, l'impératrice fantôme.** C'est surtout une étude psychologique, poussée naturellement beaucoup plus avant que ne le permettent les documents. M. Goffin a d'ailleurs étudié ceux-ci et a « soupesé des archives poussiéreuses qui laissent entrevoir les secrets les plus épouvantables d'une tragédie inhumaine ». En voici un : en juillet 1866, quand Charlotte est venue en France et en Autriche demander des secours, elle était enceinte, à l'insu de Maximilien. Ses sollicitations ayant été vaines, elle devint folle de désespoir à la fin d'août. Mais François-Joseph, alors impopulaire en Autriche, se défiait de son frère, qui lui au contraire y était fort aimé. Si Maximilien revenait comme il en avait l'intention à ce moment-là, il n'aurait aucune peine à le détrôner.

« Maximilien sait, par des lettres de sa mère qui a un faible pour ce cher enfant, né d'une faute agréable avec le duc de Reichstadt, que sur le passage de François-Joseph, à Vienne, éclatent des cris séditieux de : « Vive Maximilien », et cela peine profondément l'empereur d'Autriche qui va prendre ses mesures... On interdira à Maximilien de rentrer... Quant à l'angoissante question dynastique posée par la grossesse de Charlotte, une solution : il faut supprimer la mère et l'enfant. Les morts ne réclament plus de trône!... Des tentatives d'empoisonnement évitées à grand'peine sont exercées contre Charlotte... Elle est devenue mère sans qu'on puisse dire comment. »

Fin janvier 1867, l'acte de naissance de l'enfant fut rédigé à Bruxelles. Le 19 juin, Maximilien fut fusillé. Le 30 juillet,

Charlotte, qui était jusqu'alors restée à Miramar, fut emmenée en Belgique par la reine Marie-Henriette, sa belle-sœur. François-Joseph avait mis comme condition à son départ que « son fils devrait rester inconnu ». Plus tard, il devint élève à Saint-Cyr. Il était colonel en 1914 et devint ensuite un de nos grands chefs.

M. Goffin raconte aussi la mort de notre prince impérial, celle de l'archiduc Rodolphe et l'histoire d'amour d'Elisabeth, la femme de François-Joseph. Depuis plusieurs années, elle n'avait plus que des rapports de cérémonial avec son mari. Il était habitué à ses absences, qui avaient lieu généralement en Angleterre. Elle y fut la maîtresse d'un brillant officier, Bay Middleton, et devint enceinte en 1881. Elle étonna alors l'empereur en lui disant qu'elle allait se reposer en Normandie, au château de Sassetot. Elle y accoucha d'une fille, la future comtesse Zanardi Landi, qui raconta cette histoire dans un livre publié à Londres en 1914.

Mémento des Périodiques. — *Revue historique*, Mémoires, déc. 1937 : Appuhn : Un dossier allemand sur l'affaire Schnæbelé (trouvé à Strasbourg). Il révèle que le commissaire Gautsch, d'Ars-sur-Moselle était menteur et versatile, ce qui empêchait de comprendre. Voici comment les choses semblent s'être passées. Tobias Klein, arrêté à Strasbourg le 11 février 1887, avait dénoncé Schnæbelé comme s'adonnant à l'espionnage. Le juge qui instruisait l'affaire conclut de là qu'il fallait envoyer à Metz le commissaire von Tausch pour l'arrêter. Le 12 mars, Bismarck déclare qu'il n'y voyait « aucun empêchement ». Le 18 avril, Tausch vint à Ars et y rendit visite à Gautsch qui lui révéla qu'il avait rendez-vous avec Schnæbelé le 20 à Arnaville. Le 19, Tausch visita le lieu du rendez-vous et le lendemain il y posta deux agents déguisés en conducteurs de bestiaux. Comme Tausch « l'avait présumé » (qu'avait-il fait pour en être si sûr) Gautsch n'était pas encore là quand Schnæbelé arriva. Ne le voyant pas, le Français s'approcha de 70 mètres en territoire allemand. L'un des policiers se jeta alors sur lui, mais Schnæbelé le renversa et parvint à regagner le territoire français. Les deux agents coururent, l'y saisirent et l'emmenèrent. Gautsch arriva 20 minutes après et serra amicalement la main du prisonnier. Puis, changeant de sentiments, le 22 il écrivit au procureur impérial que c'était lui qui avait arrêté Schnæbelé. Le 28 suivant, il croyait encore pouvoir se faire valoir et demanda au Chancelier à être transféré à Berlin à cause de l'hostilité qu'on lui témoignait en

Lorraine. Mais on avait retrouvé la lettre de Gautsch, invitant le Français à venir à la frontière; le 29 avril, il dut en reconnaître l'authenticité. Se rendant compte sans doute de la disgrâce à laquelle elle le condamnait, il écrivit quelques jours plus tard au *Temps* que « jusqu'au 20, il n'avait eu aucune connaissance que Schnæbelé devait être arrêté » et que c'était Tausch qui avait fait l'arrestation.

Revue d'histoire de la guerre mondiale, juillet 1937 : L'histoire contemporaine dans les manuels scolaires, résolution adoptée par une commission d'historiens allemands et français (plusieurs consacrent des accusations erronées contre la France).

ÉMILE LALOY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les humanités modernes (opinions de savants.) — L'expression « humanités modernes », au sens où nous l'entendons aujourd'hui, a été employée pour la première fois (à notre connaissance) par Paul Langevin, le maître de la physique française contemporaine :

La valeur éducative de la science tient dans le savoir autant que dans l'effort fait pour l'atteindre; dans la perspective qu'elle donne sur la réalité; dans le contact intime avec les choses, comme dans la discipline qui permet de les connaître. Instrument de culture par excellence (1), la science doit nous conduire à ces humanités modernes, que nous n'avons pas encore réussi à stabiliser... Notre science est réellement dans l'enfance, quoique vigoureuse déjà, et on la déguise en vieillard; ses balbutiements inspirent la répulsion de la sénilité (1), au lieu de la joie que la jeunesse répand autour d'elle dans ses efforts ardents... L'enseignement scientifique doit être homogène, comme la société dans laquelle nous vivons, et l'on ne saurait, sans le défigurer, chercher à l'adapter d'une manière trop étroite dès le début, dès le lycée, aux besoins variés des élèves qui le reçoivent (2).

Ces phrases ont conservé toute leur actualité, au moment où les plus grands savants renoncent à considérer comme une panacée « la contemplation nostalgique de la civilisation gréco-latine » (3), en constatant l'incapacité des élites à intégrer les nouvelles techniques dans la civilisation : on con-

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 juillet 1936, pp. 379-384.

(2) Conférence faite au *Musée pédagogique* (1904).

(3) L'expression est du mathématicien Maurice Weber, dans une récente conférence au *Syndicat de l'Enseignement*.

tinue à imposer à une machine sociale toute neuve des préceptes de droit romain et des incantations médiévales. Si l'histoire est présentée comme une interminable liste de chamailleries sanguinaires entre voisins, il n'est guère étonnant que les dirigeants soient obnubilés par le désir de faire servir ces techniques à des fins de destruction...

Nous avons fait brièvement allusion (4) aux réflexions du mathématicien Jacques Hadamard sur la nocivité de notre système anachronique d'enseignement; depuis (5), il a développé sa thèse, en ne manquant pas de citer ces conseils de Paul Bert :

> Apprendre à bien voir, à voir juste, à ne voir que ce qui est, et à voir tout ce qui est, n'est pas chose facile : or, c'est là ce qu'enseignent au plus haut degré les sciences d'observation.
>
> Mettre de l'ordre dans les idées, placer chaque chose selon sa valeur, dans sa perspective vraie, n'est pas chose facile non plus; or, la méthode naturelle y habituera l'enfant. Prouver aux autres tout ce qu'on affirme soi-même, exiger des preuves pour les affirmations des autres, savoir même ce qu'est une preuve, est chose plus difficile encore : attendez tout, dans ce domaine, de la forte éducation des sciences physiques, et ne craignez rien d'elles (1) ; car c'est leur grandeur et leur force d'enseigner la non-crédulité (6), sans enseigner le scepticisme, ce suicide de la raison.

Hadamard insiste sur les retentissements catastrophiques du manque d'esprit scientifique (7), notamment chez les militaires (8) :

> A Jules Simon, qui suggérait une relation entre la médiocrité de notre enseignement et les cruelles déceptions de 1870, l'académicien Alfred-Auguste Cuvillier-Fleury rétorque : « L'enseignement n'est pour rien dans notre défaite, attendu qu'elle a pour

(4) *Mercure de France*, 15 janvier 1938, p. 375.

(5) *La Lumière*, 10 et 17 décembre 1937.

(6) Albert Bayet rappelle en quels termes la papauté contemporaine condamne la liberté de pensée : « une maxime fausse et absurde, ou plutôt un délire » (Grégoire XVI, puis Pie IX), « une servitude de l'âme dans l'abjection du péché » (Léon XIII).

(7) On pourra lire à ce sujet deux excellentes brochures (Les Editions rationalistes, 54, rue de Seine). L'une est de Jean Perrin : *Libération de l'humanité par la science*. Dans l'autre, intitulée *La science et les radiations fantomatiques*, un maîtres de recherches à la Sorbonne, Nine Chouchroune fait une critique expérimentale très poussée des stupidités en vogue : radiesthésie, bioradiance, métapsychique, astrologie...

(8) Le *cas* des médecins a été esquissé précédemment (*Mercure de France*, 15 décembre 1937, pp. 570-572).

causes la faiblesse organique de nos armées, leur armement incomplet, leur réapprovisionnement tardif, l'insuffisance des grands commandements et la supériorité du nombre sur le courage de nos héroïques phalanges (*sic*). »

Voilà un bel esprit et un beau raisonnement. Qui donc a organisé nos armées? Qui avait à leur fournir leur armement, leurs approvisionnements? Qui commandait leurs manœuvres et avait à les amener en force sur le point décisif? Un corps d'officiers, nés dans l'ensemble ni plus ni moins intelligents qu'ils ne l'auraient été à une autre époque (9). Qui a formé les cerveaux, les méthodes de ces hommes, avec d'aussi piètres résultats? L'auteur ne se pose pas cette question, dont la réponse apparaît d'elle-même.

Rien ne pouvait mieux que ce que le littérateur écrit prouver que Jules Simon avait vu juste, en estimant que, sans se contenter de réorganiser nos forces, il fallait aussi s'attaquer à la cause du mal. Sans que l'on puisse préciser aujourd'hui si la formation vicieuse de nos militaires incombait principalement à l'Université, ou si elle était le fait de l'ambiance intellectuelle générale, dont cet enseignement faisait partie (10).

Jacques Hadamard situe ensuite les réformes récentes et leur volonté de minimiser l'esprit scientifique :

Depuis quinze ans, toute occasion a été bonne de partir en guerre contre tout ce qui n'est pas le régime scolaire d'il y a trois-quarts de siècle, pour en vanter la supériorité devant le *Conseil supérieur de l'Education nationale* (11), et surtout devant les parlementaires, que l'on espère moins avertis et, par conséquent, plus suggestibles. Leur opinion, et d'une manière générale l'opinion publique, a été *intoxiquée* par des affirmations inlassablement répétées, en bâillonnant autant que possible toute con-

(9) Rien ne prouve d'ailleurs qu'un meilleur mode de sélection n'en aurait pas éliminé une bonne part, au profit d'autres qui ne furent pas nommés (M. B.).

(10) « Quand je pense à la manie qu'on avait (sous Louis-Philippe et sous le Second Empire) de tout ramener au lieu commun, aux sentences convenues, il m'est impossible de ne point croire à l'existence d'une vague de médiocrité, de mauvais développement de l'intelligence, à laquelle la défaite de 1870 ne fut pas étrangère ». Vague de médiocrité! ne renaît-elle pas dans l'élite, ignorante, d'aujourd'hui?

(11) Choisi avec une telle habileté que les neuf-dixièmes des membres *ne sont pas à la page* (M. B.). « La prétendue *égalité scientifique* est devenue une égalité dans la nullité. Motif avoué et déclaré : éviter de faciliter la préparation à l'X des élèves sans latin ». Là voilà bien la sélection à rebours, analogue à celle dont il est question plus haut.

tradiction et qui ainsi passent, petit à petit, au rang de vérités fondamentales (12).

Quelquefois des contre-vérités flagrantes et grossières : l'une d'elles mérite une place d'honneur, car elle est le cheval de bataille, que l'on enfourche le plus volontiers dans cette polémique. On raconte que les études classiques sont « réduites à rien », que nos élèves sont « sous-alimentés en lettres » pour être « gavés de sciences »(13). En fait, sept heures de sciences ne laissent guère que... dix heures et demie aux disciplines exclusivement littéraires (histoire, géographie, morale non comprises). Les antiscientifiques ne tiennent aucun compte de ces chiffres, et telle Revue refuse de faire connaître les objections à ses lecteurs.

Le même auteur rappelait jadis une boutade d'un de ses collègues : « Ce qui me plaît dans les Grecs, c'est qu'au moins ces gens-là — par le fait même qu'ils étaient nouveaux en toutes choses — ne faisaient pas apprendre les langues mortes à leurs enfants », et il dénonce un bien joli tour de passe-passe :

> On se réclame de la prodigieuse civilisation grecque, pour établir la nécessité d'humanités gréco-latines, lesquelles finissent par devenir latines tout court et nous mettent à la remorque d'hommes qui, s'ils furent des administrateurs et des constructeurs admirables — ce dont d'ailleurs on ne nous soufflait mot au lycée — ne se sont montrés très supérieurs ni comme artistes, ni comme savants, ni comme penseurs, et ont laissé dépérir, entre leurs mains, la science et l'art grecs.

N'allons pas croire que le mathématicien Jacques Hadamard s'applique à vanter les vertus éducatives de la branche du savoir où il est devenu une des sommités universelles (14). Loin de là, il déplore que le dosage des horaires date du

(12) Comme les « lieux communs » et les « sentences convenues » du Second-Empire (M. B.).

(13) L'argument n'est pas nouveau. L'ineffable Cuvillier-Fleury se plaignait qu' « un grand squelette d'homme se substituât sournoisement à la prosodie. Plus tard, on renonça — et on fit bien — à ces tristes et hasardeuses expériences ».

(14) Au contraire, les professeurs de langues mortes défendent farouchement leur gagne-pain. A quelques exceptions près, comme Régis Messac, qui dans l'excellente revue *Les Primaires* demande « un renouvellement complet de l'outillage de la pensée. L'équipement de nos soi-disant intellectuels (d'Occident ou d'ailleurs) est en principe aussi arriéré par rapport à notre époque que celui d'un charron de village par rapport aux usines Ford ».

règne des Jésuites, où les sciences étaient limitées aux mathématiques :

L'enseignement des sciences expérimentales doit être non seulement un élément de la culture, mais en devenir la pierre angulaire : c'est une conséquence nécessaire de toute l'évolution de la pensée humaine... Si vraiment il s'agit non pas de s'assimiler tel chapitre particulier, mais d'apprendre à apprendre, l'essentiel ne sera plus l'enseignement oral, mais les exercices pratiques.

La culture, c'est l'entraînement de l'esprit à la pratique du jugement et du raisonnement; c'est le développement de l'esprit en vue de le rendre apte à mieux comprendre et juger toutes choses.

Il faut délibérément choisir entre l'observation et le retour à l'autorité d'Aristote, entre Ambroise Paré (15) et Diafoirus. Il n'y a rien à céder à ceux qui, endormis apparemment du sommeil de la Belle au Bois Dormant sous Louis XIV, se réveillent aujourd'hui, sans avoir rien appris, ni rien oublié.

Tels sont les principes qui doivent présider à la culture, à l'institution d'humanités modernes : former l'esprit, apprendre à apprendre, faire vivre la science, délaisser la documentation encyclopédique en vogue, liquider ce bric-à-brac de faits hétéroclites, ne pas bourrer le crâne des jeunes avec des détails insignifiants qu'on retrouverait en deux secondes dans le petit *Larousse* (pages roses comprises) (16). Les dernières classes des lycées doivent consacrer la moitié du temps à la

(15) Ferdinand Brunot, qui vient de mourir, a permis aux éducateurs de transformer l'enseignement de la grammaire, école de conformisme et d'abêtissement, en école de réflexion, d'analyse et d'esprit critique. On conçoit sa sévérité à l'égard du latin, véhémentement prôné par des « incompétences ». Il rappelait qu'Ambroise Paré ignorait le latin et que c'est à cette circonstance qu'il dut ses découvertes : « Ne pouvant étudier les textes anciens, il avait utilisé la méthode directe, l'observation sur le cadavre. Colbert, non plus, ne savait pas le latin; cette langue ne l'intéressait pas. Un arc de triomphe devait être élevé à la gloire du Roi Soleil et l'on discuta de la langue qui serait employée pour les inscriptions. Colbert préconisa le français et ce fut le latin qui l'emporta. Une cérémonie eut lieu au lycée Louis-le-Grand. Que fit Colbert? Il n'y parut pas. » Exemple à méditer à une époque où le manque de caractère le dispute à l'insuffisance...

(16) L'esprit scientifique a été heureusement défini par Anatole France (*Balthazar*) : « Je pourrais savoir beaucoup de choses et n'être qu'un imbécile; mais je connais le moyen d'apprendre quelques-unes des innombrables choses que j'ignore, et c'est pourquoi je suis justement réputé comme un savant. » L'esprit d'autorité a été finement ironisé par André Gide (*L'Ecole des Femmes*) : « L'important n'est pas tant de dire ce qu'on pense (car l'on pense souvent mal) que ce que l'on devrait penser. »

culture scientifique, le reste étant réparti entre les autres disciplines, notamment entre l'étude des langues et de l'histoire (17). Lorsqu'un programme de ce genre aura été réalisé, ce ne sera plus une galéjade que « d'appliquer le terme d'*élite* aux produits de l'enseignement moyen, alors que le type d'homme fabriqué par les sacro-saintes humanités classiques est abstrait, conventionnel et inadaptable » (18).

Nous devons nous accommoder de ce qui est, si nous ne voulons pas disparaître. Devant l'immensité de la tâche, il faut jeter du lest. Emondons les branches mortes et renonçons à cette spécialisation prématurée dans l'étude des philologies antiques. A titre transitoire et d'essai, on consentirait à ce que l'enseignement d'une des deux langues vivantes obligatoires soit remplacée facultativement par celui du latin ou par celui du grec, sur la demande expresse des intéressés, sans que l'Université prévoie une heure supplémentaire, ni que ce choix archaïque figure sur le diplôme de bachelier. Ce serait prolonger logiquement la pensée du mathématicien Emile Picard, qui compte, par ailleurs, à l'Institut, parmi les membres *les plus conformistes* : « A entendre certains, on ne pourrait entrer en contact avec les civilisations antiques (19) sans connaître leurs langues. Il n'en est heureusement rien. »

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Divers : *Les Sciences sociales en France. Enseignement et Recherche*, rapport présenté par le Groupe d'études des sciences sociales au Centre d'études de politique étrangère, Hartmann, 11, rue Cujas. — Mémento.

C'est une œuvre bien considérable et bien louable que celle entreprise à l'occasion de l'Exposition 1937 par le Centre d'études de politique étrangère qui siège 13, rue du Four sous la présidence de M. le recteur Charléty, et qui a abouti à la publication de ce gros et docte volume : **Les Sciences**

(17) La dernière année (ex-philosophie), de tendance plus synthétique, comporterait des notions *précises* de psychologie et de psychiatrie et l'examen des grandes théories scientifiques : les hypothèses cosmogoniques et géologiques, le déterminisme, les conceptions physiques (avec les éléments de ce calcul des probabilités, qui envahit la science tout entière), les théories de l'évolution en biologie, l'histoire du travail, la géographie humaine, la coopération internationale.

(18) Marcel Déat.

(19) Préoccupation somme toute secondaire (M.B.).

sociales en France. Enseignement et Recherche. C'est un tableau de l'état présent de ces sciences que j'énumère ci-après avec le nom du rapporteur entre parenthèses : *Sociologie* (R. Aron), *Géographie humaine* (A. Demangeon), *Histoire* (J. Meuvret), *Ethnologie* (R. Polin), *Linguistique* (J. Vandryes), *Folklore* (A. Varagnat), *Science des religions* (H. C. Puech et P. Vignaux), *Histoire de l'art* (H. Focillon), *Pédagogie* (G. Milhaud), *Statistique* (R. Margolin), *Sciences économiques* (R. Picard), *Sciences juridiques* (A. Blondeau), *Sciences politiques* (A. Jordan), *Relations internationales* (J. Lambert) et *Centre de documentation* (H. Lemaître). Cette simple énumération montre quelle est l'importance de ce travail collectif, dont toutes les parties sont du plus haut prix.

Dans l'impossibilité où je me trouve de parler congrûment de toutes ces sciences (c'est un volume qu'il me faudrait, sans parler de la compétence variée), je me contenterai de dire quelques mots de la première étude sur la Sociologie, et même, en laissant de côté ce qui est dit sur la place qui a été faite à cette science dans les trois ordres de notre Enseignement et sur les Recherches (ce dernier chapitre rédigé par M. Bouglé ainsi que celui sur l'Enseignement primaire) de préciser l'évolution de la conception de cette science.

Successivement M. Raymond Aron étudie les trois questions : Tendances de la Sociologie française — Sociologie catholique — Sociologie et autres sciences sociales, et ces simples titres provoquent déjà des réflexions. En réalité, il n'y a pas de sociologie française ni de sociologie catholique; il y a une sociologie qui est étudiée par des gens qui sont français ou non, catholiques ou non; et même si l'on parle de sociologie française, comme on parlerait de médecine française ou de chimie française, il ne faudrait pas confondre toute la France intellectuelle avec le particulier milieu universitaire qui se laisse trop facilement envahir par l'esprit politique et manque alors de l'esprit de recherche désintéressée. Il ne fait doute pour personne que l'introduction de la sociologie dans les programmes des trois enseignements s'est faite dans une préoccupation politicienne très partisane. Ce milieu universitaire ayant été, dans le domaine sociolo-

gique, instruit et conduit par Durkheim, il se trouve alors que ce professeur personnifie toute la sociologie universitaire que l'on dit française, et fait à lui seul contrepoids à toute la sociologie dite catholique, ce qui lui donne une importance un peu démesurée, tout de même.

Il faudrait d'abord s'entendre sur le sens du mot sociologie, et savoir si c'est la science de toute la vie sociale ou de ce qui dans cette vie est spécifiquement social; c'est cette dernière conception que prônent nos sociologues durkheimistes ou durkheimisants et c'est ce qui leur a fait dire parfois : « Tout le social relève de nous »; mais le social en tant que social n'existe pas; ce qui existe c'est la société et le mot sociologie ne peut avoir d'autre sens que celui-ci : science de la société, ou des sociétés humaines, de la civilisation ou des civilisations humaines, et le domaine est assez immense pour suffire aux ambitions les plus vastes. Cette étude des civilisations, les penseurs français n'ont pas attendu Durkheim ni même Auguste Comte pour s'y adonner et quelques-uns de nos grands noms d'autrefois peuvent être réclamés par la sociologie moderne. Sans doute autrefois les penseurs unissaient l'étude des problèmes civilisationnels à la recherche des améliorations de la civilisation de leur temps, mais il en est de même de nos penseurs à nous, et Durkheim lui-même a dit que toute la sociologie ne vaudrait pas une heure de peine si elle n'était pas de nature à éclairer notre action; alors ceci légitime les efforts de ceux qui veulent introduire telle politique, telle morale, telle religion sinon dans son étude, du moins dans le jugement consécutif à cette étude, lequel importe plus que tout.

De ces penseurs, à la fois observateurs, explicateurs et réformateurs, nous en avons une grande quantité. Sans remonter plus haut qu'Auguste Comte, lui-même esprit de premier ordre, nous pourrions citer Saint-Simon et Fourier, Bastiat et Proudhon, Gobineau et Tocqueville, Le Play et Tourville, Taine et Cournot, Tarde et Le Bon, Hauriou et Duguit, et alors on peut trouver que dans ce groupe brillant, le professeur Durkheim fait bien petite figure; rien dans son œuvre, d'ailleurs laborieuse et consciencieuse, ne dépasse le niveau de la médiocrité, et l'on n'en peut tirer que des

truismes ou des erreurs; mais il était habile discuteur, organisateur, dominateur, et servi par son autorité à la Sorbonne et par son prestige au Parlement, sans oublier le battage juif, il était arrivé à jouer le rôle démesuré que je disais. Toutefois, il me semble résulter du gros volume dont je rends compte que nos sociologues se délivrent de son emprise posthume en s'orientant vers des conceptions plus larges. Les rapports établis entre facultés de lettres et facultés de droit ont eu le bon effet de faire faire aux juristes un peu plus d'idéologie, ce qui est très légitime, et aux diplômés de philosophie un peu moins de phraséologie, ce qui est très heureux. De même peut-on espérer que les rapports entre sociologues officiels et non-officiels, et même croyants et non-croyants permettront d'établir de grands terrains d'entente; pour quelques théologiens étroits qui sont capables d'écrire des traités de sociologie d'après les principes de la théologie (ce qui est absurde, mais ne le serait pas un traité de morale sociologique d'après les principes de telle ou telle éthique religieuse) combien de sociologues chrétiens d'esprit large et scientifique! Si la sociologie est, comme je le disais, la science de la civilisation, et si toute civilisation est d'essence religieuse ou areligieuse, ce qui ne peut être contesté, il s'ensuit que les catholiques comme les protestants, les juifs comme les musulmans, les bouddhistes comme les confucianistes ont parfaitement le droit d'avoir ici une opinion, car la questiòn qui domine toutes les autres en science sociale est de savoir si les civilisations ne se différencient pas et ne se hiérarchisent pas suivant la qualité propre de leurs religions.

On ne peut donc que souhaiter de voir les relations s'accroître entre les divers spécialistes des sciences sociales, ce qui obligera ceux de la sociologie de rester dans leur domaine sans chercher à s'en créer un hypothétique. Il n'y a pas de social distinct de l'individuel, et quand on dit qu'une foule est différente des individus qui la composent, cela veut dire simplement que ces individus peuvent se trouver, de par leur réunion en foule, dans un état d'esprit qui les rend plus énergumènes ou plus énergumenés, c'est de l'action intermentale, ce n'est pas de l'action d'un surcollectif imaginaire. Chacune des sciences sociales a son domaine propre, lui-

même si étendu que personne ne peut le posséder en entier; il n'y a pas d'économistes, ni de juristes, ni d'historiens universels. Quant au sociologue, dans cet ensemble de domaines, il aura son petit et d'ailleurs immense royaume : les lois de la civilisation et de la décadence pour reprendre un titre de Brooks Adams, et ceci en vérité lui suffira sans qu'il ait, comme Durkheim, Simiand et autres, à vouloir s'opposer aux autres et s'introduire chez eux par force.

Mémento — Le Président Salazar : *Comment on relève un Etat*, Flammarion. Voici un petit livre réconfortant au milieu des folies et des dangers de l'heure présente. Le Portugal était depuis plus de 20 ans dans un marasme déplorable quand le professeur Salazar prit en 1928 la direction des finances publiques; en 1933 il devint chef du Gouvernement et redressa son pays d'une façon admirable. Espérons que son voisin le général Franco, une fois l'Espagne arrachée à ses tyrans, prendra exemple sur lui plutôt que sur les dictateurs totalitaires, kaiséristes ou communistes. — François Goguel : *Le Rôle financier du Sénat français, essai d'histoire parlementaire*. Librairie du Recueil Sirey. Cette histoire s'arrête à 1926 et c'est assez heureux pour le Sénat, car depuis son rôle a laissé bien à désirer. Depuis les élections de 1936 cette haute Assemblée aurait pu faire beaucoup de bien et elle ne l'a pas fait; mais sa seule existence a empêché beaucoup de mal. Les peuples qui n'ont pas de Parlement bicaméral sont exposés à toutes les catastrophes, et tous les malheurs de l'Espagne viennent de ce que sa Constitution républicaine n'avait institué que des Cortès uniques. — Docteur Ichok : *La Mortalité à Paris et dans le département de la Seine*, préface par Henri Sellier. Edité par l'Union des Caisses d'assurances sociales de la Région parisienne, 9, rue Boudreau. Donc par l'Etat, car il n'y a que l'Etat qui, par ce temps de marasme des éditeurs, puisse faire les frais d'un volume aussi richement pouvu de graphiques, de diagrammes et de dépliants. De pareils ouvrages ne peuvent être que signalés mais doivent l'être chaudement. Ce sont de très précieux instruments de travail. — J.-P. Breton : *Guide des Travailleurs et employeurs agricoles*, Flammarion. Ce Guide, très précieux aussi, fait partie comme les suivants, de l'Encyclopédie paysanne, La Terre, dirigée par M. Le Roy-Ladurie. — A. Lefebvre : *Les Engrais. Comment les acheter et les utiliser avec le minimum de frais et le maximum de bénéfices*. Flammarion. Le titre seul dit l'intérêt de cet ouvrage. — A. Rouilly et L. Salleron : *Guide fiscal de l'agriculture. Com-*

ment déclarer, comment réclamer. Flammarion. Toujours précieux. La maison Flammarion est vraiment à louer d'avoir permis à M. Leroy-Ladurie de publier cette Encyclopédie. — Maurice Thorez : *La Mission de la France dans le monde.* Editions sociales internationales. Ici nous retombons dans la politique politicienne. Cette mission est de faire triompher le parti communiste. — Maurice Thorez : *Fils du Peuple.* E. S. I. Ce livre est l'histoire même de ce député, secrétaire général du parti communiste français; il porte en frontispice son portrait avec un sourire découvrant entre de bonnes lèvres des dents bien propres à mordre, et l'on hésite entre les dents et les lèvres. — A. Zévaès : *Jaurès.* Hachette. Ce livre porte également en frontispice une image de Jaurès qui a l'air de nous provoquer à la lutte et on se demande comment cette bonne tête barbue veut ainsi vous pétrir les côtes. — Pierre Lamure : *John D. Rockfeller.* Plon. Encore une biographie avec toujours, en frontispice, la fiugure du héros qui écrit et vous regarde : un œil perçant et des lèvres minces... On sent que même milliardaire et roi de tous les aciers, pétroles et cochons salés du monde, ancien et nouveau, on sera devenu un simple pedzouille quand ce vieillard aura fini de vous regarder en réfléchissant et aura tracé le mot resté au bec de sa plume. — Léon Archimbaud : *L'avenir du Radicalisme,* Fasquelle. C'est de la politique et plus spécialement de la politique radicale-socialiste. Le livre de ce député enchantera ceux qui partagent ses idées. M. Archimbaud annonçait en 1936 que *L'heure des Jacobins,* titre d'un livre précédent, allait sonner. Elle a, en effet sonné et même à répétitions, et si l'auteur est satisfait, grand bien lui fasse! — Louis R. Franck : *Préoccupations de notre temps. Démocraties en crise : Roosevelt. Van Zeeland. Léon Blum.* Rieder. L'auteur affirme que l'intervention de l'Etat se manifeste partout dans un climat d'absolue liberté. Ce qui fait que ceux qui se croient de vieux libéraux en restent tout pantois. Mais il est tellement important qu'on affirme la bonté du climat liberté, comme on dit maintenant! — Le n° du 4 mars de *L'Espoir français,* 38, rue de Liége, donne d'instructifs et inquiétants renseignements sur la prospérité grandissante de l'Allemagne; d'après les indices généraux de ces cinq dernières années le taux d'augmentation a été de 116 pour l'Allemagne contre 20 seulement pour la France. Le même hebdomadaire dans son n° du 11 mars arrive à cette constatation que le vrai Front populaire n'a obtenu aux élections de 1936 qu'une majorité de 62.000 voix sur plus de 10 millions de votants. — Pour récompenser les lecteurs de m'avoir suivi, jusqu'ici, je leur livre un mot d'enfant que je trouve dans le *Révolutionniste,* journal du docteur Pineau, 20,

rue Rambaud, La Rochelle (service gratuit sur demande). Maman appelle Bébé : Viens ici. Qu'as-tu fait dans ta culotte? Encore une catastrophe? — Non, maman, c'est pas une cacastrophe, c'est une pipistrophe. — La Science sociale, on le voit, sourit à ses heures; elle aussi a son *Prix du Sourire.*

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

Andersen : *Contes*, trad. par P. G. La Chesnais, Mercure de France, in-16 carré, t. I, 374 p. — Marcel Provence : *Petite collection de folklore provençal;* fascicules in-16. 1° *Les Chivau-Frus*, 32 p. 2° *Le Jour des Rois en Provence*, 64 p. 3° *La Chandeleur en Provence*, 23 p. 4° *Symbolisme des danses provençales*, 31 p. Ed. du Feu, Aix-en-Provence. — Claude Brun : *Les Blancs ou Anticoncordataires du Charollais*, Dijon, Bernigaud, in-8°, 50 p. — Paul Delarue : *Recueil de chants populaires du Nivernais*, cinquième série, Section nivernaise de la Ligue de l'Enseignement, Nevers-Paris, Imp. Fortin, in-8°, 64 p. mus. notée, dessins de R. Diligent.

Il est entendu que les **Contes d'Andersen** ne sont pas du folklore ou, comme le dit P. G. La Chesnais dans sa préface à cette première édition complète (156 contes au lieu de 90 publiés en France), qu' « Andersen n'est pas folkloriste et n'a jamais été tenu pour tel ». Mais l'idée même du conte merveilleux, des objets talismaniques, des métamorphoses, de l'identification aux êtres humains des êtres animaux et végétaux, enfin le dédain des notions de temps et de lieu sont les caractéristiques des mythes et des contes folkloriques dans le monde entier. Et *Le Briquet, Grand Claus et Petit Claus, Poucette* par exemple et une trentaine d'autres, tels notamment *Les Cygnes sauvages* sortent directement par leur fable, sinon par leur forme littéraire, du fonds folklorique européen commun. Le départ fut pour Andersen comme pour Perrault le récit de nourrice et de veillée, l'histoire à endormir agréablement les petits enfants et leur suggérer de beaux rêves.

De sorte qu'Andersen aussi tint, comme son prédécesseur français, à bien affirmer qu'il écrivait pour les enfants; c'est imprimé sur sa première édition, 1835, comme dans celle de Perrault (préface). On peut donc situer Andersen sur le même plan que Mme Leprince de Beaumont et surtout Mme de Ségur dont les contes (Bibliothèque rose) baignent dans l'atmosphère spécifiquement folklorique, alors que tou-

tes les autres tentatives dans ce genre, sauf *Alice au Pays des Merveilles*, ne sont que des malfaçons, disons des pastiches aussi mal réussis que les fables imitées de celles de La Fontaine, à situer aussi sur les limites du folklore et de la littérature pure.

Pour Andersen il ne faut pas oublier non plus une influence orientale, de la Bible (*Le jardin du Paradis*) et des Mille et Une Nuits (*La malle volante*), enfin des vieilles mythologies scandinaves et finnoises (*Ole Ferme-l'Œil;* la *Reine des Neiges*). Le fait curieux est que malgré les dix-huit éditions françaises (et il y en a eu d'autres) signalées par La Chesnais et qui se sont diffusées, surtout depuis celle de 1856 (Hachette), dans les familles et les écoles, aucun conte d'Andersen ne s'est fixé dans le folklore français, même pas le *Compagnon de Voyage* qui est fondé sur ce que les savants finlandais ont nommé les *Raetsel-Maerchen*, ou thème des Enigmes, dont on connaît en France de nombreux parallèles différents (recueils de Sébillot et de Cosquin), combiné au thème folklorique international du *Mort reconnaissant*.

Marcel Provence continue ses recherches directes sur le folklore de la Haute-Provence, dont il est originaire, et a eu la bonne idée de créer une **Petite collection de folklore provençal** dont chaque volume est consacré à un sujet particulier. Dans les circonstances économiques actuelles, et pour la propagande, ce procédé vaut en effet mieux que l'édition d'un gros volume. Cependant j'aurais à formuler bien des critiques sur les interprétations proposées. Ainsi les *chivau frus* ne représentent sûrement pas les anciens Centaures, mais ce sont des parodies populaires des anciens chevaliers aux chevaux caparaçonnés lors des tournois, déformation parallèle à celle de la Quintaine paysanne. J'ai supposé, à cause d'un dicton spécial, que *La Chandeleur* pouvait correspondre dans les Alpes à une ancienne fête de la déesse Ourse (Arcto); mais Marcel Provence va trop loin en lui rattachant saint Ours de Soleure, dont le culte est sporadique et avant tout liturgique.

Dans l'opuscule sur le *Jour des rois*, Marcel Provence discute de nouveau le problème de la célèbre Marche des Rois ou Marche de Turenne, due à Lulli; puis il donne des

descriptions de l'Epiphanie dans diverses localités de Provence; mais il n'a pas insisté sur le fait particulier que dans cette province et partiellement en Dauphiné, mais non déjà en Savoie ni plus au nord, on brûle du genévrier (Juniperus). Ce petit détail rituel reste d'ailleurs à expliquer; dire que c'est pour des fumigations désinfectantes ne suffirait pas. Mais c'est surtout le fascicule sur le *Symbolisme des danses provençales* qui me laisse sceptique. Le classement en danses guerrières, danses de la fécondité, danses astrales, danses liturgiques, danses de genre est prématuré. Pour chacune des danses considérées, il nous manque des précisions chorégraphiques; on ne doit pas se fier aux descriptions en termes généraux, ni supposer par exemple que toutes les danses dites farandoles sont identiques comme pas et comme figures. L'autorité la moins bonne de toutes, mais à laquelle par patriotisme sans doute Marcel Provence revient toujours, est Mistral. Le passage de Le Goffic cité pour Gap (omelette des Andrieux) est un démarquage de Ladoucette, lui-même victime d'une belle mystification de son secrétaire général Farnaud.

Mais enfin, si pour des spécialistes ces brochures ne sont à utiliser qu'avec prudence, pour la propagande du folklore elles sont utiles : espérons qu'ainsi se créera en Provence, région jusqu'ici très mal explorée, un groupe de folkloristes, chercheurs sur place des variations locales.

M. Claude Brun en étudiant les **Blancs ou Anticoncordataires du Charollais,** a fait une découverte qui, pour la sociologie générale et pour le folklore, présente un intérêt théorique tout particulier. Voici le fait en termes savants : au beau milieu d'un groupement homogénéisé par les institutions de la France napoléonienne, un petit groupe se cantonne et se perpétue dans ses mœurs, fondées sur la religion, les manières de sentir et d'agir antérieures. Dans le détail : un groupe d'environ 200 catholiques vivant dans une quinzaine de communes de l'arrondissement de Charolles, surnommés les *Blancs,* a refusé d'accepter le Concordat, vit depuis plus d'un siècle séparé de l'église officielle, ne reconnaît ni les prêtres, ni les évèques français, ni le pape, célèbre les fêtes et accomplit les rites comme au XVIIIe siècle, a sup-

primé le sacrement du mariage et celui de l'extrême-onction et baptise sans intermédiaire d'un prêtre.

Si cette séparation était unique, on la regarderait comme un phénomène aberrant. Mais des groupes identiques se sont constitués d'une manière spontanée et autonome en Poitou; à Lyon; en Belgique (Stévénistes); dans le Vendômois; dans le Forez (les Bleus); dans la Sarthe; enfin dans de petites localités des diocèses de Grenoble, Gap et Clermont-Ferrant. Il s'agit donc d'un phénomène tendantiel à caractéristiques normales. Grâce à Claude Brun nous pouvons discerner les réactions de cette tendance sur les mœurs et coutumes dans le groupe charollais. Je ne puis qu'énumérer sur quels points se sont établies les variations : chapelles domestiques; liste des fêtes admises; jeûnes et abstinences, sacrements; inhumations; cimetières; pèlerinages (liste très intéressante); réunions en plein air, notamment à la Corne d'Artus (avec fontaine sacrée et monument mégalithique, jadis avec chapelle de saint Fiacre); saints particuliers; réaction sur les mœurs (pureté).

Des monographies comme celles-ci, par enquête consciencieuses sur place, et dénuées de tout parti-pris, font plus pour nous faire connaître le vrai peuple de France que bien des ouvrages prétendus régionalistes.

J'en dirai autant du nouveau fascicule de **Chants populaires du Nivernais,** publié par Paul Delarue en partant des manuscrits laissés par Achille Millien. Aux éloges antérieurement exprimés ici, je ne puis qu'en ajouter de nouveaux. Les chansons XXXII (Malbrou), XXXIII (Ronde des Sabots), XXXIV (la Yéyette), XXXV (En revenant de noce ou la Claire fontaine), XXXVI (les Métamorphoses) XXXVII (le coq Martin) et XXXVIII (le Roi d'Angleterre et la Bergère) sont toutes accompagnées de commentaires détaillés qui par endroits sont de petites monographies. Ainsi p. 15-27 jeux enfantins, comptines, incantation du sifflet, devinettes; p. 38-49, rites et chansons du mariage en Nivernais. Les versions d'autres provinces de la chanson nivernaise sont données en note. Ces additions comparatives, peu nombreuses dans le fascicule I, ont été étendues peu à peu par M. P. Delarue, grâce à l'aide de M. P. Coirault, et vont faire de l'ensemble du recueil,

auquel on souhaite grand succès aussi dans les écoles, l'un de nos meilleurs à tous les points de vue. L'ouvrage étant publié en province, je crois bon de donner l'adresse du trésorier, M. Boidot, à Coulanges-les-Nevers, Nièvre.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Ma Revue: M. Jean Rameau injurie Paul Verlaine. — *La Nouvelle Revue:* six marins russes fusillés à l'arsenal de Toulon, quand régnait Nicolas II. — *Revue des Deux Mondes, Revue de Paris :* d'Annunzio, son souvenir selon Mme Marie de Régnier et M. Albert Flament. — *Les cahiers aurevilliens :* Barbey d'Aurevilly tel que l'ont vu ses concitoyens à Valognes. — Mémento.

Ma Revue (n° 74) inscrit à son sommaire : « Verlaine d'après son œuvre (Jean Rameau) ». On croirait à un article. Il n'en est rien. On trouve seulement au verso de la couverture une lettre de M. Jean Rameau. La voici — sans commentaire; elle se recommande d'elle-même sous le « chapeau » qui la présente :

A la suite de la publication, dans notre numéro n° 72, de son article paru sous le titre ci-dessus, notre collaborateur et ami Gaston Armelin a reçu la lettre suivante :

Pourtaou, 1er décembre 1937.

Mon cher Gaston Armelin,

Vous avez bien fait de dépiauter si magistralement cet oiseau empaillé qui se nomme Verlaine. Combien d'autres devraient avoir votre courage!

Verlaine fut un poète quelconque d'abord, puis ce ne fut même pas un poète : une loque tout au plus. C'est alors que lui vint la gloire.

La Postérité s'ahurira de voir l'importance attribuée par nous à ce pauvre homme. Il n'eut pour lui que trois choses : le vice, le gâtisme et le scandale. Il est vrai qu'avec ces trois choses qui sont devenues nos *trois vertus théologales* — on arrive à tout maintenant. Jolie époque!

Restons dans notre tour d'ivoire, mon cher confrère, et travaillons, si c'est en notre pouvoir, pour un siècle moins putride.

Bien affectueusement à vous.

Jean RAMEAU.

Au versificateur qui devra peut-être quelque célébrité posthume à Laurent Tailhade dont une ballade le chanta perti-

nemment — opposons le poète Raymond de la Tailhède qui, dans un admirable sonnet, célèbre ainsi l'auteur incomparable de *Sagesse :*

Un immortel empire à ta flûte est soumis,
Paul Verlaine, berger de paroles divines.
Quand tu passes ainsi, sur le front des collines,
Avec l'or du soleil aux trous de tes habits,
Les doctes ignorants demeurent ébahis
S'étonnant que, pour rien, en sifflant, tu chemines.
. . . .
Nouveau Deucalion, plutôt nouvel Orphée!

§

Ce que G. Lenôtre appela la « petite histoire », où l'on découvre parfois l'origine des grands faits néfastes ou bienfaisants, enseigne souvent mieux que les plus savantes dissertations. **La Nouvelle Revue** (15 mars) nous apporte un bien curieux récit de M. Jules Gondoin. Naguère sous-préfet à Toulon, il y était lorsque le croiseur-cuirassé de la marine du tzar « Askold » vint mouiller en rade. Un des marins ayant été puni, plusieurs de ses camarades tentèrent de faire sauter le navire. Une explosion, causée par une cartouche de dynamite, endommagea fort une des soutes. Après enquête, l'état-major constitué en conseil de guerre à bord jugea les coupables. Le reste est ainsi narré par M. Jules Gondoin :

Six matelots furent condamnés à la peine de mort et une cinquantaine d'autres à la déportation en Sibérie pour complicité.

Il s'agissait maintenant d'exécuter ce jugement. Mais il n'était pas possible de fusiller les condamnés sur le pont du croiseur, étant donné l'état d'esprit de la majorité de l'équipage. C'eût été s'exposer à une rébellion en masse et à de très graves événements dont la répercussion aurait pu se faire sentir jusque sur les bateaux de guerre français, alors en rade de Toulon.

Le commandant de l'Askold vint donc trouver le préfet maritime pour lui demander conseil. L'amiral Rouyer, avec sa franchise habituelle, ne cacha pas qu'il lui répugnait de se trouver mêlé, sous quelque forme que ce fût, à de tels incidents, qu'il était d'ailleurs le premier à déplorer.

— Tout ce que je puis faire, lui dit-il, c'est vous permettre

de procéder aux exécutions dans une partie de l'Arsenal dont l'emplacement vous paraîtra le plus convenable par suite de son isolement même. Mais il vous appartiendra de prendre toutes les mesures d'ordre et de protection nécessaires, d'accord avec le Major de la garnison.

Ainsi fut-il décidé. Un matin, de bonne heure, les six condamnés furent transportés à l'endroit choisi, où six poteaux avaient été dressés et auxquels ils furent solidement attachés. Quant au peloton d'exécution, il n'avait pas été facile de le constituer, à cause des sympathies de la plupart des matelots russes pour ceux de leurs camarades qui allaient être fusillés. Pourtant les officiers réussirent à en recruter un nombre suffisant; mais il avait fallu, pour leur donner du courage, leur faire boire un nombre important de verres de vodka; et le Pope chargé d'assister dans leurs derniers moments les marins criminels avait lui-même, pour se réconforter, procédé à de nombreuses libations.

Aussi les rares témoins du drame assistèrent-ils à une véritable scène de sauvagerie : le Pope, très excité, commença par haranguer longuement, en leur langue maternelle, les malheureux attachés aux poteaux. Que leur dit-il exactement? Je l'ignore. Peut-être les exhortait-il à la résignation et leur promettait-il dans un monde meilleur des félicités éternelles. Peut-être, au contraire, leur reprochait-il l'acte qu'ils avaient commis et essayait-il de leur en démontrer les funestes conséquences pour la patrie russe tout entière. Mais il parlait avec une telle exaltation, en faisant des gestes si désordonnés, que les verres de vodka qu'ils avaient absorbés commencèrent à produire de fâcheux effets sur les hommes du peloton d'exécution. Un grand nombre d'entre eux se mirent à pousser des clameurs sauvages. Quelques-uns même, pris d'une sorte de delirium, se roulèrent sur le sol en criant à leur tour. Bref, l'officier placé à la tête du peloton se rendit compte qu'une sorte de folie collective allait s'emparer de tous ses marins; et se décidant à arrêter net la harangue interminable du Pope plus qu'à moitié ivre, il commanda le feu.

Ce ne fut pas un feu de salve qui répondit à son commandement, mais un véritable tir à volonté, les exécuteurs épuisant les chargeurs de leurs carabines. Les six condamnés s'étaient depuis longtemps écroulés, troués de balles, le long des poteaux, que les coups de feu retentissaient encore. Plus de deux cents détonations furent ainsi dénombrées, accompagnées de nouvelles clameurs de la part de ceux qui procédaient à ces exécutions sensationnelles et aussi de la part du Pope qui, de plus en plus surexcité, se livrait à une sorte de danse sacrée en face des cadavres.

Lisant cela, j'ai éprouvé un sentiment semblable à celui que m'inspira, par exemple, le récit du meurtre de Raspoutine, par divers de ses assassins, — ou le récit de la terrible extermination de Nicolas II, de la tsarine, du tsarévitch et de ses sœurs.

§

Dans la **Revue des deux Mondes** (15 mars), un noble « Adieu à d'Annunzio » porte la belle signature : Marie de Régnier. Ces pages sont dignes du grand Italien, plus grand que tous ses actuels compatriotes. Elles disent justement :

D'un grand amour, ce Latin magnifique aima la France et il le lui prouva. Par ses paroles, par ses actes, par ses flamboyants discours de Gênes et de Rome, illuminant et brûlant de ses convictions, de ses enthousiasmes, les consciences et les héroïsmes fraternels de l'Italie, il la rendit notre alliée, il la fit marcher et combattre à nos côtés. La France doit à Gabriel d'Annunzio une immense gratitude. Il faut qu'elle porte son deuil et célèbre sa mémoire.

Mme Marie de Régnier écrit encore :

Il fut notre ami. Il admira et chérit Henri de Régnier. Il eut pour mon fils une prédilection charmante. Pour nous, il était Frate Foco (notre frère le feu) ainsi que pour quelques autres familiers. Car il avait le goût des surnoms, des préférences franciscaines, et jouait avec toutes les expressions qui lui paraissaient séduisantes. Il me baptisa : Ma sœur la Nuit. Et c'est pourquoi je peux relire aujourd'hui ces mots : « *Chère Suora Notte, je viens de commencer l'ode nouvelle sous l'inspiration de votre ferveur... Daignez accepter, en témoignage de mon amitié reconnaissante, le manuscrit de l'Ode pour la Résurrection latine. Le jour de la Victoire, vous le brûlerez* sacri thuris honores *à notre dieu...* etc. » Je ne l'ai pas brûlé, ce manuscrit doublement précieux. Je relis ces lignes, tracées d'une écriture large et haute, à la fois majestueuse et magique. Les traits, les arabesques, les formes des lettres et leur dessin font penser aux anciens manuscrits et aussi à ces grimoires, poèmes inconnus, que les ailes de certains papillons proposent aux profanes. Je relis ces lignes tracées par une main immortelle. Car la mort, l'absence, ne sont que des épisodes irréels dans la destinée de certains êtres, dont l'apparition s'est à tout jamais imposée au monde... Je tourne les grandes pages; je revois :

Voici ton jour, voici ton heure,
Italie, et pour cette heure
Des années merveilleuses,
La plénitude de tes allégresses...

Je ne peux la citer tout entière. Relisez-la, cette ode qui, d'un mouvement de victoire, porte en son essor, ce cri de héros et de poète, ce cri d'amour pour la France, enfin unie à la patrie qui est sienne :

J'accomplis le vœu de mon âme.

. . . .

C'est en vain que la jeunesse le juge « démodé », ne le lit plus, traite avec un certain dédain ses livres. Malgré ce qui, en toute grande œuvre, devient momentanément caduc, ils resteront, ces livres, parce que, au delà des goûts successifs de la beauté, ils sont animés d'une vie supérieure et inextinguible. L'Animateur?... n'a-t-il pas porté aussi ce surnom superbe? Il l'était. Auprès de lui, tout prenait sa signification la plus ardente. Il était d'une érudition extraordinaire. Il savait tout. Une heure de conversation avec lui était une fête merveilleuse. Mais il fallait le connaître assez pour qu'il enlève tous ses masques, pour que, oublieux de son « vouloir plaire », il se laisse aller au simple bonheur de l'amitié fraternelle, et d'être assez compris, et admiré dans le vrai sens de ce verbe qui n'admet aucune adoration ridicule, pour sa juste et profonde et authentique valeur. Alors il était le plus simple, le meilleur, le plus éblouissant humain. Ceux qui ne l'ont vu que mondain, jouant avec sa gloire et, avec un mélange d'enfantillage et d'ironie, se livrant à des séductions pulcinellesques, n'ont jamais su ce qu'était le vrai d'Annunzio.

C'est surtout le « mondain » qu'en d'Annunzio a vu M. Albert Flament, encore qu'il écrive avec un peu d'exagération : « Gardone, c'était une sorte de Sainte-Hélène, mettons d'Elbe. » Non : Napoléon, c'est vraiment davantage. Et le chroniqueur des « Tableaux de Paris » — **Revue de Paris** (15 mars), — de conter cette anecdote :

L'année qui précéda la guerre, il s'était installé, avec des divans et des coupes de verre de Venise, dans un appartement au troisième étage de l'avenue Kléber. Les divans étaient couverts d'oreillers de velours et les coupes remplies de fruits transparents et lumineux, parmi des fruits véritables, dans lesquels le Sensuel aimait mordre à pleines dents.

Un soir, il nous avait invités avec *Donatella Cross*, pseudonyme de celle qui avait traduit, *sous sa dictée*, son dernier roman

Forse che si, forse che no, dont le premier tiers contient tout ce qui fut écrit ou filmé depuis sur l'aviation. Quatre ou cinq amis avaient été conviés également à voir un être « dionysiaque ». Le mot *dionysiaque* prenait sur les lèvres d'Annuunzio de singulières et voluptueuses inflexions.

Le salon était peu éclairé par les fruits lumineux dans les coupes de Murano. Les invitées s'étaient étendues sur les divans bas. Les accords d'un instrument à cordes se devinèrent dans la pièce voisine et nous vîmes apparaître, sur l'ouverture d'une porte, l'être « dionysiaque ». Il semblait sans âge, ni sexe, vêtu d'une longue chemise à plis droits. Les cheveux étaient pareils à ceux des saints, aux portails de Chartres. Mains jointes, les paupières baissées ou les yeux au ciel, M. Alastaire (car la créature « *di-o-ny-si-a-que* » était un jeune Anglo-Saxon qui *dansait* les cathédrales) nous *dansa* Notre-Dame de Paris, puis Reims, puis Chartres. Ce fut un instant « sublime ». Mais l'Animateur se tut — et je ne sais pas s'il ne s'était pas assoupi sur l'épaule de sa voisine enorgueillie.

§

Les cahiers Aurevilliens (décembre) nous parviennent avec un grand retard. Nous recommandons cependant aux fidèles de Barbey un article de Mme M. d'Escola : « La fin du dandy ». L'auteur a retrouvé à Valognes des vieilles personnes qui y virent le prestigieux conteur des *Diaboliques.* L'une de celles-ci témoigne :

J'ai vu bien souvent Barbey, dans mon enfance. Il ne parlait à personne et nous effarouchait par son costume extravagant. Un jour, pour m'apprivoiser, il me tendit un berlingot. De temps en temps, il allait feuilleter des livres chez le vieux bouquiniste Poucher. Parfois aussi, il s'asseyait un moment à la librairie Brochard. Vous pourrez voir le père Brochard qui a passé 80 ans.

En réalité, Valognes, qu'il parcourait comme un fantôme, l'ignorait et ne l'a connu qu'après sa mort. Reçu par l'aristocratie du pays? N'en croyez rien! Quand il revint ici, vers la fin de sa vie, il ne connaissait plus, il ne voulait plus connaître personne. Il vivait comme un sauvage. On dit bien qu'une vieille douairière l'invita, un jour à déjeuner. Mais elle savait qu'il écrivait des livres et elle craignait d'être mise, toute nue, dans un de ses romans. La mère de mon ami Le Clercq, qui habitait en face de l'hôtel de Granval, le voyait parfois gesticuler devant la glace pendant des heures entières; il vivait, il mimait ses *Diaboliques.*

M. Brochard, octogénaire, libraire à Valognes se souvient ainsi de son grand compatriote :

Il lisait, il consultait des bouquins; mais il ne racontait rien, il ne parlait jamais de ses livres. Et moi, je n'osais rien lui demander non plus. Ce n'était pas facile de l'interroger. Et puis la curiosité n'est pas dans le caractère normand. Nous sommes tous des gens discrets. Il l'était plus que les autres.

En quittant Valognes (1887) qu'il ne devait plus revoir, Barbey pleura, disant : « Il faut donc s'arracher d'ici! » Ses amis Royer (le mari était violoniste et peintre) l'y auraient gardé. Mlle Read vint le chercher et le ramena à Paris.

A la fête donnée l'été dernier à Saint-Sauveur-le-Vicomte, en l'honneur du Connétable, M. Villault-Duchesnois, sénateur de la Manche, évoqua ainsi le grand écrivain :

Je revois ce superbe vieillard parcourant les rues de Valognes. Il tenait fièrement le milieu de la chaussée (ce qui à notre époque serait imprudence).

Son costume qui à Paris devait paraître quelque peu étrange, ne choquait pas il y a près de trois-quarts de siècle au milieu des pierres grises de la petite cité patinées par les siècles.

Je suis sûr que les très vieilles dames qui soulevaient discrètement pour le voir passer le rideau de leur fenêtre, voyaient avec plaisir son magnifique jabot et ses fines manchettes de dentelle qui leur rappelaient l'époque où elles étaient jeunes filles, au temps de Charles X.

La Limousine des jours de pluie avait peut-être moins leurs suffrages.

Et pourtant, je me le rappelle, avec quelle allure elle était portée!

La présence de Barbey d'Aurevilly à Valognes était, dès son arrivée, immédiatement signalée et faisait sensation.

Nous avons vu, disait-on, Monsieur d'Aurevilly.

Tout le monde l'appelait Monsieur d'Aurevilly.

Une exception cependant existait : l'abbé Tollemer, qui ne l'aimait pas, l'appelait Barbey et faisait suivre son nom d'une exclamation quelque peu dénuée, dans l'espèce, de charité chrétienne : « Nom d'un chien! »

Barbey d'Aurevilly lui rendait du reste avec usure ce sentiment d'hostilité.

Quelle en était l'origine? Très probablement, m'a-t-on dit, une discussion survenue entre eux au sujet du journal du Sire de

Gouberville, que l'abbé Tollemer avait révélé au public au début de 1870.

La malchance voulut qu'un soir ils se rencontrassent dans le même salon.

L'abbé était venu, comme de coutume, faire sa partie de whist. Barbey d'Aurevilly était venu exceptionnellement entendre un morceau de violon de son ami Armand Royer.

Malgré les prodiges de diplomatie que déployèrent la maîtresse de maison et ses invités, les choses faillirent très mal tourner et, de longues années après, j'ai entendu quelques témoins de la scène en parler encore avec émoi.

§

Mémento. — *L'Archer* (février) : M. Pierre Vignié : « Dialogue sur les arts ». — De M. Pierre de Gorsse, la fin de son intéressante étude : « La duchesse d'Abrantès au Vignemale ». — M. Marcel Coulon : « Sur une ode de Ponchon ». — Une erreur rectifiée par M. Armand Got, au sujet du poète de *L'herbager*, Paul Harel, est, pour Campagnou, l'occasion de publier quelques pièces de cet auteur, l'un des meilleurs de Normandie.

La Revue Universelle (15 mars) : « Autriche, ma patrie », par l'ex-chancelier Schusnigg. — Fin de « la Jeunesse de Frédéric II », de M. Pierre Gaxotte. — « G. d'Annunzio », par M. H. Bordeaux.

Cahiers Léon Bloy (janv.-fév.) : suite du beau travail signé Fam, sur « la fiction dans l'œuvre de Léon Bloy ».

Etudes (5 mars) : « L'école catholique en Hollande » par M. J. Beunes. — « Turner et Blake » par M. Paul Jamot. — Un remarquable essai de M. Georges Bernard : « Autour du Mystère Musical ».

Revue bleue (mars) : « Le plus beau chant anglais et son histoire », par Mme Simone Lanne. Il s'agit de « Abide with me... »

Le Mois (10 mars) : M. René Gest : « M. Hitler agit, l'Europe s'agite ». — M. R. Lutigneaux : « Le sens commun et l'homme actuel ». — *** : « Entrée dans la langue d'un mot nouveau. » (Le terme : *asilé*.)

Hippocrate (mars) : « Réaumur, fondateur de l'entomologie » par M. le Dr Jean Torlais. — Du professeur Laignel-Lavastine et de M. Fernand-Demeure : « Les arts plastiques et la médecine. » — « Le Fareinisme » par M. Henri Bachelin.

Le Banquet (fév.) : « La fin de Guillaume Apollinaire », par M. Jean Amrouche. — « Danse du ventre », poésie de M. Ed. Barrau.

La nouvelle Saison (fév.) : Fragment de « L'homme pauvre », suite de poèmes ironiques de M. François Dallet.

La Revue hebdomadaire (5 mars) : M. Gonzague Truc : « L'art et la pensée de M. Georges Duhamel. — (12 mars) : *** : « L'armée allemande et le 4 février : les bases morales de l'armée. »

Commune (mars) : « Plutus » de M. Aragon. — « Lucide », poème de M. Renaud de Jouvenel.

Le Courrier d'Epidaure (mars) : M. Léo Larguier : « Bric-à-brac. » — M. H. Bachelin : « Chateaubriand et la Sylphide ». — « L'îlot St-Julien-le-Pauvre et l'îlot St-Séverin en 1938 » par M. Joseph Hémard.

Oceanides (janv.) : « Cahiers mensuels de liaison littéraire et artistique paraissant à Madagascar » publient : « Marthe et sa pendule » par M. Th. Storm; des poèmes de M. Michel Gringore; « Un essai d'amateurisme théâtral à Madagascar », souvenirs de M. Paul Clarus; « Datura », une nouvelle de M. F. Trevoux.

Le Christianisme social (févr.) : « Le Credo des guetteurs d'aurore » par M. Elie Gounelle. — M. F. Wendel : « Luttes religieuses en Allemagne ». — M. H. Clavier : « Chrétiens réunis (principes d'un catholicisme œcuménique. »

Corymbe (janv.-fév.) : Première églogue de Virgile, traduction *équi-rythmique* de M. J. A. Moisan. — « La légende de Virgile » par M. J. Lapage. — M. P. de La Condamine : « René Fauchois nous parle du théâtre. »

Les Feuillets Poétiques et Littéraires (janv.-fév.) : Poèmes de MM. G. H. Aufrère, Jean Léger, Pierre Autize, R. Taillet. Mmes Hélène Mignot, Madeleine Bernardin, Line Breuilliens-Péhau. — Cette jeune revue fait preuve de bonne confraternité en annonçant : « Pour paraître prochainement : « Le Mercure des Jeunes », organe fondé par M. J.-P. Vareda-Joussaume. Il a trouvé là un bien joli titre!

Æsculape (fév.) : Les docteurs M. Lannois et J. Lacassagne ont réuni et expliquent « Quelques représentations sculpturales du saint homme Job ». — De M. le Dr B. Bord, une belle étude sur « Une enfance », de M. Jules Marouzeau.

Europe (15 mars) : M. Aragon : « Réalisme socialiste et réalisme français ». — « La pluie et les tyrans », poème de M. J. Supervielle. — « Le mythe de l'âme germanique » par M. Joseph Roth. — Suite des si émouvants « souvenirs sur Péguy » de Mme Geneviève Favre. — « En relisant mes cahiers », notes de M. J.-R. Bloch. — M. Changhung : « Le symbolisme dans la peinture chinoise. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Parlez-nous de l'Anschluss... (*le Figaro*, 24 mars; *Candide*, 17 mars; *le Journal*, 16, 17 et 19 mars). — *Maria Chapdelaine*, sujet de thèse (*le Devoir*, 14 février).

Lire les journaux dans les temps que nous vivons, remarque M. Maurice Donnay dans **le Figaro**, n'est pas un passe-temps léger, une aimable distraction.

Surtout pas lorsque la presse, préoccupée, c'est son métier, de tirer des événements le maximum de rendement, exagère encore les raisons où on est de redouter le pire. Quand l'affaire Weidmann occupe deux, trois colonnes, il est naturel que l'affaire Hitler prenne toute la page. A Allemand, Allemand et demi. Mais si l'importance donnée à l'un est scandaleuse, l'importance, hélas! plus légitime, donnée à l'autre, n'est-elle pas malheureuse? Un journal, par ailleurs excellent, et qu'on croyait friand d'inédit, va jusqu'à reproduire, tout à coup, au jour le jour, les communiqués de guerre. Voilà où jamais la reproduction devrait être interdite. Quelle intention cela suppose-t-il? Si nous vivons nos derniers jours, n'est-il donc pas possible qu'on nous les laisse vivre en paix? Ce mot de paix est fort compromis ces temps-ci, et il faut prendre garde qu'on risque de l'éloigner tout à fait si on ouvre toujours davantage l'information — trop souvent erronée sinon déformée — au grand bruit de bottes, de bottes, qui voudrait forcer tout pays de langue allemande, et puis toute l'Europe, à se mettre au pas de l'oie. Quand un autre journal exclame : « Plus une minute à perdre, il faut sauver les vitraux de la cathédrale de Chartres! » d'abord il est permis de répondre que l'œuvre d'art est peu de chose, même parfaite, auprès d'une vie humaine, serait-ce celle du plus déshérité des êtres, et surtout c'est jeter la panique chez les Chartrains, c'est vider la Beauce, où il n'y a pas trop de bons et loyaux serviteurs de la terre. Péguy qui avait une passion pour « la blonde aux yeux bleus » chère à Huysmans, n'a jamais poussé de ces cris d'alarme : parce qu'il n'y a qu'une opinion possible sur la guerre, qui est de la faire si les circonstances y obligent.

Variables, les circonstances. M. Maurice Donnay écrit :

A propos de l'Anschluss, une jeune dame qui regardait dans son journal une petite carte de l'Europe centrale, me disait en soupirant : « Cette pauvre Autriche... je ne devrais pas l'aimer, car c'est elle qui, en 1914, a posé à la Serbie cet ultimatum d'où est sortie la grande guerre. »

L'Autriche — appelons-la encore ainsi — l'Autriche a aujourd'hui ses amoureux. Non pas seulement M. Hitler, qui aime comme on viole, mais des gens de chez nous, qui voudraient que les unités mobilisables, dont ils ne sont pas nécessairement, volassent au secours de ces populations que des photos, non truquées à ce qu'il semble, montrent ravies, ah! mais ravies de passer des gants de velours du chancelier Schuschnigg aux mains de fer du Führer.

Comment le peuple autrichien accepte-t-il cette intrusion? dit M. Didier-Poulain, envoyé spécial de **Candide** à Vienne et alentour. Ce n'est pas ici la foule nerveuse de Vienne et des grandes cités. C'est la masse paysanne, aux pieds solidement posés sur le sol de ses pères. *Il faut bien dire la vérité : tout le monde semble enchanté. Jamais je n'aurais cru qu'un peuple pouvait tuer aussi joyeusement en lui la patrie.*

§

Et depuis quand assure-t-on de toute sa compassion l'amant qui, lui, se félicite qu'un rival lui ait chipé sa maîtresse? Faut-il qu'on soit plus Autrichien que les Autrichiens? La jeune dame dont M. Maurice Donnay illustre sa chronique, s'écrie :

« Je ne devrais pas être triste, puisqu'on nous dit que les Autrichiens sont très contents de devenir des Allemands. »

Elle ajoute :

« Mais je ne puis m'empêcher de penser à un homme qui pèserait cent kilos et qui dirait à un petit garçon : « Appelle-moi papa ou je m'assieds sur ta figure. » Si l'enfant appelle le colosse papa, cela ne veut pas dire qu'il ait pour lui des sentiments filiaux. »

Les aurait-il, que ce ne serait d'ailleurs pas une raison pour ne pas tenir le colosse pour ce qu'il est, et les pires épithètes ne suffiraient pas à le qualifier. Mais, l'erreur, ce serait de placer l'Autriche 38 sur le plan où étaient l'Alsace, la Lorraine, au lendemain de la guerre de 1870-71.

L'Autriche n'est pas morte, écrit le Général Paul Azan dans le Journal; elle ne doit pas renoncer à sa liberté, pas plus que l'Alsace-Lorraine n'a renoncé jadis à la sienne.

Savoir si les Alsaciens, les Lorrains, seront très honorés du rapprochement. On voudrait savoir là-dessus l'opinion d'un Remy de Gourmont. Dans un article que le *Mercure* a publié l'année 1891 et qui ne relève plus que de l'histoire littéraire, — les sentiments de Remy de Gourmont, au contact de la guerre de 14, se sont affirmés ceux d'un grand Français, au demeurant avait-on interprété à côté l'article que nous rappelons ici, — dans cet article, donc, l'auteur des *Epilogues* écrivait, parlant des provinces perdues :

Personnellement, je ne donnerais pas, en échange de ces terres oubliées, ni le petit doigt de ma main droite : il me sert à soutenir ma main, quand j'écris; ni le petit doigt de ma main gauche; il me sert à secouer la cendre de ma cigarette.

Quelle serait la réaction de M. Desmaisons ou de M. Delarue — les personnages que Gourmont animait des mille facettes de son intelligence — devant l'éventualité d'une guerre qui aurait pour raison d'assurer le salut de l'Autriche? Mais il faut bien considérer qu'au delà du coup de force de M. Hitler, d'autres mauvais coups sont dans l'air, dont le premier serait pour « occuper » la Tchécoslovaquie. Et les Tchèques sont nos amis. Et les Tchèques ont toute notre sympathie. Et les Tchèques disaient vrai lorsque, dans une lettre que la *Chronique de la Société des Gens de Lettres* a enregistrée pendant la guerre, ils écrivaient que si l'Alsace, la Lorraine, supportaient le joug allemand depuis quelque quarante années, la Tchécoslovaquie, elle, avait connu, du fait de ses maîtres, des siècles de martyre : à ne parler que des écrivains, on brûlait leurs livres, on confisquait leurs biens. Mais est-il besoin d'insister sur les conséquences d'une intervention qui serait peut-être que, fors l'honneur, tout serait perdu? La question est trop grave, trop considérable, et disons trop complexe. C'est bien le crime de M. Hitler qu'avec lui il n'y a pas de problèmes qu'ils ne se posent dans une atmosphère d'hécatombe (1). Il est permis en tout cas

(1) Au fait quel risque d'hécatombe?... La presse a publié un télégramme, envoyé à M. Hitler au lendemain de l'Anschluss, où on lit :

d'espérer que les journaux de Prague ne sont pas pétris de ces gros titres qui vingt ans après l'affolement que l'ennemi voulait provoquer chez nous, toute *Bertha* pétaradante, risquent d'affoler véritablement le lecteur. Au demeurant est-ce dans le calme que les manœuvres anti-aériennes se sont déroulées à Prague et il faut enregistrer cette déclaration que M. Georges Le Fèvre, du *Journal*, a recueillie d'une bouche autorisée, en Tchécoslovaquie :

Nous savons que la France vit actuellement des heures difficiles. Aussi ferons-nous l'impossible pour éviter tout conflit.

§

— C'est très gentil à vous et je vous remercie, a sans doute répondu M. Georges Le Fèvre, qui aurait pu ajouter : « Nous savons que la Tchécoslovaquie vit actuellement, dans un autre genre, des heures non moins difficiles. Aussi nous garderons-nous de mettre le feu à l'Europe par un envoi des carabiniers d'Offenbach au pays de Don Quichotte. »

Car si, dans ce siècle qui passe pour matériel et où les bons sentiments les plus imprudents fleurissent, où les bonnes intentions les plus mauvaises se chevauchent, d'aucuns veulent rendre son indépendance à Vienne, d'autres sauver Prague sans plus attendre, d'autres encore, qui ne le sait? sont fort partisans que périsse le monde pourvu que l'on « intervienne » en Espagne.

Croyez-vous que ceux qui réclament l'intervention seraient ceux qui iraient se faire casser la figure?

a fait remarquer un Français moyen à un reporter du **Journal** descendu dans la rue aux fins de glaner des opinions spontanées. Il y a eu maints volontaires, au demeurant; et ceux-là, ça les regarde.

§

Ce serait si naturel, pourtant, de ne nourrir de sentiments qu'humains. Il semble que la parole fameuse : « Aimez-vous les uns les autres », n'ait été entendue que des amants, encore

« ...J'adresse à Votre Excellence le salut de l'Espagne et le mien, à l'heure solennelle où l'Allemagne a rendu un nouveau service à l'Occident en épargnant à l'Europe des dangers et du sang. » Signé : Franco.

leurs baisers tournent-ils à l'aigre, leurs mains se désunissent-elles pour caresser un revolver. Ce n'est pas seulement affreux, la guerre, c'est bien sot, si on considère que sitôt finie, des échanges spirituels montrent qu'il est possible aux citoyens de deux pays ennemis de s'entendre. Mais enfin, qu'est-ce que c'est que tout ce brelan de mauvais coucheurs, ou de mauvaises têtes, ou de traîtres à la parole donnée, ou de faiseurs de massacres, ou de destructeurs systématiques, qui désignés pour donner l'exemple de toutes les vertus, placés à la tête des peuples, n'ont que roueries, ambitions ou cruautés? Voici, par contre, qu'un Allemand choisit pour sujet de thèse, à la Faculté de Leipzig, nos journaux de tranchées : il est entré, pour ce, en rapport avec M. André Charpentier, l'homme qui connaît le mieux les *Feuilles bleu-horizon* — c'est le titre du maître-livre qu'il a consacré à ceux-ci. M. André Charpentier est aveugle des suites de guerre, cela ne l'empêche pas d'avoir des relations courtoises avec le sujet de M. Hitler. On rencontre, au *Centre régionaliste*, un autre Allemand, qui prépare une thèse, lui, sur les parlers de nos provinces, M. Charles-Brun a présidé récemment une conférence de M. Moldenhauer, — ainsi s'appelle cet autre sujet de M. Hitler. Et tout cela est sympathique.

Plus sympathique encore, l'idée de M. Louvigny de Montigny, l'écrivain canadien français, qui a pris pour thèse de doctorat ès lettres, à l'Université de Montréal, *la Revanche de « Maria Chapdelaine »*. La revanche, parce que tous les compatriotes de l'héroïne chère à Louis Hémon ne partageaient pas l'opinion de M. l'abbé Lionel Groulx, disant :

Louis Hémon nous a révélé les merveilles que nous avions sous les yeux depuis trois siècles sans réussir à les voir.

Voilà un livre qui nous fait comprendre des Anglais, exposa notamment M. Louvigny de Montigny. Je prétends que la leçon qui se dégage du roman les épate. Ce sujet les émeut. Les voix de Québec leur révèlent nos raisons profondes de survivre, de demeurer, de rester un témoignage. *Maria Chapdelaine* a été traduit dans une vingtaine de langues. Des pays comme l'Allemagne, la Suède, la Norvège y voient une leçon de patriotisme et de nationalisme. Nous, Canadiens français, nous donnons des leçons

de patriotisme et de nationalisme au monde grâce à ce roman de Louis Hémon!

Puissance de l'imprimé, du livre, — quand l'œuvre est belle, quand l'œuvre est généreuse. *Maria Chapdelaine,* toute faiblesse dans sa féminité, toute force dans sa faiblesse, *Maria Chapdelaine* professeur d'énergie, et qui, née d'un auteur de chez nous, interprète, rassemble les sentiments d'un pays ami, et apprend au monde comment aimer, servir, illustrer sa patrie. Que ne saluez-vous, Monsieur Hitler? On croirait que la paix vous fait peur.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Œuvres nouvelles d'Albert Doyen, de MM. Capdevielle, Jean Rivier, Roland-Manuel, Francis Poulenc, A. Piriou, Ermend Bonnal, R. Guillou, M. Desrez, M.-F. Gaillard, et de Mlle Yvonne Desportes.

Il faut désespérer de voir jamais réalisé cet accord si simple, profitable tout à la fois au public, aux orchestres et aux critiques. Chaque samedi et chaque dimanche, d'octobre à mai, l'histoire recommence, — une vraie gageure : à la même heure, deux, trois ou quatre associations symphoniques attaquent la première mesure des ouvrages donnés en première audition. Résultat certain : le public qui s'intéresse aux ouvrages nouveaux (et Dieu sait qu'il n'est pas innombrable, ce public pour lequel la musique n'a pas commencé avec la *Troisième Symphonie* de Beethoven et ne s'est point achevée sur la dernière mesure de *Parsifal*), le public est dérouté, les critiques le sont plus encore, et la concurrence qui, assure-t-on, est la vie du commerce mais nullement celle de l'art, creuse un peu plus profondément le déficit des Associations.

Donc, le samedi 12 mars, tandis que les Concerts Pasdeloup donnaient la première audition d'une suite d'orchestre d'Albert Doyen, *Intérieurs,* les Concerts Poulet jouaient pour la première fois une suite d'orchestre de Mme Philippart-Gonzalès et une suite de M. Capdevielle. Le samedi 19 mars, tandis que les Concerts Colonne exécutaient des musiques nouvelles de MM. Adolphe Piriou, Ermend Bonnal, Guillou, Gaillard et de Mlle Y. Desportes, les Concerts Lamoureux don-

naient la *Fête de la Lumière* de M. Florent Schmitt (jouée, il est vrai à l'Exposition, mais en plein air, et avec un accompagnement d'artifices et de cris tel qu'une audition débarrassée de ces parasites restituait vraiment à l'œuvre une virginité toute pure). Force est donc de choisir, et point toujours selon la valeur probable des œuvres, mais selon des raisons où le cœur ni la raison ne comptent, des questions de temps et de lieu, de rues encombrées, de stations de métro ou de courses de taxis... Absurde, trois fois absurde, cette persistance diabolique à se nuire à soi-même en nuisant à autrui...

§

On sait la générosité et l'ardeur d'**Albert Doyen** qui consacra toutes ses forces à faire comprendre et à faire aimer les plus belles et les plus grandes œuvres, et cela, en associant à leur exécution ceux qu'il avait groupés autour de lui, qu'il animait de son exemple, guidait de ses conseils et réchauffait de sa foi. Créateur, Albert Doyen a laissé des ouvrages comme *Ahasvérus* et *Les Voix du Monde* qui n'ont pas encore pris leur place dans la musique contemporaine. Les *Intérieurs,* dont M. Albert Wolff a dirigé l'exécution, nous en disent long sur leur auteur : ce recueil de quinze pièces, primitivement écrites pour le piano, — mais le piano n'était pour Albert Doyen qu'une étape intermédiaire vers une polyphonie plus variée, — forme trois petites Suites de cinq pièces chacune, trois séries de tableaux divers, nuancés, riches d'émotion, chargés de confidences, paysages intérieurs éclairés comme les sites de la nature, mais d'une lumière spirituelle qui est le reflet d'une âme généreuse.

Je n'ai pu entendre les mélodies de **Mme Philippart-Gonzalès,** n'étant arrivé au théâtre Pigalle qu'au moment où l'on applaudissait Mme Lina Falk, leur interprète. On m'assure que ces mélodies sur des poèmes de Verlaine (*Reflet, Paysage, O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour,* et *Hymne*), forment une suite heureusement variée, écrite avec habileté et goût. Nous connaissions **M. Capdevielle** par ses *Evocations de l'Arverne* où s'affirmaient les dons les meilleurs. Ses deux *Apologues d'Oscar Wilde* confirment cette

heureuse impression. Sur la traduction par M. Henry-D. Davray du *Disciple* et du *Maître*, M. Capdevielle a construit une sorte de diptyque symphonique. Le premier volet est d'inspiration grecque, et c'est Narcisse dont la Source qui a reflété ses traits ne sait plus si c'est elle qui, en définitive, s'est mirée dans les yeux de Narcisse. Le second est d'inspiration chrétienne : Joseph d'Arimathie voit dans la Vallée de la Désolation un jeune homme qui pleure, car lui aussi, affirme-t-il, a fait des miracles, mais les hommes ne l'ont point crucifié. Un lien subtil unit ces deux apologues dont la morale pourrait être la même. M. Capdevielle s'en est servi comme d'un prétexte à introduire dans sa symphonie une voix principale faisant office de récitant; mais c'est l'orchestre, c'est la polyphonie instrumentale plus que la ligne mélodique qui commente musicalement ces textes. La déclamation de M. Capdevielle évoque irrésistiblement *Pelléas*, et la couleur orchestrale rappelle, elle aussi, Debussy. Néanmoins l'habileté de M. Capdevielle est certaine. Mme Christiane Liany a prêté à la récitante une jolie voix de mezzo. M. Gaston Poulet a nuancé cette partition importante avec un soin attentif, récompensé par de longs bravos.

C'est un gros succès aussi qu'a obtenu au même concert la jeune violoniste Denise Soriano, virtuose dont l'agilité et la pureté du son méritent toutes les louanges. Elle a fait apprécier ces brillantes qualités dans le *Concerto* de Mendelssohn, interprété avec un extraordinaire brio.

§

Trois nouveautés figuraient au Concert du Triton. Les *Benedictions*, de M. **Roland-Manuel** sont des chœurs *a cappella* en quatre parties, la Lune, la Rosée, la Neige et les Etoiles, une paraphrase du Cantique des Enfants dans la Fournaise, qu'on lit au chapitre III du Livre de Daniel, quand Nabuchodonosor, ayant fait dresser une statue d'or, ordonne qu'elle soit adorée et fait jeter dans le brasier ardent Sidrach, Misagh et Abdenago qui ont refusé d'adorer le simulacre. Alors, le feu brûle les bourreaux et épargne les victimes. Et Nabuchodonosor, frappé d'étonnement devant ce prodige, élève en dignité ceux qu'il avait condamnés

à périr et que leur foi a sauvés. Le texte mis en musique par M. Roland-Manuel est emprunté au poète franciscain Martial de Brives, contemporain de Louis XIII. La musique en est délicieusement fine et expressive. Elle a été interprétée à ravir par Mlles Bernard, Castang et Cottavoz et par la chorale Yvonne Gouverné.

La *Sonatine pour violon et violoncelle* de M. **Jean Rivier,** — une des dernières œuvres de son auteur, — est divisée en trois parties. Le premier mouvement, molto moderato, est construit sur deux thèmes, l'un rapide, volubile même, l'autre expressif et plein de grâce. Le deuxième, un andantino en canon, commence au violon, puis amène, après une phrase très flexible, une montée en quintes parallèles suivie d'une phrase plus calme. Un vivace e leggiero forme le dernier mouvement qui s'achève par une reprise du rythme initial. Cette *Sonatine,* fort réussie, porte la marque du musicien de l'*Ouverture pour une opérette imaginaire* et lui a valu ainsi qu'à ses interprètes, MM. Merkel et Pierre Fournier, un très vif et très légitime succès.

Les chœurs *a cappella* de M. **Francis Poulenc,** qui portent le titre de *Petites Voix,* m'ont paru laborieusement enfantins.

§

Il faudrait dix chroniques pour parler convenablement des musiques nouvelles réunies en un seul concert Colonne le 19 mars! Une telle accumulation ne va point sans fatigue pour les auditeurs; on se demande si c'est bien servir la cause des « jeunes » que de déverser en cataractes leurs ouvrages sur les habitués des concerts. Quoi qu'il en soit la *Sinfoniale* en la mineur de M. Adolphe **Piriou,** suite authentiquement bretonne, tour à tour âpre et charmante, opposant les cuivres tonitruants d'un premier mouvement grave au charme d'un scherzando plein de finesse, les sobres évolutions d'une sarabande écrite pour les bois seuls à l'épanouissement polyphonique d'une fugue-choral et variations finales, est apparue comme une œuvre intéressante et pleine de mérites. Très différente pour la forme et le fond, mais tout aussi réussie, la jolie *Suite basque,* de M. **Ermend**

Bonnal, qui, en six tableaux colorés et lumineux, fait défiler devant nous quelques scènes et quelques types bien caractéristiques du pays d'Euskarie, où les jeunes filles vont aux fontaines, portant comme la Sulamite leurs cruches sur la tête. Le *Tombeau d'Argentina*, élevé pieusement par le même musicien à la mémoire de la danseuse inoubliable, rappelle par un écho lointain de castagnettes sa grâce exquise et noble. La *Symphonie* de M. **Marius-François Gaillard** vaut mieux que la littérature explicative qui nous annonce : « Présence ineffable : une cristallisation se fait. La présence est sensible » ; ou « Dissociation : la monstrueuse digestion de la Nature dans la grande sylve en perpétuelle gestation ». J'avoue — sans doute ai-je l'esprit mal fait — que l'ingestion préalable d'un tel assemblage de mots prétentieux m'empêcherait de goûter même un chef-d'œuvre véritable! L'*Hymne Funèbre* de M. **Guillou** est saisissant; on souhaite de le réentendre, joint à l'*Hymne Héroïque* qu'il complète et dont la première audition fut donnée l'an dernier. *Le Retour du Printemps* de M. M. **Desrez** est une composition d'une classique fraîcheur et d'une poésie adroite. Le *Trufaldin* de Mlle **Yvonne Desportes** est délicieusement pittoresque et varié : espérons le voir s'animer au théâtre sous la forme d'un ballet à laquelle cette jolie partition est destinée.

Nous retrouverons — j'espère — *La Fête de la Lumière* de M. **Florent Schmitt** avant peu : j'ai choisi les ouvrages dont il est moins sûr de voir le retour. Louons M. Paul Paray de nous avoir rendu le *Pamir* de M. **Delvincourt**, somptueux tableaux d'un voyage en Asie centrale dont j'ai parlé ici même l'an dernier.

RENÉ DUMESNIL.

HISTOIRE DE L'ART

A. Venturi : *Storia dell'arte italiana;* vol. X. *La Scultura del Cinquecento;* 3 tomes, 1935-1937; Hœpli, éd. Milan. — *Storia dell'arte italiana,* Lavagnino : *Il Medioevo,* Unione tipografico-editrice-torinese, Turin, 1937. — Lodovico Foscari : *Affreschi esterni a Venezia;* Hœpli, éd., Milan, 1936. — Raymond Rey : *La sculpture romane languedocienne;* Toulouse-Paris, 1936. — Daisy-Lion Goldschmidt : *Les arts de la Chine;* Georges Grappe : *Goya;* Michel Florisoone : *Van Gogh* (3 volumes publiés par les Editions d'art et d'histoire. Librairie Plon, Paris, 1937. — Ugo Ojetti, *Ottocento, novecento e via dicendo,* Mondadori, éd., Milan 1936.

Lorsqu'en 1901 parut le premier volume de la **Storia dell'**

arte italiana d'Adolfo Venturi, qui allait des origines de l'art chrétien jusqu'à Justinien, le programme était restreint : il devait y avoir six volumes pour nous conduire à l'époque contemporaine; on annonçait que tout serait paru à la fin de 1903. Il est curieux de relire ce prospectus de 1901 trente-sept ans après. L'œuvre de M. Venturi a pris des proportions qu'il ne prévoyait pas alors : il en est aujourd'hui à son vingt-deuxième volume. Sept de ces tomes ont été consacrés à l'art du Quattrocento, et sept également à la seule peinture du Cinquecento : tomes riches de substance, abondamment illustrés, qui nous renseignent de la façon la plus complète sur une foule d'artistes peu ou mal connus. Le XVe et le XVIe siècle ont trouvé en M. Venturi un historien de grande classe dont l'œuvre restera pendant longtemps classique.

Les trois derniers volumes parus concernent la **Sculpture du XVIe siècle** en Italie. C'est une des périodes où les chefs-d'œuvre abondent, puisque c'est celle de Sansovino, de Léonard (dont on sait qu'il fut un grand sculpteur) et de Michel-Ange. Le rôle essentiel est évidemment dévolu à Michel-Ange dont M. Venturi étudie l'influence, lui consacrant un volume presque entier. Combien d'artistes ont été envoûtés par le créateur du *Moïse* et de la chapelle des Médicis! Montorsoli, Raffaello da Montelupo, Daniele da Volterra, Bandinelli, Ammanati, Vincenzo Danti n'ont pu résister à l'action profonde qui s'exerçait sur eux, aux dépens de leur originalité. Benvenuto Cellini lui-même était fasciné par la puissance écrasante de cet « eroico visionario », comme l'appelle M. Venturi.

Puis c'est fatalement le développement d'un académisme quelque peu facile qui va de pair avec les nouvelles tendances baroques dont Michel-Ange reste, en vérité, le grand initiateur. Aussi bien à Venise qu'en Lombardie et qu'en Toscane, la sculpture n'offre plus, à la fin du XVIe siècle, le même intérêt qu'au début. Certes on trouve encore bien des œuvres d'une rare qualité et d'une élégance charmante, et on en connaît peu d'aussi exquises que la *Fontaine des tortues* que Taddeo Landini sculpta sur la piazza Mattei, à Rome. Mais le métier, l'habileté l'emportent souvent sur l'inspiration. Cela ne veut pas dire que ce ne soit une période d'un grand intérêt. On sait l'influence que ces sculpteurs de la

deuxième moitié du XVI[e] siècle exerceront en France et en Italie, et il faut être reconnaissant à M. Venturi de les avoir étudiés en détail. Cela contribue à nous mieux faire connaître, en même temps que l'art italien, l'art européen de cette époque. Et il ne reste plus qu'à souhaiter de voir bientôt paraître les tomes concernant l'architecture « cinquecentesca ». Nous aurons ainsi sur le XVI[e] siècle italien tout ce que l'historien de l'art le plus difficile peut désirer.

§

Il semble, au surplus, qu'en Italie on s'intéresse désormais aux grandes synthèses. A côté de la volumineuse « Histoire de l'art italien » de M. Venturi, il en est d'autres qui ont commencé leur publication. D'abord celle de M. Pietro Toesca dont le premier volume a paru en 1927 : travail remarquable dont il faut souhaiter qu'il soit complété le plus rapidement possible : mais la conscience scrupuleuse de l'auteur a fait de cette « somme » une œuvre de très longue haleine. En attendant, la maison qui s'est chargée de l'éditer, l'*Unione Tipografico-editrice torinese*, a entrepris de nous donner une série de volumes importants, confiés chacun à un spécialiste et dont l'ensemble nous offrira un tableau de l'art italien depuis les origines de l'art classique jusqu'au XX[e] siècle. C'est M. Pericle Ducati qui s'est chargé de l'art classique, M. Lavagnino, de l'art médiéval, M. Paolo d'Ancona, de la Renaissance, et M. Fogolari de l'époque moderne (1). Il vient de paraître le volume qui étudie **l'Art du moyen âge italien** et qui est l'œuvre de M. Lavagnino, Directeur de la GalerieNationale de Rome. Une de ses qualités est d'être richement et excellemment illustré et de nous fournir ainsi une abondante documentation (plus de neuf cents reproductions) sur l'art italien depuis l'ère chrétienne jusqu'à la fin du XIV[e] siècle.

C'est une des périodes les plus passionnantes de l'histoire de l'art, parce que c'est justement celle où se posent le plus de problèmes, d'une solution souvent difficile.Un des plus délicats

(1) Voici les titres exacts des volumes : P. Ducati : *L'arte classica*. Lavagnino : *Storia dell'arte medioevale*. Paolo d'Ancona : *Il Rinascimento*. Gino Fogolari : *Dall'arte barocca al 900* (110 lires le volume).

est certainement celui des origines de l'art roman en Italie. On sait que récemment M. Puig y Cadalfach l'a éclairé en étudiant ce « premier art roman » qui a des racines profondes en Lombardie, et ainsi par là même l'art lombard s'est trouvé jouer un rôle considérable dans l'évolution de l'art occidental aux XIe et XIIe siècles. Ces questions et d'autres semblables sont de celles qui préoccupent M. Lavagnino. Aussi bien son « Moyen Age » rendra-t-il de grands services; il fait état des recherches les plus récentes et étudie les problèmes avec impartialité. C'est ainsi que les pages consacrées à l'art gothique en Italie, à ses origines et à l'action qu'exercèrent sur lui les traditions françaises sont des plus pertinentes. Sur les débuts de la sculpture italienne il faut louer une mise au point judicieuse et des considérations intéressantes, comme celle qui relie l'art de Giovanni Pisano aux œuvres étrusques. Mais tout en faisant sa part à des influences de cette nature, M. Lavagnino indique tout ce qu'un aussi grand sculpteur doit à l'art français. Cet exemple, pris entre beaucoup d'autres, montre la conscience avec laquelle l'auteur analyse les moments essentiels d'une histoire souvent très complexe.

§

En s'intéressant aux **fresques** dont les artistes ornèrent, à **Venise,** les **murs extérieurs des maisons,** M. Lodovico Foscari a eu une idée heureuse. Ce fut en effet un des grands charmes de cette ville que ces peintures qui enchantaient le regard. Certaines œuvres de Carpaccio et de Gentile Bellini qui décrivent la vie vénitienne de leur temps nous montrent que les églises et même les maisons privées étaient ornées de peintures. De ces décorations il ne reste plus rien et il faut un grand effort d'imagination pour comprendre l'impression de Commynes admirant, en 1495, à Venise, « les maisons fort grandes et haultes, et de bones pierres, et les anciennes tout painctes ».

Continuant la tradition médiévale, Giorgione, Titien, Palma, Bordone, Pordenone et le grand Tintoret peignaient, eux aussi, des fresques à l'air libre. Elles ont, toutes, presque entièrement disparu, victimes du climat et de l'air salin. Com-

bien il faut le regretter! Les œuvres de Giorgione et de Titien au Fondaco dei Tedeschi et celles de Tintoret à l'ancien palais Foscarini (aujourd'hui palais Calzavara) passaient pour être incomparablement belles.

§

M. Raymond Rey, dans son volume sur **La sculpture romane languedocienne** apporte une contribution très importante à l'étude de l'art médiéval. Ses analyses détaillées d'œuvres, dont beaucoup étaient jusqu'à présent assez peu connues, sont précieuses et nous font mieux saisir le rôle qu'a joué cette école méridionale. « Mainteneur de la culture méditerranéenne, face à la culture barbare, tel apparaît le rôle du Languedoc, avec sa langue, son art, son climat intellectuel, tandis que, sous l'impulsion de Cluny, se cherche une esthétique occidentale, digne du rajeunissement de la pensée chrétienne. » Ces justes observations de M. Rey prennent toute leur signification quand on voit se développer, au cours de son livre, un art qui lutte, au fond, sans cesse, contre l'emprise de l'Orient.

Dès la fin du XIe siècle se note le désir qu'ont les artistes de trouver autre chose que l'ornement : à Saint-Sernin de Toulouse, la table d'autel de 1096 et les bas-reliefs du pourtour du chœur l'indiquent nettement. La recherche de la beauté plastique se poursuit dans le portail Miégeville et dans les chapiteaux de Saint-Sernin. Les chapiteaux de Moissac sont, eux aussi, pleins d'intérêt, pour l'étude du développement de l'école de sculpture languedocienne. Les rapports sont très étroits entre les ateliers de Moissac et de Saint-Sernin; on est frappé aussi de leur parenté avec ceux de l'ancien cloître de la Daurade, dont les chapiteaux sont un des plus beaux ornements du Musée de Toulouse. Le portail de Moissac (2) est sans doute l'œuvre la plus caractéristique du roman languedocien; M. Rey affirme avec raison que nous touchons ici « à un des sommets du Moyen Age ». Toulouse et Moissac deviennent dès lors des foyers artistiques de premier ordre. « Le Languedoc devient un pays d'exportation d'ima-

(2) M. Rey date ce portail avec sûreté de 1125 à 1130; et ses arguments sont des plus convaincants.

giers tailleurs de pierre. » Leur influence se manifeste à Saint-Denis, dans l'Ile-de-France et jusque dans les ateliers de Castille ou d'Aragon. C'est donc une école importante qu'a étudiée M. Rey et cette étude est des plus suggestives. L'art de Bourdelle rappelle parfois, par certaines de ses tendances, celui de Moissac et de Cahors; rien n'est curieux comme ces formes de survie artistique à travers les siècles : souvenons-nous, par la même occasion, de ce que dit M. Lavagnino des sources étrusques de l'art de Giovanni Pisano.

§

Le petit volume de Mlle Daisy-Lion Goldschmidt sur **les arts de la Chine** est un bon livre d'initiation; on appréciera particulièrement les pages où l'auteur définit tout ce qui différencie l'art chinois de l'art occidental. Nous ne devons pas juger l'époque Chang ou l'époque Leang avec les mêmes critères que les époques de civilisation méditerranéenne. La religion et les traditions chinoises ont sur l'artiste une emprise dont nous nous faisons difficilement une idée. N'oublions pas que la Chine n'a pas le goût de la nouveauté, ce qui ne veut pas dire que l'art y soit immobile. Le seul fait, aussi, qu'il n'y ait pas de distinction entre les arts majeurs et les arts mineurs montre que l'état d'esprit chinois est bien éloigné du nôtre. Cette étude sur les arts de la Chine s'ajoute à celles que nous avons déjà signalées dans la nouvelle collection artistique dont nous dotent les « Editions d'art et d'histoire ». Les deux volumes de M. Grappe sur **Goya** et de M. Florisoone sur **Van Gogh** viennent à leur heure, comme brillants commentaires d'expositions récentes. L'un et l'autre sont dignes des admirables artistes dont ils présentent l'œuvre et la vie tumultueuse.

Et, pour finir, voici le charmant livre de M. Ugo Ojetti : **Ottocento, Novecento e via dicendo.** Pages fines et vivantes sur les sujets les plus variés. Cet esprit si nuancé qu'est M. Ojetti s'intéresse à tout, à l'art allemand de ce temps comme à la *Tempête* de Giorgione, à l'art de la Sardaigne comme à l'Exposition d'art français de Londres. Et à propos de tant de questions si diverses, que de remarques souvent profondes dans leur brièveté, comme celle-ci que je trouve

dans le long article consacré à l'Exposition d'art italien à Paris : « Tintoret et Caravage : tout le *Cinquecento* peut se résumer en ces deux noms : et tout le *Seicento* en dérive, jusqu'à Rembrandt et à Velazquez. » Sur l'architecture contemporaine M. Ojetti émet quelques opinions fort justes. Il est peut-être un peu sévère pour la nouvelle gare de Florence, mais comme il a raison de déplorer la monotonie des constructions modernes, dont on nous montra un exemple si décevant à l'Exposition internationale de 1937!

JEAN ALAZARD.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

George Sand et Louise Colet (Documents inédits). — Documents sur Baudelaire.

George Sand et Louise Colet (Documents inédits). — Quand Mme Colet vint d'Aix à Paris pour y conquérir la gloire, Mme Sand était au zénith de la sienne. Elle jouissait de la célébrité et de tous les profits qu'un écrivain habile en retire. Indépendante, elle vivait à sa guise, en garçon, mais on lui passait tous ses excès, les libertés de sa plume comme les excentricités de ses allures qui étaient, ni plus ni moins, celles des héroïnes de ses romans. Ses liaisons, quelle affichait, faisaient scandale. Femme de génie elle débauchait les hommes de génie, mais elle inspirait ceux que son amour avait meurtris. Musset exhalait son âme blessée dans ses *Nuits* et Chopin dans ses *Nocturnes*. Ces plaintes alternées étaient comme un hommage à la bonne et pourtant cruelle Lélia, elles ajoutaient même à sa renommée. Sereine et passionnée, elle ne s'en souciait guère, et menait de front ses expériences amoureuses et sa production littéraire. Les beaux et aussi les grands esprits de son temps, la traitant comme une reine, faisaient d'elle une sorte de Catherine II de la littérature. M. de Balzac qui l'admirait l'évoquait dans une de ses scènes de la vie privée, *Béatrix*, où sous le pseudonyme de Mlle des Touches, tout le monde la reconnut.

Expliquer par quel enchaînement de circonstances s'est accomplie l'incarnation masculine d'une jeune fille, écrivait-il, comment Félicité des Touches s'est faite homme et auteur; pourquoi, plus

heureuse que Mme de Staël, elle est restée libre et se trouve ainsi plus excusable de sa célébrité, ne sera-ce pas satisfaire beaucoup de curiosités et justifier l'une de ces monstruosités qui s'élèvent dans l'humanité comme des monuments, et dont la gloire est favorisée par la rareté? car, en vingt siècles à peine compte-t-on vingt grandes femmes.

Débarquant de sa province, Mme Colet détestait celle-ci dont l'universelle renommée l'offensait. Elle en avait été jalouse, enviant son insolent bonheur. L'ayant rencontrée dans le monde, elle avait essayé de se la rendre propice, mais Mme Sand, qui avait d'excellentes raisons pour se défier des femmes en général et des muses en particulier, accueillit froidement les avances de Mme Colet. Cinq années étaient passées, et il eût semblé que Mme Sand ne s'était pas préoccupée de Mme Colet, mais celle-ci avait, à sa façon, assez fait parler d'elle pour que Mme Sand l'eût jugée, et fort bien jugée, sur ce qui lui était revenu de sa vie secrète et de ses intrigues publiques et qui lui avait ôté toute envie de la connaître plus intimement. Mme Colet, au contraire, cherchait une occasion d'entrer en relations avec elle, dans l'espoir d'exploiter l'intérêt que Mme Sand aurait pu lui porter. Sitôt parus, elle lui adressa les deux tomes de la *Jeunesse de Mirabeau,* accompagnés d'une lettre faite pour l'apitoyer sur son sort. Mme Sand y fit cette réponse:

...Je ne partage pas votre manière d'envisager l'œuvre de Mirabeau. Je la crois pleine et entière dans ce qu'elle est, dans ce qu'elle devait être. Mais je ne crois pas qu'elle ait renfermé toute l'œuvre révolutionnaire. Elle n'a fait selon moi que l'entamer et servir de transition entre la monarchie et la république. C'est vraiment à partir de la mort de ce grand homme que notre grande révolution devint significative, efficace, providentielle et sublime. Ces tribuns sublimes que vous semblez écarter d'avance comme les destructeurs de la révolution en sont les acteurs réels, l'idée incarnée. Vous ne les comprenez pas, c'est tout simple, vous êtes encore toute jeune. Je vous regarde comme un enfant de génie qui ne sait encore où il va, mais qui ouvrira ses ailes et volera vers la lumière s'il rencontre la voie qui lui convient. Cette voie, c'est l'indépendance absolue à travers les orgueils et les embûches du siècle. Vous avez failli vous y briser, Madame, et c'est parce qu'on a été fort cruel envers vous que je me sens

portée à vous parler sans aucune politesse ambiguë et perfide. Je crois avoir raison, parce que vous avez une âme ardente et un caractère hardi et impétueux. Mais votre avenir est dans une direction toute opposée à celle que vous aviez entrevue... Je vous comprends mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Je n'ai jamais songé à me rapprocher de vous. Vous aimez trop la gloire et la littérature pour que je puisse causer avec vous, bien que je ne vous blâme pas d'aimer ces choses qui m'ennuient... Je désire seulement de vous une chose. C'est que sans rien exiger de ma politesse et sans vous offenser de ma franchise actuelle, vous vous souveniez de ceci : je m'intéresse à vous du fond du cœur, soit que je vous approuve, soit que je vous plaigne. Quand vous ferez une nouvelle folie, soyez sûre qu'elle me sera douloureuse; quand vous aurez de ces grands élans de cœur et d'intelligence que vous avez en vous sans cesse, et qui n'attendent que l'occasion, comptez que nulle âme ne vous en tiendra meilleur compte.

Mme Sand voyait clairement ce qui est dans le cœur des femmes, et surtout dans celui de Mme Colet, qui eût pu faire son profit de la leçon de dignité que la grande dame de lettres lui donnait, comme à une débutante trop pressée de parvenir, coûte que coûte, mais elle avait la manie de se croire méconnue, lors même qu'on venait de lui démontrer le contraire, et puis c'était comme une rage chez elle de toujours ergoter. Elle s'humilia encore en se confessant.

Je vous fais amende honorable, pauvre grande âme blessée! lui répondit Mme Sand. Vous m'avez ôté toutes mes préventions contre vous en me laissant voir vos souffrances. Eh! bien, vous vous êtes trompée, c'est l'histoire de toute âme généreuse. Je vous croyais forte et fine seulement. Je vous ai vue tendre et brisée. Je vous aime mieux ainsi, et vos larmes sont encore plus éloquentes que vos vers. Pardonnez-moi et comptez sur moi.

Mme Sand restant toujours sur la réserve, Mme Colet larmoya encore plus fort, et s'attira cette réponse :

Je ferai religieusement ce que vous me demandez et je vous remercie de m'avoir raconté cette belle et touchante page de votre vie... Vous me dites de vous aimer. Je ne demande que cela. J'admire votre talent et je reconnais votre brillante intelligence. Mais je n'ai pas été toujours contente de votre caractère. Vous pourriez m'en dire autant et si nous prenions le parti de nous

dire mutuellement ce qui nous étonne et nous choque l'une et l'autre, nous arriverions certainement à nous accorder. Mais de quel droit commencerai-je? Je vous somme donc de commencer et c'est vous en donner le droit. Autrement quoi? Mentir? Cela n'est pas digne de vous et je n'en suis pas capable. Vous êtes certainement une nature d'élite et moi je suis un cœur sincère. Mais il y a d'énormes différences dans notre manière de voir et de comprendre certaines choses. Voyez dans ma franchise la plus haute preuve d'estime que je puisse vous donner. Il est si facile d'être poli et de s'en tenir aux compliments! Mais moi je trouve que vous méritez mieux et quand vous faites appel à mon affection, j'en suis tellement touchée que je voudrais détruire les petites barrières qui nous retiennent. C'est courageux de vous le dire, mais si vous aviez le courage de m'aider de votre côté, vous verriez que c'est pour vouloir vous aimer d'un coup que je ne me laisse pas aller à vous aimer assez. Pardonnez-moi cette phrase à la Marivaux et convenons que vous viendrez un jour me chercher querelle. J'espère que nous nous embrasserons. Ensuite je ne dis pas que nous nous verrons beaucoup. Je vis dans une retraite absolue, entre mon travail, ma santé altérée, surtout mes soins de famille. Il me reste à peine une heure, quelquefois pas une heure par semaine pour cultiver les affections du dehors. Mais ce serait quelque chose que de savoir qu'on s'aime et qu'on s'entend, d'autant plus que vous êtes aussi accablée que moi et aussi à court de temps. Tout à vous en attendant.

Mme Colet comprit sans doute qu'elle en avait été pour ses frais de feinte amabilité et qu'il n'y avait rien à tirer de Mme Sand. Elle en tira vengeance, seize ans plus tard, quand elle refit, à sa manière, *Elle et Lui,* d'après les prétendues confidences de Musset. *Elle,* dans *Lui,* s'appelait Antonia Back. Mme Colet l'aurait rencontrée pour la première fois, — c'est après tout possible — dans un salon.

J'avais fait sans prétention un chant sur la mort de Léopold Robert, écrit-elle. Encouragée et soutenue par un regard d'Antonia je me décidai à le dire. Ma voix tremblait et mon émotion fut si forte qu'au dernier couplet je m'évanouis presque. Antonia vint à moi, et me dit en me considérant :

— Madame, vous avez des épaules et des bras de statue grecque.

Ces paroles, prononcées à brûle-pourpoint, avaient quelque chose d'étrange; on eût dit qu'en faisant un compliment à la

femme elle voulait dédaigner l'artiste; mais comme je n'avais aucune prétention à la célébrité, je n'en fut pas blessée et je lui exprimai avec effusion mon enthousiasme pour son génie.

— Vous en rabattrez quelque jour, me dit-elle, et elle tourna les talons.

C'est Albert de Lince, *alias* Alfred de Musset, que Mme Colet chargea de ce soin.

— Je la connais à peine, voilà bien des années que je ne l'ai vue; j'admire son talent, le labeur incessant de sa vie, et je crois à sa bonté dont plusieurs m'ont parlé.

— Oui, reprit Albert, elle est très bonne pour ceux qui ne l'aiment pas, comme elle apparaît un grand génie à ceux qui ne sont pas du métier. En amour, il lui manque la sensibilité, dans l'art la condensation.

Elle était trop bonne, Mme Sand, et elle en donna la preuve à Mme Colet, en ne publiant pas, sous forme de chapitre inédit de *Lui*, la confession qu'elle avait envoyée un jour à Antonia Back.

AURIANT.

§

Documents sur Baudelaire. — J'ai retrouvé dans les papiers d'Eugène Crépet, en copie, cette note de Baudelaire qui, je crois bien, n'a jamais été publiée jusqu'à ce jour :

Dédicace à Champfleury.
Salon de 1845.
Salon de 1846.
Le musée du Bazar Bonne Nouvelle.
Méthode de critique (1855).
Ingres en 1855.
De l'essence du rire.
Quelques caricaturistes français et étrangers.
L'Ecole païenne.
L'Ecole vertueuse.
Le Haschisch et la Volonté.
Alfred Réthel, Janmot, et Chenavard ou l'idée dans l'Art.
L'intime et le féerique (Angleterre).
Musées perdus et musées à créer.
Lettre esthétique à S. M. Napoléon III.

Cette liste accompagnait une lettre de Baudelaire à Poulet-Malassis écrite sur la fin de 1857 et avait rapport à la composition des CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES où devaient alors entrer aussi quelques *variétés littéraires*. (Il est évident notamment que le titre *L'Ecole vertueuse* y correspondait à l'essai sur *Les Drames et les romans honnêtes* (1851), comme *Alfred Réthel, Janmot et Chenavard* ou *l'Idée dans l'Art*, à *L'Art philosophique* qui seront recueillis dans *L'Art romantique*).

La pièce est curieuse de plusieurs chefs.

D'abord en raison de la *Dédicace à Champfleury*. Celle-ci peut étonner, vu l'immense abîme qui sépare notre auteur de celui des *Bourgeois de Molinchart*. Mais il faut se souvenir que Champfleury comptait parmi les plus vieux et les plus intimes compagnons de Baudelaire; qu'il avait été le premier peut-être à louer son *Salon de 1845* et lui avait dédié en 1847 une de ses « Fantaisies et Ballades », *L'automne*, parue à la suite du fameux *Chien-caillou*. Il faut se souvenir surtout qu'il joua un rôle considérable dans la formation intellectuelle de son ami, du fait de son activité un peu superficielle sans doute, mais réelle. Baudelaire creusait les idées, mais incapable qu'il était de sortir de lui-même, il fallait qu'elles lui fussent apportées du dehors, et Champfleury, l'esprit toujours en éveil, le nez au vent, l'œil fouineur, battant les buissons de l'art et de l'actualité du matin au soir, était pour lui un merveilleux rabatteur. On a plusieurs fois étudié ce petit homme dont l'esprit valait beaucoup mieux que l'œuvre. Cependant on n'a pas, que je sache, jusqu'aujourd'hui, suffisament montré sa frétillante curiosité dont Baudelaire, entre tous, bénéficia au cours de la longue période où ils furent intimement liés (environ 1844-1857). Mais ce n'est pas dans des notes à propos d'une note, que ce sujet peut être traité. Je passe donc.

Notre document est encore intéressant à cause des trois derniers articles qu'il mentionne, et qui ne furent jamais écrits.

L'intime et le féerique (*Angleterre*). — Il s'agissait là certainement des peintres anglais à *L'Exposition de 1855*. Dans ce chapitre des *Curiosités esthétiques* (p. 231 de l'édition

Conard), Baudelaire s'est excusé de ne pas leur accorder les louanges qu'ils méritaient:

L'Exposition des peintres anglais est très belle... Je voulais commencer par la glorification de nos voisins... mais je veux les étudier encore... c'est par une politesse extrême que je renvoie cette besogne si agréable. Je retarde pour mieux faire.

Mais finalement il retarda si bien que, sauf dans une page de son *Théophile Gautier* (L'Art romantique, p. 172-173), il n'y devait jamais revenir.

Musées perdus et musées à créer. — Ici c'est surtout des peintres espagnols qu'il eût été question. Dans une lettre à Thoré qui date de juin 1864, on voit Baudelaire évoquer avec regret « l'époque où nous jouissions de ce merveilleux musée espagnol que la stupide République française, dans son respect *abusif* de la propriété, a rendu aux princes d'Orléans » et neuf ans auparavant on le voyait déjà écrire à Ancelle (21 décembre 1855) : « Je cherche partout un *livret des musées royaux* du temps de *Louis-Philippe,* et qui contienne les musées *Espagnols* et *Standish.* » D'ailleurs Prarond a relaté que dès sa jeunesse, dans leurs visites au Louvre, c'est dans la salle des Espagnols et devant un Greco, que Baudelaire s'arrêtait le plus souvent. Aucun doute par conséquent. Par *Musées perdus,* il faut entendre ici musées Standish et Espagnol. Pour *Musées à créer,* il est plus délicat de se prononcer. Toutefois on peut supposer qu'il s'agissait simplement, dans l'esprit de notre auteur, de pourvoir aux lacunes causées par les *Musées perdus.* Auquel cas son vœu aurait reçu en partie satisfaction en 1858, lors de l'acquisition d'un Herrera, de deux Zurbaran et deux Murillo provenant de la collection du maréchal Soult. Ce qui m'en ferait admettre l'hypothèse, c'est qu'après cette acquisition, Baudelaire ne mentionnera plus son projet d'article et par contre, à plusieurs reprises, manifestera auprès de ses familiers (Poulet-Malassis, Nadar, Asselineau) l'intention d'écrire une étude sur « les emplettes espagnoles » (1858-1859).

Lettre esthétique à S. M. Napoléon III. — Cette dernière ligne de notre texte est beaucoup plus mystérieuse, — à moins naturellement de la rattacher à la précédente, c'est-à-

dire d'y trouver simplement l'énoncé du moyen par lequel Baudelaire se proposait de plaider la cause des *Musées à créer,* — et je ne sais aucun document qui apporte la moindre lumière sur ce projet-là qu'il serait pourtant bien intéressant d'éclaircir. Mais une chose est sûre : dès le 16 juin 1857 il avait reçu de la Maison de l'Empereur, au titre des *Histoires Extraordinaires,* une « indemnité à titre éventuel » et, le 18 janvier 1858, soit cinq mois après le procès des *Fleurs,* il allait en recevoir une nouvelle, au titre des *Nouvelles Histoires Extraordinaires.* Il est donc très certain que sa condamnation n'avait nullement refroidi l'intérêt que lui portaient ses amis du monde officiel, Pelletier, Armand du Mesnil, Rapetti, etc. et l'on semble dès lors autorisé à se demander si ce projet de lettre à l'Empereur ne lui aurait pas été soufflé par ceux-ci, désireux de le voir se rallier définitivement au régime et, ceci obtenu, de s'employer avec un zèle plus efficace en sa faveur.

JACQUES CRÉPET.

LETTRES RUSSES

Débats au sujet de l'authenticité du *Dit de la campagne d'Igor.* — Le *Tolstoï vivant* d'André Suarès (Grasset). — *La vie d'Alexandre Pouchkine* par Zinaïda Schakhovskoy (Editions de la cité chrétienne. Bruxelles).

On sait ou on ne sait pas que le joyau de la littérature médiévale russe est le poème épique intitulé : **Le Dit (Slovo) de la campagne d'Igor.** Le manuscrit de cette chanson de geste (une copie probablement du XVIe siècle) qui relate la campagne malheureuse du prince Igor de Novgorod-Siéversky contre les nomades Polovtsy, fut trouvé en 1795 dans le monastère de Spasso-Iaroslavsky par un riche collectionneur moscovite, le comte Moussine-Pouchkine. Déchiffré et traduit en russe moderne, le *Dit* fut publié pour la première fois en 1800, mais douze ans plus tard le précieux manuscrit original périssait dans les flammes avec toutes les collections du comte Moussine-Pouchkine, lors de l'incendie de Moscou. Il ne restait donc que la copie du manuscrit avec traduction qui avait été faite en 1796 pour Catherine II et qui fut retrouvée en 1863 parmi les papiers de l'impératrice.

La découverte par le comte Moussine-Pouchkine d'un inestimable manuscrit anonyme, mais qu'on avait tout lieu de

croire avoir été composé au XIIe siècle, eut un grand retentissement aussi bien en Russie qu'à l'étranger. On en parla en France et en Allemagne et personne ne douta de son authenticité. Bien au contraire. Il fit naître des traductions, plus ou moins mauvaises, en plusieurs langues, et fut le point de départ, en Russie, d'études savantes et de recherches minutieuses dans le domaine de l'ancienne littérature nationale; recherches et études qui avaient pour base le manuscrit du *Slovo*. Ainsi on peut dire que, durant tout le XIXe siècle, aucune voix ne s'éleva en Russie pour mettre en doute le fait admis par tous que le *Slovo* était effectivement composé quelques dizaines d'années après les événements qu'il relate. Aucune voix, dis-je, si ce n'est celle du professeur Michel Katchenovsky, qui avait des vues toutes personnelles sur l'ancienne littérature de son pays. Il estimait qu'elle était apocryphe, de même que l'histoire primitive de la Russie. « Toute l'histoire primitive russe, disait-il, n'est qu'un ramassis de contes, pour la simple raison que ses sources ne furent fabriquées pas plus avant que le XIIIe siècle. » Le scepticisme de Katchenovsky eut un moment de succès; il fut rejeté quand les études historiques et linguistiques prirent en Russie une ampleur plus grande et furent poussées en profondeur. Donc, il y avait au cours du XIXe siècle unanimité quasi complète en Russie pour considérer le *Dit de la campagne d'Igor* comme un monument parfaitement authentique. Mais cette unanimité a quelque peu étonné le professeur André Mazon. Aussi dans le n° du 30 mars 1932 de la « Revue des cours et conférences », il écrivit :

> Il est regrettable que les savants russes, qui considèrent ce texte (le *Dit*) comme fondamental et lui ont consacré des travaux considérables, ne se soient jamais posé courageusement la question essentielle, ou plutôt la question préalable, qu'avait indiquée Kacenovskij, celle de son authenticité ou tout au moins de son antiquité.

M. le professeur André Mazon, en écrivant ces lignes, ne faisait que marcher sur les brisées d'un autre slaviste français, Louis Léger, qui le premier émit, en 1890, des doutes sur l'antiquité du *Dit*, sans toutefois tenter d'apporter une démonstration. Cette démonstration, M. Mazon s'est chargé de

la faire; ses leçons au Collège de France en cette année scolaire 1938-39 sont entièrement consacrées à l'étude du *Dit de la campagne d'Igor*. Elles font suite aux leçons que le même professeur fit l'année dernière sur la *Zadonchtchina*, poème russe en prose du xve siècle. D'après M. Mazon, le texte de la *Zadonchtchina* se suffisait à lui-même et, s'il doit être rattaché aux divers types de récits inspirés par la bataille de Koulikovo (1380), il ne peut en aucun cas être considéré comme dépendant du *Dit* d'Igor. La partie commune au Dit et à la *Zadonchtchina*, à l'examiner de près révèle, sans aucun doute, un lien de dépendance inverse.

Il est encore trop tôt pour dire quelles seront les conclusions auxquelles aboutiront les savantes investigations de M. Mazon en ce qui concerne le *Dit de la campagne d'Igor*. La vérification des résultats acquis en étudiant le texte de la *Zadonchtchina*, d'après le manuscrit du monastère Saint-Cyrille au Lac Blanc (xve siècle), se poursuit encore. Et de même on ne peut guère prévoir aujourd'hui quelle sera la réaction des savants russes contre les affirmations de leur collègue français. Cependant nous trouvons déjà comme qui dirait un avant-goût des polémiques qui ne manqueront pas de surgir au sujet du *Dit* dans les lignes que viennent de consacrer au dit poème E. Liatzky (*Slavia*, XV. I. Praze 1937) et N. Koulmann (*Le Monde Slave*, août 1937). Ce dernier écrit :

> Une simple analyse esthétique suffit à montrer que la *Zadounchtchina* n'est qu'une imitation maladroite du *Dit*... Mais le point de vue historique est plus probant encore. Ceux qui sont versés dans l'histoire russe des xive et xve siècles se rendent compte qu'à cette époque, bien moins encore qu'à la fin du xviiie siècle, personne ne pouvait connaître même les faits historiques des xie et xiie siècles mentionnés dans le *Dit*. De plus, il n'existait aux xive et xve siècles aucun mobile, soit psychologique, soit historique, qui justifiât la composition d'un poème sur un épisode de la lutte des Russes contre les Polovtsy, disparus depuis longtemps et déjà complètement oubliés.

Ainsi donc l'authenticité du *Dit* peut difficilement être mise en doute. Le texte qui nous est parvenu ne constitue pas, bien entendu, une reproduction intégrale de l'original : il s'y est glissé, au cours de la copie, des erreurs, des changements; le texte a

subi des mutilations. Mais ces détails ne changent ni le fond ni la valeur poétique du chef-d'œuvre.

Après ces lignes on aurait pu tirer l'échelle s'il n'y avait pas les pages troublantes consacrées au *Dit* par le professeur Kryjanovsky dans son ouvrage sur les *Byliný* (Wilno, 1934) et l'étude de Brückner, *Die Echtheit des Igorliedes*, (« Zeitschrift für slavische Philologie. » Band XIV, 1-2, 1937). Ces deux savants penchent vers la thèse de M. Mazon. Aussi je renvoie à leurs écrits ceux de mes lecteurs qui s'intéressent aux controverses littéraires.

André Suarès a réuni en un volume les articles qu'il a publiés sur **Tolstoï vivant** dans les *Cahiers* de Péguy et tout dernièrement dans *La Nouvelle Revue Française*. Il y a dans cette étude sur Tolstoï des pages admirables, d'autres assez médiocres et d'autres encore franchement détestables. C'est ainsi que quand il écrit, par exemple, que « dans le désert d'esprit qui va de la Vistule au Pacifique, le seul art qui vaille est de s'enivrer, et de chanter sur la guitare à deux cordes (?) une chanson mélancolique née de la souffrance et de l'eau-de-vie (p. 224) », on ne peut que hausser les épaules. Mais quand, à propos de Tolstoï, il parle de l'Eglise et de la foi, il est à citer; de même quand il brosse un portrait physique de Tolstoï.

Il a beaucoup, à sa manière, écrit André Suarès (p. 123), d'une figure de Michel-Ange, au plafond de la Sixtine. Et, tel de ses portraits, au regard fixe, presque terrible, quoique sans modèle dans la société des Titans sacrés, conçus par le grand artiste, ne serait pas hors de place entre Ezéchiel et Isaïe.

Mais Tolstoï n'est pas seulement un prophète. Il est aussi le dieu Pan, *fornicator immensus et crudelis*. Et ce dualisme de la nature de Tolstoï agit sur Suarès comme une douche écossaise. Il s'éloigne et l'attire en même temps.

Il m'a fait beaucoup de bien et m'a beaucoup fait de mal, écrit Suarès (p. 179). Il m'a troublé, sans me tirer de mes troubles... Il ne m'a pas guéri de la croix, qui est le triomphe de l'amour dans la mort même et dans les plus affreux supplices. Mais il m'a guéri des hommes.

Mais le cas d'André Suarès n'est pas unique. Tolstoï a

troublé bien des consciences sans les tirer d'embarras. Et comment eût-il pu le faire, étant lui-même l'indécision personnifiée.

Le grand poète Alexandre Pouchkine était aussi un indécis. Mais il n'a troublé que des cœurs sensibles à la beauté du verbe. Et il les trouble encore, après un siècle, comme le prouve cette charmante plaquette que la poétesse Zénaïda Schakhowskoy vient de consacrer à la **Vie d'Alexandre Pouchkine.** C'est un pieux hommage à la mémoire de celui qui fut le chantre incomparable de la femme et il doit trouver sa place parmi tout ce qui a été écrit, ces temps derniers, sur l'œuvre, la vie et la mort tragique de Pouchkine.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES ORIENTALES

Jérôme et Jean Tharaud : *Les Grains de Grenade* (Plon).

Comme quelques-uns d'entre les enfants du Prophète, j'ai été élevé chez les Infidèles, au collège de la Sainte-Famille, tenu par les Révérends Pères Jésuites, à Faggala, faubourg du Kaire. J'ai vu le jour à Masr-el-Kahira, vulgairement nommé le Kaire. Mon digne père, qui était pourtant *hadji,* n'avait qu'une piètre confiance, ainsi, du reste, que plus d'un pacha et d'un bey de sa connaissance, dans les *koutabs* et les *medressés* d'Egypte, au temps où, par procuration, Abbas Hilmi II, régnait, sans gouverner, sous la tutelle de Lord Cromer, sur cette province de l'Empire Ottoman, que son arrière-grand-père eût ravie au Padischah, sans l'entêtement des Anglais à l'en empêcher, qui se méfiaient, déjà, des Français, non moins que des Russes, lesquels, en 1838, et sous le tsar Nicolas, tout blancs qu'ils fussent, n'en étaient pas moins dangereux que les rouges, en 1938, sous le tsar Staline pour la paix de l'Europe. J'ai donc fait toutes mes classes chez les Jésuites, et je n'ai eu qu'à me louer de mes bons maîtres. J'ai fait dans leur collège mes « humanités », dont on se passe aujourd'hui, que nulle part ailleurs, même en France, d'où ils étaient chassés, on ne faisait aussi bien que chez eux. C'est une justice que je me plais à leur rendre, ils n'ont jamais tenté de me convertir à leur règle, ni à leur foi, non plus que mes camarades, qui appartenaient les uns à la

religion réformée, les autres à l'orthodoxe, et dont quelques-uns, fils de publicains ou d'usuriers, adoraient en même temps Jéhovah et le veau d'or. Durant les sept années que j'ai passées parmi eux, je n'ai jamais éprouvé qu'ils fussent ce que leurs ennemis, qui sont plus « jésuites » qu'eux, et qui leur confient, en cachette, leurs enfants à éduquer, prétendent qu'ils sont. Bien qu'ils m'eussent comme mes coreligionnaires dispensé d'aller à la messe, tant par politique, afin de ne pas s'attirer des histoires par quelque malencontreuse vocation ou conversion, que parce qu'ils tenaient que sous quelque nom que ce soit, Dieu, Allah ou Jéhovah, les hommes peuvent, tout aussi efficacement, prier le Créateur dans une mosquée ou une synagogue que dans une église, je me rendais souvent, de mon plein gré, à la leur, qui embaumait, surtout le jour des grandes fêtes carillonnées, l'encens, la rose, la cire brûlée et le lys. La grande voix, tour à tour sereine et douce ou colère, de l'orgue dominant la suave harmonie des chœurs admirablement réglés, exerçait sur moi un pareil attrait, plus profane que sacré. Je goûtais dans cette chapelle, malgré les Christs, les Immaculées Conceptions et les Chemins de la Croix en plâtre, qui venaient, hélas! en droite ligne des boutiques pharisiennes de la rue Saint-Sulpice, honnies par J.-K. Huysmans, je ne sais quel faste et quelle grandeur qui en imposaient et, par la suite, m'ont fait souvenir des papes si peu chrétiens de la Renaissance, laquelle fut, somme toute, un retour déguisé au paganisme.

J'ai voué une grande reconnaissance à trois de mes maîtres. Le premier s'appelait le P. Martin, il était de nationalité allemande et fort versé dans le latin qu'il nous enseignait en sixième. C'est lui qui fit de moi un fort en version, sinon en thème; il était aussi naturaliste, je veux dire qu'il donnait la chasse, durant les excursions qu'il faisait aux vacances, à des insectes qu'il piquait, après les avoir momifiés, dans des boîtes avec leur état-civil entomologique. Quand il nous eut quittés, il me légua sa précieuse collection, qui sentait la pharmacie et le scarabée, lequel y prédominait. L'autre, se nommait le P. Bergy, et il nous enseignait, en 4e classique, à peu près de tout, et fort bien, étant entendu en tout, sauf en anglais, mais ses préférences allaient à l'his-

toire, celle de l'Egypte, en particulier, qu'il sut me faire aimer en commentant l'excellent petit livre où nous l'apprenions, qui avait été rédigé par un jésuite, le P. du Hainaut. De tous mes livres de classe, je n'ai conservé que celui-là, qui est barbouillé d'encre et couvert de griffonnages puérils, c'est lui qui m'a révélé, le premier, la fastueuse mais lamentable histoire de mon pays, dont les ruines seules sont demeurées, d'un siècle à l'autre, comme pour justifier la prophétie du Trismégiste. Ce petit manuel était si intelligemment conçu, il résumait si clairement l'histoire de l'Egypte, laquelle est un chapitre de l'histoire de tous les conquérants qui tour à tour foulèrent la vallée du Nil, singulièrement des Arabes qui ont imprimé leur domination en traits indélébiles sur la physionomie du pays, et les mœurs et le caractère de sa population, que mon imagination rêva en marge de ses pages, surtout après la lecture que nous faisait le P. Bergy d'historiens grecs ou latins ou de chroniqueurs arabes. Le jeudi après-midi, qui était notre jour de congé, il nous invitait à nous promener avec lui parmi les vieux quartiers de Fostat et de Masr, où tant de monuments, mosquées, môristans, caravansérails, mausolées, fontaines, évoquaient l'ère des khalifes, soukhs y compris, où de vénérables marchands en cafetan de soie se tenaient assis à même leur comptoir et parmi leurs denrées, qui fleuraient l'Arabie, la Perse, le Turkestan et l'Hindoustan. Nous flânions, sous la conduite d'un guide disert, à travers le Kaire des *Mille et une Nuits*, que nous ne connaissions pas encore. C'est ainsi que j'ai pris le goût de l'histoire de l'Egypte que développa, en 3e, l'abbé Cartier, qui n'appartenait pas à la Compagnie de Jésus. Solidement bâti, il était bourru, brutal même, et sous cette rude écorce le meilleur homme du monde, très savant, très épris, lui aussi, de cette histoire qui me passionnait. En fait de style, ayant horreur du rococo, il proscrivait l'inutile enjolivement et nous eût plutôt incités à nous régler sur le sobre, le vif, le rapide P. L. Courier. Il avait sa manière alerte et je lui ai su gré, tout comme Mme Myriam Harry à Jules Lemaître, de m'avoir exorcisé d'un certain romantisme, car le P. Bergy, qui excellait également dans l'aquarelle, ne me reprenait pas trop quand il m'arrivait d'enluminer de vives cou-

leurs mes compositions. Si je me suis laissé aller à conter ces vieux souvenirs, c'est pour mieux marquer combien j'étais prédisposé à me régaler des **Grains de Grenade** que MM. Jérôme et Jean Tharaud viennent de nous offrir, où il est question, entre autres personnages plus ou moins illustres, du Sultan El Hakim, qui a laissé la réputation d'un fou enragé et criminel. Peut-être eût-il pu s'écrier comme Néron, à qui on l'a comparé : « *Qualis artifex pereo* », mais MM. Tharaud ne paraissent pas enclins à réhabiliter le khalife arabe, ni même à l'absoudre comme fit l'ami de Bérénice, dans le « bostân » qui porte le nom de sa gentille amie Petite Secousse, pour le César romain. L'histoire, qui n'est souvent qu'un tissu de légendes, a aussi ses grands calomniés qui le resteront jusqu'à la fin des siècles, aux yeux de ce grand enfant, qu'est le grand public, que n'amusent plus que les *Mille et une Nuits* (qui n'ont rien d'oriental) qu'on lui fabrique en série à Hollywood et à Billancourt, ou les récits que M. Paul Reboux lui garantit « historiques » dans *Paris-Soir* et l'*Intransigeant*. Historiques les scènes que retracent les auteurs de la *Fête arabe* le sont, tout autant que les chroniques byzantines, arabes, voire franques dont ils se sont inspirés pour les écrire, bien qu'ils aient donné à leur geste ce titre général les *Mille et un jours de l'Islam* qui est celui des contes du derviche Moclès, d'Ispahan, dont Petis de la Croix publia en 1710 une traduction qui rappelle tout à la fois Galland et le Lesage de *Gil Blas*. Les contes de MM. Tharaud, qui ne sont pas mille et un, qui sont même, jusqu'ici, loin de ce compte, n'évoquent point l'histoire imaginaire d'Aboulcassem, de Ruzvanschad, de Schaharistany, du vizir Caverscha, etc., mais l'histoire véridique, pour autant qu'une histoire puisse l'être, du *nez d'Euphémios, du Sinistre Ibrahim,* de *l'Homme à l'âne,* des *Gars de Coutances,* des *Almoravides,* — j'en passe et non des moins savoureuses. Le lecteur, comme sur le fameux tapis enchanté, voyagera à leur suite, dans le temps et dans l'espace, et, s'élançant du Maghreb en Sicile, de là en Egypte, d'Egypte en Espagne, sur les pas des vaillants cavaliers d'Allah, découvrira, surpris et émerveillé, l'Empire arabe englouti avec ses héros dans le passé, d'où pareils à des magiciens, MM. Jérôme et Jean Tharaud le font surgir, qui

vulgarisent si agréablement l'histoire de l'Islam, dans une langue qui ne doit rien à Galland, ni à Petis de la Croix, mais rien non plus, hélas! à celle de l'éminent drogman de Schéhérazade, le non pareil Dr J.-C. Mardrus.

SKENDER ABDEL MALEK.

VARIÉTÉS

Prophètes et prophéties. — Un de nos maîtres, des plus éminents, avait coutume de répéter que la Science, étant l'étude de la matière, devait nécessairement aboutir à une philosophie matérialiste.

Il est hors de doute que les découvertes récentes, faites depuis un siècle environ, ont bouleversé nos idées dans tous les domaines. Il n'aura pas fallu moins que les expériences des Curie et des Broglie sur les corps radioactifs et la désintégration de la matière, pour conduire les savants hors du chemin dans lequel ils s'étaient fourvoyés et les ramener aux vieux concepts de l'unité de la matière, idéal pour lequel furent martyrisés et brûlés tant de savants moyennâgeux.

De ce rapprochement, il semble résulter que, chez les Anciens, la Science de l'Esprit, nourricière des religions, était développée d'une façon qu'il nous est difficile d'imaginer et qu'elle s'est perdue peu à peu. Au fur et à mesure que le rationalisme augmentait, l'intuition diminuait et, l'intelligence ayant pris le dessus, nous nous trouvons, suivant la parole de O. V. de L. Milosz — sur lequel je reviendrai tout à l'heure — « aussi opaques que le rhinocéros des cavernes ».

Les prophètes ont existé de tout temps. Les personnes familiarisées avec les prophéties de la Bible savent que nombre d'entre elles ont été vérifiées et confirmées, comme, par exemple, les paroles d'Amos, de Jérémie et d'Ezéchiel, sans parler de celles, célèbres, de Daniel.

Une légende, assez significative, prétend que, sur le continent disparu de l'Atlantide, on mettait à mort les devins qui en annonçaient la destruction. Les humains n'ont pas changé vis-à-vis des prophètes. Ils rient aujourd'hui des uns et persécutent les autres.

Dans tous les cas, le nombre de prédictions révolues et confirmées par les faits apparaît absolument stupéfiant.

A toutes les périodes de l'histoire de l'humanité, du fond de la nuit troublée, se sont levés des hommes inspirés, pour prévoir et prévenir leurs semblables de ce qui allait arriver. Ils parlaient pour ceux qui avaient « des yeux pour voir et des oreilles pour entendre ».

Que peut-on dire du don prophétique? Que c'est la clairvoyance dans le temps et dans l'espace. Max Jacob, grand poète et grand astrologue devant l'Eternel, dit qu'à la base de tout il y a cette intuition qui fait partie de l'intelligence, et qui fait dire au concierge le plus inavouable : « Voilà un locataire qui a l'air bien honnête! » Plus on s'élève dans l'échelle, et plus cette intuition change de degré. Il faut admettre que l'intelligence est extérieure à l'homme. Notre esprit, quand il est bon, c'est Dieu; ce sont les anges, quand il est douteux; ce sont les démons quand il nous conduit à notre perte. A chacun de savoir discerner qui lui parle : Dieu, ange ou démon.

Dans l'antiquité, les prophètes étaient révérés à l'instar des dieux, puisqu'ils en étaient les porte-paroles. La ville de Dodone était déjà ancienne et renommée, du temps qu'Homère chantait et que son héros, Achille, invoquait, dans *l'Iliade,* son dieu tulélaire en ces termes : « Puissant Jupiter, dieu des Pélasges, dont le trône s'élève dans la profondeur des cieux, toi qu'on adore dans la Dodone glacée, où tu inspires les prêtres, les austères Selles, qui se refusent le bain et qui n'ont de couche que la Terre... » L'oracle remontait, en somme, aux Pélasges aborigènes, vaincus et remplacés par les Grecs à une époque préhistorique.

Des archéologues ont découvert les tablettes sur lesquelles étaient gravées les questions simples que les gens du peuple posaient à l'oracle de Dodone. « Un certain Agis demande si c'est lui qui a perdu ses couvertures et son matelas, ou si quelqu'un les lui a volés. Un autre voudrait savoir s'il est bien le père de l'enfant que sa femme, Nyla, est sur le point de mettre au monde (1). » On aimerait à connaître les réponses; mais les riches collections des oracles rendus qui existaient

(1) *Les Prophéties à travers les siècles,* par H.-J. Forman, Payot édit.

jadis — qui existèrent même pendant 2.000 ans — disparurent complètement vers l'époque à laquelle les Turcs prirent Constantinople. Quoi que nous puissions penser aujourd'hui de ces oracles, il n'en reste pas moins qu'ils furent consultés et crus par un grand nombre de peuples, les plus hautement civilisés que le monde ait connus.

Il n'y avait pas que la Grèce qui, dans la haute antiquité possédât des oracles! Environ 15 siècles avant J.-C., l'Egypte avait celui d'Amon Râ. Il y avait une image du dieu, rapportent les historiens, qui pouvait parler, remuer la tête et recevoir des rouleaux revêtus de questions. Lorsque Alexandre le Grand lui vint rendre visite dans le désert, l'image s'avança à sa rencontre et lui fit cette promesse : « Je te donne tous les pays et toutes les religions que tu auras à tes pieds (2). »

A la même époque, d'autre part, on y connaissait tous les détails de la Passion qui devait, si longtemps après, devenir le destin du Fils de l'Homme. On l'attribuait même à Osiris, dont la Mort et la Renaissance — après le Supplice — étaient fêtées annuellement.

Pour en revenir à la Grèce, l'oracle d'Héliopolis était aussi fameux que celui de Delphes. Trajan, avant de partir contre les Parthes, lui envoya une ambassade, afin de le consulter sur l'issue de cette aventure. En réponse, les prêtres adressèrent à l'empereur romain une branche de vigne brisée, sans le moindre commentaire. Trajan mourut au cours de la campagne et son corps fut ramené à Rome.

On pouvait croire que ce ne sont que des oracles ambigus qui sont parvenus jusqu'à nous, plutôt que ceux qui possédaient un caractère direct. Pourtant la durée plusieurs fois séculaire de celui de Delphes ne peut s'expliquer que par de nombreux avertissements extrêmements directs et véridiques. Plutarque assure que la Pythie conseillait les particuliers avec infaillibilité.

Le fait — qui est comme une lettre à la postérité — fut attesté par l'ami le plus intime de César, Cornelius Balbus. La prédiction célèbre relative aux Ides de Mars fut donnée par Spurinna Vestritius, un devin, au cours d'un sacrifice

(2) *Loc. cit.*

religieux. Il avertit le dictateur de prendre garde à un danger qui devait lui arriver jusqu'aux Ides de Mars comprises. De son côté, la femme de César, Calpurnia, rêva qu'elle voyait le faîte de sa maison écroulé et son époux poignardé dans ses bras.

César, se sentant souffrant, voulait rester chez lui en ce jour fatal du 15 mars 44 av. J.-C. Mais son ami, Decimus Brutus, fit valoir qu'une grande assistance l'attendait au Sénat, et qu'il ne fallait pas la décevoir. En chemin, César rencontra Spurinna.

— Eh bien, lui dit-il en riant, les Ides de Mars sont arrivées sans malheur!

— Oui, César, lui répondit le prophète, elles sont arrivées, mais elles ne sont point encore passées!

On connaît l'ouvrage de Georges Barbarin : *Le Secret de la Grande Pyramide* (3). C'est, en quelque sorte, le résumé succinct, mais complet, des travaux du grand pyramidologiste anglais Davidson. Les calculs des détails architecturaux qui se trouvent dans la Grande Pyramide de Chéops l'ont conduit à la découverte d'un certain nombre de dates cruciales, qui sont celles qui ont été les plus importantes pour notre civilisation depuis la naissance du Christ. En somme, les pyramidologistes, tout en reconnaissant que la Grande Pyramide fut, plus tard, utilisée pour célébrer les mystères religieux d'Isis et d'Osiris, sont convaincus que le but original des Architectes était de faire parvenir à la postérité la connaissance de l'avenir qu'ils possédaient, ainsi que la culture et les découvertes de leur temps qui, ils en furent persuadés, finiraient par être retrouvées et utilisées par une époque et une civilisation qui fleurirait entre 1558 et 2045 : les nôtres, par conséquent.

D'après les Pyramides, l'avènement du Sabbat final — qui aura lieu en septembre 2001 — marquera, pour l'humanité, le début d'un nouveau stade de sa croissance, d'une autre civilisation, d'un état international théocratique, et, alors, tout sera renouvelé.

Le plus grand prophète de l'époque moderne fut assuré-

(3) *Le Secret de la Grande Pyramide*, par Georges Barbarin, Editions Adyar.

ment Michel de Nostre-Dame ou Nostradamus. Dans son excellente étude, qu'il a faite sur le Grand prophète, le Dr de Fontbrune dit : « Si les Centuries renferment tous les grands événements de l'histoire depuis l'époque à laquelle Nostradamus a signé son livre, — soit au moins depuis 1558, — il n'en est pas de même pour l'Epître à Henri II, spécialement consacrée aux crises de toutes sortes, morales, religieuses ou politiques, qui commencent, comme il le dit, en « l'an mil sept cent nonante-deux que l'on croira être une rénovation de siècle », pour se développer au cours des XIXe et XXe siècles (4). »

On connaît ses prophéties célèbres, entre autres celles sur Napoléon :

Un Empereur naîtra près d'Italie,
Qui à l'Empire sera vendu bien cher,
Diront avec quels gens il se ralie,
Qu'on dira moins Prince que boucher.
De soldat simple parviendra d'Empire,
De robe courte parviendra à la longue...
Etc.

Sur la S. D. N. :

Du Lac Léman, les Sermons fascheront.
Des jours seront réduicts par les sepmaines,
Puis mois, puis an, puis touts défailliront,
Les magistrats damneront les lois vaines.

Sur Hitler :

En l'an bien proche ellongné de Vénus
Les deux plus grands de l'Asie et d'Affrique;
Du Rhin et Hister, qu'on dira sont venus,
Cris, pleurs à Malte et côté Lygustique.

Mais notre époque n'a rien à envier aux anciens temps, en ce qui concerne les prophètes. Il existe, à Paris, un homme extraordinaire, qui passe sa vie en compagnie des oiseaux — dont il connaît le langage — et de quelques rares poètes amis. Il fit, il y a quelques années, grand bruit dans cette vie qu'on a pour habitude de dénommer parisienne, en tant

(4) *Les prophéties de Nostradamus dévoilées*, par le Docteur de Fontbrune, Editions Adyar.

que représentant de la Lithuanie en France. Mais O. V. de L. Milosz — puisqu'il faut l'appeler par son nom — ne brilla pas seulement dans la diplomatie. Il fut et est un de nos plus grands, sinon notre plus grand poète, et son influence sur la poésie fut, depuis l'époque post-symboliste, grandement considérable. C'est, de plus, un de nos premiers exégètes.

Depuis de nombreuses années, M. de La Mangeoire (comme on le nomme à Fontainebleau, où il a installé une mangeoire qui sert, en hiver, de réfectoire à tous les oiseaux de la région) s'est retiré de toutes les arènes en général. On serait autorisé à le croire entièrement disparu, s'il ne nous était donné, de temps en temps, de recevoir des livres aux titres étranges, dont le contenu libère l'imagination des entraves matérielles pour la laisser échapper dans cet univers où ni le temps, ni l'espace et, à plus forte raison, la matière n'existent plus. Tantôt, ce sont *Les Arcanes*, tantôt *L'Apocalypse de saint Jean déchiffrée.* Le dernier qui vient d'être édité est *La Clef de l'Apocalypse.*

O. V. de L. Milosz, l'Enfant-Ange, le saint François d'Assise de Fontainebleau a découvert la Clef qui scelle Le Livre. Cette découverte qui, jadis, aurait révolutionné une partie du monde, passe, en ce moment, tout à fait inaperçue : « oculos habent, et non vident! »

Or, que dit Milosz, le dernier des grands voyants?

La découverte, après trente années de recherches, des origines hispaniques extrêmement anciennes du Peuple Elu nous ayant suggéré l'emploi de certains termes vasco-cantabres archaïques pour le déchiffrement de la cryptographie des prophètes, totalement différente de l'atbasch et de tous les autres systèmes judaïques d'écriture secrète, nous avons eu le bonheur de rencontrer parmi ces vocables le mot-chef Ameca qui, en langue eskuara, désigne le nombre onze.

Or, ce nombre est inséparablement lié à celui de la Bête Apocalyptique 666, composé de 6 et de 66, ce dernier résultant de la multiplication de 6 par 11.

La « Bête » sort de la mer. En cryptographie, cela signifie que la syllabe *mer* ou *mar* doit être ajoutée au vocable désignant l'animal, afin d'en compléter le nom. C'est ainsi que Ameca devient Amerca ou Amareka, l'Amérique. Le nombre de la Bête, dit le texte apocalyptique, est un nombre d'homme : Americ Ves-

puce. « La Bête a été, elle n'est plus, mais elle sera. » L'Amérique a joué un très grand rôle dans le monde de la préhistoire, à l'époque de Saint-Jean cela n'était plus, mais il en est de nouveau question depuis la découverte de Colomb.

Le portrait de la Bête (dos de léopard, tête de lion, pattes d'ours) est en même temps celui de l'Amérique du Nord après déplacement d'une carte du continent — de préférence unicolore et de faibles dimensions — de la position verticale vers l'horizontale, le Pacifique prenant la place du Nord et l'Atlantique celle du Midi. Dans cette situation, le Mexique devient la queue du Dragon.

L'étymologie mystérieuse du mot Ameca, abréviation d'Amareca, n'a jamais pu être expliquée par les linguistes. Onze, en basque, devrait dire amarbath. La question Ameca occupe une large place dans la savante étude de l'abbé Inchauspe.

Notre solution du problème du 666 de la Bête trouve une confirmation indiscutable dans l'Ecriture même. Cette confirmation d'une énigme chiffrée est, d'ailleurs, donnée en « clair »; mais elle n'avait, pour nous, aucun sens avant que nous n'eussions soulevé le sceau du 666 par notre découverte de l'origine ibérique des Juifs et de l'ameca basque renfermé dans le nombre de la Bête. La confirmation est constituée par le nombre 777 résultant, comme le 666, d'une multiplication, par Ameca onze, le 777 confirmatif n'apparaît que deux fois dans la Genèse : d'abord, dans la confession d'un premier Lamec (Genèse 4-23) : « Caïn sera vengé 7 fois et Lamec 77 fois » (77 est le produit de la multiplication de 7 par ameca onze), ensuite dans l'histoire du second Lamec, père de Noé qui meurt à l'âge de 777 ans (Genèse 5-31). Or le nom Lamec renferme le mot Ameca. L'initiale L se mue, en hébreu aussi bien qu'en basque, en letre R. On obtient, de la sorte, Ramec, par mutation d'Amerca, Amérique, patrie « des idoles d'or et d'argent ».

Telle est la Clef Davidique qui, en nous livrant son secret, nous conduit à la découverte de six autres clefs qui nous ont permis, à leur tour, d'ouvrir les portes les plus hermétiquement closes des deux Testaments.

La nature très particulière de ces faits ne s'éclaire entièrement qu'au flambeau de l'omniscience divine. Diverses explications d'un caractère plus humain se présentent toutefois à la pensée du philosophe et du préhistorien. Mais elles ne tardent pas à emprunter l'allure grotesque commune à toutes les interprétations rationalistes et historiques du grand Livre de Dieu.

La conflagration universelle dont nous menace le déchaînement des divers impérialismes et des appétits politiques les plus bas doit, infailliblement, déclancher, bien avant 1944, l'immense catas-

trophe prévue en châtiment par les Prophètes et les Evangélistes. Nous savons que notre appel ne sera pas entendu. Mais nous nous devions à nous-mêmes d'adresser ce dernier avertissement aux Puissances aveugles et rebelles qui gouvernent le monde.

RENÉ DE BERVAL.

QUESTIONS ACTUELLES

Baudelaire au Luxembourg. — Pour la défense du Livre.

Baudelaire au Luxembourg. — Dernièrement, les journaux ont annoncé que le buste de Baudelaire était admis dans les jardins du Sénat. Précédemment le chroniqueur d'un grand journal quotidien avait publié que ce monument n'avait pas encore trouvé place sur une des voies publiques de Paris à cause de la résistance d'un conseiller municipal, ce qui m'oblige à une mise au point. D'autre part, ma note sur les monuments Zola et Déroulède m'a valu quelques demandes d'explications et de renseignements, et plus récemment à propos du Baudelaire en instance. Enfin, M. Elie Debidour a lu à la Commission du Vieux Paris un rapport substantiel qui vaut d'être cité. Toutes les questions peuvent se concrétiser en celle-ci : *Comment, à Paris, peut-on apposer une plaque mémoriale sur une maison, ériger un buste ou une statue sur la voie publique?*

Réponses, d'ordre général :

1° Est-ce vous qui faites les frais?

2° L'immeuble ou le terrain *porteurs* appartiennent-ils à vous ou à la Ville? (Parce qu'en effet certains terrains en bordure de la voie publique, retraits ou pans coupés, appartiennent à des particuliers.)

A) Vous faites les frais d'une plaque mémoriale à fixer sur un immeuble. La seule autorisation nécessaire est celle du propriétaire de l'immeuble, en vous conformant au relief strict, — non frappé par les droits de petite voirie, — d'un buste ou d'une voie publique — sans débordement, — seule et même autorisation.

B) Si le propriétaire de l'immeuble ou du terrain s'y refuse, on ne peut le contraindre.

1° Vous demandez à la Ville d'endosser la dépense.

2° L'immeuble ou le terrain lui appartiennent (voies, places publiques, jardins).

M. Elie Debidour constate : « que les réflexions les plus sommaires suffisent à montrer à quel point la multiplication de ces statues est chose récente dans l'histoire de Paris. La Révolution déroge quelque peu à cette réserve, en décrétant par exemple l'érection de la statue de J. J. Rousseau, réalisée cent ans plus tard, mais en somme n'exécute ni ne laisse rien. Napoléon Ier, peu enclin à la commémoration de la gloire d'autrui, ne s'en écarte pas davantage, à une seule exception près, qui est la statue de Desaix, place Dauphine, et dont on connaît le triste sort. La Restauration ne fait que relever les images abattues des Bourbons. Louis-Philippe associe à des fontaines le souvenir de Molière, en 1844, des grandes figures ecclésiastiques du XVIIe siècle place Saint-Sulpice. Le Second Empire glorifie Cuvier de la même manière, honore les maréchaux Ney et Moncey et installe — on ne sait trop pourquoi, — une assez modeste statue de Lesueur au Luxembourg (1858). Et c'est tout. En 1870, la situation est presque intacte. Cette forme d'hommage est considérée comme rare, exceptionnelle. Visiblement, la tradition agit encore.

La situation actuelle montrera combien l'on s'en est écarté.

Le second point de vue est celui de l'altération éventuelle ou réalisée des paysages parisiens par nos statues. A cet égard, très peu de mots, très peu d'exemples suffisent. Qu'on veuille bien penser aux très modestes pelouses en talus qui bordent le Collège de France, rue des Ecoles, où nous voyons figurer les statues, si différentes d'esprit, d'échelle, d'importance et de signification, de Claude Bernard, de Berthelot, de Dante et de Ronsard.

Le square de la Sorbonne qui accompagne si gracieusement le fond de tableau de l'Hôtel de Cluny, a vu l'aspect d'unité donné par la fontaine de M. Octave Gréard, rompu par Montaigne qui lui tourne délibérément le dos, et par un Puvis de Chavannes, d'ailleurs discret et exquis.

En 1870, Paris comptait onze monuments du genre que nous avons défini. Il en présente aujourd'hui 171. La courbe de progression n'est pas moins instructive. Nous l'avons établie par décades jusqu'en 1910.

De 1870 à 1880, 3 images se dressent en — dix ans —;

ce sont, la Jeanne d'Arc de Frémiet, place des Pyramides en 1874, et le Charlemagne des frères Rochet, installé en 1879 au parvis Notre-Dame, sur un piédestal provisoire qui ne devient définitif qu'en 1908. On peut y joindre la réplique du Voltaire de Houdon, au square Monge (1872, souscription populaire).

De 1880 à 1890, le monument prend naissance : 23 statues; celles (par ordre alphabétique) de Beaumarchais, Béranger (1885), Berlioz, Claude Bernard (1885), Louis Blanc (1886), du sergent Bobillot, de Broca (1887), Diderot, square d'Anvers, Diderot, boulevard Saint-Germain (1884), Etienne Dolet (1887), Alexandre Dumas père (1883), Gambetta (1884), Lamartine, Ledru-Rollin, Etienne Marcel (1888), Alphonse de Neuville (1889), Pinel (1880), Pascal, Raspail, Jean-Jacques Rousseau (1887), Sedaine, Villon (1881), Voltaire (quai Malaquais).

De 1890 à 1900, le monument s'accentue, avec Alphand (1899), Arago, Emile Augier (1895), Théodore de Banville (1892), Barye (1894), François Boucher, Chappe, Charcot (1898), Charlet, Chevreul, Condorcet (1884), Dante, Danton (1891), Delacroix (1890), Maria Deraismes (1898), Fourier (1899), Eugène Flachat (1898), Colonel Flatters, Francis Garnier (1898), Benjamin Godard, Jeanne d'Arc (boulevard Saint-Marcel), La Fontaine (1891), Leconte de Lisle (1898), Frédérick Lemaître (1899), Meissonier, Henry Murger, Bernard Palissy, Pelletier et Caventou, Raffet, Théophraste Renaudot (1893), Ricord (1892), Sainte-Beuve (1897), Shakespeare, Watteau (1896), total 34.

De 1900 à 1910, le total monte à 51. Ce sont : en 1900, Chopin, Jeanne d'Arc (place Saint-Augustin), Lafayette, Lavoisier, Jean Macé, Washington, Washington et Lafayette; en 1901, Baudin; en 1902, Balzac, Auguste Comte, Alphonse Daudet, Gabriel Vicaire, Victor Hugo; en 1903, Ferdinand Fabre, Scheurer-Kestner, Jules Simon; en 1904, César Franck, Gavarni, Pasteur, George Sand; en 1905, les aéronautes du siège de Paris, Camille Desmoulins, Le Play; en 1906, le chevalier de la Barre, Corneille, François Dejean, Alexandre Dumas fils, Franklin, Marat, Alfred de Musset (place du Théâtre-Français), Armand Silvestre; en 1907, Bernardin de

Saint-Pierre, Garibaldi, Goldoni, Théophile Roussel, le baron Taylor, Trarieux; en 1908, Henry Becque, Michel Servet; en 1909, Buffon, Floquet, Gérôme, Octave Gréard, Lamarck, le docteur Péan; et une série de dates indéterminées : Bailly, Alain Chartier, Gounod, Guy de Maupassant, Gabriel de Mortillet, Pailleron, Ambroise Thomas, Verlaine, Horace Wells.

De 1910 à 1914, le mouvement semble se ralentir avec Hirsch, François Coppée, Edouard VII, Jules Ferry, Larroumet, Le Nôtre, Levassor, Alfred de Musset (avenue Victor-Emmanuel III), Perrault, Louis Ratisbonne, la comtesse de Ségur, Serpolet, Waldeck-Rousseau.

Il reprend vigoureusement après le fléchissement des années de guerre pour nous mener à la période contemporaine avec Paul Adam, Sarah Bernhardt, Berthelot, Bolivar, Camoëns, le docteur Capitan, Carpeaux, Carrière, Jacques Cartier, Léon Cladel, Clemenceau, Edouard Colonne, Debussy, Déroulède, Léon Dierx, Eiffel, Flaubert, le maréchal Fayolle, le maréchal Galliéni, l'amiral de Grasse, Heredia, Myron T. Herrick, Clovis Hugues, le général Mangin, Massenet, Mickiewicz, Montaigne, Puvis de Chavannes, Ronsard, Victorien Sardou, Steinlen, Stendhal, Taine, Verhaeren, Emile Zola, auxquels s'ajoute le monument élevé à la mémoire du roi Alexandre Ier de Yougoslavie et du roi Pierre Ier de Serbie.

Comme on le voit le VIe arrondissement arrive bon premier, grâce au jardin du Luxembourg qui ne possède pas moins de 22 effigies, la plupart de personnages contemporains (ne sont, en effet, point comptées les statues de reines ou de femmes illustres des terrasses, œuvres de la monarchie de Juillet et de la Seconde République, et qui procèdent d'un autre esprit.

D'une part, les monuments, n'étant presque jamais prévus pour un emplacement déterminé, répondent difficilement aux exigences de caractère, d'échelle même. Le Comité technique et d'esthétique de la Préfecture de la Seine qui examine précisément ces questions à ce point de vue, a fort à faire pour aboutir à des solutions acceptables et sa tâche est méritoire. Ses efforts sont souvent gênés par la nécessité

des accommodements avec la fidélité intransigeante des souvenirs et des amours-propres divers.

Et maintenant, la mise au point « Baudelaire ».

Un jour, à l'Hôtel-de-Ville, je reçus la visite de mon compatriote lyonnais, le sculpteur Fix-Masseau. Il me raconta qu'il n'avait aucun monument public à Paris et qu'il désirait fortement en avoir un. Je lui proposai un buste, par exemple d'un poète oublié, Charles Baudelaire. Je ne suis pas suspect d'animosité envers le poète des *Fleurs du Mal.* Lorsque, jadis, après la mort de Leconte de Lisle, le *Journal* demanda des noms pour élire un prince des poètes je donnai le sien (!). Je collaborai, mes recueils poétiques en font foi, au volume édité par la *Plume*. Je visitai le « Tombeau » dans l'atelier de José de Charmoy, et plus tard je rendis visite à M. Bréton, alors directeur de la Maison Hachette pour l'apposition d'une plaque sur l'immeuble de la rue Hautefeuille, endroit probable de la naissance du poète, sur les instances de Fontainas et de Vallette. Je ne suis donc pas ennemi de Baudelaire, je le chéris, et je le proposai à Fix-Masseau. Il avait un comité, il offrait gratuitement le buste à la Ville de Paris; la question d'argent ne se posait donc pas, restait la question d'emplacement.

Il existe à Paris une rue Charles-Baudelaire, un square Charles-Baudelaire, une école publique Charles-Baudelaire, tout un quartier Charles-Baudelaire. J'indiquai le square, le buste du poète serait très bien au milieu des femmes, des enfants, des oiseaux et des fleurs. Et nous nous mîmes d'accord pour ce jardin. Plus tard encore, ayant fait accepter le buste, je fus convoqué à la Commission de technique et d'esthétique pour la projection des monuments en instance. — Qu'est-ce que cela? dis-je. — C'est un monument Charles Baudelaire, pour la place de la Contrescarpe ou pour le boulevard Saint-Germain vers la rue des Ciseaux; c'est le sculpteur M. Fix-Masseau qui exige ces emplacements — Comment! Mais il était convenu que c'était pour le square du même nom! Dans ce cas, je réserve mon approbation, je me désintéresse de la chose.

Et voilà comment des journalistes mal avertis ont inventé : un conseiller hostile à Charles Baudelaire. Il n'en est rien,

vous pouvez le croire; mais je ne suis plus conseiller municipal et la décision du Sénat trouve enfin un emplacement de choix. Inclinons-nous donc!

LÉON RIOTOR.

§

Pour la défense du livre.

A Georges Duhamel.

A la séance inaugurale de l'*Alliance Nationale du livre*, le 11 mars 1937, M. Georges Duhamel a fait appel à toutes les bonnes volontés qui s'intéressent à la vie du livre. Il demandait à tous des idées, des projets, des observations. Après avoir rappelé que « l'*Alliance Nationale du livre* a pour objet de ranimer et de développer le goût de la lecture dans le grand public, et que le livre est l'instrument principal de toute culture spirituelle », il précisait « qu'elle entend recourir à tous les procédés qui ont fait leurs preuves en d'autres pays. Nous savons, disait-il, que nous luttons pour une cause juste et sainte qui dépasse en tous sens les intérêts d'une industrie ».

Parmi tous les procédés dont aucun, certes, n'est négligeable, il en est un que nous voudrions tenter de faire revivre en le modernisant et en l'adaptant au but que s'est proposé l'*Alliance Nationale du livre*.

C'est dans un feuilleton de Sainte-Beuve, au tome Ier des *Causeries du Lundi*, que nous l'avons puisé.

Sainte-Beuve, à qui rien ne pouvait rester étranger quand il s'agissait de la vie des lettres, avait été frappé par l'excellente idée qu'avaient eue ses contemporains d'organiser des lectures populaires du soir, dans différents quartiers de Paris. Le projet, à cette époque déjà, avait pour objet de *répandre* le goût des choses de l'esprit. Sainte-Beuve nous rapporte même que les lectures du soir ont eu un certain succès.

Parti de cette idée, nous avons pensé que, transposée sur le plan moderne, la chose valait d'être ressuscitée. Il fallait, nous dit Sainte-Beuve, « donner aux hommes de 1848 le goût des choses de l'esprit ». Pour ceux de 1937 il faut, dit

Georges Duhamel, « ranimer et développer en eux le goût de la lecture ».

Nous ne redirons pas ici ce qui a été dit tant de fois, les causes qui ont mis le livre en péril. On lit moins le livre, c'est un fait. Cependant, si nous comparons les loisirs qu'avaient les hommes des générations précédentes à ceux qu'a la présente génération, force nous est bien de convenir que l'avantage est à ces derniers. Le slogan : « utilisation des loisirs », nous paraît donc être des plus applicables à l'idée des lectures publiques.

Que seraient les lectures publiques modernisées?

Nous allons en indiquer à grands traits les principales caractéristiques.

Nous proposons que soit créé au sein de l'*Alliance Nationale du Livre* un comité d'organisation, qui serait chargé du recrutement de lecteurs compétents, choisis par exemple parmi les professeurs, les critiques littéraires, etc. D'autre part, le comité organiserait à titre d'essai dans certains quartiers de Paris des lectures publiques du soir, du samedi et du lundi. Les auteurs qui y seraient lus seraient de préférence des contemporains. Le lecteur s'appliquerait à tracer brièvement une biographie et une bibliographie de l'auteur qu'il se propose de présenter, et lirait des morceaux choisis çà et là dans son œuvre en les faisant suivre d'un bref commentaire. Si l'extrait qui aura été lu a été bien choisi, il ne manquera pas de piquer la curiosité de l'auditeur et de le pousser à connaître plus à fond les idées que l'auteur a développées en entier dans son œuvre.

De plus, un lecteur qui aura su se dégager de toutes idées confessionnelles ou d'écoles, qui saura faire son métier sans parti pris, aura vite une grosse influence sur son auditoire.

Nous pouvons dès lors mesurer ce que cette influence peut valoir du point de vue diffusion du livre et aussi par corolaire du point de vue amélioration intellectuelle des auditeurs. Car en définitive le but poursuivi ici est double. A côté du but essentiel qui est la défense du livre, se rattache une œuvre sociale du plus haut intérêt.

Par le stimulant intellectuel qu'elles apporteront aux uns ou la simple distraction qu'elles offriront aux autres, les

lectures publiques seraient une chose excellente à une époque qui a singulièrement besoin qu'on oriente les esprits vers des lieux de paix.

L'expérience vaut d'être tentée et les hommes qui s'attaqueront à cette tâche feront œuvre utile, tant pour l'industrie du livre et de tout ce qui s'y rattache que pour la société.

La tâche est immense, le champ est vaste, mais les satisfactions et les résultats qu'on en retirera récompenseront ces dignes efforts.

GEORGES MULLER.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Le drame de l'Europe centrale. — L'Europe est lente à se remettre de la secousse que lui a value le brutal rattachement de l'Autriche au Reich allemand. Les répercussions morales et politiques de cet événement commencent seulement à se faire sentir, et nul ne peut déjà mesurer leurs conséquences d'ordre général pour la situation internationale et d'ordre particulier pour les Etats dont le sort est lié à celui de l'Europe centrale. Il n'y a aucun remède au fait accompli, puisque personne n'a cru devoir invoquer — et pour cause — l'esprit et la lettre des traités par lesquels l'Allemagne avait reconnu l'indépendance de l'Autriche et s'était engagée à respecter celle-ci et par lesquels, d'autre part, l'Autriche elle-même ne pouvait aliéner cette indépendance sans l'assentiment du Conseil de la Société des nations. Le Reich hitlérien a purement et simplement annexé, absorbé, ce qui subsistait de l'ancienne Autriche des Habsbourg. En dépit de toutes les solennelles déclarations faites à différentes reprises, et de l'accord austro-allemand de 1936, c'était bien là sa résolution arrêtée de longue date, puisque le Führer a proclamé à la face du monde, à son arrivée à Linz, que telle était la « mission » qu'il tenait de la Providence. En moins de quinze jours, l'Anschluss a été réalisé aussi complètement que pouvaient le concevoir les nazis les plus excités, et le maréchal Gœring, lorsqu'il s'est rendu à son tour en triomphateur à Vienne, n'a pas caché aux Autrichiens le sort qui les attendait. Les lois nationales-socialistes du Reich unifié seront appliquées implacablement à l'Autriche; les juifs

devront quitter Vienne et les centres où ils ont vécu jusqu'ici; l'ancien chancelier von Schuschnigg sera traduit en justice pour avoir osé défendre l'indépendance de son pays. Suivant la formule du maréchal Gœring, « l'Autriche sera bâtie sur le modèle de l'Allemagne nationale-socialiste, avec les mêmes méthodes, les mêmes moyens, le même succès. » Le principal lieutenant du Führer a parlé en maître en s'adressant aux Autrichiens ainsi soumis : « Vous recevrez des directives du Reich, et c'est vous qui ferez le travail. »

De réaction populaire, on n'en a point constatée dans le pays conquis par le seul geste qui a consisté à montrer la force allemande. Le « Front patriotique » de Dolfuss et de von Schuschnigg, qui constituait la principale armature du régime, s'est effondré; la sociale-démocratie, qui fut autrefois si puissante à Vienne, s'est inclinée en silence comme le fit la sociale-démocratie allemande elle-même lorsque Hitler prit le pouvoir à Berlin; les éléments catholiques, dont l'influence fut toujours prépondérante dans les anciens Etats de la monarchie des Habsbourg, se sont résignés, comme se résigna dans le Reich unifié le centre catholique, lequel fut une des grandes forces politiques de l'ancienne Allemagne. On a assisté au fait affligeant de l'épiscopat autrichien, — se disant « conscient du fait que l'aspiration millénaire du peuple vers l'unité allemande sous la forme d'un grand Reich se réalise en ce moment » — constatant dans une déclaration liminaire que le mouvement national-socialiste a accompli des choses remarquables pour le peuple et pour le Reich allemands et annonçant qu'il accompagne cette activité de la bénédiction de ses vœux les meilleurs. « Au jour du plébiscite, y lit-on, il va sans dire que c'est pour nous un devoir national de faire, en tant qu'Allemands, profession de foi en faveur du Reich, et nous attendons de tous les chrétiens croyants qu'ils sauront ce qu'ils doivent à leur peuple. » Cet appel des évêques d'Autriche en faveur d'un Reich national-socialiste qui a érigé la persécution religieuse en un système politique et qui s'est dressé contre le Saint-Siège dans les conditions que l'on sait, méconnaissant ouvertement des dispositions capitales du Concordat, nous offre le spectacle déconcertant d'une abdication totale des plus hautes

autorités morales devant la force. L'Autriche, avec toutes les traditions séculaires qu'elle représentait, avec sa culture propre et la dignité de son existence indépendante, est définitivement effacée de la carte politique de l'Europe.

Il est malheureusement à craindre que ce ne soit là qu'une première étape dans la voie où le Reich hitlérien entend développer son action maintenant qu'il a reconstitué sa puissance militaire en violation des traités et en défi aux puissances qui n'ont pas su ou n'ont pas voulu défendre ceux-ci. La doctrine hautement proclamée à Berlin est que l'Allemagne entend agir en protectrice de tous les Allemands qui vivent hors des frontières du Reich. Tous les pays dans le cadre desquels vivent des populations d'origine allemande doivent donc s'attendre à devoir subir une pression permanente et une immixtion constante du national-socialisme dans leurs affaires intérieures. La menace se précise déjà en ce qui concerne la Tchécoslovaquie où le parti allemand des Sudètes, sous la direction de M. Conrad Henlein, organise systématiquement depuis quelque temps déjà contre le gouvernement national une agitation qui s'inspire des procédés dont les nazis autrichiens n'ont que trop abusé contre le pouvoir, à Vienne, de feu le chancelier Dolfuss d'abord, de M. von Schuschnigg ensuite. Sans doute, la situation de la Tchécoslovaquie n'est pas la même que celle de l'Autriche, cette dernière ayant reconnu être un « Etat allemand » ; mais il n'en est pas moins à craindre que le Reich, malgré les assurances données par le maréchal Gœring et par le chancelier Hitler lui-même, ne veuille agir en faveur de la minorité allemande de Tchécoslovaquie dans des conditions impossibles à concilier avec la notion de la souveraineté d'un Etat indépendant, qui ne saurait tolérer aucune ingérence étrangère dans ses affaires intérieures. Il est possible, au surplus, que Berlin ne médite pas, du moins pour l'instant, un coup de force contre la République tchécoslovaque. On n'ignore pas de l'autre côté du Rhin que si la Tchécoslovaquie était l'objet d'une agression non provoquée, le traité franco-tchécoslovaque jouerait immédiatement, ainsi, sans doute, que le pacte d'assistance mutuelle russo-tchécoslovaque, et que l'Angleterre ne resterait probablement pas neu-

tre en présence d'un tel bouleversement. Dans les déclarations qu'il a faites à la Chambre des Communes, M. Neville Chamberlain s'est bien abstenu de donner d'avance au cabinet de Prague une garantie formelle, mais il a laissé la porte ouverte à une intervention éventuelle aux côtés de la France si le gouvernement britannique estimait, le moment venu, qu'il a le devoir d'agir pour sauvegarder la paix de l'Europe.

En attendant, Londres s'efforce de recommander à Berlin comme à Prague la modération et la conciliation, mais il faut bien constater que le problème de la minorité allemande en Tchécoslovaquie n'est pas facile à résoudre dans le cadre de la Constitution en vigueur, quelle que soit la bonne volonté qu'apporte le gouvernement de Prague à chercher une honnête formule de compromis. Le cabinet Hodza, en exécution de l'accord de principe intervenu en 1937 avec les partis allemands, s'applique à établir un système par lequel la minorité allemande aurait dans tous les services administratifs de l'Etat et des provinces une représentation effective, proportionnellement à son importance numérique. Le parti de M. Henlein, lui, entend obtenir des réformes beaucoup plus profondes, mettant en question l'unité même de l'Etat. Il espère, naturellement, que l'effondrement de l'Autriche aura pour effet de déterminer tous les groupements allemands de Tchécoslovaquie à rallier le bloc allemand des Sudètes, que l'on sait entièrement inspiré et dirigé par Berlin. Déjà le petit parti des chrétiens sociaux et le groupe social allemand se sont retirés de la coalition gouvernementale, et il n'y a guère jusqu'ici que le parti social-démocrate allemand qui résiste au courant. Comme, d'autre part, le parti autonomiste slovaque, dont le chef est Mgr Hlinka, tend de plus en plus à coopérer avec les partis magyar et allemand de Slovaquie, il y a là un mouvement des minorités qui n'est pas sans danger. Pourtant, du point de vue politique la coalition reste solide. Elle compte 45 agrariens tchécoslovaques, qui ont pour leader le président du conseil, M. Hodza, 38 social-démocrates et 28 socialistes-nationaux tchèques, 22 populistes tchécoslovaques, 17 modérés tchèques de l'union nationale, 17 représentants des artisans tchécoslova-

ques et 11 social-démocrates allemands, soit un bloc de 178 députés de la majorité — sans compter 30 communistes — contre une opposition proprement allemande de 55 députés. Sur une population totale de plus de 14 millions d'habitants, il y a en Tchécoslovaquie 9 millions et demi de Tchécoslovaques, 3 millions et demi d'Allemands, environ 700.000 Magyars, 550.000 Ruthènes, 186.000 Juifs, 82.000 Polonais et 50.000 divers. Aussi longtemps que Tchèques et Slovaques demeurent étroitement unis, l'ordre national actuel ne saurait donc être mis en péril s'il n'y a pas de pression extérieure.

Dans le discours radiodiffusé qu'il a prononcé le 28 mars, le président du conseil, M. Hodza, a courageusement réagi contre les bruits alarmants qui circulent depuis quelques semaines. Faisant état de l'intérêt que l'Angleterre, elle aussi, porte à la situation en Europe centrale, il a dit qu'aucun danger international ne menace actuellement la Tchécoslovaquie, qu'il n'y a pas de perspective de conflit et que la situation exige une solution pacifique. Sa thèse est qu'il doit être clairement entendu que tout règlement de la question des minorités doit être basé sur l'existence même de l'Etat tchécoslovaque, dans le cadre de la Constitution, en dehors de toute dénationalisation des différents éléments de la population. « Tous, a-t-il dit, sont sous la protection de l'Etat et du gouvernement où qu'ils résident sur le territoire de la République, et nous ne saurions admettre en aucun cas une pression économique, morale ou politique, sous quelque forme que ce soit. » Il faut reconnaître en toute bonne foi qu'il y a là une excellente ligne de départ pour un règlement équitable, sauvegardant pleinement l'unité politique et la souveraineté du pays. Mais le parti de M. Henlein semble s'orienter de plus en plus dans ses revendications vers la formule radicale d'un Etat fédéral. Il est à craindre que d'aucuns ne veuillent contraindre le gouvernement de Prague à admettre le principe de l'autonomie des Allemands des Sudètes dans un cadre fédéraliste, ce qui permettrait à l'influence allemande d'exercer dans toutes les circonstances sur le terrain intérieur de l'Etat tchécoslovaque une vigoureuse pression en faveur de la politique de Berlin. S'il devait en être ainsi,

la manœuvre serait claire. Elle tendrait à entraîner, sous la menace à peine déguisée d'une épreuve de force dont on ne discerne pas encore la forme, la Tchécoslovaquie dans le sillage du Reich hitlérien, à disloquer par là même la Petite Entente et à créer, ensuite, des circonstances favorables pour accentuer la pesée allemande sur la Hongrie. Alors la voie serait libre pour le « Drang nach Osten », grâce auquel l'hégémonie allemande serait définitivement établie en Europe centrale et orientale, grâce auquel serait enfin réalisée cette « Mitteleuropa » qui fut le grand but de guerre, en 1914, de l'Allemagne impériale.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Philippe d'Estailleur, Chantérame et Docteur Max J. Richou : *25.000 kilomètres au-dessus de l'Asie;* Edit. de France. 18 »

A. Mabille de Poncheville : *Flandre et Artois,* avec 175 illustr. (Coll. *Les beaux pays*); Arthaud, Grenoble. » »

Léandre Vaillat : *Nouveau bouquet de France;* Flammarion. 16,50 »

Art

Jean Effel : *Ritournelle,* 100 dessins; Nouv. Revue franç. » »

Géographie

Lucien Badey : *Les premières routes des vins de France, commentaire géographique sur le sens du toponyme « Boutière » au long de la Saône et du Rhône;* Impr. Bernigaud et Privat, Dijon. » »

Histoire

Octave Aubry : *Le second Empire;* Fayard. 26 »

Henry Bordeaux : *La reine Hortense;* Flammarion. 4,25 »

Adrien Dansette : *Du Boulangisme à la révolution Dreyfusienne. I. : Le Boulangisme 1886-1890;* Perrin. 20 »

Louis Réau : *L'Europe française au siècle des lumières.* Avec 2 cartes et 32 planches h. t. (Coll. : *L'Evolution de l'humanité* dirigée par Henri Berr); Albin Michel. 45 »

Littérature

Nicolas Berdiaeff : *Constantin Léontieff,* traduit du russe par Hélène Iswolsky; Desclée De Brouwer. 25 »

Jeanne Yves Blanc : *Images de Lithuanie.* Préface de O. V. de L. Milosz; Chanth.

Robert Burnand : *La Cour des Valois;* Hachette. 18 »

Jacques Chardonne : *Le bonheur de Barbezieux;* Stock. 8 »

G. Crouvezier : *La vie de Voltaire.* Avec 8 gravures; Sorlot. 15 »

Alfred Fabre-Luce : *Journal intime 1937;* Plon. 18 »

René Martineau : *Aspects inconnus de Barbey d'Aurevilly;* Sorlot. » »
Pascal : *Pensées de M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets qui ont été trouvées après sa mort parmi ses papiers,* édition critique établie, annotée et précédée d'une introduction par Zacharie Tourneur; Edit. de Cluny, 2 vol. 30 »
Rolland de Renéville : *L'expérience poétique;* Nouv. Revue franç. 18 »
Léon Riotor : *Le sceptique loyal, épitres à quelques-uns;* Debresse. 10 »
Denis Saurat : *Perspectives;* Stock. 18 »
Jérôme et Jean Tharaud : *Les grains de la grenade;* Plon. 30 »
Albert Thibaudet : *Réflexion sur le roman;* Nouv. Revue franç. 24 »

Mœurs

Juliette Pary : *Mes 126 gosses;* Flammarion. 22 »

Musique

Rimsky-Korsakov : *Journal de ma vie musicale,* traduit du russe par Georges Blumberg, préface de Boris de Schlœzer; Nouv. Revue franç. 24 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Henry Bordeaux : *La terre de France reconquise (Le Plessis de Roye. Moronvilliers. Malemaison. Un régiment. Les trois journées)* avec 3 cartes; Plon. 30 »
Capitaine H. Morin : *A l'écoute devant Verdun,* récit, recueilli par Pierre Andrieu; Denoël. 21 »

Philosophie

T. J. C. Gerritsen : *La philosophie de Heymans;* Alcan. 50 »
M. M. Gorse : *Traité de philosophie (Psychologie, Métaphysique, Logique, Morale)*; Payot. 45 »
Max Raphaël : *La théorie marxiste de la connaissance,* traduit de l'allemand par L. Gara; Nouv. Revue franç. 35 »
Louis Vialle : *Défense de la vie;* Alcan. 16 »

Poésie

Raymond Cortat : *Le chant des cimes;* Perrin. 15 »
Paul Eluard : *Cours naturel;* Edit. du Sagittaire. 25 »
Maurice Fleurial : *Le charme de l'Ile rouge.* Avant-propos de Maurice Martin du Gard; Messein. 15 »
Jean Montagne : *Intimités;* Figuière. 10 »

Politique

Georges Oudard : *Chemises noires, brunes, vertes en Espagne;* Plon. 18 »
Yvon : *L'U. R. S. S. telle qu'elle est.* Préface d'André Gide; Nouv. Revue franç. 28 »

Questions coloniales

L. G. Damas : *Retour de Guyane;* Corti. 15 »

Questions juridiques

Geo London : *Les grands procès de l'année 1937.* Edit. de France. » »

Questions médicales

Docteur Kopaczawski : *La médecine en désarroi;* Jean Flory. » »
Georges Lakhovsky : *Longévité. L'art de vivre vieux sans souffrir;* Hachette. 18 »

Questions militaires et maritimes

Docteur Jules Sottas : *Les messageries maritimes de Venise aux XIV*e *et XV*e *siècles*. Illust. de l'auteur; Soc. d'éditions géographiques, maritimes et coloniales. » »

Roman

L. Adams Bec : *Du Kashmir au Thibet : A la découverte du Yoga*, traduit de l'anglais par Jean Herbert et Pierre Sauvageat. Préface de Maurice Magre; V. Attinger. 27 »

Christian Chanzy : *L'Appel du soir*; Tallandier. 15 »

Leslie Charteris : *Le secret de la vieille maison*, traduit de l'anglais par Edm. Michel Tyl; Nouv. Revue franç. 18 »

André Corthis : *Révoltées*; Edit. de France. 18 »

Pierre Forgeron : *Colères*; Illust. d'Elisabeth Ivanovsky; La Phalange, Julien Bernant, éditeur, Bruxelles. » »

Victor Goedorp et Suzanne Giraud : *Les fiançailles d'Agnès*; Edit. des Loisirs. 5 »

Jérôme K. Jérôme : *Tommy and C°*, traduit par Marguerite Seligmann; Desclée De Brouwer. 12 »

Jean Martet : *Pacifique*; Albin Michel. 18 »

Somerset Maugham : *Le magicien*, texte français de Mme R. L. Blanchet; Edit. de France. 18 »

Pitigrilli : *Palico blonde*, traduit de l'italien par Robert Lattes; Albin Michel. 18 »

Maurice Richard : *La femme à tout faire*; Edit. Montaigne. 16,50 »

Simenon : *Chemin sans issue*; Nouv. Revue franç. » »

Simenon : *Les sept minutes*. (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. » »

T. Trilby : *Titi la carotte et sa princesse*. Illustr. de Manon Iessel; Flammarion. 12 »

Sciences

C. Chaussin et G. Hilly : *Chaleur et thermodynamique*. Préface de C. Monteil; Dunod. » »

Maurice Denis Papin : *Traité pratique des unités de mesure. Géométrie, Mécanique, Chaleur, Optique, Electrostatique et Electromagnétisme*. Edit. augmentée et mise à jour; Albin Michel. 15 »

Eugène Schreider : *Les types humains*. III : *Les types somatiques, raciaux, morphologiques, constitutionnels*. IV : *Les types psychologiques. Tempéraments. Caractères. Types d'orientation générale de l'esprit, Types psychanalytiques. Types réflexiologiques. Types psychosociologiques*. V : *Les types somatopsychiques. Variétés neuro-végétatives. Constitutions somatopsychiques. Biotypes et variétés endocrinologiques. Types criminels*; Hermann. 20 », 18 », 20 »

Sociologie

M. Halbwachs : *Morphologie sociale*; Colin. 15 »

M. Laffon-Montels : *Les étapes du capitalisme de Hammourabi à Rockefeller*. Préface de M. Emile Roche; Payot. 24 »

Henry Laufenburger et Pierre Pflimlin : *La nouvelle structure économique du Reich. Groupes, cartels et politiques des prix*; Hartmann. » »

Félix Sartiaux : *La civilisation*; Colin. 15 »

Yves Simon : *Trois leçons sur le travail*; Téqui. 10 »

Varia

Mathieu Varille : *Les manuscrits à peintures*, réflexions sur un art disparu et son évolution historique. Avec 7 reproductions de manuscrits enluminés de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Dijon; Rapilly. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Elections à l'Académie Mallarmé. — Gambetta à la Bibliothèque nationale. — A la mémoire d'Alfred Mortier. — L'Industrie, l'Académie et la Poésie. — Le bi-centenaire d'un poète oublié. — Une petite énigme résolue. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — L'Académie des Jeux Floraux de Toulouse vient de décerner un prix de 1.000 francs à M. Touny-Lérys pour son charmant ouvrage *Au Pays de Maurice de Guérin* et pour l'ensemble de son œuvre. Le poète Touny-Lérys, qui figure dans l'anthologie de MM. Léautaud et van Bever, *Poètes d'aujourd'hui*, est bien connu des lecteurs du *Mercure de France.*

§

Elections à l'Académie Mallarmé. — La mort du grand poète Francis Vielé-Griffin a nécessité la nomination d'un nouveau président et d'un nouveau membre. Ces deux élections ont eu lieu le 29 mars, au cours d'un déjeuner chez Drouant. M. Saint-Pol-Roux, bien qu'absent et retiré en Bretagne, a été nommé président à l'unanimité. Le choix, pour le membre nouveau, s'est porté sur M. Henry Charpentier, qui, à ses qualités de poète, joint celle d'être l'exécuteur testamentaire du Dr Bonniot et, par celui-ci, de Mallarmé lui-même.

§

Gambetta à la Bibliothèque Nationale. — A Cahors, peut-être, aura-t-on célébré avec exubérance le centenaire de la naissance de Gambetta. A Paris, cela s'est fait discrètement et chichement. C'était l'occasion pourtant d'organiser à grand fracas, au Grand Palais ou au Musée des Arts décoratifs, une curieuse « rétrospective » : *Gambetta et son temps.* Mais la République qui se dit reconnaissante à ses grands hommes, estimant qu'elle a assez fait pour celui-là, en donnant son nom à une avenue de Paris, et aux rues et places des villes de banlieue et de province, a lésiné sur les frais. Elle a chargé M. Julien Cain, administrateur-général de la Bibliothèque Nationale, de lui préparer une toute petite exposition. Ni fleurs, ni couronnes, ni discours. Derrière la grille à jour, cela vous avait un air lugubre. On se fût cru dans un tombeau, — le tombeau des lutteurs, eût dit Léon Cladel, l'ami du centenaire défunt. Des messieurs graves, dignes, austères, sectaires, sévères, plus ou moins protestants, — toutes les vieilles barbes du 4 septembre, engoncées dans leurs redingotes, compassées et figées dans leur importance provisoire, comme le gouvernement du même nom, et dans leurs effigies dues au pinceau de peintres bien pen-

sants ou en vogue. Tout n'était pas rose, dans la République athénienne, en dépit des caricatures qui ont je ne sais quoi de sinistre, — qu'on retrouve dans le croquis de Gambetta par Forain. La III[e] manquait de femmes. Il n'y en a eu que trois dans la vie du Génois né à Cahors. — On a relégué dans une encoignure Mme Juliette-Adam qui se crut son Egérie, Léonie Léon qui le fut, et qui le supprima quand elle l'eut surpris aux Jardins, dans la maisonnette qui abrita l'auteur d'une *Ténébreuse affaire* — en tête à tête avec Mme Valtesse de la Bigne, qui donna le Tonkin à la France (1). On regrette l'absence de cette « Etrangère » rue de Richelieu, où elle eût jeté un *rayon d'or* sur toute cette noirceur politique et picturale. Il y a trop de décousu dans cette exposition bâclée, qui ne permet pas de suivre la destinée et la carrière de ce grand homme de province à Paris, depuis ses débuts, qu'Alphonse Daudet évoqua dans ses *Lettres à un absent,* méchant portrait-charge qui ne serait pas équitable, sinon véridique, selon Monselet, qui a écrit :

Le Gambetta que j'ai connu ne ressemblait pas du tout, mais pas du tout au Gambetta dont une foule de petits journaux ont esquissé la physionomie turbulente, violacée, bavarde, ultra-méridionale. Daudet l'a vu dans un mauvais et très exceptionnel moment, comme il a vu beaucoup trop de ses amis [...] Il était rieur, c'est vrai, mais sans ce tapage dont on a voulu faire cortège à sa jeunesse et que nous n'aurions pas supporté d'ailleurs [...] Et comme cette légende de bocks et de cafés du Quartier latin a été surfaite! Comme tout est faux dans ce débraillement et dans ces pipes culottées. Gambetta causait comme nous tous, ardemment, passionnément, mais sans hurler comme l'ont dit ses ennemis, déjà aux aguets.

Du reste, après 1870-71, il était devenu un autre homme.

Un jour que je le rencontrais boulevard Poissonnière, poursuit Monselet, je lui dis : « Entrons-nous à la *Cave?* » La Cave, c'était le sous-sol du café Frontin où il allait autrefois pour serrer la main à ses amis Ranc, Vidal, Spuller, Turquet. Gambetta me répondit avec un sourire mélancolique : « C'est fini, je ne bois plus de la bière que chez moi... La France me regarde... Au revoir !... » Et ce fut justement à partir du jour où il cessa d'aller au café que les journaux réactionnaires lui jetèrent à la face les habitudes d'autrefois. Pauvre homme! On fouilla dans son passé, dans sa jeunesse, dans sa misère des premières années, on lui reprocha ses chemises douteuses, on s'égaya de son œil borgne, on fut sans pitié, on alla jusqu'aux dernières limites de l'indiscrétion, on flétrit ses relations privées... Ah! certains journaux furent bien cruels, bien odieux, bien infâmes! Et il lui fallut un courage surhumain pour supporter tant d'outrages et tant d'insultes! Il a dû verser bien des larmes de rage et crisper bien des fois les poings à la lecture de ces bas pamphlets !...

Mais il restait un peu de lie au fond du calice, dont Jules Vallès aspergea, en guise d'eau bénite, son cadavre.

Gambetta ne tombe pas dix ans trop tôt, écrivait-il dans le *Réveil* le

(1) Voyez *Comment Mme Valtesse de la Bigne..., Mercure de France,* 15-III-1937, pp. 471-498.

8 janvier 1883. Il était temps que la miette de plomb qui l'a tué jouât vis-à-vis de ce Bonaparte républicain le rôle du caillou dans la vessie de Cromwell... Tôt ou tard, sur la pente où il dégringolait, il aurait roulé jusqu'au crime. Il eût fini par s'accrocher à la queue du cheval de Galiffet, menant le deuil de sa vie passée, la corde au cou, lié au ceinturon de l'officier par la cravate qui l'étouffait quand il voulait lancer son *quos ego* aux révoltés de la salle Saint-Blaise. Oui, Gambetta prisonnier de la rancune, en Génois qu'il était, fût devenu un beau matin l'otage des généraux dont la botte a encore aux talons les caillots du sang de Paris... Je n'ai pas pleuré quand la mort a cassé cette gueule puissante du canon chauvin... Il ne fut pas le Danton d'un monde nouveau, mais le Mélingue d'un monde fini. Seulement il avait une voix de stentor et un œil mort dans une face pleine de vie et éleva une tête de colosse au-dessus d'une légion de pygmées. Il fallait l'entendre. Superbe à voir aussi, tirant sa coupe d'un geste large dans le flot gras de ses périodes, et secouant sa crinière, et haussant la poitrine comme un nageur qui se débat dans la tempête. Il avait l'air de cracher écume sur écume et de plonger dans l'abîme pour en arracher une pensée, au risque de se fendre la tête contre les rochers alors qu'il n'était qu'un gymnaste de forte encolure et aux pectoraux d'Hercule qui s'échevelait et se disloquait dans le verre d'eau sucrée de la tribune [...] Ne trouvez-vous pas que son masque étrange rappelle en relief vigoureux et dur le masque même de Prudhomme, qu'il en a le nez de Polichinelle et le menton de galoche, comme M. Thiers, son maître, dont il ne fut que l'ombre frénétique et géante! C'est le polichinelle de sa race, plus gras de bedaine et de langue, le Pulcinella italien qui eût pu montrer entre les chandelles des cabarets de Gênes des *joues* autrement belles que celles que le guignol de Transnonain montra un soir à une fenêtre de Grandvaux. Il y a aussi, chez lui, du Pasquino, de Rome, ne rougissant pas de tremper son museau dans l'ordure. Ni audacieux, ni original, point Français non plus par ce côté-là, ce Carnot qui fouille dans les poches d'un rival et y vole des papiers qu'il salit, avec lesquels il torche le visage de ceux qui ne veulent pas torcher la gloire, pratiquant la dictature du chantage après la dictature de l'incapacité.

Cette superbe et terrible oraison funèbre, qui était aussi un implacable réquisitoire, s'étalait sur trois colonnes pleines. Elle ne figure pas, sous vitrine, à l'exposition de la Bibliothèque nationale, non plus du reste, qu'une foule de documents et d'écrits essentiels. — AURIANT.

§

A la mémoire d'Alfred Mortier. — Le dimanche 20 mars, une plaque commémorative a été apposée sur la maison d'Alfred Mortier, 20, rue du Printemps, en présence d'une nombreuse assistance d'écrivains et de poètes.

Le docteur Lobligeois, conseiller municipal du 17e arrondissement, lut un discours de M. René Gillouin qui, malade, n'avait pu assister à la cérémonie, mais avait tenu à célébrer dans Alfred Mortier le dramaturge, le poète et l'homme. M. André Bellessort, de l'Académie française, loua les qualités de justesse, d'ardeur tranquille, de possession de soi, qui distinguaient Mortier. Il réclama pour lui une place dans les anthologies, déclara que ses pièces historiques, *Machiavel*, le *Divin Arétin*, sont les plus fortes

qu'on ait vues depuis cinqante ans et que son *Ruzzante* est une des plus belles contributions à l'histoire du théâtre. M. Charles Méré proclama que *Marius vaincu, Sylla, Penthésilée* sont des œuvres de grande classe, et que ces œuvres classiques sont en même temps très modernes.

M. Gabriel Brunet cita des traits d'esprit répandus par Mortier dans les *Marginales* et signala « ce mordant, cette brièveté du trait » où triomphe le moraliste. « Le sens ardent de la vie, le sens affiné du plaisir sont ses marques. En critique et dans la vie, il veut charmer ses yeux, son âme. C'est d'un honnête homme au sens du XVII[e] siècle et d'un homme honnête. »

La cérémonie se termina par des récitations : M. Marc de la Roche, dans le poème de M. Maurice Rostand en l'honneur de Mortier, Mmes Robiane, Charlotte Mutel et M. Marcel Chabot dans des poèmes du *Temple sans Idoles* et du *Souffleur de bulles*, furent vivement applaudis.

§

L'Industrie, l'Académie et la Poésie. — Je veux apprendre aux lecteurs du *Mercure* deux nouvelles, dont l'une réconforte et dont l'autre attriste sans étonner.

La première, que M. Louis Renault, le fabricant d'automobiles, a envoyé trois mille francs au comité du monument Baudelaire. L'intérêt supérieur de l'hommage que ce monument représente a été compris par un *practical man* qui serait excusable de se passionner seulement pour des carburateurs et des magnétos et qui a mis sa coquetterie à montrer qu'il s'avait voir au delà et au-dessus. On eût voulu que la presse quotidienne fît connaître le fait. Mais un grand journal du matin, pressenti, répondit : « Impossible, nous serions accusés de publicité payante. » En sommes-nous là? Les méfaits de cette publicité sont-ils tels que le plus légitime éloge d'un geste heureux apparaisse fatalement comme l'effet d'un marché? Une belle tache de plus sur le front de l'époque! Mais ne retenons que le geste heureux, le geste qu'il faut louer, et la leçon qu'il donne, peu après notre appel.

Cette leçon, — et voici ma seconde nouvelle, — c'est l'Académie qui la reçoit. J'avais pris sur moi de solliciter de son secrétaire-perpétuel, pour le monument Baudelaire, la souscription des Quarante. C'eût été une réparation significative. Mais le Secrétariat m'a répondu, le 25 mars : « Les fondations dont l'Académie dispose ne lui permettent pas de participer à des contributions de ce genre, car aucun fondateur n'a prévu cet emploi. »

Devons-nous croire que le duc d'Aumale a interdit à son héri-

tière de disposer librement des revenus de son petit domaine? Que sais-je, peut-être, voire! Mais même si l'Académie est enchaînée par le testament, nous pouvons savourer l'ironie du contraste : un industriel aimant assez la poésie pour participer de sa bourse aux honneurs qu'on lui rend, et notre suprême institution littéraire privée du droit de s'associer par son obole à ces honneurs. D'ailleurs, si l'on y réfléchit, quelle invraisemblance! L'Académie, la pauvre Académie, sans un sou pour les statues et les bustes! Laisserait-elle statufier Richelieu sans souscrire, et sans souscrire bustifier M. Doumic? A d'autres.

Le plus sage est d'en appeler à ceux de ses membres que le conformisme n'a pas ankylosés. Qu'ils demandent pour *Les Fleurs du Mal* un prix posthume de 4 ou 5.000 francs, qui par un subtil artifice comptable viendra grossir notre cagnotte. La Compagnie ne pourra le leur refuser. Elle n'osera pas. Elle a consacré dans son dictionnaire un long article au mot « ridicule. » — R.-A. FLEURY.

§

Le bi-centenaire d'un poète oublié. — Répondant à l'appel de M. Jean Desthieux dans ses *Heures perdues*, un comité s'est constitué pour une durée de quelques semaines, en vue d'inviter la presse littéraire à ne pas laisser passer, en 1938, l'anniversaire de la naissance, à Aigueperse (Auvergne) du poète Jacques Delille, en 1738.

On sait que Jacques Delille, gloire et idole de son temps, était professeur au Collège de France et membre de l'Académie française. Beaucoup pensent que la postérité ne lui a pas rendu justice et qu'il est aujourd'hui trop oublié.

Composé de MM. Alphonse Séché, Robert du Corail, Buriot-Darsiles, Jean Desthieux, Gandillon Gens d'Armes, Georges-Julien, Henri Pourrat, Maurice Prax, M.-P. Rollin, Jean Tenant, Henri Toscan, etc., ce comité fait appel aux membres de la presse littéraire pour qu'ils veuillent bien reconsidérer dans son ensemble l'œuvre de Jacques Delille et entreprendre, chacun dans sa sphère, la révision des jugements trop sommaires portés sur un poète dont l'influence a été plus grande qu'on ne le pense. Il recevra avec gratitude toutes adhésions et toutes suggestions propres à faciliter la mission qu'il s'est donnée. (Ecrire aux *Heures perdues*, 37, rue des Acacias, Paris.)

§

Une petite énigme résolue. — A la fin du projet de dédicace des *Petits poèmes en prose* à Arsène Houssaye, morceau qui a été reproduit en fac-similé autographe tant par le *Mercure de*

France (n° du 16-XII-1910) que dans le *Carnet* publié par Chevral en 1911, on lit :

Note sur le mot célèbre. Enfin, petits tronçons, tout le serpent.

La dernière phrase ne présente aucun mystère : elle correspond évidemment au paragraphe liminaire de la dédicace dans son état définitif, où l'on voit Baudelaire écrire, après avoir montré les commodité que représente pour tous, auteur, éditeur et lecteur, un ouvrage parcellaire :

Dans l'espérance que quelques-uns de ces *tronçons* seront assez vivants pour vous plaire et vous amuser, j'ose vous dédier le *serpent tout entier*.

— C'est moi qui souligne les mots reproduits ici en italique. — Mais pour *le mot célèbre*, de quoi s'agissait-il?

Je crois — il me paraît même certain — que l'allusion avait trait à la préface des *Adieux*, poésies par H. de Latouche, Paris, 1843, où l'auteur, s'élevant contre le genre exécrable du roman-feuilleton, inauguré l'année précédente par Eugène Sue avec *les Mystères de Paris*, déclarait :

Autrefois, j'ai fait des romans comme un autre... Mais j'ai changé de désœuvrement depuis que l'art du conteur est devenu un métier, où le producteur et le consommateur se méprisent. L'un, parce que l'écrivain, sans dignité ni estime de son œuvre, consent à couper son âme en *tronçons de serpent*, impossibles à rallier, pour arriver plus vite au salaire, l'autre parce qu'il voit ses inintelligents lecteurs s'assimiler, à l'état de chair indigeste, un drame sans suite et sans portée, sans émulation d'exciter au bien.

Car cette comparaison des feuilletons aux *tronçons du serpent* avait été remarquée. A preuve les lignes suivantes, que je détache d'un compte rendu du *Satan* (article de tête non signé, — peut-être de Pétrus Borel, 16 novembre 1843), et où l'on retrouve aussi *tout le serpent :*

Ce sont les *adieux* d'un homme de talent et de cœur las des hommes et des choses, qui renonce à une littérature qui se fait *tronçons de serpent* (selon sa pittoresque expression à propos des feuilletons), et à un monde où il faut être serpent tout entier pour arriver.

Digne, probe, excellent Latouche! Que penserait-il de la presse d'aujourd'hui, qui reflète si fidèlement le désordre et le mercantilisme de notre époque; que dirait-il de nos journaux où la photographie de l'assassin voisine avec celle du grand homme et où il faut chercher en sixième page, parmi les réclames, la fin d'un article commencé en première? — JACQUES CREPET.

§

Le Sottisier universel.

Emigrés en Turquie d'Asie dès 1864, après avoir été chassés des riches vallées du Terek et du Kouban, 700.000 Tcherkesses prirent alors le chemin de l'exil, vers l'Anatolie, la Thrace et la Syrie. — *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier, p. 361.

Ajoutons que c'est Gerbert qui obligea les princes laïques à respecter la Trêve de Dieu, loi religieuse qui défendait tout acte de violence ou d'humilité du mercredi soir au lundi matin. — *La Revue du Plateau central*, janvier.

Ouvrez vos livres de morceaux choisis à Shelley. Nous reprendrons : *A thing of beauty is a joy for ever.* — *Souvenirs d'une enfance républicaine*, un volume, p. 112.

Je croyais, avec Montaigne, — la référence, on en conviendra, est de qualité, — que le « moi » est haïssable. — *L'Echo de Paris*, 27 mars.

Vienne, 6 mars. — ... En Syrie, cette province tant décriée, les ouvriers se cabrent et réclament les mêmes droits que viennent d'obtenir les nationaux-socialistes... Dans l'espoir de pacifier l'Autriche, on a ressuscité les vieux partis. — *Le Figaro*, 7 mars.

L'état de Mme Chabert est désespéré et on garde peu d'espoir de la sauver. — *La Liberté*, 16 septembre 1937.

L'après-midi fut entièrement consacré à l'interrogatoire de Bréval. Ce dernier, sournois au possible, élaguait les questions embarrassantes que tour à tour ne cessaient de lui poser MM. Santenacci, chef, Maroselli, sous-chef du service de la sûreté. — *Le Petit Marseillais*, 22 février.

LA GUERRE EN ESPAGNE. — Les Japonais poursuivent leur avance sans être beaucoup retardés par les Chinois. — *Le Combat périgourdin*, 2 janvier.

M. l'Archiprêtre, qui présidait, a en quelques mots rendu hommage à la directrice du patronage et stigmatisé l'œuvre accomplie par elle depuis trente-quatre ans. — *Les Petites Affiches de Lure et Luxeuil*, 7 janvier.

La neige est tombée à Rimini. A Naples, le Pô commence à geler. — *Le Petit Dauphinois*, 5 janvier.

La fête de l'aviation populaire a remporté un magnifique succès : un accident mortel. — *La Dépêche de Constantine*, 6 septembre.

COQUILLES.

Présidente et fondatrice de l'*Œuvre des Amis savoyards de Lamartine*, Mme Marie-Rose Michaud-Lapeyre fit, en 1827, ériger la stèle qui rappelle, sur la colline de Tresserve, le souvenir de la station méditative que le poète fit en ce lieu. — *Mercure de France*, 15 février, p. 127.

D'après les indications recueillies à Berlin de source privée, généralement bien informée, le renforcement de l'amitié allemande, annoncé le 20 février dans le discours de Hitler, porterait à 52 divisions l'effectif total de la Reischwehr. — *Le Petit Provençal*, 23 février.

L'admirable est que ce geste d'élémentaire humanité fut mal pris par un certain nombre de partisans à voie étroite. — *Le Temps*, 22 février.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.